

Justice série, 1 Justice implacable (2015)

Comley, M.A.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

M. A. Comley

Justice Implacable

amazon crossing 

JUSTICE IMPLACABLE

M. A. Comley

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Frank Debonair

amazoncrossing 

Édition originale « **Cruel Justice** ».



COLLECTIONS DREAMSGATE

Copyright © Édition originale 2013 par M. A. Comley
Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2015 traduite par Frank Debonair

eISBN : 9781477880753

PROLOGUE

Le 30 août 2007

La douleur s'intensifia dans son dos nu couvert de zébrures. La femme n'avait aucune notion du temps, aucune idée depuis combien de jours elle était ligotée. Elle ne sentait plus ses mains fermement liées à la vieille chaise en bois.

Sa vie allait-elle s'achever ainsi ?

Elle s'était enfin habituée à la puanteur répandue dans sa cellule temporaire.

Du temps, c'est tout ce qui lui restait. Du temps pour réfléchir, du temps pour se poser sans cesse les mêmes questions, et puis pour ressasser. Qui était son ravisseur ? Et pourquoi la retenait-il captive ? Quelle chose indicible avait-elle commise dans sa vie pour qu'un parfait inconnu la traite de la sorte ? *Je suis gentille et attentionnée, pourquoi moi ?*

Quel genre de personne enferme une femme dans un cachot pareil ?

Il la torturait par ses silences quand il lui apportait à manger, si elle pouvait appeler un croûton vieux d'une semaine de la nourriture. Elle avait essayé différentes tactiques pour le faire réagir, telles que hurler, pour le raisonner – même sa tentative lamentable de mendier était tombée dans l'oreille d'un sourd. Ses ricanements et la façon dont ses yeux noirs balayaient son corps nu lui donnaient la chair de poule.

Ses propres pensées avaient commencé à la tenailler. Ses membres endoloris rêvaient de bains chauds parfumés à l'huile de lavande, si ce n'était que pour rincer l'urine qui lui piquait les jambes et les excréments collés à son derrière. Elle se sentait complètement dégradée, loin de son style de vie opulent habituel.

Chaque minute qu'elle était éveillée s'étirait en une longue agonie. *S'il vous plaît, quand est-ce que ce cauchemar va cesser ? Comment cet enfer va-t-il se terminer ?* demanda-t-elle à plusieurs reprises aux pouvoirs célestes.

L'eau s'égouttait en permanence dans un coin et empirait son tourment. Elle se détourna du bruit en se rappelant des moments plus heureux, espérant que les souvenirs l'aideraient à chasser la folie qui menaçait d'infiltrer son esprit. Craignant que sa vie fût sur le point de s'achever, elle priait sans cesse pour que son défunt mari fût là pour l'accueillir quand elle passerait finalement de l'autre côté. *Comme ce serait merveilleux de sentir ses bras me reconforter maintenant.*

Son cœur lui remonta dans la gorge lorsque la trappe s'entrouvrit. La soudaine clarté du jour lui fit mal aux yeux, les obligeant à s'humecter. Elle grimaça de douleur, ce qui lui rappela aussitôt combien son œil droit avait enflé à cause de tous les coups reçus quelques jours auparavant.

Son ravisseur descendit de l'échelle avec précaution et s'avança vers elle, suivi d'une autre personne.

Son poulx s'accéléra dans un élan furieux. L'homme traversa le sol en pierre et s'arrêta devant elle, pendant que l'autre personne glissa dans l'ombre de son côté.

— S'il vous plaît, laissez-moi partir, plaïda-t-elle.

L'homme la dévisagea un moment avant de libérer le plus vil des rires.

— Pourquoi ? Dis-moi pourquoi je devrais te laisser partir.

— Je vous en prie, s'il vous plaît, expliquez-moi ce que j'ai fait.

Il grimaça et fit le tour de sa chaise.

— Ah, l'ignorance est une bonne chose.

Un relent de bile lui remonta dans la gorge, et elle ravala.

— S'il vous plaît, je vous en supplie. Dites-moi ce que j'ai fait de mal.

Les dents serrées, il dit :

— Si seulement *t'avais fait* quelque chose pour nous aider d'une manière ou d'une autre. Mais t'as rien fait, hein ? C'était plus facile de nous abandonner là, nous laisser pourrir dans ce trou de merde pendant des lustres. Eh bien, maintenant tu sais comment c'est.

Le venin dans sa voix la fit tressaillir.

— Je suis désolée, mais je n'ai aucune idée de ce dont vous voulez parler. On se connaît ?

— Vous êtes tous les mêmes. Vous évitez d'aider ceux qui crient au secours. Votre genre me rend malade.

Il secoua la tête et lui cracha à la figure.

— Les gens de votre espèce, vous pensez tous que vous êtes si puissants. Mais vous valez guère mieux que la merde dans laquelle vous vous vautrez. Vous nous emmerdez !

Elle pleura alors qu'il fulminait contre elle.

— T'es une pleurnicharde, une salope dégueulasse ! Qu'est-ce que tu es ?

Elle baissa la tête.

— Regarde-moi quand je te parle.

Elle la releva.

— Alors, qu'est-ce que tu es ?

— Je suis une pleurnicharde...

— Oui ? Et quoi d'autre ?

De la morve lui glissa dans la bouche alors qu'elle lui dit :

— Je... je suis une pleurnicharde, une salope dégueulasse...

Sa gorge se serra. Des ricanements emplirent la pièce.

— S'il vous plaît, pourrais-je avoir un verre d'eau ?

— Oh, madame aimerait étancher sa soif ?

— Je vous en supplie.

— Et que dirait madame de quelque chose à manger ? Tu dois crever de faim, non ?

— Oui.

L'homme tira une paire de gants en caoutchouc de la poche de sa veste et les enfila. Ensuite, il se déplaça derrière sa chaise.

Elle ne parvint pas à comprendre ce qu'il faisait, mais quand il revint se placer en face d'elle, en souriant, elle eut un haut-le-cœur en voyant ce qu'il tenait. Son cœur cognait.

— Ouvre ta bouche.

— Je vous en prie, ne faites pas ça...

— Mais madame a faim, n'est-ce pas ? Tu m'as dit que t'avais faim. Ouvre ta gueule. Toute grande.

Les yeux brûlants, elle ouvrit sa bouche, et plus elle l'ouvrit, plus ses lèvres gercées craquèrent.

— C'est ça, vous êtes tous les mêmes.

Il s'approcha d'elle et lui enfonça une poignée d'excréments dans la bouche.

— Vas-y, mâche et avale !

Entre les haut-le-cœur et les sanglots, elle mangea ses propres déjections.

Il baissa les yeux vers son pubis.

— T'es vraiment une salope crasseuse.

Il ôta ses gants et les jeta par terre.

Entre des éclats de rire hystériques, il continua à lui hurler des obscénités, mais ces paroles lui semblèrent floues dans son esprit embrouillé.

Très amusé, il se dirigea vers l'échelle.

Oh, Dieu merci, ils partent. Elle ferma ses yeux fatigués pendant un court moment, mais lorsqu'elle les rouvrit il revenait vers elle. C'est alors qu'elle remarqua la barre de métal dans sa main droite.

Oh, mon Dieu. Est-ce la fin ?

Il se traîna plus près d'elle.

— Tu me dégoûtes !

Les poils hérissés et claquant des dents, elle fouilla ces yeux noirs maléfiques qui lui lacéraient la chair.

— Tu m'as entendu ?

— Je... ne comprends pas. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ? bredouilla-t-elle.

— Ça suffit avec les grosses larmes, espèce de chienne puante.

Il leva sa barre.

Le cri de terreur de la femme remplit la chambre minuscule, mais sa frayeur fut noyée dans sa folie.

La barre s'affaissa, et en un seul coup il lui fracassa le crâne. Le sang ruissela, et sa vie s'atténua.

Il continuait de la tabasser alors que des images de son enfance traversaient son esprit dément. Coup après coup, il se vengeait, ignorant que son dernier souffle l'avait quittée cinq minutes auparavant.

La jouissance l'abreuvait.

Une grande scie reposait dans un coin de la cave, et comme s'il était sur le point d'atteindre l'orgasme, il s'en saisit et l'appuya contre le cou inerte de la femme. Il poussa et tira, poussa et tira – de plus en plus vite – et en coupant entre les tendons et les os, il serra les dents jusqu'à ce que la tête roule par terre.

L'autre personne sortit de la pénombre d'où elle observait la procédure en silence.

L'homme se tourna vers elle. Il pouvait deviner, par la façon dont son visage s'éclairait, que la précision et l'empressement de ses actions la rendaient heureuse.

— La première partie de notre énigme est maintenant en place, déclara-t-il. Et nous savons tous deux que nous ne pouvons plus rebrousser chemin. Oui, ce n'est que le début...

CHAPITRE 1

Le 30 septembre 2007

Lorne éparpilla plusieurs grands coussins du canapé sur le plancher pendant que Tom jetait une nouvelle bûche dans l'âtre. Ils poussèrent des soupirs de satisfaction alors que leurs corps se moulaient dans les coussins.

Jusqu'à présent, la soirée se déroulait comme prévu. Cela faisait des mois qu'ils n'avaient pas pris un repas ensemble, et encore plus qu'ils n'avaient partagé toute forme d'intimité. Lorne versa deux verres de vin sur la table de séjour à côté du canapé et ressentit un désir croître en elle.

Tom la tira contre lui et glissa un bras autour de ses épaules.

— Tu nous as manqué, lui murmura-t-il à l'oreille.

Ravie, Lorne soupira puis balança ses jambes sur les genoux de Tom et nicha sa tête contre son épaule.

— Je sais. Charlie et toi m'avez manqué aussi. *Idem* pour mes soirées romantiques avec l'homme de mes rêves. On dirait que ça fait des années qu'on n'a pas fait quelque chose de semblable.

Elle colla son verre de vin froid contre sa joue pour la refroidir. Était-elle vraiment en train de rougir, ou était-ce la chaleur du feu dans le foyer ?

— Je me sens un peu comme une adolescente effrontée.

— Tu te rappelles comme on était coquins quand on était ados ? lui demanda Tom d'une manière séduisante, sa main se baladant vers le haut des cuisses fines.

Ces caresses tant attendues déclenchèrent une vague de sensations dans tout son corps généralement tendu.

— Que tu es bête, on ne se connaissait pas lorsque nous étions adolescents. Tu veux dire avant qu'on ait Charlie ?

— Touché. Tu regrettes de l'avoir eue ?

Choquée par la question inattendue, elle se redressa et fronça les sourcils.

— Bien sûr que non. Pourquoi ? Toi, tu le regrettes ?

Ça faisait des mois que Tom était d'une drôle d'humeur avec elle. Elle était persuadée que le fait qu'elle travaille plus d'heures supplémentaires que d'habitude en était la cause. Mais peut-être avait-elle tort, et que leurs problèmes avaient des racines plus profondes que cela.

En treize ans de mariage, ils n'avaient jamais vraiment discuté de la tournure qu'avait prise leur vie, depuis la naissance de leur fille, qui justement passait la nuit chez une amie. Lorne ne put s'empêcher de se demander où la conversation allait les mener.

Tom la rallongea à ses côtés et délicatement repositionna sa tête sur sa poitrine, avant de dire :

— Non, je ne le regrette pas, mais...

Ce simple mot sembla s'attarder dangereusement entre eux comme un orage chargé d'électricité.

Une fois de plus, Lorne tenta de s'asseoir, mais la main de Tom lui serrait la tête comme un étai.

— Tom, lâche-moi donc.

Frustrée, elle soupira en essayant de supprimer l'incertitude bouillonnant en elle. D'un coup de jambes, elle se redressa et le regarda de travers, tout en changeant légèrement de position afin de l'empêcher de la forcer à se recoucher contre lui.

— Ça veut dire quoi, ton *mais*... ?

Ses bras croisés formaient un barrage sur sa large poitrine. Ses lèvres serrées refusaient de lui répondre.

Reprenant son souffle, elle trouva le courage pour exiger la vérité.

— Tom, si tu as quelque chose qui te pèse sur le cœur, vas-y, je t'écoute.

Oh mon Dieu, pourvu qu'il ne gâche pas les choses et qu'il ne pique pas une crise. Je n'ai vraiment pas la tête à supporter ses bouderies pendant une semaine.

— Je t'écoute, mon chéri. De toute évidence, il y a quelque chose qui te tracasse, dit-elle en souriant pour l'amadouer.

— OK, je vais te dire ce qui me turlupine. Seulement n'oublie pas : tu l'auras voulu, dit-il en étirant son bras pour prendre son verre, dont il but le contenu d'un trait, bruyamment, comme s'il cherchait le courage de continuer.

Elle hocha la tête. Elle n'avait jamais vu Tom dans un état pareil. Ses yeux marron chocolat affichaient des signes d'inquiétude qui lui nouèrent l'estomac.

Son verre vide en main, il se leva et fit les cent pas.

— Ce n'est pas facile à dire.

Sa manière d'hésiter l'agaça.

— Allez, crache ton venin.

Il parcourut sa chevelure épaisse et noire de sa main tremblante. Elle voyait combien il lui était pénible de trouver les mots justes. *Il va admettre qu'il a eu une aventure.* Elle se prépara au pire, alors que ses lèvres s'entrouvraient et que les mots chutaient de sa bouche.

— J'en ai marre de passer deuxième. Ton boulot est plus important pour toi que nous le sommes. J'en ai marre d'inventer des excuses

quand Charlie me demande pourquoi tu es encore au bureau. Chose, tu dois l'admettre, qui arrive de plus en plus souvent ces derniers temps.

Des larmes jaillirent des yeux de Lorne tant elle fut soulagée. Après tout, il n'avait pas de liaison.

— Mais, mon chéri, tu savais bien à quel point nos vies allaient changer une fois cette promotion acceptée. On en avait discuté.

— Je crois me souvenir d'un débat à sens unique, qui commençait par : « On m'a offert une promotion », et qui finissait avec « et j'ai accepté ». Quel choix tu m'as donné dans cette décision ? Aucun, rien, *nada*, que dalle ! Quelle discussion ça s'est avéré être ?

— Ce n'est pas juste. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Refuser la promotion ? Tu t'imagines comment le corps policier aurait réagi à cela ? Je serais demeurée sergent le reste de ma carrière, déclara Lorne, se relevant tant bien que mal, prête à l'affronter.

— Au moins, Charlie saurait qui est sa mère, retorqua-t-il sèchement sur un ton enfantin.

— Ça n'a pas l'air de te déranger quand tu dépenses l'argent que j'ai durement gagné, marmonna-t-elle.

— Oh, c'est *ton* argent, c'est ça ? dit-il en représailles, les yeux gonflés de colère.

— Tu sais bien que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, dit-elle, frustrée, alors que sa main crispée battait contre sa cuisse. J'apprécie que tu aies renoncé à tant de choses afin de t'occuper de Charlie, mais cette décision, nous l'avions prise ensemble il y a des années de cela. Est-ce que tu as l'intention de me reprocher ça aussi maintenant ?

Le silence qui en découla était assourdissant.

— Peut-être que j'ai sous-estimé Charlie et la difficulté d'élever un enfant, déclara-t-il calmement.

Un sentiment de culpabilité enveloppa Lorne comme une bande trop serrée. Elle se mordit les doigts pour avoir elle-même sous-estimé sa solitude.

— Mon poussin, je suis désolée...

Elle s'approcha de lui.

Il lui tourna le dos et se tint près de la fenêtre. Choquée, elle posa une main gentiment sur son épaule, mais il haussa les épaules pour s'en débarrasser.

— Je ne veux pas de ta pitié et n'en ai pas besoin non plus, dit-il en ouvrant le rideau.

Il posa ses mains sur le rebord de la fenêtre et regarda dehors.

— Qu'est-ce que tu veux alors ?

Après quelques minutes, il marmonna piteusement :

— Je veux qu'on me rende ma putain de vie.

Elle ferma les yeux et soupira.

— Je suis désolée, Tom. Je ne comprends pas ce que tu veux dire par là. Tu as une vie. Nous vivons ensemble, et à vrai dire, nous vivons *bien* ensemble.

— Non, tu es la seule qui ait une vie. Moi, j'existe, tout au plus. Tu quittes la maison à huit heures et reviens vers dix-neuf heures trente – et ça, c'est si tu ne fais pas des heures supplémentaires. Pendant que le « bon vieux Tom » s'occupe des besoins de notre chère enfant et fait le ménage. Merde ! Est-ce que tu te rends compte comme c'est chiant de faire le ménage cinq jours par semaine ? dit-il en élevant la voix au fur et à mesure que ses joues s'empourpraient.

Lorne s'imagina que la même conversation avait lieu dans des milliers de foyers dans le pays, sauf qu'il s'agissait probablement de femmes qui se plaignaient à leur mari quand il revenait après une longue journée au travail.

Exaspérée, elle lui demanda :

— Ça fait combien de temps que tu éprouves ça ?

— Des mois. Seulement, tu étais trop occupée pour t'en apercevoir.

Henry, leur border collie, s'assit près de la porte de la cuisine en gémissant à leurs éclats de voix. Lorne ne put s'empêcher de le remarquer.

— Viens ici, mon gaillard. Ce n'est pas grave.

Henry s'approcha d'elle, et elle lui caressa la tête pour le rassurer.

— Allez, va te coucher.

Le chien trotta dans la cuisine, la tête basse. Lorne l'avait acheté cinq ans auparavant alors qu'il était encore un chiot pour en faire cadeau à son mari. Bien que le chien portât le nom du footballeur préféré de Tom, Thierry Henry, c'était Lorne que l'animal considérait comme son maître. Ce qui causait entre autres des problèmes entre eux.

— Regarde, tu fais plus attention au chien qu'à moi.

— Tu as quel âge, Tom ?

Dès que les mots quittèrent ses lèvres, elle les regretta.

Tom se tourna vers elle et l'empoigna par les épaules :

— C'est ce que tu penses vraiment de moi ? Que je n'ai pas assez mûri pendant toutes ces années ? Si c'est ça, tu peux donner ta putain de démission demain, parce que moi, la semaine prochaine, ma vieille, je retourne bosser. Tu piges, Lorne ? Comme ça, on verra combien de temps ça te prendra pour craquer à t'occuper de notre fille chérie jour après jour. Parce que n'oublie pas une chose : il m'aura fallu douze ans pour finir sur les rotules. Nous allons voir combien de temps tu vas mettre. Ça te branche ?

Sa manière de lui serrer les épaules s'était intensifiée pendant son discours, et il n'avait pas remarqué qu'elle grimaçait de douleur.

— Tu me fais mal.

— Je te fais mal ? Tu ne sais même pas ce que ça veut dire, dit-il en

serrant les dents et en refusant de la lâcher.

Oh mon Dieu, il est fou.

Lorne essaya de secouer ses épaules pour se libérer, mais les mains la serraient de plus en plus. Malgré ses cris pour qu'il cessât, il refusait de la lâcher. Il était dément, et elle savait qu'il n'y avait qu'une seule façon de l'arrêter. Elle lui enfonça son genou dans l'aine. Un léger coup, du moins ce qu'elle pensa, mais suffisant pour lui faire lâcher prise. À sa grande surprise, il tomba au sol et se tordit de douleur.

— Je m'excuse, je ne cherchais pas à être si dure. S'il te plaît, donne-moi la main.

Elle se pencha afin d'essayer de le reconforter.

— Barre-toi, espèce de connasse !

Son bras virevolta et son poing la frappa juste au-dessus de l'œil. Elle vola dans la pièce et atterrit dans le tas de coussins. Henry accourut et lécha le sang qui lui coulait au front.

— Ne t'inquiète pas, mon garçon. Allez, va te coucher, dit-elle en lui caressant la tête.

Le chien, cependant, semblait présager plus de heurts à venir et refusait de la quitter. Il s'assit à côté d'elle et regarda Tom avec méfiance. Lorne craignit ce qu'il envisagerait si Tom levait la main sur elle de nouveau.

Son téléphone portable se mit à vibrer sur la table de séjour près du canapé. Elle s'en rendit compte.

Il ne manquait plus que ça. Embourbée dans les coussins moelleux, Lorne se débattit pour récupérer son téléphone. Elle se sentait exténuée, au-delà de toute description, et sa voix la trahit quand elle répondit au téléphone.

— Allô ? Détective Simpkins.

Une fille du commissariat lui dit :

— Euh... Je m'excuse de vous déranger, madame. Un cadavre a été découvert dans votre zone, et nous nous demandions si...

— Donnez-moi les détails, déclara Lorne alors que Tom se dirigeait vers la cuisine en chancelant.

Henry grogna quand il passa devant lui, mais Lorne tira sur son col pour le retenir.

— Les détails sont un peu vagues pour le moment, madame. Le corps a été retrouvé dans la forêt de Chelling. Il semble dater de quelques semaines.

— Parfait. Ayez des masques de protection à portée de la main quand j'arriverai, murmura-t-elle drôlement.

— Dois-je comprendre que c'est une réponse affirmative alors, madame ?

— Oui, je vais venir sur place. Avez-vous déjà contacté le sergent-détective Childs ?

— Ma collègue est sur l'autre ligne avec lui en ce moment même. Elle me donne le feu vert, madame. Il est en route.

— Mince alors, encore une soirée romantique fichue, déplora Lorne du bout des lèvres comme si tout allait pour le mieux chez elle.

— Oui, madame. Désolée, madame, compatit l'opératrice.

Lorne n'était pas fâchée. Tout au contraire.

— J'arrive tout de suite.

Elle referma son téléphone, poussa un profond soupir et ébouriffa la tête d'Henry. Après quoi elle lui ordonna de ne pas bouger pendant qu'elle allait à la recherche de son énergumène de mari éméché.

Tom était assis à la table de la cuisine, ses mains enroulées autour d'un verre et d'une bouteille de whisky à moitié vide.

Appuyée contre le cadre de la porte, la colère lui mijotant le sang, elle plaça des mèches de cheveux derrière ses oreilles.

— Tom, il faut que j'aille bosser. On finira notre conversation plus tard.

Il l'ignora et continua de fixer son verre.

Comme elle le détestait à ce moment-là pour tous les dommages qu'il causait à leur mariage. Après avoir changé rapidement de vêtements, elle s'empara de son téléphone, de son manteau et de son sac à main, et elle s'en alla, le cœur lourd.

CHAPITRE 2

La forêt de Chelling se trouvait à environ une demi-heure de route de chez Lorne. Le temps peu engageant signifiait que par chance les routes seraient peu encombrées.

Bien que la tempête se fût éloignée, la pluie bien moins aveuglante tombait toujours en trombe. Lorne grinça des dents, craignant que les éléments naturels entravent l'enquête. Une quelconque empreinte serait effacée avant même qu'elle arrive.

Lorsque Lorne parvint sur le lieu de la découverte à 10 h 20, plusieurs véhicules d'urgence étaient déjà présents. Un cameraman et un journaliste de Sky News se préparaient pour diffuser un reportage en direct. Lorne savait d'expérience que sous peu la région serait inondée d'une tripotée de journalistes – de la presse écrite et de la télévision –, avides d'histoires sordides et plus agressifs qu'une meute de loups affamés l'aurait été pour une bestiole écrasée sur la route. Heureusement, le lieu du crime avait été bouclé avec des banderoles bleu et blanc.

Elle ouvrit la boîte à gants et chercha un pansement. Après avoir humecté son doigt de salive, elle frotta le sang sur son front puis y appliqua le sparadrap. Du coffre, elle changea ses chaussures de ville et enfila des bottes en caoutchouc. Elle passa un imperméable léger pour protéger son costume bleu marine à fines rayures et se lança à la recherche de son équipe.

— Inspecteur Simpson, pouvez-vous nous dire ce que vous avez trouvé ? lui cria un journaliste.

— Bonsoir, Bill. Comme d'habitude, vous arrivez sur les lieux avant tout le monde. Quand je serai moins pressée, peut-être que nous pourrions papoter un instant pour que vous me disiez comment vous parvenez à obtenir vos informations si vite ? Et tant que j'y suis, de sorte que vous le sachiez pour la prochaine fois, je m'appelle Simpkins, ça marche ?

Le journaliste eut la décence de prendre un air embarrassé, même si ce ne fut que pendant quelques secondes :

— Oh, pardon. Je ne voulais pas vous offenser. Est-ce qu'on parle d'une enquête criminelle ?

— Laissez-moi respirer un moment, Bill. Je viens tout juste d'arriver. Dès que nous aurons des informations, vous serez le premier à le savoir. Vous, et toutes les autres équipes de la presse, je voulais dire, ajouta-t-elle avec un sourire ironique.

Des petits ruisseaux de boue bouillonnaient sous ses pieds alors qu'elle traversait la forêt. Elle avait déjà repéré la voiture de son partenaire parmi les véhicules stationnés, ce qui la réconforta. Pete Childs poserait toutes les questions nécessaires.

— Bonsoir, madame. Quel sacré temps !

Un policier en uniforme, à mi-chemin, lui fit signe.

Elle hocha la tête et continua le long du sentier boueux.

Sa tête martelait après chaque pas. *Comment est-ce que mon mariage a pu en arriver là ?* Elle savait que Tom n'avait pas eu l'intention de la frapper, mais il n'y avait aucun moyen d'éviter la fureur qu'elle avait perçue dans ses yeux. *Ça aussi, c'est ma faute ?*

Alors que Lorne contournait une flaque d'eau, ses pensées la ramenèrent quelques années auparavant, quand elle conduisait Charlie et Henry dans ce bois-ci précisément. Tous deux couraient innocemment et jouaient à cache-cache parmi les énormes chênes.

Après cette découverte macabre, elle réfléchira à deux fois avant de revenir à cet endroit, même en plein jour. *Heureusement qu'Henry n'a pas déterré le corps ou que Charlie ne l'a pas trouvé en premier.* Cette pensée la fit frémir, et elle la chassa de son esprit illico.

Après quelques minutes à s'embourber et s'enliser dans les feuilles trempées, elle atteignit finalement le lieu de la découverte.

Les agents de la criminalité avaient érigé un chapiteau afin de protéger le corps de la pluie, qui s'infiltrait entre les branches au-dessus d'eux.

Pete Childs s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suppose que tu ne me croirais pas si je te disais que je m'étais cognée contre une porte, pas vrai ?

— Es-tu en train de dire ce que je pense que tu essayes de me dire ? dit-il, incrédule.

— Un *accident*, c'est tout. Tes préoccupations sont dûment notées, mais maintenant, Pete, on les laisse de côté.

— Tu plaisantes ? Un « accident » quand le poing d'un homme entre en contact avec le visage de sa femme ? Lorsque nous en aurons fini ici, je vais lui en causer deux mots, à ton vieux.

Lorne s'avança et lui caressa le bras.

— C'est gentil de ta part, mais c'est moi qui l'ai provoqué. Je peux m'occuper de Tom. En fait, si on ne m'avait pas inculqué le combat dans la police, rien ne se serait passé en premier lieu. Alors, de quoi s'agit-il ?

Elle changea rapidement de sujet tandis qu'elle attrapait une salopette blanche jetable et enfilait des chaussons en plastique par-dessus ses bottes.

Avec un mouvement vaincu de la tête, Pete la mit au courant de la

situation et l'informa que les deux jeunes, qui étaient littéralement tombés sur le cadavre décapité, étaient en ce moment même interrogés au poste.

Le seul élément important que l'équipe avait réussi à obtenir jusqu'à était qu'il s'agissait du cadavre d'une femme.

L'odeur putride de la chair décomposée les frappa en plein visage dès qu'ils entrèrent sous la tente. Pete toussa et eut un haut-le-cœur. Lorne trouvait incroyable que son partenaire, après dix-sept ans dans la police, ne se fût toujours pas habitué à l'odeur fétide provenant des cadavres.

Lorne grimaça quand elle reconnut le médecin pathologiste. Ils avaient eu quelques accrochages jadis. Jacques Arnaud avait en effet un *ego* plus grand que le mont Blanc. Lorne et Pete se tenaient aux côtés du pathologiste, qui semblait paralysé par le corps gisant à ses pieds, le pouce et l'index reposant soigneusement de chaque côté de son menton.

— De quoi s'agit-il, docteur ? demanda Lorne.

Il avait la quarantaine, et des rumeurs couraient qu'il descendait de l'aristocratie française. La plupart des collègues de Lorne bavaient devant lui en raison de son accent français sexy et de son apparence plus que plaisante. Cependant, il n'avait jamais réussi à impressionner Lorne. Trop souvent, elle faisait les frais de sa médisance et de son arrogance française.

Elle attendit patiemment sa réponse.

Après un certain temps, le médecin l'informa inutilement :

— Si ça ne vous dérange pas, inspecteur, je suis en train de réfléchir.

— À propos de quoi exactement, docteur ?

Lorne persista sardoniquement, son sang frissonnant à son ton.

— De l'affaire, bien sûr. C'est un cas étrange, dit-il.

— Comment cela ? demanda Lorne, en luttant pour garder sa voix neutre.

Quelle espèce de manipulateur à toujours vouloir se faire prier, pas du tout comme son prédécesseur, le Dr Thomas, qui se mettait en quatre pour aider les officiers en charge. À vrai dire, personne au commissariat n'aimait travailler avec Arnaud. Ses bons résultats, néanmoins, compensaient son attitude déplorable. Arnaud était considéré comme le meilleur dans son domaine, avec des développements révolutionnaires dans l'ADN à son actif.

— Je soupçonne que la victime est morte depuis environ un mois, déclara-t-il, pensif, en faisant le tour du cadavre.

— Quoi d'autre ? insista Lorne.

— Le crime n'a pas été commis ici. À un certain moment, on a déplacé le corps.

— N'as-tu pas dit que la jeune fille a trébuché sur le corps ?

demanda Lorne à Pete.

— Ouais, c'est ça, elle...

Arnaud interrompit son collègue en battant des narines.

— Je veux dire physiquement déplacé, pas perturbé par un simple coup de pied. Le tueur a probablement pensé que le corps devait être découvert sur un autre site, donc il a décidé de le bouger. Ce ne serait pas la première fois que je vois cela se produire. Une erreur qui, à la fin, le mènera à sa perte.

— Comment pouvez-vous conclure cela ? demanda Lorne, peu convaincue par l'hypothèse.

— Je crois que j'en ai déjà trop dit. C'est de la pure conjecture en ce moment même. Je vous en ferai savoir plus après l'autopsie, lui annonça Arnaud d'un ton désinvolte.

— Ça vous dérange si j'y assiste, docteur ?

— C'est à vous de décider, en tant qu'inspecteur principal de l'affaire, n'est-ce pas ? Maintenant, si vous voulez m'excuser, j'ai encore beaucoup à faire ici.

Lorne et Pete quittèrent la tente.

— Ah, putain, qu'est-ce qu'il peut être con parfois, se plaignit Pete.

— Ouais, et un gros, par-dessus le marché, mais c'est le meilleur. Malheureusement, l'arrogant M. d'Arnaud en est conscient. Je pense que c'est pourquoi il croit qu'il a le droit de traiter tout le monde comme des imbéciles. Bon, allons voir ce que les ados ont à dire.

— Nous avons juste à faire un léger détour auparavant, lui rappela Pete.

— Oh non, ce n'est pas la peine, Pete. Je peux me débrouiller seule avec Tom sans qu'on m'aide. Merci quand même. Que faisais-tu quand on t'a avisé ?

— Pas grand-chose. J'étais en train de prendre une bière en me régaland d'un épisode de *CSI* à la télé.

— Tu es encore plus navrant que je le pensais, tu sais ? Tu regardes *CSI* avec le sang et les tripes qui éclaboussent partout, mais lorsque tu te retrouves devant un vrai macchabée, tu t'évanouis presque. Tu es vraiment une mauviette, lui dit-elle en le frappant sur le bras alors qu'ils se dirigeaient vers leurs voitures.

Pete était doté d'un visage que seule une mère pouvait trouver beau et d'un corps dont la plupart des femmes se tenaient à l'écart, si bien qu'elles ne figuraient plus à son ordre du jour depuis des années. Il avait récemment confessé à Lorne que sa dernière aventure remontait à plus de quinze ans. La liaison ayant tourné au vinaigre rapidement, il s'était juré qu'on ne le prendrait jamais plus pour un imbécile à nouveau. Il s'était toutefois abstenu de dire à Lorne pourquoi la liaison s'était terminée sur une fin abrupte.

— La vie à la télé, c'est différent de la vraie vie, n'est-ce pas ?

— Tu veux dire que tu arrives à regarder la télévision entre tes doigts ?

Elle rit à l'image évoquée.

— J'espère que tu es au courant que tous les cas présentés sont basés sur des événements réels.

— Tu charries, c'est ça ? Comment tu le sais ?

— C'est toujours écrit à la fin, dans le générique. Apparemment, Michael Baden est un conseiller de l'émission.

Elle n'avait pas la moindre idée si cela était vrai pour chaque épisode, mais ceux qu'elle avait réussi à regarder indiquaient son nom.

— Et qui est donc ce *Michael Balden* ?

— Baden. C'est BADEN. Dr Michael Baden. Seulement l'un des meilleurs médecins légistes du monde. Mais je ne m'attendais pas à ce que tu le saches. Tu regardes les fichues émissions et ne penses pas un instant à tout le boulot et la recherche qu'ils contiennent.

— Ça suffit, madame Je-sais-tout. Un jour, ton intelligence te perdra.

— Et ça, mon cher Pete, c'est pourquoi je suis inspecteur-détective, et tu n'es toujours que sergent, le taquina-t-elle, sachant que s'il voulait postuler pour un emploi supérieur il pouvait y parvenir les yeux fermés.

Pete était le genre de personne pour qui une promotion importait peu. Les rangs de la police en regorgeaient. Cela, combiné au fait qu'il adorait sa collègue et que tous deux étaient considérés comme l'une des meilleures équipes de la région.

Ils partirent dans leur véhicule respectif, Lorne, dans son Opel Vectra, et Pete au volant de sa vieille Lada déginglée qui ressemblait et faisait autant de boucan qu'un char Sherman. Lorne l'observa de loin et secoua la tête. Il était fier et content de sa Lada. Les meilleures cinq cents livres qu'il n'eût jamais dépensées, il le lui répétait sans cesse. Lorne en général rétorquait que le vendeur avait dû avoir un fou rire fiévreux le jour où Pete Childs partit de sa concession au volant de cette monstruosité.

Alors que Lorne s'éloignait de la scène, son portable sonna. Elle jeta un œil sur l'écran pour voir qui appelait avant de répondre. Ce n'était pas Tom. Si ça avait été lui, elle l'aurait ignoré et concocté une excuse pour ne pas lui répondre avant de rentrer chez elle.

— Salut, frangine. Quoi de neuf ? demanda-t-elle jovialement.

— Ça fait quinze minutes que j'ai eu Tom au téléphone. Mais qu'est-ce que tu lui as fait ? Le pauvre bougre est dévasté.

— Vas-y mollo, Jade, tu as du toupet.

Elle entendit sa sœur respirer profondément avant de poursuivre.

— Pourquoi tu lui as fait ça, Lorne ? Comment tu as pu faire une chose pareille, et à ton mari, par-dessus le marché ?

Par son ton, Lorne devina que sa sœur tentait de garder son calme.

Jade admirait Tom et avait tendance à le défendre chaque fois que Lorne et elle se querellaient.

En poussant un grand soupir, Lorne enclencha son clignotant et fit un appel de phare à Pete pour lui indiquer qu'elle allait s'arrêter. Pete ralentit et se gara quelques centaines de mètres devant elle.

— Jade, calme-toi. Écoute, je n'ai pas le temps de discuter maintenant. Je suis sur une enquête. On vient de découvrir un corps dans les bois.

— Je t'en prie, ma vieille. Il n'y a que ça qui compte, ton putain de boulot ? Et ton mariage, qu'est-ce que tu en fais ? Il est en train de s'effondrer. Tu ne t'en rends même pas compte ?

— Tu exagères, Jade. Une engueulade, et tu m'envoies tout de suite devant les tribunaux pour divorcer. Tom et moi, nous avons quelques problèmes à l'heure actuelle, d'accord, mais nous allons faire le tri, sans aucune interférence bien intentionnée des autres.

— Donc tu me demandes de tourner la tête. Tu dis que ça ne me regarde pas que tu aies attaqué physiquement le père de ton môme.

— Euh... tu grossis les faits. Est-ce que tu m'appelles de ta part ou de celle de Tom, je me demande ?

La colère lui fait accélérer le pouls. *Qu'est-ce qu'il fabrique, Tom, d'impliquer Jade dans nos disputes conjugales comme ça ? Quel salopard d'égoïste, ce mec.*

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? Merde, si seulement ton mari savait ce que tu trafiquais dans son dos l'année dernière...

— Ça suffit, Jade. Tu m'avais promis que tu ne m'en parlerais plus jamais. Inutile de te demander où est ta loyauté, n'est-ce pas ? Oh, et à ce propos, je suppose que Tom n'a pas eu le temps de te dire, quand il était en train de me tabasser, qu'il m'a ouvert un sourcil ?

Jade eut le souffle coupé et demeura coite.

Lorne baissa le ton. La dernière chose qu'elle souhaitait était de se quereller avec sa sœur, dont elle s'était toujours sentie très proche.

— Écoute, ma chérie, je te remercie pour tes bonnes intentions, mais c'est quelque chose que Tom et moi allons devoir régler entre nous. Et juste au cas où, je vais bien. Merci de me le demander. C'était un accident, ajouta-t-elle en souriant gentiment.

— Oh, Lorne, pardonne-moi, je t'en supplie !

— Pardonner quoi ? C'est déjà tout oublié. Promets-moi seulement que la prochaine fois tu essayeras de connaître les deux côtés de l'histoire avant de t'en prendre à moi. Et... ne me reparle plus de ce petit délit. Écoute, il faut que j'y aille. Je t'appelle demain, d'accord ?

— Je te le promets. Je suis désolée. Sois prudente où que tu ailles.

Sa famille avait appris cette expression en regardant l'émission de télé *Hill Street Blues*. Enfants, elles la disaient tous les jours, chaque fois que leur père quittait la maison pour aller travailler. Il avait alors

accédé au poste d'inspecteur-chef au Met¹.

Dès que sa sœur raccrocha, Lorne tenta d'appeler Tom afin de lui dire sa façon de penser, tout en sachant que cela ne ferait qu'empirer leur situation. Elle s'occuperait de lui en temps voulu. Son égoïsme commençait vraiment à l'agacer. À l'instant même, elle avait l'impression que son vieux soutien-gorge l'épaulait mieux que son mari qui était censé l'aimer, l'honorer et la chérir.

Elle fit un appel de phare à Pete et redémarra.



De retour au commissariat, Lorne et Pete furent informés par le sergent de service que les jeunes ayant découvert le cadavre se trouvaient dans les deux premières salles d'interrogatoire.

— La jeune fille est plus que désespérée, et on a dû faire venir le médecin. Il vous a donné le feu vert pour l'interroger pendant quelques minutes, dit le sergent.

Lorne se demanda si le médecin se rendait compte qu'il s'agissait d'une enquête criminelle.

Devant la porte de la première salle, elle dit à Pete :

— Je m'occupe du garçon. Tu prends la fille ?

— C'est super. Jolis remerciements que je reçois pour le sacrifice de ma soirée ! râla-t-il dans sa barbe.

— Arrête de pleurnicher et passe à autre chose. Sois doux avec elle. Et écoute ce qu'elle a à dire. Évite les jugements à l'emporte-pièce.

— C'est comme expliquer à un singe comment faire des grimaces. Je ne suis pas un perdreau de l'année à ce jeu, tu sais.

— Je sais. Mais tes techniques d'interrogation, dernièrement, n'ont pas été complètement réglos. Tu piges ?

Elle fronça les sourcils.

— Je l'admets. Mais je ne suis tout de même pas de nature à tirer les oreilles d'une femme affolée, n'est-ce pas ?

Quand Lorne entra dans la salle d'interrogatoire, Todd Altman leva les yeux. Elle tira la chaise en face de lui.

— Salut, Todd. Je m'appelle Lorne Simpkins et je suis l'inspecteur de l'affaire. Écoutez, je sais combien cela doit être difficile et je tiens à vous remercier pour nous aider dans notre enquête. Je veux seulement vous poser quelques questions, puis vous serez libre de partir.

— J'ai déjà tout dit à vos amis ce que je savais. Quand est-ce que Zoé et moi on pourra rentrer chez nous ? demanda-t-il en tenant fermement sa tasse de café.

Sa main tremblait tellement que le café éclaboussait la table.

Lorne se sentit désolée pour ce jeune de dix-neuf ans qui semblait si

traumatisé et s'efforçait de le dissimuler. Ses yeux rouges montraient combien il avait pleuré ces dernières heures.

— Sous peu, je vous le promets, dit-elle. Maintenant, que faisiez-vous dans la forêt à une heure pareille ?

Il jeta un regard inquisiteur à l'agent debout dans le coin opposé.

Lorne suivit son regard et vit l'agent hausser les épaules.

— Todd ?

L'interpellé remua ses pieds nerveusement, et Lorne eut l'impression qu'il était trop gêné pour se confier à elle. Elle lui sourit pour le mettre à l'aise.

Il se racla la gorge avant de répondre :

— Zoé et moi y allons tous les mercredis. C'est le seul endroit où nous pouvons être seuls, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je pense que ce n'est pas sorcier. Quoiqu'il existe des endroits plus confortables pour faire ce genre de chose, et en particulier au beau milieu d'une tempête. Vivez-vous encore chez vos parents, Todd ?

— Ouais, j'habite toujours chez mes vieux. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec l'affaire ? demanda-t-il sur la défensive.

— Vos parents savent que vous descendez dans les bois pour... ? Par ailleurs, savez-vous que c'est une infraction d'avoir des relations sexuelles dans un lieu public ? déclara-t-elle, poussant le jeune pour qu'il s'assît.

— Je sais. Je suis désolé. Vous n'allez pas m'arrêter pour ça vraiment ?

Lorne eut du mal à réprimer un sourire.

— Non, pas cette fois-ci, Todd. Mais à l'avenir, faites attention où vous plantez vos graines. On est d'accord ?

— Oui, madame. N'ayez aucune crainte. Après avoir trébuché sur ce corps, je peux vous jurer que mes jours à planter mes graines dans un lieu public sont bel et bien terminés.

Son soulagement était évident, et pour la première fois Lorne décela une étincelle infantile dans ses yeux bleus.

— Comment était le corps quand vous l'avez trouvé ?

Le jeune homme sourit, et Lorne pressentit qu'il allait lui fournir une réponse maligne. Elle reformula sa question rapidement :

— Je voulais dire : est-ce que le corps était enterré ou exposé ?

— Il était couvert de feuilles quand Zoé a trébuché dessus. Quelque chose l'a effrayée. Elle a pris son élan et lui a donné un coup de pied alors qu'elle était en train de courir. Elle disait que la forêt avait une atmosphère étrange ce soir-là. Elle n'est pas du genre à se plaindre normalement.

Il but une gorgée de café.

Le carnet de Lorne était ouvert devant elle, mais ses pages

demeuraient vierges. Elle avait le sentiment écrasant que cet interrogatoire était un gaspillage complet de temps.

— À quand remonte la dernière fois où vous et Zoé avez visité les bois ?

— La semaine dernière, je pense.

— Il me faut une réponse honnête, Todd. La semaine dernière quand ?

— Ouais, jeudi dernier. Le temps était meilleur. Si seulement nous n'y étions pas allés ce soir. Ça, c'est sûr.

— Avez-vous remarqué quelqu'un d'autre dans les parages ?

— Je ne crois pas.

— Réfléchissez, Todd. C'est important. Ça pourrait être primordial pour l'affaire, dit Lorne pour presser le jeune homme alors que la douleur s'affichait sur son visage.

— Non, je ne me souviens pas d'avoir vu quiconque. On peut partir maintenant ? J'espère que vous n'allez rien dire à nos parents, n'est-ce pas ?

Lorne laissa échapper un soupir irrité.

— Vous pouvez partir, mais si vous vous rappelez quelque chose, quoi que ce soit, téléphonez-moi aussitôt, d'accord ?

Elle repoussa sa chaise et lui tendit sa carte.

Il n'y avait aucune raison de retenir les amoureux. Elle frappa à la porte de l'autre salle d'interrogatoire et demanda à Pete de la rejoindre dans le couloir, ce qu'il fit quelques secondes plus tard.

— Est-ce que la jeune fille a dévoilé quelque chose ?

— Pas même une miette. Elle a pleuré, hurlé, puis pleuré de nouveau. On perd notre temps. Et toi ? demanda son collègue frustré, en remontant son pantalon au-dessus de la taille.

— Guère mieux. Prenons leurs photos et allons boire un café avant que le Dr Arnaud nous appelle. Tu perds du poids, Pete ? lui dit-elle d'un sourire taquin.

— Ça serait trop beau, répondit-il avant de retourner dans la salle.

Lorne le regarda de la porte donner à Zoé une de ses cartes.

La jeune fille fondit en larmes à nouveau, et Lorne envoya Todd pour la calmer.



— Comment tu te sens ? demanda Pete à Lorne à l'improviste alors qu'ils atteignaient la cantine.

— Merci de t'inquiéter, Pete, mais je vais bien.

Elle évita délibérément ses yeux. Ils avaient un bon rapport au travail. Cela faisait quatre ans qu'ils faisaient équipe, et ils se

connaissaient bien. Trop bien, parfois.

— Pourquoi il t'a fait ça ? demanda-t-il, sa voix trahissant son inquiétude.

Elle savait ce que Pete pensait des hommes qui battaient leur femme, et elle soupçonnait que Tom, un ami proche à lui, avait finalement perdu beaucoup de son estime.

— Je préfère ne pas en parler, si ça ne te dérange pas.

Elle garda la tête baissée pendant qu'elle se distrayait avec sa tasse.

Pete capitula en levant les mains. Il savait qu'elle pouvait être têtue.

— D'accord, je la boucle, chef. Mais tu sais où me trouver si tu as besoin de te soulager.

— Merci, mon cher.

Lorne sourit. Elle s'étira au-dessus de la table et lui tapota la main.

Lorne considérait Pete comme un frère. Elle le taquinait une minute puis lui criait après la minute suivante. Cela voulait dire aussi qu'ils avaient une relation forte, reposant sur la confiance et la compréhension. Pete était le genre à sauter en avant d'abord, alors que Lorne avait tendance à prendre du recul et à analyser les situations logiquement. Au fil des ans, l'équilibre de leur partenariat les avait bien servis ainsi que le corps de police.

Deux policiers en uniforme les rejoignirent, et peu de temps après le portable de Lorne reçut le message tant escompté.

— Arnaud nous attend, Pete. Tu te sens prêt ?

— Pas du tout, marmonna-t-il en repoussant sa chaise.

— Allons. Mettons-y fin une fois pour toutes.

Elle frémit à l'idée de passer les trois ou quatre prochaines heures en compagnie du pathologiste.

CHAPITRE 3

— C'est sympa de venir si rapidement, déclara Arnaud lorsque les deux détectives arrivèrent à la morgue immaculée de l'hôpital St. Patrick.

Sachant comment Pete répondait aux sarcasmes, Lorne lui lança un regard l'avertissant de ne pas riposter.

— Eh bien ! Qu'est-ce que vous attendez ? Le bus numéro sept ? Pour l'amour de Dieu, allez chercher vos combinaisons et vos chaussons. Osseux, montrez-leur le chemin.

Osseux, l'assistant du pathologiste, leur montra à contrecœur le vestiaire. Il fouilla dans un grand récipient en plastique rangé dans un coin avec le mot « Propre » inscrit sur le côté, d'où il retira deux combinaisons d'opération vertes stérilisées que des chirurgiens avaient jetées là.

L'hôpital considérait comme une extravagance financière le fait de fournir de nouvelles combinaisons au département de pathologie, surtout quand, après les autopsies, les uniformes imbibés de sang étaient brûlés dans l'incinérateur de l'hôpital de toute façon. Leurs chaussons glissés par-dessus leurs chaussures complétaient leur uniforme. Ils étaient prêts à y aller.

En rebroussant chemin vers le long couloir menant à l'amphithéâtre du médecin, Pete eut une petite toux. Il bredouilla :

— Eh bien, alors...

Lorne grimaça, prête à détourner l'attention. Pete était sur le point de poser une de ses questions idiotes à l'assistant.

— C'est quoi ce sobriquet ? demanda-t-il à sa victime insouciant.

Le petit assistant à l'apparence studieuse répondit sèchement :

— Osseux n'est pas un sobriquet. C'est mon nom de famille.

Pete sourit.

— J'espère que ça ne vous dérange pas ? Parce que toutes les plaisanteries, je les ai entendues dans ce monde, et même dans le prochain. Alors ne perdez pas votre temps à essayer d'en trouver de nouvelles.

— Hé, mon pote, il n'y a aucun mal. On essaye juste d'avoir une conversation, répondit Pete avec un sourire atténué.

Lorne réprima un rire à la manière dont Pete avait l'air de peiner devant la brusquerie du jeune homme.

Du coin de la bouche, Pete lui dit :

— Plutôt sensible, hein ? Je suppose que son sens de l'humour est

mort il y a belle lurette à bosser dans un endroit sans issue comme ici.

— Laisse-le tranquille, Pete.

Elle lui donna un coup de coude dans les côtes et ajouta :

— Ferme ton clapet pour une fois. Il marche trop bien.

Son mauvais humour n'était qu'une dérobade, une manière de déguiser sa maladresse quand il était mal à l'aise dans un nouveau milieu.

À l'intérieur de la suite post-mortem, Lorne s'approcha de la table en acier inoxydable au centre de la pièce. Le fait de se tenir à environ un demi-mètre des pieds du cadavre lui garantissait une vue parfaite sur la procédure. Pete, par contre, se plaça près de la chaise qui avait été, comme par hasard, justement placée près de la sortie, une position idéale pour une escapade rapide au cas où. Sa pusillanimité dans cet endroit était risible.

Arnaud se tenait près de la table et glissa ses gants en latex en les faisant claquer. Ses outils étaient à portée de la main sur le chariot à hauteur de taille à côté de lui. En regardant les outils, Lorne pensa que certains d'entre eux paraissaient avoir été achetés à la quincaillerie du coin plutôt que chez un fournisseur d'instruments médicaux. Au milieu des tondeuses de taille et de la scie vibrante pour les os se trouvait un couteau qui ressemblait au couteau à pain dont elle se servait à la maison. Il y avait aussi des scalpels de différentes tailles, sûrement aiguisés par l'assistant Osseux, après chaque examen.

Osseux ouvrit la fermeture du sac, et les deux hommes, un de chaque côté de la table, firent glisser le sac sous le corps.

Lorne jeta un œil à Pete alors que le cadavre, qui avait été enveloppé dans un drap blanc à l'endroit de sa découverte, gisait comme une momie naine sur la table.

Après qu'Osseux et Arnaud eurent enlevé soigneusement le drap, Lorne espéra que Pete ne s'évanouirait pas ou ne vomirait pas à la vue du tronc décapité et pourrissant.

Osseux plaça prudemment le drap de côté, en veillant à ce qu'aucune preuve, quelle que soit sa taille, n'en tombât de façon à être étudiée en profondeur plus tard.

La table perforée sur laquelle le corps était allongé permettait à tout excès de liquide de passer au travers et de goutter dans le bac de récupération en dessous, pour que des échantillons fussent également analysés.

Osseux se dirigea vers l'enregistreur et l'alluma. Quand Arnaud fit sa première incision dans le torse, Lorne rapidement enfila son masque chirurgical. Il ne fallut pas longtemps pour que l'odeur de chair en décomposition dérive vers l'endroit où Pete se tenait. Il eut un haut-le-cœur, ses genoux fléchirent, et il se laissa tomber sur la chaise à ses côtés.

Au quart de tour ! Il ne rate pas son coup. La salle d'autopsie était le lieu où les hommes et les garçons se différenciaient. Pour une raison quelconque, les femmes semblaient faire face plus facilement dans cet environnement que leurs homologues masculins. Lorne était certaine que passer l'épreuve de l'accouchement était un avantage pour un agent du sexe féminin.

— Bien que je dissèque le corps, n'hésitez pas à me poser toutes vos questions, déclara Arnaud brusquement.

Arnaud était l'un des rares médecins qu'elle connaissait qui effectuait une autopsie sans porter de masque. Elle avait osé une fois lui demander pourquoi. Il avait rétorqué sèchement qu'un masque dissimulait des odeurs cruciales, comme l'odeur d'amande lorsque le cyanure avait été utilisé dans un homicide. Lorne soupçonnait que l'odeur ignoble de la chair en décomposition excitait Arnaud, mais qu'il avait trop honte d'avouer son vice.

— Sur le lieu, vous vous en doutiez, le corps a été déplacé. Pouvez-vous nous dire pourquoi, docteur ? demanda Lorne, sa fascination s'aiguissant après chaque coupure.

— Ah oui. Bien que le corps ait été découvert sous un tas de feuilles, il reposait sous une couche de boue. Pour autant que je sache, quand un tas de feuilles se décompose, il *ne* change *pas* mystérieusement sa composition naturelle. Je soupçonne que quelqu'un est revenu pour éliminer les membres du corps. Voyez ici.

Il souligna le trou béant dans l'épaule droite.

— Le bras a été arraché de son support, et non pas détacher avec un objet pointu. Cela peut être réalisé facilement une fois que le corps a commencé à se décomposer.

— Putain de merde, grogna Pete alors qu'il fonçait sur la porte épaisse en plastique.

— Il semblerait que votre collègue ait perdu l'appétit pour le travail, dit le Français, un sourire en coin et une lueur sadique dans ses yeux marron foncé.

Un sourire brossa les lèvres tendues de Lorne. Finalement, cet homme orgueilleux avait un sens de l'humour.

CHAPITRE 4

Le pilote automatique de sa voiture ramena Lorne chez elle sans trop d'effort. Peu de temps après, sa porte d'entrée s'ouvrit, et Lorne se laissa aller le long du couloir étroit dont le sol était couvert de carreaux de céramique. En s'appuyant contre la boiserie, elle ôta ses chaussures qui, pendant les cinq heures précédentes, avaient emprisonné ses pieds endoloris. Debout, face à un cadavre, dans un milieu aseptisé et froid, elle en avait payé le prix sans équivoque.

L'autopsie s'était révélée décevante et peu concluante. Selon le Dr Arnaud, la cause du décès ne serait déterminée qu'une fois les membres manquants retrouvés. Il n'était certain que d'une seule chose : un homicide avait été commis.

Épuisée mentalement et physiquement, Lorne n'avait pas le courage de monter les escaliers et de prendre une douche, malgré les relents putrides de la chair en décomposition dont ses vêtements étaient imprégnés. Au lieu de cela, elle trotta à la cuisine. L'odeur du bois neuf soulagea ses narines. Tom avait récemment rénové la cuisine dans un style contemporain en hêtre et acier inoxydable.

Henry s'approcha d'elle, l'air somnolent.

— Salut, mon garçon. Quoi de neuf ? demanda-t-elle en caressant sa tête soyeuse.

Elle attrapa un verre de cristal du placard au-dessus du comptoir en granit et le remplit avec le reste du whisky.

L'arôme fort du liquide de couleur ambrée la transporta vers des pâturages lointains. Vers les somptueuses collines de bruyères écossaises. Vers une petite maison de vacances, que Tom et elle avaient l'habitude de louer avant l'arrivée de Charlie. La vie était si différente à l'époque. Des esprits libres, ils étaient, alors, sans soucis pour le monde. Maintenant, ils n'étaient au plus qu'un couple marié ordinaire, pris au piège du temps, en attente que leur enfant prît son envol.

Avec Henry dans son sillage, elle se glissa dans le salon et alluma la lampe sur la petite table à côté du canapé. Elle gémit en allongeant son corps fatigué sur les coussins que son mari avait laissés éparpillés par terre. Le rayonnement des braises dégagait encore assez de chaleur pour que la pièce soit confortable. Henry se frotta contre elle. Elle le caressa, et il lui lécha le visage en échange.

Le whisky lui réchauffa les entrailles en dégoulinant gracieusement dans sa gorge. Elle soupira de contentement et retira l'élastique qui

avait tenu ses cheveux à hauteur d'épaules en chignon pendant toute l'autopsie. Elle glissa ses doigts dans ses longues boucles tout en réfléchissant à sa journée. Petit à petit, son esprit entortillé se débobina, et elle s'endormit, enroulée dans les quatre pattes de son ami dévoué.

Quatre heures plus tard, elle se réveilla. Tom se tenait devant elle et la regardait de travers.

Elle s'étira et bâilla bruyamment. Henry courut à la porte du jardin et gémit pour qu'on le fît sortir.

— À quelle heure tu es rentrée ? demanda Tom.

— Je ne sais pas au juste. Vers les trois heures. Tu es de meilleure humeur ?

Il se retourna et se dirigea vers la cuisine. Lorne secoua la tête, consternée. Quelques minutes plus tard, elle l'y suivit. Il était de dos. Elle traversa la pièce sur la pointe des pieds et enveloppa ses bras autour de lui. La tête appuyée sur son dos, elle demanda à nouveau :

— Es-tu toujours fâché contre moi ?

Il délia ses bras et se libéra de son emprise, puis s'éloigna.

— Toujours en train d'interroger les gens, hein ?

Ses paroles froides lui glacèrent le dos. Il était beau dans son peignoir en soie bordeaux dont les pans entrebâillés montraient une poitrine musclée et poilue où elle adorait entrelacer ses doigts. Son cœur s'arrêta de battre un moment pendant que ses yeux s'attardaient sur son magnifique physique méditerranéen qu'il avait par chance hérité de son père. Il avait cependant également hérité d'autres traits, qui n'étaient pas si charmants, tels que son mauvais caractère et son refus d'accepter un compromis.

— On reste policier toute sa vie.

Elle haussa les épaules pour s'excuser.

— Tu sens mauvais. Tu aurais pu au moins prendre une douche.

Lorne secoua la tête.

— Tom, j'étais crevée quand je suis rentrée. Laisse-moi respirer cinq minutes.

— Mais je te crois. Tu es toujours crevée ces derniers temps, rétorqua-t-il sèchement.

Sans s'en rendre compte, elle roula des yeux, ce qui l'enragea davantage.

— Arrête de faire ça ! Tu sais que j'ai raison. Tu es toujours trop fatiguée pour faire quoi que ce soit lorsque tu reviens du boulot, mais ça ne te dispense pas de te doucher. Tu aurais dû en prendre une au travail. Qu'est-ce qui te donne le droit de ramener l'odeur de la mort dans notre maison ?

— Ça y est ? Tu as terminé ?

Elle croisa les bras en signe de défi.

— Autant que tu saches que j'ai passé la nuit dernière à la morgue...

— J'aurais jamais deviné, il grommela, les yeux plissés.

— Je veux dire que j'étais à la morgue, et que c'était plus rapide de revenir ici plutôt que de repasser par le commissariat. C'est la première fois que je fais ça, pas vrai ?

Tom haussa les épaules et eut la bonne conscience de paraître honteux de son emportement déplacé. Il se pencha et prit deux bols à céréales d'un placard.

— Tu veux avaler ton petit-déjeuner maintenant ? lui demanda-t-il sur un ton beaucoup plus doux.

— Je vais prendre une douche d'abord.

Alors qu'elle sortait de la pièce, elle l'entendit marmonner des excuses.

— Aucun problème, lui dit-elle par-dessus l'épaule en se dirigeant vers les escaliers.

Une demi-heure plus tard, elle le retrouva planté devant la cuisinière à gaz en train de faire frire des tranches de lard et des œufs.

— Fais-en que pour toi, mon chéri. Je vais simplement avaler un bol de corn-flakes et partir. Désolée, mais je dois être au poste pour une réunion à neuf heures.

Il n'en fallut pas plus. Les nuages turbulents se regroupèrent au-dessus d'eux. Tom jeta la poêle dans l'évier et, tel un gosse de cinq ans, sortit en traînant des pieds.

À quoi bon même se forcer ? Son appétit l'ayant abandonnée tout d'un coup, elle s'en alla peu de temps après. Elle était fatiguée de se battre, fatiguée de marcher sur la pointe des pieds, fatiguée qu'il prît tout de travers ce qu'elle disait.

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Le bonheur qu'ils chérissaient si tendrement paraissait à des années-lumière. Elle ne savait ni comment arranger leurs affaires ni même s'ils en étaient capables. Est-ce que leur mariage était vraiment sur le point de sombrer ? Ou alors était-ce son imagination qui faisait trop d'heures supplémentaires ?

CHAPITRE 5

— Bonjour, madame, salua le sergent dégarni alors qu'elle passait devant lui.

— Bonjour, Burt. Il y a du nouveau ?

— Rien à signaler, madame, mais Chalmers m'a chargé de vous dire qu'il aimerait vous parler dès que possible.

— Il est de bonne humeur ? demanda-t-elle au sergent.

— Comme à l'accoutumée, je suppose, il répondit vaguement.

Bien que l'inspecteur-chef Chalmers ne fût pas vraiment partie de son équipe, Lorne avait travaillé à ses côtés pendant de nombreuses années, et elle comprenait ses manières exigeantes. Il était devenu son mentor, et il ne lui fallut pas longtemps pour se rendre compte de ses talents. Il l'avait poussée aux limites du raisonnable, car il savait qu'elle allait devoir travailler beaucoup plus dur que tous les hommes sous ses ordres. Il avait témoigné d'une foi constante en elle quand d'autres obstinément négligeaient de faire valoir ses atouts.

Sans ses conseils, elle n'aurait jamais réussi à devenir le détective qu'elle était aujourd'hui. Elle aurait probablement été forcée de quitter le corps il y a des années de cela, comme la plupart de ses collègues féminines avec lesquelles elle avait suivi sa formation à Hendon. La police, malheureusement, vivait encore au Moyen Âge, du moins vis-à-vis des recrues féminines, un aspect auquel Lorne devait faire face et contre lequel elle devait lutter quotidiennement.

— Alors, Burt, il n'y en a plus pour longtemps maintenant avant la retraite ?

— C'est sûr. Il me tarde, après quarante ans de métier.

— Et de service exemplaire.

— C'est gentil de votre part, madame.

— Et comme je vous connais, vous allez apprécier chaque minute de votre retraite, n'est-ce pas ?

Il lui lança un de ses grands sourires qui lui manqueraient une fois qu'il serait parti.

— Je ferais mieux d'aller voir ce que le chef veut. Pouvez-vous contacter la salle des opérations et annoncer à l'équipe que notre réunion sera retardée de quelques minutes ?

— Sans plus attendre, madame, répondit-il en étirant le bras pour saisir son téléphone.

Lorne passa la tête dans la porte du bureau de Chalmers.

— Vous vouliez me voir, monsieur ?

— Entrez, Lorne. Asseyez-vous. Je n'en ai que pour une minute.

Il ne leva pas les yeux de la pile de documents qu'il signait et redonnait à sa secrétaire. Il lui fit signe de sortir, et la secrétaire âgée se précipita hors du bureau.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? lui demanda-t-il en montrant du doigt le sparadrap sur son sourcil.

Lorne hésita, se demandant si elle devait se confier à lui. Elle décida de ne rien lui dire quand elle remarqua comme il avait l'air pâle.

— Oh, ce n'est rien. Le chien m'a fait trébucher la nuit dernière, et je me suis cogné la tête contre la porte, lui dit-elle en évitant de croiser son regard.

Il l'observa avec méfiance car il savait qu'elle lui mentait. Lorne cependant comprit qu'il ne la pousserait pas davantage. Il soupira.

— Pouvez-vous me dire où on en est avec le corps découvert hier soir ?

— Il n'y a pas grand-chose à rapporter pour le moment, monsieur. Nous n'avons trouvé aucune forme d'identification sur les lieux. Les empreintes dentaires sont une impasse. Nous n'avons pas de tête. Le meurtrier a fait tout ce qu'il pouvait pour nous empêcher de trouver une piste. La victime n'a pas de bras droit, et les doigts de la main gauche ont été coupés au niveau des articulations.

Chalmers se berçait sur son fauteuil pendant que Lorne lui communiquait son rapport.

— Vous n'avez pas beaucoup dormi la nuit dernière, Lorne ?

C'est étrange. Il ne s'est jamais préoccupé de mon sommeil avant.

— Environ trois ou quatre heures. Rien d'anormal dans ce boulot. Mais tout ira pour le mieux dès que j'aurai avalé mes six premières tasses de café.

Elle rit, mais le front de Chalmers demeura crispé.

— Je suis inquiet pour vous. La dernière affaire a exigé énormément de votre part. Infiltrer une organisation n'est jamais facile, surtout quand on se frotte à des salopards pareils. Vous m'avez l'air épuisée. Je peux vous recommander quelqu'un si vous avez envie de parler.

Il était indéniable que sa dernière enquête l'avait poussée à bout. La brigade des mœurs lui avait demandé de se faire passer pour la patronne d'un salon de massage récemment ouvert. Tous les agents femmes avaient été mobilisés pour jouer les filles régulières. On les avait informés qu'un gang dirigé par Gripper Jones, un enfoiré notoire de la communauté, et le partenaire de son ennemi mortel, La Licorne, forçait les autres salons de la région à lui payer des droits de protection.

Une fois que la protection commençait, le gang exigeait que les propriétaires emploient des filles immigrées sans papiers, qu'il leur fournissait. Dans leur pays, les familles des filles étaient rouées de

coups si celles-ci refusaient de travailler pour le gang. Le monde de Lorne avait été bouleversé. Même Tom n'avait pas la moindre idée dans quoi elle avait été impliquée.

Bien que Jones et sa bande eussent été arrêtés, Lorne avait été quelque peu malmenée avant l'arrivée des renforts. Quelques contusions ici et là, mais ses cicatrices psychiques étaient profondes. Voilà pourquoi elle avait besoin de l'appui de Tom. Peut-être avait-elle eu tort de ne pas lui parler du dossier, et maintenant sa décision se retournait contre elle.

— Je vais bien. Qu'est-ce qui se passe, patron ? Ce n'est pas votre genre de vous préoccuper de la santé des autres.

Elle savait que se rendre chez un psy ne ferait qu'empirer les choses, mais l'inquiétude de Chalmers la rendait perplexe.

Il remua quelques feuilles sur son bureau. C'était son tour d'éviter son regard pesant. Elle redouta le pire.

— Ce que je m'apprête à vous révéler doit rester entre nous.

— Bien sûr. Cela va sans dire, patron.

— Je vais partir.

Elle se sentit comme frappée de plein fouet par un semi-remorque. Sa bouche s'ouvrit brusquement.

— Comment ? murmura-t-elle.

— Mon Dieu, mais combien de plombages avez-vous, ma chère ? plaisanta Jeff Chalmers en essayant d'alléger l'atmosphère. Je vais prendre une retraite anticipée. Je voulais que vous soyez la première à le savoir.

Ayant du mal à le croire, Lorne secoua la tête.

— Excusez mon commentaire, monsieur, mais quarante-huit ans, ce n'est pas exactement considéré comme vieux, n'est-ce pas ? babilla-t-elle, ne sachant quoi dire d'autre.

À contrecœur, il lui admit :

— Des problèmes de santé. Une chose dont je préfère ne pas discuter. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Son regard se tourna vers la photo de famille posée sur son bureau, sur laquelle figurait sa jolie épouse Anne, qu'il décrivait comme ayant un tempérament de feu qui correspondait à la couleur de ses cheveux. À côté d'elle étaient assis leurs deux fils impeccables, tous deux fraîchement diplômés de l'école de droit. Fièremment, il les appelait « l'oxygène dans ma vie ».

Elle l'observa de près et remarqua combien l'expression de son visage avait changé alors que son doigt s'attardait sur chacun des membres de sa famille. Lorne eut peur. Elle voulait lui demander ce qui n'allait pas, mais une partie d'elle ne pouvait pas supporter d'entendre la vérité.

Non, non, je n'y comprends rien de rien. Elle était en train de perdre le

meilleur patron pour lequel elle avait eu le privilège de travailler. Son départ signifiait qu'elle allait devoir passer des années et des années à prouver sa valeur de nouveau. Merde, merde et double merde. Comme si sa vie n'était pas assez compliquée en ce moment.

Quelle sale égoïste ! se réprimanda-t-elle. Jeff vient de te dire qu'il est malade, gravement malade, et tu ne penses qu'à ton propre malheur.

— Je ne sais pas quoi dire, monsieur. Quand partez-vous ?

— Dans deux semaines.

— Deux semaines ?

Elle poussa un cri perçant comme un perroquet s'étouffant.

— Puis-je demander qui sera le nouveau chef ?

Il baissa les yeux vers son bureau.

— Ça n'a pas encore été décidé. Je doute qu'on va promouvoir une personne d'ici, lui dit-il d'un air déçu.

Il ne leur restait plus rien à dire. Le cœur lourd, Lorne sortit du bureau. Une fois dehors, elle se jeta tristement contre le mur, où Pete la trouva quelques minutes plus tard.

— Mille balles pour savoir à quoi tu penses ! Et ne me fais pas jouer aux enchères, dit-il avec entrain, en imitant sa position contre le mur.

— Tu pourrais me donner tout l'argent du monde, et ça ne vaudrait toujours pas la peine que je te dise à quoi je pense, Pete...

— Le temps s'écoule, patron. Et il nous faut trouver un tueur.

— Pourquoi tu me retiens alors ? Je n'ai pas le temps de bavarder, mon pote.

Elle se décolla du mur, et Pete lui emboîta le pas dans la foulée alors qu'ils marchaient le long du couloir gris vers la salle des opérations.

CHAPITRE 6

L'équipe, plus bruyante que d'habitude, ne remarqua pas l'arrivée de Lorne et Pete.

Mitch se vantait de sa dernière conquête:

— Alors je lui ai dit : « Comment tu veux tes œufs le matin, ma chérie ? » Et tenez-vous bien, elle m'a répondu : « Fécondés sera parfait. » Mon Dieu, qui aurait pu croire ça ? Et moi qui pensais que j'avais réponse à tout. Je dois avouer qu'elle m'a cloué le bec.

— Ça y est, vous avez fini, sergent Mitchell ? lui lança Lorne.

Mitchell prit un air embarrassé. Si cela eut été n'importe quel autre jour, Lorne aurait été la première à le taquiner sur ses prouesses de macho, au ras des pâquerettes. Mais aujourd'hui, les choses étaient différentes. Avec tout ce qu'elle avait déjà encaissé depuis le matin, son sens de l'humour l'avait désertée.

— Vous savez probablement tous que Pete et moi avons été appelés pour un présumé homicide hier soir.

Pete lui remit une enveloppe contenant les photos de la scène de crime. Elle fit passer le tas de photos A4 pendant qu'elle expliquait.

— Tracy, je veux que vous et Mitch effectuiez le porte-à-porte. Surtout autour de l'entrée de la forêt, sur quelques centaines de mètres de chaque côté. Quelqu'un a dû voir ou entendre quelque chose. Les jeunes amoureux, les seuls témoins que nous ayons pour l'instant, se trouvaient là-bas la semaine d'avant et sont certains que le corps n'y était pas.

Une par une, les photographies revinrent à Lorne. Elle les redonna à Pete, qui les épingla au tableau.

— Y avait-il un document d'identité, madame ? demanda sergent Tracy Cox, le nouveau membre de l'équipe.

— Non. Les équipes de recherche sont sur les lieux en ce moment même. L'hypothèse initiale du pathologiste est que le crime a été commis ailleurs. Donc j'ai très peu d'espoir qu'on trouve quelque chose de substantiel sur la scène.

— Comment est-ce que la victime est morte ? Évidemment, on peut tous voir que sa tête a été coupée, mais est-ce que c'est ça qui a provoqué la mort ? demanda Mitch, sa frivolité oubliée.

— Encore une fois, on attend le rapport du médecin légiste. Il semblerait que le torse ait subi plusieurs coups avec un objet tranchant. Qui sait dans quelle condition sera la tête, si nous la retrouvons.

— Est-ce qu'on sait quand le crime a été commis ? interrogea le sergent John Fox.

Lorne secoua la tête.

— Jusqu'à ce que le rapport le clarifie, nous ne pouvons pas vous donner une réponse définitive, mais le médecin pense qu'il a dû se produire il y a environ un mois. John, je voudrais que vous et Molly épluchiez les bases de données des personnes disparues. Élargissons la zone à, disons, un rayon d'environ quatre-vingts kilomètres de la forêt.

— Cela va prendre des heures, se plaignit Molly en grimaçant, comme si elle était sur le point de se faire raser à la cire.

À trente-cinq ans, Molly Cornell était le seul membre de l'équipe que Lorne avait du mal à supporter. Elle soupçonnait que la jalousie l'empêchait de faire son travail correctement. Lorne l'avait réprimandée à de nombreuses reprises sur son attitude malsaine qui perturbait le bon fonctionnement de l'équipe. Mais Molly insistait sur le fait qu'il n'y avait rien d'intentionnel dans son comportement.

— Ça prendra le temps que ça prendra, Molly, rétorqua Lorne.

Pete prit les devants avant que cela s'envenime entre les deux femmes.

— Molly, les preuves sont plutôt maigres sur le terrain à ce stade de l'enquête. Il nous faut bien commencer quelque part, non ?

Molly sourit sarcastiquement et se tourna vers son ordinateur.

Les yeux de Lorne pétillaient de fureur alors qu'elle regardait le derrière de la tête de Molly. Elle aurait pu se passer d'une autre altercation. Pete était le chef d'orchestre quand il s'agissait de manipuler les comportements obstinés de Molly, et Lorne était heureuse de le laisser intervenir.

— Pete, contacte les forces voisines. Pour voir si des parties de corps ont été trouvées. Cela inclut la police fluviale.

— Aucun problème, patron.

Lorne prit congé de ses collègues pour qu'ils puissent se consacrer à leurs tâches. Elle traversa à son bureau. Là, elle téléphona à la secrétaire d'Arnaud, qui l'informa que le rapport d'autopsie ne serait pas achevé avant la fin de l'après-midi.

Après que Lorne eut passé des heures à brasser de la paperasse, Pete vint l'en extirper. Il suggéra d'aller manger un morceau, et elle accepta sans plus attendre. Elle avait mal au crâne, et l'estomac vide la tirait, surtout après avoir raté le petit-déjeuner.

Ils décidèrent d'aller manger dans un restaurant italien à la périphérie de la ville.

Le serveur posa un bol de pâtes à la sauce tomate et basilic devant Lorne.

— Est-ce que Molly a déniché quoi que ce soit ?

Pete attendit que le garçon lui eût servi son plat de lasagnes et une

assiette de frites avant de répondre.

— Nous avons trois femmes manquantes et il nous faut enquêter davantage. Elles ont toutes disparu il y a environ un mois. D'abord une jeune de vingt-deux ans, qui semblerait s'être enfuie avec un ancien petit ami. Ensuite nous avons une adjointe dans une banque de quarante-six ans, qui étrangement a disparu en même temps que dix mille livres du coffre de la banque. C'est une possibilité. Et nous avons une femme dans la soixantaine qui aurait dû assister à un baptême, mais qui n'y est jamais arrivée. Sa famille la portait disparue une semaine plus tard.

— Pourquoi ce retard ?

— Ce n'était pas la première fois qu'elle s'en allait et qu'elle oubliait de le dire à sa famille.

Entre de grosses bouchées de lasagnes, il énuméra les détails des so-disant victimes.

Lorne écouta mais garda les yeux rivés sur son repas. Elle trouvait la façon de manger de son partenaire dégoûtante. Un sandwich au bistrot du coin s'avérait généralement être beaucoup moins repoussant.

— Arnaud ne nous a pas encore donné l'âge précis de la victime, et jusque-là on ferait mieux de s'attarder sur les deux candidates plus âgées. Le corps du macchabée n'appartenait pas à une femme de vingt-deux ans.

Lorne termina son repas et le fit descendre avec un grand verre d'eau glacée.

— Pendant que nous y sommes, avec Molly, qu'est-ce qui la pique en permanence ? La prochaine fois que tu la vois, rappelle-lui qu'elle a déjà reçu un dernier avertissement pour son mauvais comportement, d'accord ? Parce que si elle continue à me mettre des putains de bâtons dans les roues, je vais...

— Ouais, elle est au courant. Elle prend seulement plaisir à te faire marcher. Je vais lui en toucher deux mots dès que je pourrai. La seule chose que je voudrais dire pour la défendre, c'est qu'elle livre toujours la marchandise. Sans elle, nous n'aurions pas ces noms. Laisse-moi m'occuper d'elle. Je vais tout arranger.

Lorne jeta un œil à la fenêtre puis de nouveau à Pete. Elle lui demanda :

— As-tu apporté tous les détails sur ces femmes disparues ?

— Évidemment. Je savais que tu voudrais commencer à suivre les pistes le plus vite possible. Je pense qu'on devrait commencer avec Sharron Fishland. Elle travaille – travaillait, je devrais dire – à la banque DFL à Castleway. C'est à une vingtaine de minutes d'ici.

CHAPITRE 7

Lorne prit le volant, ce qui vexa le chauffeur du char Sherman.

— Pete, peut-être que tu pourrais essayer les restes sur ton menton avant qu'on interroge les gens ? suggéra Lorne avant de descendre de la voiture.

— Je voulais garder des miettes pour mon chat Ron.

Le regard perplexe de Lorne le força à expliquer sa blague.

— Mon chat ron ron ? Tu es désespérante parfois. Tu n'es pas marrante et n'as aucun sens de l'humour. C'est plutôt gênant.

— Oh, je m'excuse, Pete, c'était censé être drôle ?

Elle secoua la tête et roula des yeux tandis qu'ils sortaient de la voiture.

Ils entrèrent dans la banque bondée et se mirent dans la longue file d'attente.

— S'il y a une chose que nous, les Britanniques, aimons faire plus que parler de la météo, c'est bien faire la putain de queue toute la journée, grommela Pete en traînant nerveusement un pied puis l'autre.

— Arrête de te plaindre et cesse de gesticuler. Tu as l'air louche. L'une des filles va sûrement tirer le signal d'alarme d'ici peu, lui dit Lorne à demi-voix.

Enfin une annonce sonore les invita à se rendre à la caisse numéro trois. Lorne montra sa carte d'identité et demanda à la jolie blonde si le directeur était disponible pour un entretien.

— Laissez-moi vérifier. Un instant, s'il vous plaît.

La caissière se tortilla sur son tabouret et partit vers l'arrière de la banque, en balançant son large derrière au fur et à mesure qu'elle s'éloignait.

— Putain ! C'est comme regarder deux pitbulls en train de se battre dans sa culotte. Je te parie qu'elle fait la taille XXL comme Bridget Jones, observa Pete grossièrement.

Lorne tâcha de ne pas rire mais échoua lamentablement.

La blonde revint un instant plus tard, sa poitrine généreuse s'échappait de son soutien-gorge qui était de toute évidence de quelques tailles trop petit.

— Le directeur n'en a que pour une minute. Si vous souhaitez attendre à l'autre bout du comptoir, il va sortir par cette porte.

La réponse équivoque et le sourire éclatant de la jeune fille étaient destinés à Pete, elle ignore Lorne totalement.

Ils se dirigèrent à l'endroit que la caissière leur avait indiqué.

— Il semble que tu aies une admiratrice.

— De quoi tu parles ? Une bête pareille. C'est le genre à te faire devenir homo. Je parie que la plupart des malheureux se tortillant dans sa toile finissent probablement par implorer que quelqu'un leur coupe la bite, avant qu'elle ne les dévore, lui dit-il avec un air sérieux alors qu'ils attendaient à la porte.

Lorne se demanda si Pete parlait en connaissance de cause.

Un homme bien habillé d'une quarantaine d'années vint les chercher quelques minutes plus tard. Il s'approcha, la main droite tremblante quand il plaqua ses cheveux grisonnants. La même main redressa le gros nœud de sa cravate rose.

— Charles Timmins, je suis le directeur de la succursale. Que me vaut l'honneur de votre visite ? demanda-t-il de l'autre côté de la porte de sécurité.

— Inspecteur Simpkins, et mon collègue, sergent Childs. Y a-t-il un endroit plus privé où nous pourrions bavarder, monsieur Timmins ?

Lorne lui montra son mandat.

— Mon bureau. Par contre, je ne peux vous consacrer que cinq minutes. J'ai un rendez-vous avec un client et je ne peux pas être en retard. Nous prenons la ponctualité très au sérieux à la banque.

Timmins ouvrit la porte, fit entrer les deux officiers et la referma derrière Pete.

— C'est généreux de sa part, murmura Pete sarcastiquement en suivant Timmins dans le couloir.

Le bureau de Timmins était beaucoup plus spacieux qu'on l'aurait cru. Un grand bureau en cerisier dominait la pièce et s'harmonisait avec les étagères alignées contre le mur. Lorne jeta un œil et remarqua plusieurs certificats encadrés le célébrant en tant que « gestionnaire » du mois sur le mur derrière un haut fauteuil en cuir.

— Que puis-je faire pour vous, inspecteur ? dit Timmins en souriant et en les invitant à s'asseoir.

— Nous sommes ici à propos de Mlle Fishland. Nous nous demandions si par hasard elle était réparue, dit Lorne, un carnet à la main.

— Vous voulez dire que vous ne l'avez pas retrouvée ? répliqua Timmins de façon inattendue.

— Pas encore. Nous aimerions un peu plus de détails, histoire de faire avancer notre enquête.

— Comment ça ? J'ai déjà dit à l'escouade des fraudes tout ce que je savais. Cette vaurienne s'est enfuie avec dix mille livres. De quelles autres informations avez-vous donc besoin, pour l'amour de Dieu ?

Les soupçons de Lorne prirent de l'ampleur avec le ton agressif du directeur.

— Des détails personnels, comme sa taille et son poids. Est-ce que

par hasard vous auriez une photo d'elle dans les archives du personnel ?

— Sûrement, mais vous devriez poser ces questions-là à la famille, non ?

Timmins semblait intrigué.

— Je vous le demandais, monsieur Timmins, parce que nous n'avons pas encore réussi à localiser sa famille.

Elle mentit de façon convaincante.

— Alors, est-ce que vous en avez une ?

Il leur indiqua une photo du personnel accrochée au mur.

— C'est elle, au milieu.

— Ce n'est pas très net. En auriez-vous une autre ?

La patience de Lorne commençait à diminuer.

Timmins se dirigea vers une armoire, récupéra une clé de sa poche de gilet et ouvrit le troisième tiroir du bas. Après avoir pêché le dossier personnel de la femme disparue, il reverrouilla le tiroir et retourna à son bureau, dossier en main.

Pete et Lorne échangèrent des regards complices. La femme sur la photo qu'il leur montrait ne ressemblait en rien au corps allongé à la morgue. Elle était beaucoup plus grande et plus trapue. Lorne lui demanda une copie de la photo, tout en sachant qu'elle ne serait d'aucune utilité pour leur enquête.

— Je veux que vous attrapiez cette salope, inspecteur.

— Vous parlez toujours de votre personnel si respectueusement, monsieur Timmins ?

— Elle a volé cette banque. Et devinez quoi ? C'est moi qui paye les frais de ce prestige terni. Le plus vite vous la trouverez, avec l'argent, le plus vite je pourrai faire en sorte que cette banque retrouve son plus haut niveau. Avant le méfait, nous étions la première institution dans la région. Depuis la mauvaise publicité dans la presse locale, les clients nous quittent en masse, et tout ça à cause de Mlle Fishland.

— Vous m'avez l'air pourtant pas mal occupé, déclara Lorne.

— Oui... c'est-à-dire que vous êtes tombés sur une journée chargée.

Le visage de Timmins rougit.

— Dans ce cas, nous ne voulons pas vous retenir davantage. Merci pour votre aide, monsieur Timmins. On vous contactera si Mlle Fishland réapparaît.

Alors que le directeur les raccompagnait, Pete chuchota à l'oreille de Lorne :

— Ses petites baisers du vendredi soir, ça doit lui manquer. C'est évident qu'il la baise. C'est plus que certain. C'est pourquoi il veut l'étrangler.

Lorne avait eu la même pensée, mais elle n'aurait jamais exprimé une telle opinion. Surtout quand la personne dont elle parlait se

trouvait à moins de dix mètres. Mais ça, c'était le genre de Pete.

— Donc cela ne nous laisse qu'une seule option, à moins que notre victime n'ait pas été déclarée disparue, dit Lorne alors qu'ils se dirigeaient vers son véhicule.

— Ouais, Belinda Greenaway. Une veuve. Sa sœur nous a informés de sa disparition. Elle a un fils qui vit à environ trois cents bornes d'ici.

— Est-ce que la sœur vit dans les parages ? Peut-être que nous avons le temps de passer chez elle avant de nous rendre au bureau d'Arnaud pour récupérer notre rapport.

— C'est à environ une demi-heure de route.

Pete jeta un œil à sa montre.

— Donne-moi tous les renseignements en chemin. Ça t'occupera et te fera oublier ma manière de conduire.

Elle lui pinça son ventre grassouillet.

— En ce qui me concerne, chef, tant que je serai sur le siège du passager, rien ne me fera oublier ta manière de conduire.

Il ouvrit la porte et se serra sur le siège étriqué.

— Apparemment, Belinda devait se rendre au baptême de la fille de sa nièce. Elle ne s'était disputée avec quiconque de la famille. L'inquiétude des proches a grandi ; elle n'était jamais partie aussi longtemps. C'était sa nièce préférée, tu comprends. Elle n'allait pas manquer cet événement.

— C'est quoi l'histoire de cette femme ? demanda Lorne alors qu'ils ralentissaient à l'approche d'un embouteillage.

— Veuve depuis quatre ans. Son mari, Jack, est décédé dans un accident de voiture. Rien d'autre dans son dossier, sauf que c'était une femme au foyer.

Pete referma son ordinateur portable en le faisant claquer.

— Ce n'est pas très PC de ta part, Pete, le taquina-t-elle en faisait craquer la boîte à vitesses.

Pete grinça des dents.

— PC ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Politiquement correct. De nos jours, les femmes au foyer n'existent plus. Je crois que le terme est « ingénieures domestiques ».

— Femmes au foyer, ingénieures domestiques, grommela-t-il en regardant les grands espaces verts qui s'ouvraient sur la campagne et défilaient à sa fenêtre. C'est du pareil au même tout ça, n'est-ce pas ? Elles passent toute la journée sur leur cul à regarder la télé, et puis vingt minutes avant que le vieux rentre du boulot elles se dépêchent de concocter un repas qu'elles viennent juste de voir à *À vos marques, prêts, cuisinez !* en faisant semblant qu'il leur a fallu trois heures pour le préparer. Alors que le pilier de famille passe quelque douze à quatorze heures par jour, cinq jours par semaine, à se crever les

rotules afin qu'elles puissent avoir une vie pépère.

— Putain, vous êtes tous des machos, des phallocrates, tous aussi exaspérants les uns que les autres. Tu as manqué ta vocation, tu aurais dû être un Cro-Magnon. Tu oublies une chose, cependant.

Ses yeux quittèrent la route pendant un moment pour aller à la rencontre des siens.

— Qu'est-ce que tu en fais, de mon Tom ? Tu viens juste d'insinuer qu'il ne fout rien de toute la journée. Qu'est-ce que j'aimerais être là quand tu lui chanteras ton petit scénario. Je te promets que tu ne quitteras pas la maison en un seul morceau, mon pote.

— Merde, j'avais oublié ton Tom.

Il prit un air gêné.

— Oh, je vois, c'est différent quand il s'agit des hommes. Ils peuvent trouver quelque chose d'utile à faire avec leur temps, c'est ça ?

Nous revoilà avec une autre guerre des sexes.

— C'est vrai, il vient juste de finir de t'installer une toute nouvelle cuisine. Mais ce n'est pas comme si vous vous en serviez énormément, ajouta-t-il, irrespectueux, en chuchotant.

— Il y a des tas de femmes qui aiment le bricolage. En fait, elles trouvent probablement la plupart de leurs tuyaux à la télé pendant la journée. C'est vrai, je n'utilise pas beaucoup ma cuisine, parce que, comme toi, je travaille douze, quatorze, parfois même seize heures par jour. Mais contrairement à toi, je ne compte pas sur les plats à emporter, car j'ai un brave mari à la maison qui pense à moi et qui veut que je mange convenablement tous les jours.

Bourre ça dans ta pipe d'homme des cavernes et va la fumer.

— Très bien, pigé, chef. Tu as gagné, admit Pete en levant les mains pour se rendre.

Lorne sourit d'un air satisfait et caressa l'air du doigt, dans son esprit. *Une autre victoire.* Pauvre Pete, il commençait toujours des discussions sur l'égalité, mais les gagnait rarement. Elle lui disait sans cesse de ne pas tirer de conclusions hâtives, en particulier lorsqu'il s'agissait de l'état des personnes. Un jour, il se pourrait bien qu'il l'écoutât.

Elle rit à l'idée de le voir en pagne, traînant une femme par les cheveux, une matraque en bois à la main, prêt à effaroucher les prédateurs intéressés par sa femme.

— Tu veux partager la blague avec moi ?

— Pas vraiment, elle répondit alors qu'ils arrivaient à destination.

CHAPITRE 8

Des bungalows de retraite impeccables, chacun avec son propre jardin miniature anglais sur le devant, se trouvaient au fond d'un cul-de-sac. Lorne fut ravie de voir tous ces rosiers gorgés de bourgeons, surtout en fin d'année.

Elle se sentit honteuse de son propre jardin minable qui portait tous les stigmates d'une adolescente et d'un chien déchaînés qui allaient et venaient. Sa pelouse ressemblait à un terrain de football sur lequel une équipe se serait entraînée pendant neuf mois. Tom et elle avaient décidé déjà depuis un bon moment que le jardin pittoresque de leur cottage, dont ils rêvaient tant, allait devoir attendre quelques années encore, jusqu'à ce que Charlie fût beaucoup plus âgée.

— Comment s'appelle cette femme, Pete ? lui demanda Lorne en appuyant sur la sonnette.

— Doreen Nicholls.

Il est toujours de mauvais poil. Elle voulut lui ordonner de mûrir.

Ils entendirent trois verrous craquer de l'autre côté de la porte et une chaîne de sécurité glisser. La porte s'ouvrit de quelques centimètres, et une voix frêle demanda :

— C'est qui ?

— Madame Nicholls, inspecteur Lorne Simpkins, et mon collègue, sergent Pete Childs. Ça vous dérange si on vous pose quelques questions sur votre sœur ?

Tout en parlant, Lorne passa sa carte d'identité dans la fente de la porte. La femme la prit, l'examina et la lui rendit avant d'ouvrir complètement.

— Excusez le désordre. Je viens juste de sortir de l'hôpital. Passez dans le salon.

L'odeur de Vicks à la menthe les accueillit à l'intérieur, et ils suivirent la vieille femme, s'agrippant farouchement à sa canne pendant qu'elle traversait le couloir en piétinant.

Ce fut comme s'ils venaient de se retrouver dans une bulle spatio-temporelle. Un tapis à motifs tourbillonnants marron, qui devait être en vogue au début des années 1970, serpentait le long du bungalow. Lorne devina que la maison n'avait pas dû être repeinte depuis des lustres.

Une cheminée carrelée des années 1940, qui était probablement un poêle à gaz à l'origine, était le point central du salon. Un tapis brun contrastait terriblement avec le motif rouge du canapé en velours

râpé. Les gros accoudoirs en bois dataient le mobilier à plus de trente ans.

— Voulez-vous une tasse de thé et des petits gâteaux ? Ils viennent juste de sortir du four, leur demanda la vieille dame de sa voix haute et grinçante. Même une hanche cassée ne m'empêchera pas de cuisiner.

Lorne fit non de la tête. Pete en revanche saisit l'occasion pour rassasier son gros ventre. La femme se traîna vers la cuisine, les laissant errer dans le salon.

— Ça doit être sa fille, déclara Lorne tranquillement, en saisissant une photo affichée fièrement au-dessus de la télévision.

— Je ne vois pas l'image de la sœur partout, dit Pete.

La femme revint avec un plateau, dont le contenu faisait des cliquetis précaires dans ses mains maigres et faibles. Pete se précipita pour lui prendre le plateau et le posa sur la table basse en face de l'un des canapés.

— Je vous ai apporté une tasse aussi, ma chère, juste au cas où vous changeriez d'avis.

Mme Nicholls souleva la théière en porcelaine et versa un liquide de couleur chêne dans deux tasses.

Lorne ne put résister à la tentation. Une bonne tasse de thé anglais, parfaitement infusé dans une théière en porcelaine fine et servi dans des tasses également en porcelaine fine, on ne pouvait faire mieux.

— Je vais en prendre une aussi, madame Nicholls. Merci.

— Je vous en prie, appelez-moi Doreen. Donc vous disiez quelque chose à propos de ma pauvre sœur ? Vous l'avez retrouvée ? demanda la vieille dame en tendant une tasse et une soucoupe à Pete.

Ses yeux brillèrent quand elle lui remit la petite assiette avec un beignet couvert d'une épaisse couche de beurre et de confiture de fraises.

Pete regarda la tasse et la soucoupe de travers, mais il les lui prit des mains sans mot dire.

— Pas encore. Nous nous demandions si vous aviez une idée de pourquoi elle aurait disparu comme elle l'a fait, déclara Lorne avant de goûter son thé.

Les mains desséchées de Doreen Nicholls se nouèrent nerveusement autour du nœud de son tablier à fleurs.

— Elle part souvent vadrouiller, mais elle n'est jamais restée aussi longtemps sans donner de nouvelles. D'habitude, elle avertit quelqu'un dans la famille si elle est retardée en voyage.

— Pardonnez-moi de vous poser cette question, Doreen, mais avait-elle des ennemis ?

La vieille femme se mit à rire.

— Belinda, des ennemis ? Vous plaisantez ! Tout le monde l'aime

dans le voisinage. Même quand Jack est mort, il y a quatre ans de cela, sa vie sociale n'a pas ralenti. La plupart des femmes se recroquevillent dans une coquille quand elles perdent leur compagnon, mais pas Belinda.

Ses yeux s'emplirent de tristesse pendant qu'elle parlait.

Lorne soupçonna Doreen d'être veuve aussi. Elle sentit son cœur défaillir.

— Qu'est-ce qu'il faisait, son mari ?

— C'était un homme d'importance. Président d'une société pétrolière. Il voyageait partout dans le monde. Mais Belinda ne se tracassait pas, pourvu que l'argent continue à couler. Elle s'en fichait qu'il ne soit jamais là. C'est pourquoi leur mariage a duré aussi longtemps. Il est mort dans un accident d'hélicoptère. Un accident terrible. L'hélicoptère a décollé d'une plateforme durant une tempête avec des vents déchaînés et est allé s'écraser dans la mer. Les pauvres. Ils n'ont eu aucune chance. Quatre hommes sont morts ce jour-là. Bien sûr, Belinda a bien été prise en charge, si vous voyez ce que je veux dire.

— On parle d'une assurance ?

— Tout à fait, ma chère. Deux millions de livres. C'est pourquoi elle peut se permettre de partir à l'improviste.

— Est-ce que ça vous gêne, Doreen ?

— Pas de la manière que vous l'insinuez, ma chère. Je ne suis pas jalouse de son argent, même si le NHS² m'a fait mijoter pendant plus d'un an pour me faire remplacer la hanche. Non, je crois que je suis jalouse de sa joie de vivre. Du fait qu'elle soit capable d'aller se trimbaler partout dans le monde sur un coup de tête. Certes, frères et sœurs peuvent éprouver de la jalousie à un moment ou à un autre. Même des jumelles. Je crois que c'est même pire, surtout quand elles sont identiques comme nous...

CHAPITRE 9

— Vous êtes des jumelles ?! déclara Pete.

— Effectivement. J'ai une photo quelque part. Maintenant, où l'ai-je mise ? La mémoire prend plus de temps pour se dégourdir à mon âge.

Doreen se leva et fouilla dans les tiroirs de son bureau en chêne des années 1970.

Après avoir déniché l'album de famille bien-aimé, Doreen retourna s'asseoir sur le canapé à côté de Lorne. Pete se tint derrière elles et regarda par-dessus leurs épaules sans aucune gêne, au grand mécontentement de Lorne.

La ressemblance était saisissante. Depuis qu'elles étaient bébés, portées dans les bras et au cours des différents âges, les sœurs étaient des copies conformes, bien que Belinda eût vieilli plus doucement que Doreen. Lorne le mit sur le compte de son mode de vie moins stressant que celui de sa sœur.

Malheureusement, Lorne ne pouvait plus le nier. En fonction des données qu'elle avait sur la victime, elle était cent pour cent certaine qu'ils venaient d'identifier le mystérieux cadavre se trouvant à la morgue. Elle gémit intérieurement. Comment diable allait-elle trouver les mots justes pour avouer à cette vieille dame frêle que sa sœur avait été brutalement assassinée au-delà de toute identification ?

Doreen feuilletait toujours l'album, offrant ici et là une petite anecdote à chaque page.

— Et cette photo a été prise dans les autos-tamponneuses à la fête foraine de Battersea, il y a près de trente ans de ça.

La concentration de Doreen sembla glisser momentanément.

— Cela va vous sembler étrange, mais je dois vous le dire. Le jour où nous avons réalisé que Belinda avait disparu, j'ai eu un sentiment étrange.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais souvent les jumeaux identiques sont liés psychiquement l'un à l'autre par une « symbiose » – je crois que c'est comme ça que ça s'appelle. Par exemple, quand j'ai accouché de ma fille Colleen, Belinda a ressenti chaque contraction que j'ai eue, exactement au même moment.

— Combien de fois avez-vous eu ce genre de chose ? demanda Pete sur un ton insinuant qu'il n'en croyait pas un mot.

— Assez souvent. Généralement, c'est Belinda qui ressent mes

douleurs, mais il arrive parfois que ce soit l'inverse. Elle s'est fait arracher une dent quand elle avait seize ans, une dent qui s'était émiettée. Bref, c'est moi qui ai fini par prendre les analgésiques à la fin de la journée, au lieu d'elle.

Une tristesse inexplicable s'empara de Lorne.

Doreen ne tarda pas à repérer son changement d'expression.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, ma chère ? On dirait que vous venez de découvrir que vous avez une crevaision ou quelque chose de semblable.

— Je pensais simplement que cela doit être incroyable d'être si près d'une sœur comme ça, déclara Lorne, totalement à l'aise avec la femme, en oubliant un instant la présence de Pete dans le salon.

Il se racla la gorge pour la réprimander et lui rappeler la raison de leur visite.

La vieille femme astucieuse lui demanda :

— Je suppose que vous êtes enfant unique, n'est-ce pas, ma chère ?

— J'ai une sœur, mais nous avons un frère. Il est mort quatre jours après sa naissance. Il était le frère jumeau de ma sœur. Mes parents ont trouvé l'expérience très traumatisante. Ils ont refusé d'essayer d'avoir un autre enfant après ça.

Les yeux de Lorne s'inondèrent de larmes.

— Une grande perte pour vous et vos parents, il va s'en dire, déclara Doreen tranquillement, en faisant écho à sa douleur.

La réalité ramena Lorne dans le salon. Elle reprit son souffle et laissa le secret de famille là où il était rangé, enfermé dans un recoin de sa mémoire.

— C'était il y a si longtemps.

Doreen se redressa et lui demanda :

— Y a-t-il une raison particulière à votre visite alors ?

— C'est donc ça, vous avez allumé vos dons psychiques, Doreen.

Pete se mit à ricaner de sa blague de mauvais goût. Lorne le foudroya du regard.

Il haussa les épaules pour s'excuser en silence, et Lorne toussota. Elle unit la main droite de la femme avec la sienne. Elle était froide.

— Après avoir examiné les photos que vous nous avez montrées, Doreen, je crains de devoir vous dire que nous avons peut-être trouvé votre sœur finalement.

Doreen se leva et commença à poser des tas de questions en allant et venant, tout en oubliant momentanément sa hanche douloureuse.

— Oh mon Dieu, où ça ? Pourquoi vous ne me l'avez pas dit plus tôt ? Comment va-t-elle ? Quand puis-je la voir ?

Lorne sentit la bile lui remonter dans la gorge. Elle jeta un œil à Pete pour qu'il la soutînt. Il lui jeta un regard disant : *c'est toi le chef*. Elle était seule, comme d'habitude, lorsque ce type de situation surgissait.

— Doreen, ma chère, il faut que vous vous asseyiez.

La vieille femme reprit place auprès de l'inspecteur.

— Comme je disais, nous n'étions pas certains jusqu'à ce que vous nous montriez les photos de votre sœur. Maintenant... Eh bien, nous pensons que le corps découvert hier soir dans la forêt de Chelling est celui de votre sœur, Belinda.

— Je ne comprends pas. *Un corps*, vous avez dit « corps ». Est-elle morte ? Pourquoi n'avez-vous pas fait le rapport dès que j'ai ouvert la porte ? Elle n'a pas dû changer tant que ça en un mois. Tout le monde peut dire en quelques secondes que nous sommes des jumelles identiques. Et vous n'avez rien remarqué ?

Lorne pensa que dire à Doreen que sa sœur avait été décapitée n'était pas une bonne idée.

— Je comprends que cela doit être bouleversant, Doreen, et j'ai le regret de vous informer que nous croyons que votre sœur a été assassinée.

— Quoi ?

La vieille femme haleta comme si elle ne parvenait plus à respirer. Les deux détectives s'échangèrent des regards impuissants.

— Mes ca... chets... là-bas...

Le sang lui déserta le visage. Nerveusement, elle pointa un petit flacon de médicaments sur le coin de la cheminée.

Pete fut le premier à réagir. Il saisit le contenant et lui demanda de combien de comprimés elle avait besoin.

— Seulement un, répondit-elle, hors d'haleine.

Le flacon avait un bouchon de sécurité pour enfants. Pete tenta de l'ouvrir, mais sans grand succès. Lorne le lui arracha des mains et en quelques secondes versa une poignée de petites pilules dans la paume de sa main.

Les doigts de Doreen tremblaient, mais elle attrapa une des pilules et la glissa sous sa langue.

Le changement fut spectaculaire. Quelques secondes plus tard, la vieille dame était de nouveau plus calme. Lorne ordonna à Pete d'aller lui chercher un verre d'eau dans la cuisine.

Il revint avec un verre et trouva Lorne en train de bercer Doreen dans ses bras comme si elle était une enfant.

— J'ai une angine de poitrine. Le choc a dû provoquer une crise.

Une fois qu'elle eut récupéré, Doreen insista pour qu'ils lui disent tout au sujet de la mort de sa sœur, mais les détectives refusèrent de divulguer les horribles blessures que Belinda avait subies, de peur que le choc ne lui causât une autre crise. Lorne lui demanda, toutefois, s'il serait possible de lui prélever un échantillon d'ADN, afin qu'ils puissent l'utiliser pour identifier formellement la victime. Doreen accepta.

Pete téléphona à Arnaud, qui envoya illico un collègue à l'adresse de la vieille dame.

Pendant ce temps-là, Lorne téléphona à la fille de Doreen, elle lui expliqua brièvement ce qui s'était passé et lui demanda de venir auprès de sa mère.

Dix minutes plus tard, une blonde échevelée arriva au bungalow. Au lieu du maquillage, elle avait des taches de chocolat et de farine sur le visage. Ses yeux étaient rouges et gonflés.

— Maman, tu vas bien ?

Tombant à genoux, Colleen prit la main de sa mère et l'embrassa tendrement.

Doreen présenta les deux détectives d'une voix faible tout en essuyant soigneusement le chocolat des joues de sa fille avec le coin de son tablier.

— Oh, Colleen, qu'est-ce que je vais faire ? Elle est morte. Ta tante est morte, elle balbutia.

Des larmes coulaient sur ses joues ridées.

— Je sais, maman. On va s'en sortir. Je te le promets.

Colleen raccompagna les deux détectives à l'entrée.

— Votre mère a eu une légère crise. Nous avons dû lui donner un de ses comprimés.

Lorne tendit sa carte à la jeune femme.

— Quelqu'un du département de pathologie va venir. Il va prendre un frottis buccal au lieu d'un échantillon de sang. Appelez-moi si je peux être d'une aide quelconque.

— C'est un échantillon de la bouche, n'est-ce pas ? Quand est-ce que les résultats d'ADN vont arriver ?

La voix de Colleen craquait sous l'émotion.

— C'est ça. C'est moins invasif, et l'échantillon est censé donner une plus grande quantité d'ADN. Les résultats devraient être disponibles dans la matinée demain. Nous vous le ferons savoir dès que nous les aurons. Allez-vous rester ici avec votre mère ?

— Oui. Mon mari va s'occuper des enfants. Un voisin est avec eux pour le moment. Je vais demeurer ici aussi longtemps que ma mère aura besoin de moi. Oh mon Dieu, on oublie Oliver, mon cousin. Qui est-ce qui va le lui dire ?

— Si vous préférez qu'on le fasse, il n'y a aucun problème. Je m'en occuperai. Pour l'instant, par contre, laissons les choses telles quelles. Dès que nous aurons les résultats, je vous contacterai d'abord, puis on l'appellera. Nous avons son numéro au bureau.

Ils se serrèrent la main, et les détectives quittèrent le bungalow baignant dans la douleur. Les policiers marchèrent sur le sentier où, de chaque côté, des roses rouge sang s'inclinaient dans la brise comme pour adresser un adieu gracieux. Au loin, un chien aboyait à son vieux

propriétaire qui le taquinait avec un tuyau d'arrosage. Quel soulagement d'entendre le bourdonnement de la vie saine et normale.

— Comment ça se fait que tu ne m'aies jamais dit que tu avais eu un petit frère ? Pete lui demanda alors qu'ils montaient en voiture.

— Ça ne te regarde pas, Pete. Et maintenant plus que jamais.

Lorne changea rapidement de sujet.

— Passons par le bureau du médecin pour voir si notre rapport est prêt.

Une chose que son père lui avait apprise, il y a bien longtemps, était de ne jamais mélanger le travail et la vie privée.

Pete lui jeta un regard meurtri, mais heureusement il réfléchit par deux fois avant de la défier.

CHAPITRE 10

Ils allèrent chercher le rapport d'autopsie et retournèrent au commissariat. Quand ils arrivèrent, la salle des opérations était une véritable ruche. Même Molly était occupée à pianoter sur le clavier de son ordinateur.

Lorne dit :

— Donnez-moi cinq minutes pour parcourir ce document et je vous le résumerai. Aussi, avant que vous ne rentriez tous chez vous, nous allons récapituler ce que nous avons ou n'avons pas encore obtenu aujourd'hui, d'accord ?

L'équipe cria en chœur :

— Oui, madame.

Ces derniers temps, ils avaient tous travaillé sans relâche, et l'ambiance s'échauffa à l'idée de partir plus tôt que prévu.

Le rapport fit peu pour remonter le moral de Lorne. En fait, il s'avéra une déception totale, pleine de conjectures et d'incertitudes. Il soulignait la nécessité et l'urgence de retrouver les membres manquants afin que la cause de la mort puisse être établie.

Le Dr Arnaud suggérait même la possibilité que le corps ait été placé dans un congélateur pendant une semaine ou deux avant d'être découvert. Il déclarait également que, bien que le torse ait subi de nombreux coups avec un objet contondant, aucune des blessures n'avait été fatale.

La peau autour du cou avait été déchiquetée à certains endroits et arrachée à d'autres, un signe que l'auteur du crime avait manqué de patience et coupé la tête avec une scie. Il semblait que la décapitation avait été réalisée au moment de la mort, à en juger par la perte de sang qui avait été abondante, selon Arnaud. Les doigts de la main gauche semblaient eux aussi avoir été coupés de la même manière.

La victime avait quatre côtes cassées et, lors de l'assaut, le sternum avait aussi subi plusieurs fractures.

Lorne continua à lire et fut horrifiée d'apprendre qu'un morceau de bois de douze centimètres de long et sept centimètres de diamètre avait été découvert profondément enfoncé dans le vagin de la victime. Cette découverte laissait insinuer que le crime découlait d'une motivation sexuelle, bien qu'aucun sperme n'ait été trouvé dans, sur, ou à proximité du cadavre.

Le médecin avait terminé le rapport en disant :

— Si – et c'est un grand si – la victime avait survécu, les blessures

internes qu'elle avait subies l'auraient obligée à passer des mois et des mois en réadaptation et à subir de nombreuses opérations correctives. Pour le dire franchement, la mort de la victime était une bénédiction.

Abasourdie et dégoûtée, Lorne referma le dossier en claquant la couverture. Si la victime se trouvait être Belinda Greenaway, à quel genre de malade avaient-ils affaire ? Pour l'amour de Dieu, la femme avait soixante-cinq ans. Quelle personne saine d'esprit soumettrait une femme de cet âge – ou de n'importe quel âge – à un tel cauchemar ?

Lorne était d'accord avec Arnaud : la mort avait été la meilleure issue pour cette pauvre femme sans défense.

Une envie soudaine d'appeler chez elle et d'entendre une voix amicale s'empara d'elle. Elle composa le numéro de sa maison.

— Allô ? dit la jeune voix de sa fille.

— Bonjour, ma chérie. Comment s'est passée ta soirée pyjama ?

— C'était bien. Susie a eu une autre dispute avec sa maman, et...

— Et quoi ?

— Et je t'aime, maman.

Les yeux de Lorne s'embaument instantanément et sa gorge se serra. Elle la relaxa avec une légère toux.

— Oh, Charlie. Je t'aime aussi. Tu as eu une bonne journée à l'école ?

— Pas vraiment. Un de mes profs était en congé de maladie, et le directeur est venu le remplacer pour les maths. C'était chiant.

— Charlie, fais attention à ce que tu dis, la gronda Lorne, en se retenant de rire. Ton père, il est là ?

— Ben ouais, où veux-tu qu'il soit ?

Où, en effet, mais pour encore combien de temps ?

Tom prit le téléphone et dit sur un ton plaisantin :

— Je vois que Charlie vient de te donner un échantillon des derniers mots à la mode qu'elle a ramenés de l'école.

— Dieu sait où elle a appris tout ça ! Quoi qu'il en soit, on a presque tout fini ici. Je retiens mon souffle en espérant que je puisse être à la maison d'ici une heure. Tu veux que je m'arrête pour acheter une bouteille en chemin ?

— Non. J'y ai pensé plus tôt. Dépêche-toi de revenir. J'ai fait des lasagnes.

Lorne n'eut pas le cœur de lui dire qu'elle avait mangé des pâtes pour le déjeuner. Il était évident qu'il avait fait un effort. Toutes les craintes que son mariage vienne à une fin abrupte diminuèrent pendant l'appel. Tom avait eu la gentillesse de préparer son repas préféré. Il avait peut-être même eu le temps de réfléchir à leur situation et avait décidé de lui pardonner d'être absente aussi souvent ces dernières semaines. *Était-ce seulement un désir erroné ?*

Elle rangea rapidement son bureau. Puis, le rapport sous le bras, elle

rentra dans la salle des opérations. L'équipe écouta sans interruption pendant qu'elle résuma le document avec tous les détails sordides.

Malgré tous leurs efforts, les agents n'avaient rien trouvé de plus à la fin de la journée. Sans une identification positive du cadavre, il leur était impossible de chercher le mobile du crime. Lorne était sûre maintenant qu'ils étaient sur le point de découvrir l'identité formelle, et, une fois établie, les choses commenceraient à se mettre en place aussitôt.

— Bon, je crois que ça suffit pour aujourd'hui. John, pouvez-vous me rendre un dernier service avant de partir ?

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ? dit-il ravi d'être choisi pour la tâche.

— Organisez une conférence de presse dans la matinée. Invitez la télévision, les journaux et la radio. Nous devrions avoir l'identité de la victime en fin de matinée. Donc vers onze heures serait idéal.

— Et pourquoi pas un fourgon aussi sur les lieux ? déclara Tracy avec un téléphone incrusté dans la main, prête à bondir.

— Bonne idée. Je vous laisse vous en occuper, Tracy.

Le jeune officier hocha la tête et composa un numéro.

Lorne ordonna à l'équipe de se disperser et fit le chemin jusqu'à sa voiture, Pete à ses côtés.

— Quelle journée, hein ?

— À qui le dis-tu ? Espérons que les choses seront un peu plus claires demain.

— À propos... Tu ne penses pas que tu es un peu trop impliquée dans cette affaire ?

Elle s'arrêta subitement et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Ils se tenaient juste à l'extérieur du bâtiment. Il y avait encore beaucoup d'activités autour du commissariat, même s'il y avait moins d'agents, qui avaient eux aussi fini leur journée.

Pete se pencha et dit à mi-voix :

— C'est juste que, eh bien, lorsque tu nous donnais la base du rapport... eh bien... tu semblais un peu émotive. N'oublie pas que j'étais là aujourd'hui, quand tu as confié à Doreen l'histoire de ton petit frère...

— Tu suranalyses, mon cher Pete. Je dirais que l'affaire me fait fulminer plutôt qu'elle me bouleverse. Chaque cas nous touche d'une certaine façon. Et puis, tu sais, sois honnête. Ce dossier te laisse indifférent ?

— Oui, un peu.

Sidérée par son aveu, elle demanda :

— Est-ce parce que la victime est une femme et pas un homme ?

— C'est incroyable que tu dises ça. Tu sais très bien que je traite chaque victime de la même manière, quel que soit leur sexe.

— Je te demande pardon. Je n'étais pas juste. Ma vie est remplie de tracas en ce moment, Pete. Avec des choses que je ne peux te divulguer. Mais je t'assure que je ne suis pas « trop impliquée », comme tu l'insinues. C'est l'un des pires crimes que nous avons eus depuis pas mal de temps, admetts-le.

Il hocha la tête sans l'interrompre.

— J'ai le sentiment que nous n'avons pas fini d'entendre parler de ce salopard. Appelle ça l'intuition féminine, si ça te chante. Voilà pourquoi, mon cher, peut-être que je suis un peu plus sensible sur ce cas que je devrais l'être.

Il leva les mains.

— Je voulais seulement en être certain, chef. Je ne t'ai jamais vue agir comme ça auparavant. Ça me turlupinait et je me demandais ce qui se passait.

— Tracasse-toi si ça te dit, Pete, mais rappelle-toi : je ne suis pas devenue inspecteur sans un certain professionnalisme et de l'expérience. Maintenant, si cela ne te dérange pas, j'ai un mari et une fille qui m'attendent et que je suis pressée de revoir.

— Alors toi et Tom, vous vous êtes raccommodés ? lui demanda-t-il en dirigeant son regard vers le sparadrap au-dessus de son œil.

— Je l'espère. Qu'as-tu prévu pour ce soir ? Quelque chose d'intéressant ?

— Comme d'habitude. Quelques bières devant la télé, un repas préparé que je surchauffe dans le micro-ondes à une température extrêmement élevée, pour éviter les intoxications alimentaires, et qui finit par former des croûtes sur les bords.

Elle comprit qu'il essayait de se faire inviter à dîner. Elle se sentit désolée pour lui. N'importe quel autre jour, elle l'aurait convié à manger avec sa famille. Mais pas ce soir. Elle n'était pas vraiment d'humeur à être sociable. D'ailleurs, elle avait énormément de choses à rattraper avec Tom et elle ne serait pas en mesure de le faire si Pete se trouvait là.

Lorne lui lança un « passe une bonne soirée » non dénué de culpabilité et rentra chez elle.

CHAPITRE 11

Il faisait nuit quand Lorne arriva chez elle à dix-neuf heures. Le ciel était sans nuages et l'air transportait un froid d'automne.

Elle se glissa dans la maison. Elle eut l'impression d'entrer dans une bibliothèque. Puis elle entendit le bruit léger de voix venant de l'étage supérieur. Elle monta les escaliers et, sur la pointe des pieds, longea le couloir, en évitant les planches craquantes. Elle se tint derrière la porte de la chambre de sa fille. Elle entendait Tom et Charlie qui riaient en tapant sur des touches du clavier de l'ordinateur pendant qu'ils jouaient à un jeu.

Les yeux fermés, Lorne s'appuya contre le mur extérieur. Elle entendit la porte de la chambre s'ouvrir et se refermer, puis elle sentit les lèvres de Tom l'effleurer. Ses bras glissèrent autour de son cou tandis qu'il lui donnait de charmants petits baisers sur le visage et dans le cou.

Des sensations qu'elle craignait disparues à jamais rejaillirent soudain. Tom poussa son bassin contre le sien. Elle retint son souffle devant sa ferme étreinte, alors qu'il commençait à creuser dans ses hanches. Elle lui gémit doucement à l'oreille pour l'encourager à continuer.

Il fit balancer aisément son corps léger dans ses bras, et ils se dirigèrent vers leur chambre. Charlie était captivée par son jeu vidéo, et ils savaient qu'elle serait occupée pendant des heures. Tom laissa tomber Lorne doucement sur le lit, elle le regarda retirer son t-shirt et ôter son jean avant de tourner son attention vers elle. En glissant ses mains sous elle, il lui défit sa jupe, en tirant à peine dessus pour la faire descendre sur ses hanches rondes. Il la jeta par terre. Ensuite, il lui enleva son blazer bleu assorti et le balança de côté. Après, un par un, il défit chaque bouton de son chemisier blanc et il colla un baiser sur chaque nouveau morceau de peau exposé. À la fin, à bout de patience, il lui arracha son soutien-gorge et sa petite culotte. Son slip vint atterrir sur le tas de vêtements échauffés.

Tom hésita. Lorne l'incita à s'engager. Ses instincts animaux reprirent le dessus, et il la traqua comme un tigre prêt à se jeter sur elle, comme si elle fut une proie dans la jungle. Cela faisait longtemps qu'ils ne s'étaient pas touchés l'un et l'autre comme ça, et il leur fallut faire un immense effort pour ne pas perdre le contrôle.

Avec des touches légères, telle une plume, Lorne lui caressa le dos, ce qui le fit frémir. Les lèvres de Tom rencontrèrent ses mamelons

tendus, qui glissèrent dans sa bouche. Elle se tordait de plaisir alors que ses mains descendaient pour saisir ses fesses. Elle les moula dans ses paumes et plongea plus ou moins ses ongles dans sa chair, ses gémissements s'intensifiant après chaque contact.

Son extase atteignit le zénith. Tom s'immisça dans sa frange humide, et tous deux crièrent de joie alors qu'il s'enfonça plus profondément là où était sa place. Ils se griffèrent, se mordirent et se léchèrent pendant qu'il s'empara d'elle encore et encore. Ils virevoltèrent, et elle se retrouva au-dessus de lui. Ensemble, ils explosèrent, et elle s'effondra sur lui.

Il l'allongea à côté de lui, et leur respiration irrégulière remplit la pièce. Les paroles semblaient sans valeur à un moment si euphorique. Leur respiration erratique enfin ralentit, et ils tombèrent avec bonheur dans un profond sommeil.

Ils se réveillèrent dans la même position le lendemain matin.

— On remet ça ?

Tom la prit dans ses bras et grimpa sur elle.

— C'est tentant, ronronna Lorne.

Il commença à l'embrasser mais s'arrêta net.

— J'entends le crépitement de petits pas. Vite, fais semblant de dormir.

Quand Charlie poussa la porte, ils avaient les yeux fermés.

— Levez-vous, vous deux. Il est sept heures et demie, elle cria avant de quitter leur chambre en claquant la porte derrière elle.

Tom rigola en se rendant compte du tas de vêtements qui jonchaient le sol à côté du lit. Il se pencha et pressa ses lèvres fermement sur celles de sa femme. Elle répondit chaleureusement, mais il la repoussa doucement.

— Nous allons devoir continuer cet entretien à un moment plus opportun, ma chérie. J'ai une fille qui crève de faim, et toi il faut que tu ailles bosser.

— La vie n'est pas juste...

Elle rejeta la couette, dévoilant ainsi son corps nu pour qu'il comprît clairement ce qu'il refusait. Elle ouvrit et ferma ses jambes pour le séduire et immédiatement remarqua une bosse grossir sous son peignoir.

Il lui jeta son peignoir en faisant semblant d'être dégoûté et fit le tour du lit pour enfiler son caleçon, sans aucun doute dans l'espoir de dissimuler sa virilité croissante, avant de descendre à la cuisine.

— Vous avez un esprit positivement malsain, madame Simpkins.

— Tu ne le savais pas encore, mon poussin ?

Elle l'agrippa et lui tira une jambe de son caleçon, puis s'enfuit de la chambre, le long du couloir, pour se réfugier dans la salle de bains.

CHAPITRE 12

Lorne arriva au travail en arborant un sourire qui s'étirait de long en large sur son visage.

Pete remarqua son changement de comportement immédiatement.

— Tu as l'air d'un chat qui vient d'avaler un canari.

— Du nouveau à signaler ?

Elle rougit et ignore son sarcasme.

— Que dalle.

Le téléphone dans son bureau sonna. *Juste à temps*. Lorne répondit à la cinquième sonnerie.

— Il était temps. J'étais sur le point de raccrocher, admonesta une voix grincheuse qu'elle reconnut.

— Docteur Arnaud, vous avez les résultats d'ADN ?

— Effectivement. Le corps à la morgue correspond parfaitement à l'ADN que nous avons prélevé sur Mme Nicholls. Voulez-vous informer les proches ?

— Je vais le faire tout de suite. Merci de votre appel, docteur.

Son cœur se serra à cette mauvaise nouvelle qu'elle attendait. *Quelle joie de démarrer la journée comme ça*.

Elle prit de grandes respirations avant de passer ses coups de fil. Le premier fut à Doreen, auquel Colleen répondit, puisque sa mère était encore au lit après avoir passé une nuit blanche. Elle lui relaya la mauvaise nouvelle qu'ils redoutaient tous. Bien entendu, Colleen ne put se contenir. Lorne lui fit savoir qu'une conférence de presse avait été convoquée plus tard dans la matinée.

Le deuxième appel fut au cousin de Colleen. Lorne se présenta au fils de Belinda, lui transmit ses condoléances et lui expliqua leur tragique découverte. Elle l'informa également au sujet du point de presse ayant lieu ce matin.

— Merci d'avoir appelé, inspecteur. J'aimerais assister à la conférence, si cela ne vous dérange pas.

— Bien sûr, cela me paraît très logique, monsieur Greenaway. La conférence aura lieu à onze heures. Vous sera-t-il possible d'être là ?

Lorne se rappela que Pete lui avait dit qu'il vivait à près de trois cents kilomètres de là.

— Pas de problème. Je vais prendre l'hélicoptère de l'entreprise. Pourrais-je voir ma mère avant la conférence ?

La question terrassa Lorne.

— Pensez-vous que ça soit une bonne idée ? Je vous ai expliqué

l'étendue de ses blessures.

— Cela m'aiderait à mettre en perspective ce que ce salaud lui a fait. Plus Lorne essayait de le dissuader, plus il insistait. À la fin, elle décida de laisser Arnaud et son équipe lui faire changer d'avis.

Pete passa la tête dans la porte alors qu'elle finissait son dernier coup de téléphone.

— Tu veux un café ?

— J'en meurs d'envie, merci.

Quand il revint avec une tasse de liquide fumant que seulement lui aurait décrit comme du café, il demanda :

— Alors, quoi de neuf ?

— Le rapport d'ADN. Qui confirme que le corps est bel et bien celui de Belinda Greenaway. Son fils est en route. Il veut participer à la conférence de presse *et* exige de voir le corps de sa mère.

— Tu plaisantes ? Tu l'as prévenu des blessures qu'elle a subies ?

Ahuri, Pete secoua la tête.

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? J'espère que le pathologiste lui remettra du plomb dans la tête.

— Ça me dépasse que quelqu'un veuille voir ça. Laisse-le au toubib. Il lui fera changer d'avis. Tu as passé une bonne soirée ?

Le visage de Lorne rougit encore plus qu'une cerise mûre.

— Super, merci. Et toi ?

— Toujours les mêmes vieilles choses. Rien d'extraordinaire, lui dit-il, les yeux rivés sur son café insipide.

— Je suis désolée, je ne pouvais pas t'inviter à dîner... Tom et moi avions beaucoup de choses à régler.

Ses mains s'emparèrent de la paperasse sur le bureau, laissant Pete sur sa faim et lui faisant comprendre que, s'il appréciait leur amitié, les questions devaient s'arrêter là.

— Je crois que je pige.

Pete se frappa le nez avec son index.

— À en juger par la largeur de ton sourire ce matin en arrivant, je dirais que ta mission a été une grande réussite.

Elle grogna intérieurement. Était-il vraiment si facile de deviner ses pensées ? Ou bien alors Tom avait secrètement placé un autocollant sur son front qui disait : *Je me suis fait baiser comme une chienne hier soir et j'ai aimé ça* ? Une diversion s'imposait d'urgence.

— À quelle heure est la conférence aujourd'hui ?

— À onze heures pile, répondit Pete avec un sourire narquois.

— Je te remercie pour le café. J'en ai encore pour trente minutes, après on échangera quelques idées avec les membres de l'équipe pour faire le point.

— Si je comprends bien, il est temps que je parte ?

Elle l'ignore et s'attaqua à la pile de dossiers sur son bureau.

L'équipe était prête et attendait que le délai imposé se termine.

— Bon, maintenant que nous savons qui est la victime, nous pouvons enfin résoudre ce crime.

— C'était donc Belinda Greenaway ? demanda Mitch.

— Oui, Mitch. Commencez à fouiller dans le passé de Belinda et de son mari, Jack, voulez-vous ?

— Faut-il que je me concentre sur quelque chose en particulier, patron ?

— Tout ce qui peut être perçu comme louche dans les affaires de Jack. L'industrie pétrolière doit fourmiller de gens rancuniers qui ont perdu des contrats, ou des choses semblables.

— Je pensais que son mari était mort dans un accident d'hélicoptère ? claironna Pete.

— Tu as raison. Mitch, regardez s'il y a quelque chose de suspect sur l'accident. Molly, je veux que vous alliez fouiner dans les affaires du fils. Pour voir s'il a été impliqué dans quelque chose de fâcheux.

— Il habite à trois cents bornes d'ici, se plaignit Molly.

— Et quel est le problème au juste ? Lorne répondit du tac au tac.

— Vous pensez qu'un de ses collaborateurs là-bas ferait tout ce chemin pour buter sa vieille maman ?

— Je ne sais pas, Molly. Pourquoi ne faites-vous pas ce que j'ai suggéré et essayez de savoir ? dit-elle au sergent qui faisait la tête et exaspérait sa patience.

Le fait qu'elle remettait continuellement en question son autorité rendait Lorne folle de rage. Elle se demanda brièvement s'il n'était pas temps de faire transférer cette femme de son équipe pendant que son chef était encore là pour soutenir ses efforts.

Le reste de l'équipe regardait la scène en silence tandis que les deux femmes se lançaient des regards foudroyants. Molly se détourna la première.

Lorne reprit la distribution des tâches.

— Tracy, je veux que vous interrogiez les voisins, pour savoir si les Greenaway ont eu des querelles en public, ce genre de choses. Tâchez de savoir ce que Belinda faisait lorsque Jack partait travailler sur ses plates-formes.

— Je m'y mets tout de suite, chef. À propos, le fourgon sera sur place avant dix heures, comme il a été exigé.

La nouvelle recrue avait l'air très contente d'elle-même.

Lorne lui sourit et se demanda pourquoi Molly ne pouvait pas lui répondre de manière aussi respectueuse. Tracy était comme une bouffée d'air frais depuis qu'elle avait joint l'équipe trois mois auparavant – toujours volontaire pour faire n'importe quel travail, même les tâches les plus basses, juste pour montrer à tout le monde combien elle était avide d'apprendre et de progresser. Vingt ans et

blonde, avec une apparence et une ligne que tous les hommes de l'équipe appréciaient, Tracy était plaisante à côté de la maussade Molly, qui n'était pourtant que dans la trentaine et qui se braquait chaque fois qu'on lui demandait d'effectuer la plus simple des tâches.

— John, regardez leurs finances. Essayez d'accéder aux comptes personnels et d'entreprise. S'il y a des irrégularités, je veux le savoir.

— Sans problème, chef. Qu'en est-il du fils ?

John était un autre membre exceptionnel de son équipe, un bourreau de travail reconnu et l'un des meilleurs amis de Pete.

— *Idem.* Pete, je veux que tu obtiennes l'accès à la maison des Greenaway. Nous irons là-bas cet après-midi, une fois la conférence achevée, déclara Lorne.

— D'accord. À quelle heure arrive le fils ?

— Il prend l'avion de Cornwall et devrait être ici vers dix heures. Je vais l'emmener à la morgue. S'il y a du trafic – et il sait que nous avons un horaire chargé –, il va peut-être changer d'avis. Je croise les doigts. Il sait à quelle heure est la conférence.

Le téléphone sur le bureau de Pete se mit à sonner. Pendant qu'il répondit, Lorne acheva la réunion.

— Attendez une minute, déclara Pete.

Lorne fronça les sourcils.

Pete fit patienter son interlocuteur, et Lorne s'approcha du bureau.

— La brigade fluviale vient juste de repêcher un sac noir dans la rivière Coll. Il y avait un bras droit dedans.

— Merde. Dis-leur d'envoyer le sac au bureau d'Arnaud tout de suite.

— Ce n'est pas tout.

Il avait l'air mal à l'aise.

— Oui ?

— Le sergent de service me dit qu'une jeune fille a disparu hier soir dans les environs de la forêt de Chelling.

— C'est sûrement une coïncidence, Pete. Prends tous les détails, et nous nous en occuperons plus tard.

Pete continua sa conversation avec le sergent de service. Lorne se dirigea vers son bureau. Tout comme Pete, elle craignit que la journée eût soudainement bifurqué dans une direction inattendue. *Est-ce une simple coïncidence ? Ou avons-nous un autre assassin sur les bras ? Pourrions-nous avoir affaire à un tueur en série ?*

Elle retourna le contenu de son tiroir pour trouver un paquet de Nurofen, qui, elle l'espérait, la soulagerait d'une douleur lancinante à la tête. Si elle l'étouffait immédiatement, elle serait capable de gérer la conférence de presse beaucoup plus aisément.

Oliver Greenaway arriva à dix heures tapant. Le fait qu'il venait de perdre sa mère ne semblait pas l'avoir diminué. Ils partirent pour la morgue sur-le-champ.

Par chance, Arnaud déclara qu'il ne pouvait pas laisser Oliver voir le corps de sa mère. Un geste peu convenable, selon lui.

La détermination d'Oliver s'émietta. Il s'affala sur une chaise, se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer, en répétant les mêmes mots.

— Pourquoi, maman ? Dis-moi pourquoi quelqu'un t'aurait fait du mal ? Elle était si gentille, la plus attentionnée des personnes qui soit. Je vais attraper cet enfoiré même si je dois y passer le reste de ma vie. Je vais m'assurer qu'il souffre autant qu'il l'a fait souffrir.

Lorne s'avança pour réconforter Oliver, mais Arnaud lui agrippa le bras. Lorne devina qu'il était habitué à de telles situations et qu'il savait que la réaction d'Oliver faisait partie du processus de deuil que les membres des familles en détresse devaient traverser.

Cela lui fit réaliser combien elle chérissait ses propres parents et elle se promit de leur passer un coup de téléphone dès qu'elle le pourrait. Elle se sentit encore plus coupable quand elle se rendit compte qu'en raison de son horaire surchargé un mois s'était écoulé depuis qu'elle les avait contactés.

Lorne emmena Oliver à la cantine pour prendre le café dont il avait bien besoin.

Pete les rejoignit dix minutes plus tard.

— Chef, la conférence va commencer.

— Êtes-vous sûr d'être prêt à affronter cela, Oliver ? demanda Lorne.

— Le seriez-vous si c'était votre mère allongée dans une morgue ?

Il avait à peine dit un mot depuis que la douleur impensable l'avait écrasé.

— Je crois que ce serait bien que vous veniez, mais sachez que ce n'est pas obligatoire. Vous avez le choix.

— Ça va aller. Je veux que ce salopard voie comment il m'a anéanti et ce qui reste de ma famille, déclara Oliver, recouvrant son esprit combatif.

L'inspecteur-chef entama le point de presse puis donna la parole à Lorne. Elle résuma tous les détails : les heures, dates et lieux présumés du crime, et lança un appel aux témoins de se présenter afin de les aider dans leurs recherches. Elle décida de ne pas informer les médias sur toutes les lésions que Belinda avait subies.

Puis ce fut au tour d'Oliver de s'exprimer. Pendant un moment, il hésita, cherchant les mots justes. Cependant, il devint rapidement à l'aise devant la caméra, et son ton devint agressif.

— Je vous prie d'aider la police à trouver le salopard qui a fait ça. Qui sait, peut-être votre mère, votre sœur ou votre épouse seront les prochaines victimes de ce maniaque !

Il s'agissait d'un cri du cœur qui, Lorne en était sûre, toucherait la corde sensible des téléspectateurs. Sa sincérité également renforça sa conviction qu'Oliver n'avait rien à voir avec les meurtres.

Après la conférence, Oliver accompagna les deux détectives à la maison de sa mère. La résidence ressemblait à un hôtel particulier et était située dans un domaine de haut prestige à la périphérie du village de Bournley.

L'allée qui menait à la bâtisse était bordée d'arbres et leur indiquait que la maison qu'ils étaient sur le point de découvrir était cossue. Des jardins paysagers entouraient cette « Maison Blanche » immaculée.

— Mon père était fasciné par la maison présidentielle américaine, précisa Oliver pour éclairer les deux détectives.

— Sans blague..., déclara Pete, en détournant le regard.

— Pourquoi diable votre mère a-t-elle continué à vivre ici après la mort de votre père ?

Lorne était émerveillée par l'ampleur et l'élégance de la propriété.

— Elle disait que papa était toujours aux alentours et elle se sentait en sécurité dans cette maison. Quelle ironie, surtout après ce qui lui est arrivé...

— Est-ce que votre mère employait des gens ?

— Tout le personnel travaille ici depuis des lustres. Vous n'allez pas les soupçonner ?

— Donnez à Pete leurs noms et adresses. On va devoir vérifier.

Ils inspectèrent toutes les pièces, tous les tiroirs et placards de la maison. Lorne se sentit comme un intrus en fouillant dans les affaires de la défunte. Plus ils cherchaient, plus ils étaient frustrés. Ils ne trouvèrent rien. Aucun signe d'effraction ou de preuve que Belinda eût été tuée là. De nouveau, leur enquête aboutissait dans une impasse.

S'agissait-il finalement d'un meurtre aléatoire ?

Deux heures frustrantes plus tard, ils laissèrent Oliver, en deuil, avec ses souvenirs et rentrèrent au commissariat.

En route, Pete demanda :

— Que penses-tu du fils ?

— À quel propos ?

Lorne lui lança un regard perplexe.

— Peut-on le considérer comme un suspect ?

— Pete, mais qu'est-ce que tu racontes ? Je crois que tu as regardé trop de séries policières à ta putain de télé.

Elle ricana quand soudain elle réalisa quelque chose :

— Oh, je vois. Tu penses qu'il l'a tuée pour toucher l'héritage, c'est ça ?

— On a vu des choses bien plus étranges dans le passé.

Il haussa ses larges épaules.

— Tu n'as pas encore tout à fait compris.

— Compris quoi ?

C'était son tour de prendre un air perplexe.

— Tu ne maîtrises pas encore l'art de mesurer les réactions des gens.

— On parle de nouveau de la superbe intuition des femmes ? Eh bien, je suis désolé de t'en informer, mais aucune femme ne possède de pouvoirs magiques. Alors je fais les choses à ma façon, qui se trouve être celle de la police. Donc, si j'ai des soupçons sur quelqu'un, il faut que je les éclaire.

— C'est pourquoi nous sommes de si bons partenaires, toi et moi. Je peux partager mes dons que Dieu m'a accordés avec toi. Lis sur mes lèvres : il n'y a aucune chance qu'Oliver Greenaway ait tué sa mère. Ce n'est pas une piste que je suis disposée à suivre, tu saisis ?

— Ne m'accuse pas si tu as tort. Comme les gens disent : « Fouillez les beaux-parents avant de fouiller les hors-la-loi. »

— Encore une merveilleuse tirade d'une de tes émissions américaines de flics dont tu raffoles tant ? Sinon, on a quoi d'autre ?

— Hé, ne me frappe pas comme ça, *baby*, dit-il avec l'accent américain le plus affreux dont il était capable.

Reprenant sa voix cockney normale, il dit :

— Absolument rien d'autre, c'est pourquoi nous devons nous en assurer. À moins que le légiste nous trouve un échantillon correspondant parfaitement à la boue près du corps, on ferait aussi bien de remballer cette affaire tout de suite.

— Et le personnel, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Je demande à quelqu'un de faire des recherches dès que nous rentrons.

— Suis toutes les pistes aussi au sujet de cette jeune fille qui a été portée disparue la nuit dernière. Les nouvelles du soir vont diffuser le point de presse, nous allons avoir une avalanche d'appels.

Le reste de l'équipe eut également une journée très décevante. L'accident d'hélicoptère était bel et bien un accident. Il n'y avait aucune activité suspecte dans les comptes bancaires, si ce ne fut que Belinda Greenaway était une femme très riche. Il ne fallait pas être un génie pour s'en rendre compte. Les voisins dirent que les Greenaway étaient un couple merveilleux qui ne dérangeait personne. Et pour le plus grand mécontentement de Pete, Oliver s'en sortit sans une égratignure – il était apparemment sans reproches.

— On a du nouveau sur la jeune fille disparue ? lança Lorne à son partenaire en prenant une tasse de café et un beignet à la confiture, dans son bureau.

— Elle a seize ans et s'appelle Kim Charlton. Elle a quitté le domicile d'un ami vers vingt-trois heures hier soir. Elle a appelé un taxi, mais comme il ne se présentait pas, elle s'est impatientée et est partie à pied. Sa maison se trouve à environ trois kilomètres de celle de son ami.

Pete énuméra les faits recueillis par l'une des équipes et prit une bouchée énorme de son beignet dégoulinant.

- Est-ce qu'elle a coutume de disparaître comme ça ?
- En général, elle est cent pour cent fiable. Mais selon ses parents, elle a récemment commencé à fréquenter un garçon qu'ils n'approuvent pas entièrement, bafouilla-t-il, la bouche pleine.
- Est-ce que les parents l'ont appelé ?
- Ouais, il se trouvait de l'autre côté de la ville avec ses copains. Il ne l'a pas revue depuis le week-end dernier.
- Envoie quelqu'un pour lui poser des questions. Il se pourrait qu'il dise aux parents ce qu'ils veulent entendre.
- Et quoi d'autre ? C'est tout ?
- Dis à Molly de vérifier les employeurs précédents du personnel, leur fiabilité. Tu vois ce que je veux dire.

CHAPITRE 13

Chaque chaîne de télévision passa les images de la conférence de presse le soir même, et le journal local avait titré : « UN CADAVRE DANS LES BOIS ». Un journaliste avait aussi traqué Doreen pour obtenir une entrevue, et elle était photographiée tenant une photo de sa sœur. La femme ressemblait à un fantôme, et Lorne était horrifiée de la manière dont le reporter faisait intrusion dans la vie personnelle d'une personne endeuillée. Elle prit note d'appeler la vieille dame le jour suivant pour voir comment elle allait.



— C'est pas possible, se mit à hurler sa sœur, incrédule, en lisant la première page du journal du soir.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

— Cette femme.

— Quelle femme ? insista-t-il, fatigué de son jeu de devinettes.

— La femme que t'as tuée... Tu t'es trompé.

Il lui arracha le journal de ses mains tremblantes. Ses yeux se précipitèrent sur l'article principal, et son pouls s'accéléra pendant que sa rage explosa. Il lança un regard venimeux à sa compagne.

— Que veux-tu dire par : « Tu t'es trompé » ? C'est toi qui m'as donné les informations, espèce de conne.

Il jeta le journal à travers la pièce, qui atterrit par terre, la page couverture bien en évidence, comme pour le narguer davantage.

— Je.... je pensais que c'était elle quand je l'ai vue dans le journal remettre le prix. J'ai additionné deux et deux...

— Et t'as trouvé cinq ! Qu'est-ce que je t'avais dit à propos de l'importance de vérifier tes infos ?

Il sauta de son siège pour mieux la dominer. Elle réagit rapidement et leva les bras pour se couvrir le visage. Remarquant qu'elle tremblait, il eut pitié d'elle. Il s'agenouilla et la prit dans ses bras pour la bercer tendrement. Il se mit à chanter une berceuse qui la calma comme jadis dans leur enfance. Elle fredonna en même temps la mélodie et soupira de contentement dans ses bras forts.

Ses pensées le ramenèrent à son enfance. Les coups que sa sœur et lui avaient dû endurer de la part de leurs bourreaux de parents. Les faveurs sexuelles qu'il avait dû accorder à son père et à sa mère, et les

nombreux amis qu'ils invitaient dans leur maison minable.

« Papa, s'il te plaît. J'ai pas envie de faire ça ! » avait-il commencé à se plaindre dès l'âge de six ans, mais ses supplications avaient été honteusement ignorées. Aussi, quand il refusait de se soumettre à l'un des amis de son père, il était battu comme plâtre et enfermé dans la cave pendant des jours.

Même s'il était devenu un reclus à l'école, personne n'avait daigné se pencher sur son cas. Il était juste un élève parmi les autres dont il leur fallait s'occuper. Les années avaient passé, et quand sa sœur avait eu neuf ans et que ses petits seins s'étaient développés, c'est vers elle que leur père avait tourné son attention.

Le garçon avait eu plus d'une occasion de frapper son père pour essayer de défendre sa sœur, mais sa mère l'assommait avec une barre. On l'enfermait dans la cave tandis que sa sœur était contrainte de se soumettre à des actes sexuels indescriptibles avec des groupes de cinq hommes ou plus. Le garçon entendait tous les cris de sa sœur. Il avait honte et se sentait coupable de ne pouvoir la protéger.

Après cette terrible épreuve, il avait décidé de demander de l'aide à l'école. Mais l'institution bêtement avait raconté aux parents ce qu'il leur avait confié. La vie des enfants était devenue un enfer après cela. La douleur et la rage l'avaient rongé pendant des mois avant qu'il trouve finalement le courage nécessaire de mettre fin à leur calvaire.

CHAPITRE 14

Après une bonne nuit de sommeil – et avant que Tom se réveille –, Lorne partit tôt au boulot. La rosée matinale d'automne la fit frissonner légèrement. Elle alluma le chauffage pour lutter contre le froid persistant dans la voiture. Le fait que la station de radio parlait encore de la conférence de presse et donnait le numéro de la ligne d'information lui plut. Normalement, cela générerait un bon nombre de pistes. Elle se préparait pour une longue journée de travail.

Le commissariat était inondé d'appels. On embaucha du personnel supplémentaire pour s'occuper des téléphones. Lorne et Pete prirent eux-mêmes quelques-uns des appels, qui s'avérèrent être des canulars ou le fruit d'affamés sans scrupule à la recherche de quinze minutes de gloire.

Midi passa sans qu'ils s'en rendent compte. Ils envoyèrent quelqu'un chercher des sandwichs afin de ne pas manquer un seul coup de téléphone. Lorne fouilla dans son sac et en sortit son portable. Elle appela sa sœur pendant qu'elle avalait un sandwich au jambon.

— Salut, Jade, comment ça va ?

— Merci de ne me rappeler que le surlendemain.

Sa sœur la réprimanda sur un ton sardonique.

— Mon Dieu, ai-je vraiment dit ça ? Désolée, ma vieille, je patauge dans le chaos ici.

— Ouais, Tom m'a dit combien c'était le chaos chez toi, en particulier dans votre chambre à coucher.

— Tu plaisantes, Tom t'a raconté ça... *N'y a-t-il donc plus rien de sacré dans la vie privée ?*

— Tous les détails. En particulier celui où tu...

— Ça suffit. Mon connard de mari ne perd rien pour attendre...

— Bon, allez, frangine. Tu ne vas pas moucharder. Tom ne me fera plus jamais confiance.

— Je l'espère bien.

Le téléphone sur son bureau sonna.

— Attends une minute, ma vieille. J'ai un appel à prendre.

Lorne répondit au coup de fil alors que sa sœur se plaignait d'être interrompue.

— Chef, j'ai Doreen Nicholls à l'appareil pour vous ! lui dit Tracy.

— Merde, j'ai oublié de la rappeler. Donnez-moi trente secondes, puis passez-la-moi.

— Bien entendu, madame.

— Jade ? Désolée mais... il faut que j'y aille. J'ai un appel très important qui m'attend.

— Il n'y a pas que le boulot qui est important, tu sais ? La famille aussi, ça compte.

Lorne lui dit au revoir calmement et empoigna son téléphone de bureau.

— Doreen, bonjour. Comment allez-vous ?

— J'essaye de garder les pieds sur terre, ma chère. Avez-vous des nouvelles pour moi ?

La vieille femme semblait éreintée.

— Les répercussions de notre point de presse ont été phénoménales, mais il va nous falloir quelques jours afin de trier toutes les pistes. Est-ce que Colleen est toujours avec vous ?

— Elle est juste partie faire des courses. Je ne conserve pas grand-chose dans le garde-manger ces temps-ci, vous voyez. Je n'ai plus les moyens. Oliver est venu nous voir hier soir.

— La conférence et notre visite à la morgue ont été des expériences éprouvantes pour lui. Comment allait-il ?

Lorne entendit le carillon de la porte retentir.

— Attendez une minute, ma chère. Ça doit être Colleen. Elle a dû oublier sa clé.

Le téléphone claqua sur la table, et Lorne entendit Doreen traîner des pieds vers la porte. Des voix étouffées remplirent l'écouteur, et Lorne en profita pour s'occuper de certains documents.

Le cri perçant de la vieille femme la plongea dans l'effroi.

— Doreen ? Doreen, êtes-vous là ? hurla Lorne au téléphone.

Elle entendit un homme beugler, plusieurs bruits sourds comme si quelque chose ou quelqu'un se faisait cogner, puis les appels au secours désespérés de Doreen, suivis de trois cris déchirants.

— Pete, viens ici, tout de suite, brailla Lorne, en étouffant le téléphone avec la main.

Quelques secondes plus tard, Pete se rua dans le bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Envoie une voiture chez Doreen immédiatement. On est en train de l'agresser. Vas-y ! Maintenant !

S'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'elle survive jusqu'à ce que nous arrivions.

CHAPITRE 15

Lorne avait l'estomac noué. Le silence à l'autre bout de la ligne était oppressant. Il n'y avait plus de gémissements. Plus de cris tourmentés. Plus rien.

Elle prit conscience de la gravité de la situation – elle avait entendu les derniers instants douloureux de Doreen sur terre.

— Une voiture est en chemin. Elle devrait arriver sur place d'ici cinq minutes, lui déclara Pete en revenant dans son bureau.

Lorne laissa tomber le téléphone et s'affala dans son fauteuil. En secouant la tête lentement, elle murmura :

— Il est trop tard, Pete. Je suis sûre qu'elle est morte.

— Merde, et tu étais à l'écoute pendant tout ce temps ?

— J'ai tout entendu... Tous les horribles détails...

— Ça va aller ?

— Ça va aller. On va voir ?

De toute évidence, en dépit des avertissements de Pete, Lorne avait outrepassé les règles de base et s'était émotionnellement impliquée avec Doreen Nicholls. C'était quelque chose qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Elle allait devoir se reprendre, et vite. Ils avaient un tueur à mettre sous les verrous. *Relève-toi, ma fille. Ressaisis-toi et ne sois pas bête.*

— On va se rendre là-bas, mais je vais conduire, et nous prenons ma bagnole.

— Comme tu veux. Je ne suis pas d'humeur à me chamailler. Du moment qu'on arrive chez elle en un morceau, je me fous de qui conduit.

— Je vais chercher ma voiture et je te prends dehors.

Il fallut à Lorne inspirer et expirer profondément trois fois pour s'apaiser et se déclarer prête à reprendre le dessus. *Finissons-en une fois pour toutes*, se dit-elle en secouant ses bras devant elle. Elle se dirigea vers l'entrée et sauta dans le char de Pete quelques instants plus tard.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu as entendu ? dit son collègue en haussant la voix tant le moteur était bruyant.

— Doreen était en train de me demander...

— Parle plus fort, chef. Tu marmonnes.

— Je ne marmonne pas. C'est ton tank de merde. Tu es sûr de ne pas l'avoir acheté dans un musée de la dernière guerre ? Je suis certaine que j'en ai vu un pareil dans une vieille bande d'actualités Pathé.

— Putain, qu'est-ce que tu disais ?

— Je disais que Doreen me demandait comment allait l'enquête, lorsqu'on a sonné à sa porte.

— Mais sa maison est plus sécurisée que la tour de Londres. Comment diable un enfoiré a réussi à se glisser entre trois verrous et une chaîne ?

— Elle pensait que Colleen avait oublié sa clé – elle était partie faire des courses. Doreen n'a pas dû remettre la chaîne après son départ. J'ai entendu quelqu'un défoncer la porte d'entrée. Elle a claqué contre le mur. Le coup a dû lui faire perdre l'équilibre.

— On ferait mieux de foncer. Il ne faut surtout pas que Colleen trouve sa mère comme ça.

Pete réussit à atteindre les quatre-vingt-quinze kilomètres-heure au compteur de vitesse avant que la voiture ne commençât à trembler violemment.

Loin d'être amusée, Lorne se cramponna au siège comme si sa vie en dépendait.

— Bon sang, Pete, ce tas de ferraille devrait passer à la casse. Ralentis, s'il te plaît. À moins que tu aies l'intention d'arriver à la morgue avant Doreen.

Il ralentit la voiture à soixante-cinq kilomètres-heure, et ils poursuivirent le reste du trajet en silence.

Ils empruntèrent le chemin jusqu'à la maison de la défunte. Deux policiers en uniforme montaient la garde devant la porte.

— Restez ici quelques minutes. Je veux être seule avec Doreen, dit Lorne.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, chef.

— Ce n'était pas une requête, Pete.

— Surtout ne touche à rien, il lui lança alors qu'elle entrait.

— Pete ! rétorqua-t-elle pour le rappeler à l'ordre.

Le hall d'entrée ressemblait à une scène de film macabre à petit budget, sauf qu'il ne s'agissait pas d'un film. Doreen gisait dans une mare de sang, une main sur sa poitrine, l'autre au-dessus de sa tête. Son cou paraissait brisé. Son visage était méconnaissable. L'os de la pommette gauche avait transpercé sa peau. Du sang éclaboussait les murs, le sol, les meubles, et même le plafond.

Lorne marcha avec précaution autour du corps meurtri de Doreen, en évitant les taches de sang sur la moquette, puis elle tira une paire de gants en latex de son sac à main. En enfilant les gants, elle se dirigea vers la table de la salle à manger et remplaça le combiné sur son socle, ce qui mit fin au timbre aigu qui entravait sa concentration. Derrière le téléphone, elle remarqua quelques factures, une carte de visite d'une société de taxis – de toute évidence que Doreen utilisait puisqu'elle n'avait pas de voiture – et son livret de caisse d'épargne de la poste. Si l'intention du suspect avait été de la cambrioler, il aurait

emporté son livret d'épargne avec lui.

Elle retourna vers le corps et ses yeux observèrent systématiquement la femme inerte. Elle sentit une boule se former dans sa gorge et remarqua qu'on avait baissé la culotte de la vieille femme sur ses chevilles. En se penchant, Lorne souleva l'ourlet de la jupe de laine de la vieille femme et fut écoeurée par ce qu'elle vit.

Bordel ! Nous avons affaire à un putain de cinglé.

Là, entre les jambes de la femme, se trouvait un manche à balai, dont le bout avait empalé le vagin.

Le cri d'une femme freina son enquête.

Merde, Colleen.

Lorne se dépêcha de sortir de la maison et elle trouva Pete qui essayait de son mieux de retenir la femme en sanglots. De nombreux sacs de victuailles gisaient à leurs pieds.

Pete recula dès que Lorne saisit Colleen par les épaules.

— Je suis désolée, Colleen. On est arrivés aussitôt que possible, mais il était trop tard pour la sauver.

— Vous voulez dire... Elle est morte?

Lorne hocha lentement la tête, et la femme tomba à genoux, tirant Lorne avec elle. Colleen hurla de douleur, puis se mit à sangloter quand Lorne la serra dans ses bras, en luttant pour contrôler ses propres larmes.

Un des voisins de Doreen vint leur offrir une tasse de thé. Après avoir laissé Colleen en lieu sûr chez le voisin, elle appela le mari de la pauvre femme dévastée à son travail.

L'équipe médico-légale arriva quelques minutes plus tard. Arnaud en faisait partie.

— Je vois que la protection de la sœur ne figurait pas en haut de votre liste de priorités, inspecteur Simpkins, dit Arnaud quand elle revint sur le lieu du crime.

Lorne trouva son commentaire si offensant qu'il lui fût difficile de résister à la tentation de lui arracher son sourire mesquin d'une gifle. *Ne t'occupe pas de lui, Lorne. Il n'en vaut pas la peine.*

— Je tiens à vous informer, docteur, que ce n'est pas la responsabilité de la police de protéger les membres de la famille d'une victime d'homicide. Si nous le faisons, nous n'aurions pas assez d'agents pour attraper les salopards qui commettent des crimes de ce genre, n'est-ce pas ?

Il grogna une réponse et entama son examen sans plus attendre. Lorne sortit pour trouver Pete.

— Est-ce que nos gars ont aperçu quelque chose quand ils sont arrivés ?

— La porte était grande ouverte et Doreen était déjà morte.

— J'espère qu'ils ne sont pas entrés dans la maison ?

— Non. Ils ont dit qu'il était évident qu'elle était morte. Ils ont jugé préférable de ne pas toucher à quoi que ce soit, contrairement à quelqu'un que je pourrais citer.

— Ça va, Pete. Je te vois venir.... Son cou était brisé, et le tueur l'a frappée sans ménagement. Le mari de Colleen va arriver. Pendant ce temps-là, je suggère que nous allions frapper aux portes des résidences voisines – histoire de savoir si quelqu'un a entendu ou vu quoi que ce soit.

— Ces bungalows sont bourrés de retraités. Nous pourrions avoir de la chance. Je vais prendre les maisons de ce côté de la rue, si ça te convient.

Cinq minutes plus tard, une voiture s'arrêta brusquement devant la maison de Doreen. Un homme en costume claqua la portière et se dirigea vers le chemin, où les deux policiers de garde refusèrent de le laisser passer.

Lorne devina qui était le visiteur.

— Monsieur Shaw ?

L'homme paraissait désorienté quand il se retourna.

— Oui. Où est ma femme ?

Ses cheveux se dressèrent comme s'il avait passé ses doigts dedans. Sa cravate rose à rayures était desserrée autour de son cou.

— Je vais vous y amener.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Il exigea de savoir en suivant Lorne au bungalow du voisin.

— Nous n'en sommes pas sûrs. On en saura plus après l'autopsie.

— Comment ? Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Pourquoi Doreen n'était-elle pas protégée après ce qui est arrivé à Belinda ?

— Nous n'avions aucune raison de soupçonner qu'elle était en danger. En ce qui nous concerne, l'assassinat de Belinda était un fait unique, un homicide commis par hasard.

— Je ne suis pas là pour vous dire comment faire votre travail, inspecteur, mais je pense que cette hypothèse, vous pouvez la mettre de côté, n'est-ce pas ?

— Je vais devoir vous poser quelques questions, à vous et à votre femme. Quand pensez-vous être prêts ?

— Combien de temps un deuil dure-t-il habituellement, inspecteur ? Un an, peut-être deux ?

— Je sais que ce n'est pas facile, monsieur Shaw, mais s'il vous plaît ne me rendez pas la tâche plus difficile qu'elle ne devrait l'être. Le plus tôt nous en parlerons, le plus vite nous pourrions attraper celui qui a commis ce crime ignoble.

— On ferait mieux d'attendre jusqu'à demain pour procéder à l'interrogatoire, à la condition, bien sûr, que Colleen soit en état, dit-il

sèchement.

— Je vous appellerai donc demain matin.

— C'est ça, faites cela, inspecteur.

Lorne se dirigea vers Pete, un sentiment d'impuissance enveloppant ses épaules douloureuses. Aurait-elle dû protéger Doreen davantage ? En une demi-heure, deux personnes lui avaient reproché cette négligence. La culpabilité remplaça l'accablement quand elle s'imagina la peur que Doreen avait dû ressentir au cours de l'agression.

— Je suppose que le mari n'a pas trop bien pris la nouvelle ? dit Pete en se tenant près de sa voiture.

— Il m'accuse d'être responsable.

— Responsable de quoi ?

— De sa mort. Il n'a pas tort. J'aurais dû demander qu'on vérifie les parages toutes les demi-heures. Ça aurait été un bon moyen de dissuasion.

— Tu es dure envers toi-même. Pouvons-nous commencer à regarder du côté d'Oliver maintenant ?

— Pourquoi tu le soupçonnes autant ?

— Vous savez ce que les gens disent : « Fouillez les beaux-parents avant de fouiller les hors-la-loi. »

— Ça te rend heureux de te répéter ?

— Non, mais tu dois admettre que c'est logique. Au moins soixante-dix pour cent des homicides sont commis par des amis ou des proches de la victime.

Il n'avait pas tort non plus, mais il allait devoir lui fournir un mobile en béton pour la convaincre de la culpabilité d'Oliver, non seulement du meurtre de sa propre mère, mais celui de sa tante aussi.

— Rends-moi un service, Pete, demande à Arnaud quand l'autopsie aura lieu. Je ne pense pas pouvoir digérer un autre de ses commentaires odieux pour le moment.

Quand Pete revint dans son char, Lorne avait bouclé sa ceinture.

— Il estime que cela va prendre encore trois ou quatre heures. Il a ajouté qu'il a déjà trouvé beaucoup d'indices. On va passer une autre belle nuit à la morgue.

— Rentrons au bureau pour voir les progrès que l'équipe a faits.

— Est-ce que la rencontre avec les voisins a servi à quelque chose ? demanda Pete.

— Le vieux monsieur, au numéro sept, a aperçu un homme s'approcher de la porte de la demeure de Doreen, mais il ne l'a pas bien vu. Il a entendu dire que le neveu était en ville et a présumé que c'était lui qui lui rendait visite.

— Peut-être que c'est le cas. Mais comment se fait-il qu'il n'en ait pas parlé à nos gars ? répondit Pete.

— Parce qu'il ne pouvait pas donner de détails. Il n'a même pas remarqué la couleur des cheveux.

— Super. Il a eu un meurtrier devant les yeux et il n'est pas foutu de nous dire quoi que ce soit. Nous n'avons aucun espoir de coincer ce tordu ?

— C'est ce qu'on appelle la vieillesse.

— Promets-moi une chose.

— Quoi ?

— De me tirer une balle dans la tête si jamais je perds la boule comme ça.

Elle hocha la tête.

Chalmers les attendait lorsqu'ils entrèrent dans la salle des opérations. Les téléphones étaient plus calmes que lorsqu'ils avaient quitté le poste plus tôt.

— Lorne, Pete, où en sommes-nous ? demanda le chef, assis sur le bord du bureau de Pete.

— On pense que Doreen a été tuée par la même personne. On dirait le même *modus operandi*.

— Des témoins ?

— Rien d'intéressant pour l'instant. Le Dr Arnaud affirme que son équipe a trouvé beaucoup d'indices sur les lieux. Ce qui a l'air prometteur.

— Vous soupçonnez quelqu'un ? reprit Chalmers.

— Je pense que nous devrions commencer à viser le fils Greenaway, s'empessa de dire Pete avant que Lorne eût la chance de répondre.

— Pourquoi ça, Pete ?

— Il y a quelque chose en lui qui n'a pas l'air tout à fait net, chef.

— Êtes-vous du même avis, Lorne ?

— Pas du tout. Je crains que Pete n'aille se perdre tout seul sur cette piste.

— Si nous avons peu de suspects, je suis de l'avis de Pete alors. Enquêtez sur le fils. Qu'en est-il du testament de Belinda Greenaway ? Est-ce qu'on sait à qui elle a laissé son argent ? Si le fils est le seul bénéficiaire, ça pourrait être un mobile. Je vous laisse vous en occuper. Tenez-moi au courant.

Il quitta la pièce, l'air inquiet, les épaules voûtées, comme si un poids colossal y reposait.

Lorne le regarda partir avec une douleur étrange au cœur. Puis elle se tourna lentement vers Pete et le foudroya du regard.

— Ne crois pas que tu vas me battre à ce jeu, Pete Childs. Je ne suis ni d'humeur ni dans un état d'esprit pour parlementer avec toi en ce moment. Prends contact avec l'avocat de Belinda et plonge-toi dans la vie personnelle et professionnelle d'Oliver.

Alors que Pete commençait sa mission, Lorne s'attarda sur l'une des

siennes. Elle voulait faire le tour de l'équipe et rassembler toutes les informations que les membres avaient recueillies pendant la journée.

— Puis-je vous parler un instant, madame ? demanda Tracy.

— Bien sûr. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle sourit afin de rassurer la jeune femme qu'elle considérait comme sa protégée.

— J'ai reçu une lettre du siège social ce matin.

— Ah bon ? Eh bien, dites-m'en plus.

Lorne tira une chaise et la positionna à côté du bureau de Tracy.

— Ils encouragent les nouvelles recrues à s'inscrire à un cours de médecine légale qu'ils veulent promouvoir.

— Ça a l'air intéressant. Qu'est-ce que cela implique ?

— Le bureau me perdrait pour une journée par semaine, pendant huit semaines.

Tracy grimaça et se tut, comme si elle s'attendait à ce que Lorne explosât.

— Je ne vois aucun problème avec ça. Peut-être pourriez-vous prendre des notes et nous les partager par la suite ? La médecine légale est une partie essentielle du processus d'enquête, de nos jours. C'est difficile de se tenir au courant de toutes les nouvelles procédures. Allez-vous assister à une autopsie ?

— Malheureusement non.

— En quoi ce cours consiste-t-il alors ?

— Chaque semaine, un spécialiste différent donnera une conférence. Nous allons nous pencher sur la balistique, l'analyse des scènes, les empreintes digitales, la toxicologie, des choses du genre.

Lorne devinait l'enthousiasme dans les yeux de Tracy et aurait eu beaucoup de mal à lui refuser cette occasion, même si elle ne lui avait pas encore donné le feu vert pour suivre le cours.

— Vous pourriez me donner quelques conseils sur les poisons. Ça pourrait être utile pour nos membres du personnel, elle murmura sérieusement.

Seulement quand la bouche de la jeune femme s'entrebâilla et que ses yeux faillirent tomber de leur orbite, Lorne éclata de rire.

— C'était une blague, Tracy. Vous n'avez pas encore eu la chance de goûter à mon sens de l'humour. Du reste, si vous écoutez Pete, il vous dira qu'on m'a fait une greffe de l'humour il y a des années.

Les deux femmes se mirent à rire, et l'équipe regarda dans leur direction.

— Laissez-les se creuser la tête, elle ajouta en se cachant derrière ses mains, puis elle se glissa vers le prochain membre de l'équipe.

Un peu plus tard, Lorne avait griffonné toutes les informations pertinentes recueillies et les recopia sur un tableau. Dix véhicules différents, trois hommes que personne ne pouvait identifier – des

indices qui ne pesaient pas bien lourds.

Peut-être que Pete avait raison à propos d'Oliver après tout ?

CHAPITRE 16

L'homme fit irruption dans la maison et referma la porte d'entrée sur le monde fou de dehors. Ses vêtements étaient maculés de sang et son cou, couvert d'égratignures. Appuyé contre la porte, hors d'haleine, il attendit que son rythme cardiaque redevienne normal.

Quelqu'un cognait en bas et ses cris résonnaient dans toute la maison. Il posa les yeux sur le plancher et comprit que l'insonorisation de la cave allait avoir besoin de ses soins, et le plus tôt sera le mieux.

— Alors, comment ça s'est passé ?

La femme se précipita vers lui.

— Je l'ai eue cette fois. Elle va plus jamais faire de mal à personne.

— Elle m'a fait que des misères, celle-là en bas.

— Je vais me débarrasser d'elle après le dîner. Je te le promets.

L'homme sourit à la femme, puis lui donna un gros câlin et un baiser sur le front.

— Je t'ai préparé ton plat préféré, un rôti d'agneau. Ça sera prêt dans dix minutes. Pourquoi vas-tu pas te débarbouiller, et on ouvrira une bouteille de vin ensuite pour célébrer ? rétorqua la femme.

Ils s'assirent pour manger. Les pleurs incessants gâchèrent leur repas.

— Bon Dieu de merde. Elle me fait chier, celle-là ! dit-il.

Alors que la femme débarrassait les assiettes sales, l'homme retourna le tapis de colère et souleva la trappe. La jeune fille cessa de pleurer tout de suite. Il descendit l'échelle branlante et la regarda trembler alors qu'il s'approchait.

— S'il vous plaît, ne recommencez pas. Je promets de me taire. Ne me faites pas de mal, je vous en prie. Je ne cherchais pas à me moquer de vous.

— Ah, mais ça, c'est toi qui le dis, n'est-ce pas ? On va te libérer sous peu, je te le promets, lui assura-t-il.

La jeune fille enveloppa ses bras autour de ses genoux, dissimulant ainsi sa nudité de son regard intimidant.

Elle sanglota de nouveau, et il se tenait devant elle comme un vautour prêt à fondre sur sa proie. Il s'accroupit à côté d'elle, lui caressa les cheveux comme si elle était une chienne, puis sa main commença à dériver. En partant des joues, ses doigts tracèrent le contour de ses lèvres, puis glissèrent vers le bas de sa gorge et s'attardèrent un moment sur son bras avant de finalement lui caresser ses cuisses gracieuses.

— Chut. Voilà, on y vient. C'est bon.

Il commença à défaire sa ceinture, elle se mit à crier.

CHAPITRE 17

L'autopsie de Doreen Nicholls se termina vers une heure du matin.

— Donc, je conclus que la mort a été occasionnée par un coup fatal porté à la tête, dit Arnaud avant d'éteindre son enregistreur.

— Pauvre Doreen.

Lorne regarda Osseux recoudre l'incision en Y sur le corps de la femme. Il était difficile de croire que quelqu'un méprisait Doreen au point de vouloir la tuer. De toutes les autopsies, celle-ci s'avéra la plus pénible. Mais Lorne avait insisté pour y assister. Elle le devait à la vieille femme.

— Pauvre Doreen, en effet. Même si elle avait le cœur fatigué et était encore très faible après sa récente opération, elle a réussi quand même à trouver la force de se battre. Les blessures sur ses mains et ses bras nous le prouvent.

— Elle avait eu une crise d'angine quand je lui ai annoncé la mort de sa sœur.

— Ça ne me surprend pas. Elle avait de l'artériosclérose.

Lorne fronça les sourcils, confuse.

Arnaud expliqua :

— Ce qui veut dire essentiellement que la circulation sanguine dans les artères coronaires est limitée. Ce qui se traduit par un manque d'oxygène arrivant au muscle du cœur. À mon avis, sa condition était à un stade avancé, et sa longévité en aurait été considérablement réduite.

Le médecin semblait étonnamment ému. *Est-ce sa façon de me montrer qu'il compatit ?*

— Ce sera une maigre consolation pour sa famille. Mais ça pourrait soulager leur douleur un peu, sachant qu'elle n'avait guère peu de temps à vivre de toute façon. Quand les résultats médico-légaux seront-ils prêts, docteur ?

— D'ici vingt-quatre à quarante-huit heures. C'est le week-end, du moins pour certains d'entre nous. Je vous tiendrai au courant. Nous avons trouvé plusieurs cheveux et des fibres sur le corps. Un morceau de terre, peut-être des chaussures de l'agresseur, de la peau sous les ongles, et quelques empreintes sur le balai. Le tueur a été désordonné cette fois-ci. Il a même laissé une empreinte de chaussure ensanglantée sur le seuil de la porte. Peut-être le bruit des sirènes approchant l'a-t-il effrayé ? Quel dommage que vos collègues ne se trouvaient pas plus près lorsque vous avez appelé du renfort.

— Elle habite en banlieue, dans un petit village. La voiture de police la plus proche était occupée par un autre appel à cette heure-là, annonça-t-elle fermement pour défendre ses collègues. Ça ne changera rien. Le crime a été commis. J'attendrai que vous me contactiez.

Lorne quitta la morgue seule. L'air glacial de la nuit la prit au dépourvu, et elle serra sa veste autour de son corps frémissant. Pete avait insisté pour l'accompagner à l'autopsie, mais elle lui avait ordonné de rentrer chez lui et de se reposer. Elle savait que les prochains jours seraient longs et laborieux. Il n'y avait par conséquent aucune raison pour que l'un et l'autre fussent à moitié morts pendant le service.

CHAPITRE 18

Ce dimanche-là, seuls Lorne et Pete étaient au bureau. Lorne parcourut le rapport d'autopsie en présence de Pete et lui demanda s'il avait fait des progrès dans sa quête d'identifier Oliver comme leur principal suspect.

— Si on tient compte que c'était samedi, hier, je crois que j'ai bien fait. J'ai joint l'avocat de Belinda vers dix-sept heures. Il faisait du golf à High Wycombe. Il n'était pas trop heureux qu'on le dérange, je peux te l'affirmer.

Il but une gorgée de café.

— Bref, après son refus initial de coopérer, et avec un peu de persuasion de ma part, il m'a refilé un renseignement.

— Quel genre ?

Lorne savait combien Pete aimait se faire passer pour un génie avec des petits riens.

Un ton arrogant s'immisça dans sa voix quand il dit :

— Eh bien, devine qui est le bénéficiaire principal du testament de Belinda Greenaway ?

— Arrête ton cirque, Pete. Donne-moi seulement la réponse.

— Plutôt susceptible ce matin, hein ? Donc, Me Franklyn-Lewis, l'avocat de Belinda, m'a dit que quatre-vingt-dix pour cent de son argent revenait à Doreen.

— Vraiment ? Et que vas-tu déduire de cette info ? dit-elle en levant un sourcil défiant.

— À vrai dire, j'en déduis énormément de choses. D'autant plus qu'il m'a aussi confié qu'elle avait changé son testament il y a quelques mois de cela, après s'être querellée avec son fils.

Il termina de lire ses notes et triomphalement jeta son carnet sur le bureau entre eux.

— A-t-il dit pourquoi ?

Lorne se pencha en avant sur sa chaise pendant qu'elle assimilait les implications de ces dernières nouvelles.

— Non. Tout ce qu'elle lui a dit, c'est qu'il s'agissait d'une affaire personnelle, dont il n'avait aucune envie de discuter.

— Ça me tue presque de l'admettre, mais je pense que tu as mis le doigt sur quelque chose d'important.

— Je t'avais prévenue. Il est sournois, le fils, et je n'ai pas besoin de la putain d'intuition féminine pour me dire quoi penser.

— Vas-y mollo, ça te rend crâneur. Si l'argent de Belinda allait

atterrir dans les poches de Doreen, où ça nous mène, tout ça ?

— Je ne te suis pas.

— Eh bien, l'argent de Doreen ne reviendrait-il pas à sa propre fille, Colleen ?

— Je suppose que oui.

Il haussa les épaules.

— Alors pourquoi, nom de Dieu, est-ce qu'Oliver tuerait sa tante ?

— Parce qu'il n'est pas aussi intelligent qu'il en a l'air. Peut-être que sa prochaine victime va être sa cousine.

Les yeux de Pete brillaient.

— Non, désolée, Pete, ça ne marche pas pour moi. Il me semble trop malin. Il y a un autre aspect que nous devrions considérer aussi.

— Et qu'est-ce que c'est ?

Son front se plissa.

— L'aspect sexuel de l'affaire. Aurait-il l'audace d'infliger aux membres de sa famille ce genre de comportement maladif ?

— Je ne suis pas du tout d'accord sur ce point. Les malades se trouvent partout. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore fini. J'ai appelé à l'entreprise, Callick Oil, et j'ai su que ses affaires ne vont pas pour le mieux depuis les trois dernières années.

— Ce qui signifie ?

— Apparemment, il a fait perdre des millions à la société. Il a promis d'apporter plus de contrats lorsqu'il sera promu, mais au lieu de cela il en a *perdu* plusieurs autres très lucratifs.

— Je croyais qu'Oliver avait passé nos vérifications préliminaires sans même un reproche ?

Lorne chercha parmi ses dossiers.

— Tout dépend qui pose les questions, dit-il en se tapotant le coin du nez. Disons que mon charme marche à merveille, à l'occasion.

— Tu es un bon flic, Pete, même si tu es un peu trop tendu et si tu manques de jugeote parfois. Mais au bout du compte, j'aime travailler avec toi.

Son sourire s'élargit au fur et à mesure que ses joues s'empourpraient.

— OK, on prend une pause, chef. Comme tu me le répètes sans cesse, nous formons une merveilleuse équipe.

— On va arroser ça alors, dit-elle.

Ils levèrent leur tasse de café et trinquèrent.

— Tu ne trouves pas ça étrange pourtant ? Pete demanda en se moulant dans son fauteuil.

— De quoi tu parles maintenant ?

— Si ta tante venait d'être assassinée juste après ta mère, ne te serais-tu pas précipitée au commissariat de police, pour exiger de savoir ce qui se trame ?

— Je me pointerais avant même que l'encre ait eu le temps de sécher dans le carnet de l'agent. Est-ce que tu sais où il crèche ?

— Je vais devoir vérifier, mais je crois qu'il séjourne à l'hôtel Deerfellow, en ville.

— Va fouiner pendant que je range ici. Je pense qu'il est temps que nous rendions une petite visite à Oliver Greenaway.

— Tout de suite, madame.

Pete sortit en se précipitant tel un homme chargé d'une importante mission.

CHAPITRE 19

Le réceptionniste de l'hôtel chic quatre étoiles Deerfellow les informa que M. Greenaway avait réglé sa facture le matin même à dix heures.

Le départ de leur principal suspect ayant davantage augmenté leurs soupçons, Lorne et Pete décidèrent de rendre visite à Colleen. Peut-être qu'elle serait capable d'expliquer leur découverte à propos du testament de Belinda.

— Comment pouvez-vous *penser* une chose pareille ? Oliver adorait sa mère, et il venait toujours voir maman quand il était en ville.

Colleen enroula nerveusement un mouchoir en papier autour de ses doigts, de manière à former le chiffre huit.

— Nous avons fait certaines découvertes qui nous laissent croire que tout n'est pas net avec votre cousin. Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange ces derniers mois, quoi que ce soit ? demanda Lorne.

— Laissez-moi réfléchir un instant. Si je fouille dans ma mémoire, il y a quelque chose que je trouve étrange. Donnez-moi quelques instants, et je suis sûre que ça va me revenir. Mon esprit est tout brouillé avec ce qui est arrivé à maman. Il faut que j'aille à la morgue aujourd'hui. Don va venir avec moi.

Elle sourit à son mari qui entra dans la pièce en portant un plateau avec quatre tasses de café.

Don distribua les boissons puis s'assit sur le canapé à côté de sa femme. Il glissa un bras autour de ses épaules et lui demanda :

— Qu'est-ce qui se passe, Col ?

— Il y a environ un mois, peut-être deux, quelque chose est arrivé à tante Belinda. Je ne me rappelle plus au juste ce que c'était. Tu t'en souviens ?

Son front se creusa au fur et à mesure que sa frustration de ne pas se souvenir l'exacerbait.

— C'est vrai, Belinda et ta mère sont venues pour le déjeuner un dimanche après-midi, et nous avons été choqués par ce qu'elle nous a confié.

— S'agissait-il du testament qu'elle désirait modifier ? demanda Lorne.

Les doigts de Don disparurent dans sa chevelure, et il prit un air pensif.

— Non, elle ne nous a absolument rien dit à ce sujet. Elle nous a seulement déclaré qu'elle était en colère contre Oliver à propos de quelque chose. Mince, de quoi s'agissait-il ?

— Je m'en souviens !

Colleen semblait contente d'elle-même.

— *Bel* – c'est comme ça que nous l'appelions, elle détestait qu'on l'appelle *tante Belinda* – était folle de rage qu'Oliver ait perdu un des plus gros contrats de la société. Oncle Jack s'était occupé de ce client comme un roi. Il s'inclinait et était attentif à toutes ses exigences, uniquement parce qu'il représentait un énorme potentiel. Mais Oliver faisait la tête pour une raison peu claire. Il disait qu'il en avait marre d'avoir à cirer des pompes tout le temps.

— Comment est-ce que Belinda l'a su ? demanda Lorne.

— Le président du conseil d'administration lui a téléphoné. C'était le meilleur ami de Jack. Il était d'ailleurs resté un ami proche de Bel après sa mort. Il a promu Oliver au poste de directeur. Je pense qu'il s'est senti obligé. Ses remords ont joué un grand rôle dans sa décision. Après tout, le père d'Oliver est mort à bord d'un des hélicoptères de l'entreprise.

— Avez-vous vu Oliver après cette dispute avec sa mère ?

— Non, il est resté à l'écart. Je l'ai appelé parce qu'il n'avait pas répondu à notre invitation de baptême. Il s'est excusé et a dit qu'il ne serait pas en mesure d'y venir. J'étais furieuse contre lui et je lui ai raccroché le téléphone au nez.

La tristesse s'empara de son visage. Colleen regarda la photo du baptême de sa fille blottie dans les bras de sa mère.

— Quelle fut son excuse pour ne pas y assister ?

— Il a dit que ses engagements professionnels l'obligeaient à travailler sept jours sur sept et qu'il ne pouvait pas se permettre le luxe de passer du bon temps.

— Quand vous vous êtes rencontrés, après la mort de sa mère, comment vous a-t-il paru ?

Lorne la fouilla du regard.

— C'est dur à dire, parce que c'est un homme difficile à comprendre. Il était enfant unique, pourri gâté. Il est devenu très aigri avec l'âge.

— Était-il en colère, pensez-vous ? ajouta Pete, salivant à l'idée de cueillir Oliver.

La question de Pete agaça Colleen.

— Je suppose que oui. J'ai trouvé bien étrange qu'il veuille voir le corps de Bel, surtout vu la façon dont elle a été... mutilée. Je suis ravie que vous ayez réussi à lui faire changer d'avis, inspecteur.

Elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

Lorne remarqua l'expression de Don qui suppliait les détectives de laisser Colleen tranquille. Elle saisit l'allusion, et ils partirent peu après, laissant le couple avec sa douleur.

Durant le trajet de retour vers le poste, Pete dit :

— Je suis tout à fait d'accord avec elle. Nous avons tous deux trouvé

étrange qu'il exige de voir le corps de sa mère dans cet état.

Lorne n'était pas convaincue. Elle réfléchissait à ce qu'ils allaient faire.

— Est-ce que Chalmers refuserait qu'on se rende dans les Cornouailles ? Je sais que les fonds sont plutôt à sec, mais je crois que nous devrions visiter Oliver dès que possible. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je suis sûre qu'il ne sera pas contre le fait qu'on y aille. Laisse-moi faire.

— Donc on en a fini pour aujourd'hui ?

Pete regarda sa montre.

— Il y a un match de foot que tu veux regarder à la télé ?

— Nos gars affrontent nos plus grands rivaux aujourd'hui. Je pensais juste que si nous n'allions pas faire grand-chose au bureau – après tout c'est dimanche –, j'aimerais bien rentrer chez moi pour le coup d'envoi.

Pete était un fan de l'Arsenal depuis toujours, tout comme Tom. Deux gamins, deux fous du football et de l'équipe, qui pouvaient en parler des heures durant, et en particulier des fabuleuses recrues que l'entraîneur, Arsène Wenger, développait. Leur dicton favori depuis était : « Qui a besoin de Patrick Vieira quand nous avons un génie comme Cesc Fàbregas qui n'a que dix-huit ans ? »

Lorne avait réussi à leur obtenir des billets pour la finale de la coupe de la saison dernière, quand l'équipe avait battu le Manchester United par des tirs au but. Vieira avait été transféré à la Juventus après ce match. Lorne leur disait tout le temps qu'elle s'en fichait complètement du football, mais, secrètement, elle l'adorait tout autant qu'eux. Et pourvu que le bon Dieu ne dise jamais à Pete la vérité. Sa vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue. Les statistiques sur leurs capacités à résoudre les crimes chuteraient du jour au lendemain si son collègue se mettait à brailler à tue-tête, tous les jours, en particulier si quelqu'un venait à mentionner les noms Abramovitch ou Chelsea.

— J'ai une idée. Pourquoi tu ne viens pas chez moi regarder le match ? On peut acheter quelques bières en route, et je préparerai un morceau vite fait avant que la partie commence.

— Ça serait super ! Tu es sûre que Tom ne va pas se froisser ?

— Il sera vachement content d'avoir quelqu'un d'autre à la maison qui connaît la règle du hors-jeu aussi bien que lui.

Elle rigola en faisant craquer la boîte de vitesses, et ils se dirigèrent vers le commerce des spiritueux de la rue Drake.

Les Gunners perdirent, malheureusement. Arsène Wenger déclara que son équipe traversait une période de transition. Lorne remarqua que les joueurs de la troupe n'avaient pas l'air de jouer ensemble.

Après avoir noyé sa tristesse un peu trop abondamment, Pete fut forcé de passer une nuit inconfortable sur le canapé de Lorne.

CHAPITRE 20

Lorne descendit l'escalier à sept heures du matin et entendit Pete crier :

— Fous-moi la paix, sale bestiole !

Henry a dû le réveiller. Elle débarqua dans la chambre improvisée, tout habillée et prête pour aller au travail.

— Bonjour, Pete. Tu as bien dormi ? demanda-t-elle à haute voix avec une lueur diabolique dans les yeux.

Elle avait peu de sympathie pour quiconque se remettait d'une gueule de bois.

— Peux-tu la mettre en sourdine ce matin, chef ? Et pour répondre à ta question, je ne me rappelle pas si j'ai bien dormi ou non.

Il s'assit en s'aidant du dossier du canapé.

Henry lui sauta dessus.

— Oh non... la pièce se met à tourner.

Pete s'affaissa de nouveau sur le canapé.

— Donne-moi une ou deux minutes pour que je me réveille, d'accord ? Tu es un bon toutou.

Henry aboya qu'il était bien d'accord.

Lorne étouffa un gloussement.

— Cinq minutes, pas plus. Passe à la cuisine lorsque tu seras en mesure de te tenir debout. Le petit-déjeuner sera prêt d'ici peu.

— Un café noir pour moi, fort, et fais-en plein.

Cette fois-ci, il parvint à se lever et tituba jusqu'à la salle de bains.

L'odeur alléchante de bacon flottait dans toute la maison. Quand Pete apparut dans la cuisine, Lorne lui mit un petit-déjeuner anglais complet sous le nez.

— La notion de café semble différente chez toi, dit-il. Je t'en prie, ne me force pas à manger.

— Avale-le, ça te fera du bien. Chaque fois que tu restes pour dormir, c'est comme si j'avais un autre môme à ma charge.

— Rappelle-moi de ne pas rester la prochaine fois, si c'est la façon dont tu traites tes invités. Gaver les gens n'est pas très hospitalier.

— Il te reste deux minutes, et je compte.

Lorne croisa les bras et leva les yeux vers l'horloge accrochée au mur.

Elle relâcha la pression quand elle se rendit compte à quel point il appréciait son repas. Dix minutes plus tard, ils étaient en route pour les Cornouailles.

Il leur fallut près de quatre heures pour arriver à la société Callick Oil. Pete dormit durant presque tout le voyage, ce qui donna à Lorne l'occasion de réfléchir sur les motivations d'Oliver. Elle avait encore beaucoup de mal à se convaincre qu'il était le tueur. Mais en l'absence d'un autre suspect, elle se devait d'explorer toutes les pistes nécessaires.

L'ascenseur en verre qui montait à l'extérieur du bâtiment les amena à l'étage le plus haut. La vue sur les collines était à couper le souffle. La vitesse de l'ascenseur cependant eut un effet néfaste sur l'estomac de Pete. Contre toute attente, il réussit à ne pas expulser son petit-déjeuner.

La secrétaire d'Oliver, une femme d'âge mûr, élégante et qui s'exprimait bien, fut surprise par leur visite inattendue.

— J'ai peur que vous perdiez votre temps. M. Greenaway ne reçoit que sur rendez-vous, dit-elle en barrant l'accès au bureau comme s'il contenait les bijoux de la couronne.

Pete saisit la femme par les épaules et la reconduisit à son bureau.

— Il va nous voir, chérie. Nous sommes de vieux amis.

Pendant que Pete distrait la secrétaire, Lorne en profita pour entrer dans le bureau d'Oliver, qui parut stupéfait par l'intrusion.

— Inspecteur, que puis-je faire pour vous ?

— Nous étions dans le coin, lâcha Pete en faisant irruption dans la pièce à son tour.

— J'ai essayé de les arrêter, mais il m'a malmenée, gémit la secrétaire derrière Pete.

— Ça va aller, Trisha. Ne me passez aucun appel pour le moment, merci d'avance. Oliver fit le tour de son bureau pour la raccompagner à la porte.

— Elle est un peu comme une chienne enragée. Moi qui pensais que tous les membres de la direction préféraient les blondes idiotes à la jolie silhouette, déclara Pete.

— Elle est généralement capable de garder les loups à la porte, rétorqua Oliver, méprisant manifestement le ton de Pete.

Lorne intervint :

— Nous avons quelques questions à vous poser au sujet de votre mère, si cela ne vous dérange pas, monsieur Greenaway ?

— Je pensais que j'avais déjà répondu à tout.

Il retourna s'asseoir sur son siège et leur fit signe d'en faire de même en face de lui.

— Qu'en est-il du testament ? lâcha Pete.

Lorne lui lança un de ses regards « vas-y mollo », et il remua ses pieds d'un air penaud.

— Qu'est-ce que vous désirez savoir ?

— Saviez-vous que votre mère l'avait changé il y a peu de temps ?

demanda Lorne.

— Évidemment.

— Pouvons-nous vous demander pourquoi elle vous a enlevé de son testament ?

— De quoi parlez-vous ? Si vous aviez pris la peine de faire vos recherches correctement, vous sauriez qu'elle m'a laissé dix pour cent de ses économies – ce qui équivalait à une bonne somme – en plus de la maison.

— Il y a encore deux mois de cela, vous étiez le seul bénéficiaire, n'est-ce pas ? demanda Lorne en étudiant attentivement ses réactions.

— C'est exact.

— Ce qui me ramène à la même question : pourquoi votre mère a-t-elle changé son testament comme ça ?

— À vrai dire, c'est moi qui le lui aie suggéré, admit-il en surprenant les deux détectives.

— Ah bon ?

— Vous avez l'air surpris, inspecteur. Oui, ma mère était une femme très riche, mais je suis également un homme très riche.

— Corrigez-moi si je me trompe, monsieur Greenaway, vous avez donc renoncé aux millions de votre mère parce que vous avez déjà vos propres millions ?

— C'est à moitié exact. J'ai renoncé au capital mais j'ai gardé la maison, qui vaut environ trois millions de livres. Pardonnez-moi, inspecteur, mais ai-je enfreint une loi que j'ignore ?

— Pourquoi ? demanda Lorne pour la troisième fois.

— Parce que tante Doreen avait besoin de l'argent plus que moi. Vous avez vu la façon dont elle vivait. J'ai toujours pensé que ma mère aurait dû l'aider davantage.

Il prit un stylo en or et le fit danser entre ses doigts.

— Pourquoi est-ce que votre mère ne l'a pas aidée quand elle était encore en vie ? Elle aurait pu prendre en charge des soins médicaux privés pour l'aider avec le remplacement de sa hanche.

Des émotions glissèrent dans la voix de Lorne.

— Elles étaient toutes les deux têtues. Maman était trop têtue pour les lui offrir, et Doreen était trop fière pour lui demander un quelconque soutien. Fierté et entêtement sont les traits de la famille. Donc, quand maman a commencé à discuter de ce que j'allais hériter un jour, je lui ai dit que je n'en voulais pas. Je lui ai dit que Doreen en avait plus besoin. Maman est devenue livide – elle m'a traité de fils ingrat. Il m'a fallu un temps fou pour rentrer dans ses bonnes grâces.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas tout simplement accepté la volonté de votre mère et pris des dispositions pour votre tante ? questionna Lorne quand elle se rendit compte que ses impressions initiales sur cet homme étaient bonnes.

Elle était certaine qu'il n'avait rien à voir avec les deux meurtres.

— Je savais que je pouvais faire changer ma mère d'avis, mais pas Doreen.

— Bon, ça se comprend, mais pourquoi avez-vous quitté la ville si vite après la mort de votre tante ?

— Ouais, c'est ce qu'on voudrait savoir, renchérit Pete en regardant son principal suspect avec des doutes croissants.

— Je suis sur le point de négocier un assez gros contrat. J'ai vérifié avec Colleen si elle pouvait faire face seule, et elle m'en a assuré. J'ai l'intention de revenir dans quelques jours dès que les corps seront libérés, afin de préparer un enterrement commun.

Ses yeux s'humectèrent, et il se racla la gorge avant de poursuivre :

— Bon, maintenant que j'ai pris le temps et la peine de répondre à vos questions, inspecteur, pouvez-vous répondre à la mienne ?

— Laquelle, monsieur Greenaway ?

— Suis-je un suspect dans les meurtres de ma mère et de ma tante ?

— Il nous faut couvrir toutes les possibilités. Personne ne vous accuse de rien de sinistre, je vous assure. Merci de votre collaboration. Nous vous tiendrons au courant des progrès que nous faisons.

Lorne se leva de sa chaise et lui tendit la main. Pete se leva aussi, mais il enfouit sa main dans le fond de sa poche.

Oliver Greenaway lui serra la main et soutint son regard pendant un bref instant, puis il prononça à voix basse :

— Je suis une victime de ce crime, inspecteur, et non pas l'auteur.

— Je sais, Oliver. On va attraper celui qui a fait ça, je vous le promets.

Elle croyait en chacun de ses mots.

— Je vous fais entièrement confiance. Ma *chienne* va vous montrer la sortie, dit-il en souriant.

— Son charme t'a aveuglée, n'est-ce pas ? dit Pete, incrédule, une fois dans l'ascenseur.

— Si tu me demandes si je le crois, alors oui, je l'admets. Il va falloir qu'on cherche dans une autre direction, Pete, parce que, comme je l'ai dit dès le début, je suis à quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent certaine qu'Oliver Greenaway n'a pas tué sa mère. Ni sa tante, d'ailleurs.

Ils sortirent de l'immeuble et furent accueillis par le soleil chaud de midi. Pete secoua vigoureusement la tête en signe de désapprobation, et Lorne hocha la sienne vigoureusement afin de le contredire.

Après avoir fait le plein d'essence et acheté des sandwichs tout prêts à une station-service d'autoroute, ils retournèrent à Londres. Le trafic fut pire que prévu en raison des travaux routiers sur l'autoroute M4, et ils arrivèrent au bureau tout juste avant dix-huit heures.

Lorne sentit que quelque chose n'allait pas lorsqu'ils entrèrent dans

la salle des opérations. Elle vit la silhouette du chef à travers la fenêtre en verre dépoli du bureau.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? murmura-t-elle à Tracy alors qu'elle passait devant son bureau.

— On a retrouvé la jeune fille disparue.

— C'est super, n'est-ce pas ? demanda Lorne, gonflée d'espoir.

— On l'a retrouvée dans un lotissement, à trois kilomètres de la forêt de Chelling. Morte, madame.

Merde. Quand est-ce que ce putain de cauchemar va finir ?

CHAPITRE 21

Le 4 octobre 2007

Le crépuscule s'installait quand ils arrivèrent au lotissement. De grosses gouttes commençaient à tomber, ce qui rendait la terre boueuse sous les pieds.

Depuis qu'elle avait quitté le commissariat, Lorne était de mauvaise humeur. Son entrevue avec son supérieur ne s'était pas bien déroulée, et son coup de téléphone à la maison fut encore pire. Ses constants soupirs dans la voiture avertirent Pete que ses plaisanteries habituelles ne seraient pas les bienvenues.

L'équipe médico-légale était déjà sur place. Elle prenait des photos, et certaines personnes criaient : « Soyez prudents et regardez où vous marchez ! »

La victime, Kim Charlton, était étendue à plat ventre sur le plancher d'un cabanon, situé juste en dehors du lotissement. À l'aide d'un scalpel, Arnaud prélevait des échantillons de sang et de terre du dos de la victime.

— Pourquoi prenez-vous la peine de faire ça ici, docteur ? demanda Lorne pendant qu'il mettait les échantillons dans des tubes de plexiglas.

— Ah, inspecteur Simpkins, nous devrions vraiment cesser de nous rencontrer dans ces circonstances.

— Je peux vous assurer, docteur, que je ne le fais pas exprès, dit-elle sèchement et regrettant immédiatement le ton qu'elle avait pris. Je suis désolée. Ça a été une longue journée.

Arnaud hocha la tête pour lui signaler qu'il comprenait et continua son travail.

— Je prends des échantillons ici parce que, quand on transporte le corps à la morgue, il est allongé sur le dos. Tous les éléments de preuves trouvés sur le dos de la victime pourraient être abîmés, voire effacés lorsque le corps sera placé dans le sac de protection.

Sa volonté de vouloir converser avec elle, pour une fois, l'intrigua.

— Je vois. Pourquoi ne peut-on pas transporter le corps de la manière qu'on l'a trouvé ?

— C'est une question de lividité cadavérique.

— De lividité cadavérique ?

— Plus connue sous le nom de *livor mortis*. C'est quand le cœur cesse de pomper le sang. Les globules rouges se déposent en raison de la

gravité, ce qui produit une teinte marron sur la peau. C'est ce que nous appelons la couleur de la mort. Les directeurs de pompes funèbres essayent de cacher la lividité cadavérique le plus possible. Ils disent que cela affecte inutilement les êtres chers. Depuis l'affaire très médiatisée d'O. J. Simpson aux États-Unis, une directive a été émise à l'effet que si on doit retourner un corps, des échantillons de toutes les parties exposées doivent être prélevés sur la scène du crime.

— Vous voulez dire qu'on n'a pas réussi à prélever des échantillons de sang sur le dos de Nicole Simpson ? En effet, je m'en souviens très bien. La police s'est fait énormément critiquer pour cela.

— À juste titre ! Et même chose pour l'équipe médico-légale. La plupart des membres étaient de vrais crétins. Ils ont traversé le lieu du crime en marchant dans le sang des victimes sans couvrir leurs chaussures avec des protections. Était-ce intentionnel ? Je ne sais pas. Mais cette nuit-là, les examens médico-légaux de base et le protocole judiciaire ont été ignorés, ce qui s'est révélé très nuisible pour le dossier du procureur. Je fais de mon mieux pour éviter que ce genre d'erreurs se produise dans ce pays, dit-il en s'approchant d'elle.

Elle se sentit soudain gênée quand sa silhouette d'un mètre quatre-vingt-douze la domina.

— Vous aviez une autre question, inspecteur ?

Sa voix était douce, et il lui lança un sourire ravageur.

Elle n'avait jamais vu ce côté de sa personnalité auparavant et ne sut comment réagir. Ce soudain malaise la déconcerta. *Ce n'est pas possible ! Tiens-toi droite et reprends le dessus.* Elle toussota avant de dire :

— Je sais qu'il est tôt pour en déduire quelque chose, mais pensez-vous que nous avons affaire au même tueur ?

— Vous savez combien je n'aime pas les conclusions hâtives, inspecteur. Cependant, oui, je crois qu'il y a un lien.

— Oh, putain, constata Pete en regardant le corps nu de la jeune fille par-dessus l'épaule de Lorne.

Elle se retourna et repoussa Pete dehors.

— Qu'est-ce que le propriétaire du cabanon a à dire ?

Lorne se sentit soulagée de se retrouver à l'extérieur bien qu'elle n'eût pas la moindre idée de la raison.

— Les ambulanciers lui ont donné un calmant. Il est bouleversé. Il n'arrête pas de répéter qu'il a trouvé sa fourche préférée sortant de son vagin. Pauvre mec.

— Est-ce que le cabanon était verrouillé ?

— Ouais. Il dit qu'il a trouvé le cadenas cassé par terre.

— Il a touché à quelque chose ?

Lorne examina les environs pour découvrir comment quelqu'un aurait pu y accéder et s'enfuir. D'où elle se tenait, elle ne pouvait voir

qu'un seul chemin.

— Non, il a aperçu le corps et s'est enfui en criant à l'aide. Un de ses copains du jardin a accouru et a aussi vu le corps de la jeune fille. Il a appelé les urgences immédiatement. Nos gars et une ambulance étaient sur les lieux en quelques minutes.

— Comment il s'appelle ?

— Le proprio du cabanon s'appelle Jim Wilkinson, et son pote, Frank Gee.

Wilkinson était assis sur les marches de l'ambulance et tremblait malgré la couverture polaire que les ambulanciers avaient mise autour de ses épaules. Gee était appuyé contre la porte du véhicule. Les deux hommes étaient frappés de stupeur, et leur visage vieillissant semblait encore plus pâle.

— Monsieur Wilkinson, inspecteur Simpkins. Je suis certaine que votre découverte a dû être un véritable choc, mais êtes-vous disposé à répondre à quelques questions ?

La main du pauvre homme trembla lorsqu'il plaça le masque à oxygène, qui se trouvait sur ses genoux, sur son nez. Ses yeux voyageaient nerveusement dans tous les sens. Enfin, il hocha la tête et regarda son ami pour se rassurer.

— Tout va bien se passer, Jim. Il suffit de dire à l'inspecteur tout ce que tu sais.

Gee tapota l'épaule de son ami.

— À quelle heure êtes-vous arrivé ? demanda Lorne pendant que Pete sortait son carnet de notes.

Wilkinson ôta son masque et déclara :

— Aux alentours de seize heures, je crois. J'étais venu ramasser des légumes pour mon dîner.

— Et la dernière fois que vous étiez descendu ici, c'était quand ?

— Hier après-midi.

— À quelle heure ?

Il aspira une longue bouffée d'oxygène avant de répondre :

— Je crois que c'était plus tôt que d'habitude parce que je voulais voir le match. Ça devait être vers les quinze heures, car plusieurs d'entre nous sont partis en même temps. On a regardé le match ensemble au pub du coin, comme d'habitude.

— Et vous n'êtes pas du tout revenu hier ?

— Non, il aurait fait trop noir après le match. Je ne viens jamais ici quand il fait noir, madame.

— Avez-vous vu quelqu'un traîner dans les parages avant de partir ?

— Personne qui n'aurait dû être par ici, non. Certains de nos gars qui ne s'intéressent pas au foot sont restés. Je peux vous donner leurs noms, si vous voulez.

— Merci, ça pourrait être utile. Y a-t-il quelqu'un qui gère cet

endroit ?

— Non, on n'en a pas besoin. Il n'y a jamais rien de fâcheux qui se passe ici. Zac McKinlay et Walter Moore sont les deux personnes qui sont restées après nous. Ils descendent dans l'après-midi, plus ou moins tous les jours, mais je crains de ne pas savoir où ils habitent.

— Ce n'est pas grave. Nous les trouverons. Quant à vous, monsieur Gee ? À quelle heure êtes-vous arrivé aujourd'hui ?

— Probablement vers quatorze heures. J'étais le premier.

— Et hier ?

— J'ai des obligations familiales. Je viens rarement le dimanche.

— Quand vous dites qu'il n'y a pas de gérant, est-ce que cela veut dire que les portes restent toujours ouvertes, que n'importe qui peut entrer s'il le désire ?

Frank Gee reprit les explications alors que son ami respirait l'oxygène du masque.

— Tout à fait. Nous sommes libres de faire ce qu'on veut. De temps en temps, un homme du conseil d'administration fait sa ronde, vous savez, pour voir si nous avons des problèmes.

— Combien de gens ont une parcelle ici ? demanda Pete.

— Quinze, au dernier compte. Je suppose qu'il va vous falloir tous les noms et numéros de téléphone ?

— Cela nous aidera considérablement. Voici ma carte. Vous sentez-vous mieux maintenant, monsieur Wilkinson ?

— Un peu. Ils veulent m'amener à l'hôpital, mais je n'en ai pas envie. Le vieil homme resserra la couverture sur ses épaules voûtées.

— Il n'y a aucun mal à y aller juste pour s'assurer que tout va bien. On va devoir fermer votre cabanon pendant quelques jours, s'excusa Lorne, son regard fouillant les lieux.

— Ce n'est pas grave. Je n'ai pas l'intention d'y retourner pendant quelque temps de toute façon. Frank m'a dit que si j'avais besoin de quelque chose je pouvais emprunter ses outils. Je n'arrive pas à croire que ça m'est arrivé de nouveau.

— De nouveau ? Que voulez-vous dire par là ? On vous a déjà cambriolé dans le passé ?

Pete échangea un regard avec Lorne.

— Ouais. Il y a deux, peut-être trois semaines.

Pete demanda :

— On vous a volé quelque chose ?

— Non, mais on m'a laissé quelque chose.

— Ah bon ? Qu'est-ce que c'était ? demanda Lorne.

— Je m'étais absenté pendant deux semaines. Ma femme et moi sommes allés à Benidorm. Je suis venu ici le dimanche après que nous sommes rentrés et j'ai trouvé le cadenas par terre, et tout comme cette fois-ci, il y avait des taches de sang sur le plancher du cabanon.

— L'avez-vous signalé à la police ?

— Ouais, des policiers sont venus, mais ils n'avaient pas l'air intéressés. Ils m'ont dit qu'ils l'enregistreraient en tant qu'effraction. Et quand je leur ai posé des questions à propos du sang, ils m'ont dit que le cambrioleur avait dû se couper et que je pouvais le nettoyer.

— Vous plaisantez ? De quel commissariat s'agissait-il ? demanda Pete, furieux.

— Je ne sais pas. Un petit jeunot est resté seulement cinq minutes ici.

Wilkinson reprit une bouffée d'oxygène.

Lorne et Pete remercièrent les deux hommes et firent le tour des parcelles.

— Essaie de te renseigner sur cette affaire lorsqu'on rentrera. Ça, c'est du boulot de flic mal fait.

— Je m'en occupe. Tu sais, un assassinat de plus, et nous avons affaire à un tueur en série, selon les experts.

— Merci, Pete. C'est exactement ce que je craignais de t'entendre dire. Tu vois toujours le bon côté des choses, n'est-ce pas ? Avec un peu de chance, nous allons attraper ce salaud avant qu'il tue quelqu'un d'autre. Je n'arrive pas à élucider ce mystère. Qu'est-ce qui nous échappe ? Quel est le détail qui relie tout ? Outre que toutes les victimes sont des femmes.

De rage, elle donna un coup de pied dans une motte de terre se trouvant sur son chemin.

— Si c'est le même tueur, les crimes sont de pire en pire, et il devient de plus en plus audacieux.

— Nous ne savons pas encore comment la jeune fille est morte, alors comment pouvons-nous savoir que les meurtres sont de pire en pire ?

— Où est-ce qu'elle créchait ces derniers jours ? Tu ne vas pas me dire que le tueur ne s'est pas amusé un peu avec elle avant de s'en débarrasser !

— Chut, baisse le ton. Retournons au poste, voir s'il y a du nouveau. Nous allons devoir assister à une autre autopsie plus tard. Putain, je passe plus de soirées dans ce foutu endroit qu'avec ma propre famille, en ce moment.

— À propos, qu'est-ce qui se passe entre toi et Arnaud ?

Pete lui donna un gentil coup de coude et lui fit un clin d'œil complice.

— Qu'est-ce que tu racontes encore ?

La mauvaise humeur de Lorne revint tout de suite.

— Vous me sembliez très camarades là-dedans quand je suis entré. Normalement, tu fais tout ton possible pour rester à l'écart, mais là vous étiez l'un à côté de l'autre, tout mignons et confortables.

— Nous étions dans un putain de cabanon d'un mètre cinquante sur

un mètre cinquante. J'ai bien peur que ton esprit tordu te joue de sales tours à nouveau.

— Je ne faisais que constater en passant. Ni plus ni moins qu'un constat. D'ailleurs, vas-tu me raconter ce qu'il t'a dit, notre chef ?

— Il m'a passé un savon parce que l'affaire ne progresse pas très vite. Il était furax quand il a appris la nouvelle au sujet du nouveau meurtre. Il m'a dit de commencer à emmener des suspects au commissariat. Il nous donne encore dix jours pour résoudre le dossier.

Lorne regretta aussitôt de lui en avoir dit autant.

— Comment ça ?

Elle dut inventer une excuse plausible.

— Euh, le budget. Nous avons largement dépassé notre budget sur notre dernière affaire. Il veut que nous terminions celle-ci d'ici deux semaines.

— Merde. Il croit que nous sommes des superflics ou quoi ?

Lorne haussa les épaules innocemment.

CHAPITRE 22

— Allez, tout le monde, rassemblez-vous, ordonna Pete quand Lorne et lui entrèrent dans la salle des opérations.

Des chaises raclèrent le sol et le bruissement de papiers remplit la salle pendant que l'équipe s'assemblait.

Lorne reprit ses fonctions au tableau, et Pete s'assit sur le bord du bureau le plus proche d'elle.

— Je sais que vous faites tous de votre mieux, mais il va falloir creuser plus en profondeur, penser à l'impossible. Cherchez hors de votre zone de confort. Et n'hésitez pas à me suggérer des idées pendant que je récapitule, dit Lorne. Victime numéro un : Belinda Greenaway, une veuve de soixante-cinq ans. Selon tout le monde, elle n'avait pas d'ennemis connus. Victime numéro deux : Doreen Nicholls, sœur de Belinda Greenaway.

— Sœur jumelle de la victime numéro un, renchérit Molly sur son ton ennuyé habituel.

— Ce qui veut dire ?

— Pas seulement des jumelles, mais des jumelles identiques. Nous pourrions envisager un cas d'erreur d'identité, annonça Molly au groupe sur un ton neutre.

— C'est une possibilité, mais Doreen Nicholls était une vieille femme très inoffensive. J'ai du mal à voir ce que le mobile pourrait être, remarqua Pete.

— D'accord, c'est un début. Quoi d'autre ?

— Il y a une chose, chef, dit Mitch en hésitant. Pendant que vous étiez dehors, un coursier a apporté un paquet pour vous. Il est sur votre bureau. Ça vient du bureau d'Arnaud.

— Pete, pourrais-tu me le passer ? J'aurais dû en être informée aussitôt.

Pete revint en tenant une grande enveloppe brune dans ses mains potelées et la lui donna.

Lorne jeta un œil furtif au rapport d'autopsie de Doreen Nicholls et inscrivit des bribes d'information sur le tableau en dessous du nom de chaque femme. Trois cheveux trouvés sur le corps n'appartenaient pas à la victime. Des fibres vertes minuscules découvertes dans le fermoir de sa montre ont été envoyées pour des analyses plus poussées. Des morceaux de peau sous les ongles appartenaient à quelqu'un d'autre que la victime, et des traces de sang également trouvées sous les ongles indiquaient un groupe sanguin O positif. *Super, au moins trente-*

sept pour cent de la population du Royaume-Uni font partie de ce groupe.

L'équipe médico-légale était parvenue à trouver deux empreintes digitales exploitables. Les experts recherchaient déjà dans leurs bases de données une correspondance. Les échantillons de terre provenant des empreintes des chaussures étaient similaires à ceux trouvés sur le corps de Belinda Greenaway. Des analyses supplémentaires étaient menées sur les échantillons. Tous les résultats devaient parvenir à la fin de la semaine.

— Qu'en est-il de l'aspect sexuel des crimes ? demanda Tracy calmement.

— Merci de le souligner. Mitch, consultez le registre des délinquants sexuels, histoire de voir quels sont ceux qui vivent dans la région. Consultez aussi la liste des pédophiles pendant que vous y êtes, parce que Kim Charlton, la troisième victime, n'avait que seize ans. Cela m'amène bien sûr à Kim Charlton, victime numéro trois. Selon son ami, elle a appelé un taxi la nuit de sa disparition, mais il n'est jamais venu. Est-ce que quelqu'un connaît la société qu'elle a jointe ?

— Je m'en occupe tout de suite, madame, dit John.

— Tracy, j'aimerais que vous me trouviez les données d'une effraction. Le cabanon dans le jardin où le corps de Kim a été retrouvé avait été cambriolé deux ou trois semaines auparavant. Je voudrais parler à l'idiot qui a enquêté sur la scène, le plus vite possible.

— Oui, madame. À propos, on a retiré la camionnette de reconnaissance de la forêt. Les quelques traces qu'on a trouvées n'ont mené à rien, je crains.

— D'accord, Tracy. Je veux qu'ils s'installent sur le lotissement. Il faut que je réfléchisse sur ce cas. Je vous mettrai au courant de ce que j'aurai décidé.

Après la réunion, Lorne s'arrêta devant le distributeur automatique pour s'acheter un café et se réfugier dans son bureau.

— Je prends le mien avec du lait et deux sucres, dit Pete en la suivant.

— Le sucre n'est pas bon pour le tour de taille. Je te réduis à un sucre, sans commentaire.

Elle introduisit des pièces de monnaie dans la fente, appuya sur le bouton de café au lait, se pencha pour récupérer la tasse fumante et la tendit à son partenaire mécontent.

Il la suivit dans son bureau.

— Il faut que tu m'excuses. Je ne parviens pas à piger quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est, mon gros ?

— Comment est-ce que diminuer mon sucre va réduire mon tour de taille quand tu m'as déjà forcé à avaler un petit-déjeuner complet ce matin ?

— C'était purement pour des raisons de santé. Tout le monde sait

bien qu'une assiette de nourriture grasse et frite est le meilleur remède contre la gueule de bois, dit-elle avec un sourire narquois.

— Les règles s'appliquent à tout le monde. Je ne vais jamais gagner une discussion avec toi.

— Non. Je ne pense qu'à tes meilleurs intérêts.

Après leur café, Pete aida Lorne à parcourir de la paperasse. Une heure plus tard, un coup à la porte les déranga.

Tracy passa la tête.

— J'ai trouvé l'agent à qui vous vouliez parler, madame. Il est dehors.

— Comment s'appelle-t-il ? chuchota Lorne à la jeune femme.

— C. P. Bulmer, madame, murmura Tracy.

— Faites-le entrer, et bon boulot !

Lorne lui sourit alors que Tracy poussa la porte grande ouverte et recula pour laisser passer le jeune agent.

— Madame, vous vouliez me voir ?

Le policier avait dans la vingtaine et prit un air inquiet.

— En effet. J'aurais voulu vous inviter à vous asseoir, mais mon collègue ici a pris le seul siège disponible.

— Ce n'est pas grave, madame, je préfère rester debout.

— C. P. Bulmer, ça fait combien de temps que vous faites partie de la police ?

Le jeune officier roula fièrement des épaules et gonfla la poitrine.

— Je viens juste de commencer ma deuxième année, madame.

— Vous aimez jouer le rôle d'agent de police ?

— Mais oui, madame, sans aucun doute, madame.

Il sembla plus détendu.

— J'ai plusieurs mises en situation à vous proposer, si cela ne vous dérange pas. Cela me donnera un aperçu du type de formation que vous avez reçu.

— Je vous écoute, madame.

— Vous êtes de service en ville, à une heure du matin. Soudain, vous voyez un groupe turbulent de jeunes qui attaquent des passants innocents, que faites-vous ?

— J'appelle du renfort avec mon talkie-walkie, madame. J'ordonne qu'un fourgon vienne et m'aide sur les lieux. Si je suis seul, je n'approche pas de la foule avant que les renforts arrivent. Par contre, si je suis avec un collègue, alors j'essaye de calmer les esprits du mieux que je peux.

Il débordait de confiance en lui-même.

— Parfait, parfait, Bulmer. Bon, maintenant que feriez-vous si vous voyiez une jeune femme se faire agresser sexuellement et son agresseur s'enfuir aussitôt qu'il vous repère ?

— Ah, ça c'est un peu plus délicat. Évidemment, je m'occuperai de la

jeune fille car elle ne doit pas rester seule. D'autre part, si l'agresseur se trouve tout près, est-ce que je la délaisse et le poursuis ?

Il réfléchit un moment avant que Lorne exige une réponse.

— Alors ?

— Bon, j'appellerai du renfort immédiatement, en donnant tous les détails où trouver la jeune fille. Je demanderai à la fille comment elle se sent et puis je partirai à la poursuite de l'agresseur. Une fois que je l'aurai attrapé, je reviendrai sur les lieux et attendrai qu'on vienne m'aider.

Lorne et Pete se regardèrent sans afficher aucune émotion. Puis Pete dit :

— Alors la jeune fille est là, couchée, en train de saigner, en proie à des sentiments de honte et démoralisée, et vous, tout d'abord, vous la laissez seule, vulnérable à une autre attaque. Puis, une fois que vous avez attrapé le suspect, vous le ramenez, probablement menotté, vous avez oublié de le dire, et vous le retenez au même endroit que sa victime jusqu'à ce que vous receviez du renfort. Ce qui pourrait prendre au moins une vingtaine de minutes.

— Ah, je vois ce que vous voulez dire. Peut-être que je ferai mieux de rester avec la victime et d'appeler du renfort, et attendre qu'ils arrivent avant de me lancer à sa poursuite ?

Bulmer hocha la tête pour approuver sa réponse révisée.

— Et quand est-ce que l'ambulance arrive sur les lieux pour aider la jeune fille ? demanda Lorne d'un air malicieux.

— Je crois que j'ai oublié cette partie.

L'embarras de Bulmer ne fit qu'accroître.

— Le problème, avec la police, Bulmer, c'est que la manière dont on réagit sur la scène d'un crime est cruciale. Nous n'avons pas de deuxième chance. Dernier scénario : un cambriolage a été commis. La fenêtre est cassée, et il y a une mare de sang par terre. Quelle serait votre réaction initiale ?

— Je m'assure que rien n'a été déplacé. J'interroge le propriétaire sur ce qu'il pense qui a été volé. J'avertis mon commissariat de ce qui s'est passé, et j'appelle une équipe médico-légale, si nécessaire.

— Très bien. Pourquoi appeler l'équipe médico-légale ? Que peuvent-ils faire que nous ne pouvons pas ?

— Eh bien, ils peuvent analyser l'ADN du sang et la poussière partout afin de dénicher des empreintes digitales qui pourraient aider à déterminer l'identité du voleur éventuel. Si des archives existent, les empreintes digitales seront dans le registre.

Bulmer sourit de nouveau.

— Et si, par exemple, il y a des traces de sang sur les lieux, mais aucune preuve qu'une fenêtre a été brisée, que faites-vous ?

— Je ne comprends pas, madame.

— Sans blague, Sherlock. Ce scénario ne vous semble-t-il pas familier, Bulmer ? ajouta Pete pour masquer son ennui.

— Que voulez-vous dire ?

Bulmer oublia le protocole hiérarchique en parlant à un supérieur.

— Que voulez-vous dire, *monsieur*. Tu piges ça, fiston ?

Pete corrigea l'agent perplexe.

— Excusez-moi, monsieur. Est-ce que je devrais m'en souvenir ?

— Assemblons nos esprits au samedi 18 septembre, voulez-vous ?

Lorne observa l'agent froncer les sourcils pendant qu'il se creusait la tête.

— Un certain M. Wilkinson a appelé les urgences pour dire que son cabanon avait été cambriolé.

— Oui, madame. Je me souviens de l'affaire.

— Il y avait du sang sur les lieux. Est-ce qu'une fenêtre avait été brisée ?

Le jeune agent avait l'air perdu.

— Non, madame. Autant que je m'en souviennne, il n'y avait aucune fenêtre de casser.

— Diable, d'où provenait le sang alors ? Je suppose que vous avez demandé à M. Wilkinson si c'était le sien ?

La main de l'agent balaya nerveusement son visage, puis disparut dans ses cheveux.

— J'ai oublié de demander, madame.

— Ce n'est pas le cas. Vous avez enregistré le délit en tant qu'un cambriolage ordinaire et avez dit au vieil homme de nettoyer. Il faut des professionnels comme le sergent Childs et moi-même pour venir vous résoudre vos crimes. Je vais vous rapporter à votre supérieur et recommander que vous recommenciez votre formation de base avant qu'on vous relâche de nouveau en public.

— Je suis vraiment désolé, madame.

— C'est peut-être le cas, Bulmer, mais il faut que vous sachiez que nous pensons que le cabanon du lotissement a été utilisé pour cacher le corps qui a été découvert dans la forêt, il y a quelques jours de cela. Maintenant, foutez-moi le camp !

— Oui, madame... Je vous remercie, madame. Encore une fois, je suis vraiment désolé, madame.

— Pete, fais-moi sortir ce crétin d'ici.

— Viens, fiston. Allons-y.

Il reconduisit l'agent abattu hors du bureau.

Lorne ramassa un fichier en face d'elle et le fit claquer sur son bureau, afin de ventiler sa colère. Le manque de compétence au travail la rendait furieuse. Elle ne parvenait pas à croire qu'on avait laissé Bulmer sans supervision dans les rues. Qu'est-ce qui se passait ? Elle inscrivit une note sur son carnet pour se souvenir d'en toucher deux

mots au chef. Elle n'avait pas de temps à gaspiller à courir après ce genre de méfaits.

Son père aurait été ravi qu'on l'informe de l'incompétence de Bulmer. En tant qu'ancien membre de la police, cela le mettait hors de lui quand les médias annonçaient les erreurs judiciaires de la police. Les regrettables meurtres de Soham étaient un excellent exemple. Dès qu'il avait vu Ian Huntley parler aux infos sur ITV, il avait su qu'il était le meurtrier. Il avait même téléphoné à plusieurs de ses anciens collègues qui étaient toujours en poste pour les prévenir, mais personne ne s'en était soucié suffisamment pour vérifier. Jadis, son père lui avait maintes fois dit que beaucoup de crimes étaient résolus grâce au bon flair d'un flic. Les vrais flics étaient capables de sentir un criminel à une centaine de mètres. Qu'est-ce qui avait changé depuis l'époque de son père dans la police ? *Pourquoi les flics de nos jours sont-ils si incompetents ?* Avait-on mis trop l'accent en employant des diplômés d'université avec peu ou pas du tout de bon sens, ou alors était-ce les criminels qui devenaient plus intelligents ?

Il était presque vingt et une heures quand elle appela Arnaud pour savoir si le corps de Kim Charlton était prêt pour l'autopsie.

— J'étais sur le point de vous appeler, inspecteur. Viendrez-vous seule ?

Sa question momentanément la prit de court. Elle se racla la gorge.

— Non, mon collègue sera présent aussi.

Elle avait eu l'intention de renvoyer Pete chez lui plus tôt, mais maintenant la question d'Arnaud lui fit changer d'avis. Elle frémit à l'idée d'être seule avec le légiste dans ce lieu de travail épouvantable.

— Son siège l'attendra comme à l'accoutumée près de la porte, dit-il en rigolant.

Mal à l'aise, Lorne acheva la conversation rapidement, en lui disant qu'ils seraient là dans une demi-heure.

Elle rangea son bureau, ramassa ses clés de voiture et congédia l'équipe pour la nuit. Pete poussa les portes battantes en haut de l'escalier et se dirigea vers elle.

— Ça te dit, un petit voyage ?

— Pas du tout, si ça veut dire passer du temps avec *rigor mortis*, se plaignit Pete alors que son estomac grouillait.

— On peut acheter des frites au passage.

— Tu plaisantes, non ? Je ne pourrais jamais participer à une autopsie après m'être empiffré. Je préfère crever de faim.

— Comme tu veux. Ne me le reproche pas si tu tombes dans les pommes. Arnaud sera ravi.

— Tu es toujours en train de te plaindre de mon poids de toute façon. Au moins, je serai plus léger de quelques kilos demain matin.

— Comme tu veux, cria Lorne par-dessus son épaule, alors qu'ils

descendaient l'escalier pour se rendre à sa voiture.

CHAPITRE 23

Ils arrivèrent à la morgue avec leur combinaison et leurs chaussons.

— Ah, inspecteur ! Entrez. Restez à côté de moi.

Du bout du doigt, Arnaud pointa au sol à peine à un demi-mètre de lui.

Pete resta près de la porte, à sa place habituelle. Lorne imagina qu'il avait oublié sa faim la minute où ses yeux s'étaient heurtés au cadavre allongé sur la table.

Lorne se détendit aussitôt qu'Arnaud commença l'autopsie et la dissection du corps de Kim Charlton.

Avant de procéder à l'incision en Y, le pathologiste souligna toutes les blessures visibles dont la jeune fille avait souffert : au moins dix marques de morsures étaient visibles sur son cou, ses cuisses et ses seins. Il lui manquait le mamelon droit, et on ne l'avait pas retrouvé sur les lieux du crime. Le tueur l'avait-il gardé comme trophée ? Son visage était meurtri et sanglant après avoir accusé de dix à douze coups avec un objet émoussé. Sa mâchoire était brisée et sa pommette droite, pulvérisée.

Pendant qu'il retirait la fourche du vagin de la victime, Arnaud décrivait les blessures épouvantables dans l'enregistreur à ses côtés :

— La voûte vaginale de la victime présente des signes de pénétration causés par un objet – le manche de la fourche – qui a été introduit avec une force modérée. Le manque d'ecchymoses visibles par rapport à la blessure suggère que cela a été commis après la mort.

Le médecin secoua la tête en signe de dégoût, puis continua :

— Il y a une deuxième blessure vaginale, qui est constituée d'une abrasion rouge sur la voûte vaginale. Cette blessure a été causée par l'insertion d'un objet dur différent. Elle semble s'être produite lors d'un rapport sexuel forcé.

Il leva son regard vers Lorne avant de dire :

— Les ecchymoses sur les bras et les mains sont des blessures typiques de défense. Il existe une plaie de dix centimètres sur la poitrine. J'en saurai plus une fois qu'on aura ouvert le torse.

Arnaud recueillit des prélèvements de tous les orifices avant de faire la première incision du gigantesque Y. Les coupures commencèrent derrière les deux oreilles et descendirent en un angle de quarante-cinq degrés le long du cou. Les deux coupures se rencontraient en haut de la poitrine, où elles descendaient à la verticale vers le bassin. Il se tourna vers l'enregistreur de nouveau et dit :

— Après avoir touché le crâne, je remarque des ecchymoses sur la région occipitale gauche. Le cerveau est enflé là où il a été frappé avec un objet contondant.

La porte en plastique se ferma en claquant. Tous deux se tournèrent. Pete avait quitté la salle.

— Je ne comprendrai jamais, inspecteur, pourquoi vous l'amenez avec vous. Il n'a jamais réussi à achever une autopsie, alors que vous, que puis-je ajouter ? dit-il en la dévisageant avec admiration.

Lorne rougit. *Est-ce qu'il est en train de flirter avec moi ? Ou est-ce mon imagination fatiguée qui fait des heures supplémentaires ?*

— Disons que j'ai l'estomac bien accroché pour supporter les choses horribles de la vie, alors que... Pete n'a seulement qu'un estomac.

Elle gloussa mais se tourna vers la porte, en priant Pete qu'il revienne.

— Ah, donc vous avez un sens de l'humour, après tout. Je commençais à m'inquiéter.

— C'est plutôt extrêmement difficile de rester joviale tout le temps dans mon travail, comme dans le vôtre, j'imagine. Du moment que mon mari apprécie mon sens de l'humour, c'est tout ce qui compte.

Elle espérait qu'en parlant négligemment de Tom Arnaud réfléchirait à deux fois avant de batifoler avec elle.

Semblant comprendre son insinuation, Arnaud reprit son examen. De plus amples observations à la blessure de la poitrine indiquèrent qu'un objet pointu, sans doute un couteau, avait pénétré le péricarde à l'avant du cœur, et le légiste était certain que cette blessure s'était avérée fatale.

Lorne et le médecin laissèrent Osseux recoudre le corps. Pete était assis dans le couloir, la tête enfouie entre ses grosses cuisses. Ils passèrent devant lui et entrèrent dans le vestiaire.

— Nous avons appris aujourd'hui que le cabanon où Kim Charlton a été retrouvée avait été cambriolé il y a deux semaines de cela. Le propriétaire a trouvé une tache de sang à l'intérieur et a appelé la police. Malheureusement, un officier subalterne a mené l'enquête et n'a pas pensé faire appel à votre équipe. Pourriez-vous jeter encore un œil dans le cabanon pour moi ?

— Est-ce que le sang a été essuyé ?

— J'ai bien peur que oui. Pouvez-vous toujours faire quelque chose ?

— Je m'en charge, inspecteur. J'irai là-bas demain et nous verrons si le luminol nous montre quoi que ce soit. Ce n'est pas parce que nous ne voyons pas le sang à l'œil nu qu'il ne s'y trouve pas. J'espère que vous avez pris soin de votre collègue incompetent ? demanda Arnaud quand ils sortirent dans le couloir.

— Il ne va pas faire la même erreur deux fois, je peux vous le garantir.

— Je suis ravi de l'entendre. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai une tasse de chocolat chaud qui m'attend à la maison. Je vous appellerai dès que nous aurons du nouveau, inspecteur. Et vous, sergent, j'espère que vous vous sentirez mieux bientôt.

Il rit, ouvrit la porte de son bureau, et disparut à l'intérieur.

— Quelle tête de lard, ce type.

Pete ne prit même pas la peine de dissimuler son ressentiment envers le médecin.

— Allons. Rentrons chez nous pour dormir un peu. Tu veux pieuter chez moi ? Sinon il va falloir que je te conduise jusqu'au poste pour aller chercher ta bagnole.

— Deux nuits d'affilée à crêcher chez toi ? Les gens vont jaser.

Pete se mit à rire et lui fit un clin d'œil.

— Seulement si tu leur dis. Alors, c'est oui ou non ?

— Pourquoi pas ? On peut casser la croûte quand on arrive ?

— Une omelette, ça t'ira ?

— Ça m'a l'air parfait. Je peux honnêtement admettre que tu me gâtes trop parfois.

— Et tu ne le mérites pas après t'être dégonflé et m'avoir laissée seule là-dedans.

— Tu as peur d'être seule avec lui, vraiment ?

— Ne sois pas ridicule. Ce n'est pas ce que je voulais dire, et tu le sais. Et en plus, Osseux était là. Tu te rappelles ? Allez, monte dans la voiture, mon gros.

Pete leva les yeux au ciel quand elle l'appela de cette manière, chose dont elle avait pris l'habitude, sans raison avec son poids. Elle avait choisi ce surnom parce qu'il avait soudainement développé un grand penchant pour les grosses barres de chocolat Kit Kat.



Le lendemain matin, ils quittèrent la maison de différentes humeurs. Pete se sentait grincheux et se déplaçait comme s'il avait des douleurs à des endroits dont il ne savait même pas qu'ils existaient, surtout après avoir passé les deux dernières nuits sur un canapé inconfortable. Lorne en revanche était d'une humeur qui disait « fais gaffe où tu marches quand tu te déplaces près de moi ». Tom et elle s'étaient querellés jusqu'à trois heures du matin parce qu'il l'accusait de préférer son travail plutôt que sa famille.

L'ambiance au petit-déjeuner était plus froide que celle d'un congélateur. Lorne et Tom ne firent que s'échanger des regards coléreux pendant tout le repas.

Le mauvais temps n'égaya en rien leurs humeurs. Une pluie

torrentielle les suivit tout le long du chemin jusqu'au travail.

Pete mira le ciel qui s'assombrissait.

— Tu as un parapluie dans le coffre ?

— Ouais, mais je doute que tu vas apprécier la couleur.

— Pourquoi ? C'est un rose de gonzesse ?

— À vrai dire, il est à pois roses. Un cadeau de Charlie à Noël. Apparemment, c'est à la mode. Je te dépose le plus près possible du poste, d'accord ?

Déçu de sa décision, il marmonna quelque chose d'incohérent. Chaque fois qu'il restait à coucher chez elle, elle insistait toujours – afin d'éviter d'alimenter les rumeurs au commissariat – pour ne jamais arriver dans la même voiture au petit matin.

— Allez, descends au prochain feu rouge.

— Tu plaisantes ? Merde, on est à dix bornes du bureau.

— C'est à peine à une centaine de mètres. Le jogging, c'est bon pour la santé. Maintenant, ouste, dit-elle quand le feu devint rouge.

Lorne passa devant lui quelques secondes plus tard et klaxonna alors qu'il luttait contre le vent et la pluie. Elle regarda dans son rétroviseur et sourit quand il fit un V avec ses doigts. Il avait déjà l'air d'avoir nagé vingt longueurs d'une piscine olympique dans son pardessus trempé. Elle se raidit en pensant à leur engueulade une fois qu'il serait au bureau.

Elle acheta deux cafés au distributeur automatique, vérifia son courrier avant qu'il arrive.

Quelques minutes plus tard, elle se pinça les lèvres quand il se présenta trempé jusqu'aux os et zigzagua entre les bureaux.

— Vous avez oublié d'aller chercher votre caisse hier soir, Pete ? le taquina Mitch.

— Non !

— Avez-vous passé la nuit avec un petit ange alors ?

— Pas du tout ! Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Vous avez les mêmes fringues qu'hier et, pendant que j'y pense, l'avant-veille aussi – et votre bagnole était au parking pendant toute la nuit.

Mitch se tapota le coin du nez.

Pete grogna et jeta quelques mauvais regards autour de lui tout en se battant avec son pardessus trempé pour s'en débarrasser.

Lorne réprima un sourire quand il entra dans le bureau. Ses cheveux – du moins ce qu'il en restait – lui collaient au visage, et il laissait des traces d'eau partout sur le tapis derrière lui.

— Salut, Pete.

— Ne t'avise pas de faire des blagues sur la belle journée qui nous attend, la prévint-il, assis sur le fauteuil d'en face.

— Moi, je n'oserais jamais. Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en indiquant

de la tête le paquet dans ses mains.

— Le sergent de service a dit qu'on avait laissé ça pour toi dehors ce matin.

Il déposa la boîte d'une cinquantaine de centimètres sur son bureau.

— Je t'ai acheté un café.

Il s'assit et s'essuya le visage avec un mouchoir.

Lorne se leva, prit un couteau et coupa le ruban autour de la boîte.

— Ce doit probablement être les nouvelles cartes professionnelles que j'ai commandées le mois dernier.

— Où veux-tu que je commence aujourd'hui ?

Elle ouvrit le couvercle et retira un gros objet enveloppé dans du papier bulle. Après avoir lancé la boîte par terre, elle enfonça son couteau dans l'enveloppe sans perdre le fil de ses propos.

— Voyons ce que l'équipe a découvert après notre départ hier soir, ensuite...

Un petit ver tomba du paquet et atterrit sur son bureau. Lorne se recroquevilla, horrifiée.

Puis une forte odeur les frappa.

— Putain de merde, cria Pete en basculant presque de son fauteuil.

Lorne ouvrit son tiroir, sortit une paire de gants en latex et deux masques. Elle en jeta un à Pete, qui se hâta de se couvrir le nez.

— Laisse-moi faire, chef, dit-il en se portant volontaire, mais elle lui repoussa les mains.

— Je peux le faire moi-même. Voilà.

Après avoir arraché le papier bulle sur le dessus, elle jeta un œil à l'intérieur du paquet.

Lorne eut juste le temps d'atteindre la poubelle avant que son petit-déjeuner lui remonte à la gorge.

Pete se déplaça pour jeter un œil également, mais elle leva la main pour l'en empêcher.

— Arrête ! Je crois que c'est la tête de Belinda Greenaway.

CHAPITRE 24

Le 5 octobre 2007

Le Dr Arnaud arriva une demi-heure après l'appel de Pete.

Lorne découvrit un billet à l'intérieur de la boîte qu'elle avait jetée sur le sol. On y avait inscrit : « Voilà la pièce manquante de votre puzzle. »

Elle était en train de l'analyser quand Arnaud entra.

— Comme ça va, inspecteur ?

— Je vais bien. C'est-à-dire aussi bien que possible lorsque je dois faire face à une chose aussi macabre tôt le matin. Qu'est-ce que vous en déduisez ?

Elle lui tendit le mot.

Il enfila des gants en latex avant de le saisir.

— Curieux, n'est-ce pas ? Il me semble que ces caractères proviennent d'une vieille machine.

— Vous voulez dire d'une imprimante du genre John Bull ? J'en avais une quand j'étais gamine.

Sa voix trembla.

— Écoutez, pourquoi ne faites-vous pas une pause ? Aspergez-vous le visage avec de l'eau froide ou autre chose. Je vais être ici un bout de temps.

— Ça me semble une excellente idée, déclara Pete de la porte.

— OK, ça suffit. Laissez-moi tranquille, tous les deux. Je sais quand on est de trop. Je reviens dans dix minutes.

— Comme vous le souhaitez, inspecteur. C'est votre bureau, après tout.

Arnaud déposa son sac par terre et se dirigea vers le paquet sur le bureau.



— Bon Dieu ! Il est clair que nous n'avons pas affaire à un banal tueur, dit Pete, une tasse de café devant lui, à la cantine.

— Tu te rappelles si l'adresse était écrite à la main ? demanda Lorne, en sirotant le sien dans une tasse ébréchée.

Ses pensées se bousculaient.

Puzzle, avait mentionné le tueur, « la pièce manquante de votre puzzle ».

Jusqu'alors, toute cette foutue affaire avait été un vrai casse-tête. *Est-ce que cela veut dire que c'est la première pièce de nombreuses à venir ?* Qu'est-ce que ce gars-là est en train de cogiter ?

— Ouais, elle était écrite à l'encre noire, et sans adresse. On avait seulement marqué « Inspecteur-détective Lorne Simpkins », et dans un coin en lettres capitales, il y avait : « Personnel ».

— Va voir le sergent de service, pour qu'il nous dise où le paquet a été trouvé et à quelle heure.

— Je vérifierai les images des caméras de surveillance.

— Bonne idée. Ça va bien, toi ? Il y a mieux pour démarrer la journée, n'est-ce pas ?

— Moi ? Ouais, je vais bien. Et toi ?

— C'est quoi le vieux proverbe ? Un malheur n'arrive jamais seul. Ça nous va plutôt bien ce matin, tu ne crois pas ?

— Plutôt. Je te revois plus tard.

Il finit son café et la laissa.

Lorne traversa la salle des opérations et s'arrêta brièvement pour raconter à son équipe ce qui s'était passé. Elle les laissa spéculer sur l'événement et retourna dans son bureau. Arnaud était penché et examinait toujours la tête. Lorne se glissa derrière lui et regarda par-dessus son épaule.

Il se tourna lentement vers elle. Lorne immédiatement bondit en arrière.

— Eh bien, vous êtes du genre nerveux ?

Elle ignore son commentaire et rapidement retrouva son sang-froid, en observant la tête figée sur son bureau.

— Avez-vous trouvé quelque chose, mis à part l'évidence même, docteur ?

— J'ai bien peur qu'il s'agisse de la tête de notre première victime. Au moins, maintenant, nous pouvons l'enterrer en entier. Je suis désormais certain de la CDC.

Elle leva un sourcil interrogateur.

— CDC – cause du décès –, et j'aimerais que vous m'appeliez Jacques. D'autant plus qu'il semble que nous passons énormément de temps ensemble dernièrement.

Ses yeux brillaient, et elle ne put s'empêcher de remarquer l'expression charmante des petites rides qui apparurent aux coins de ses yeux.

— Je préférerais garder les choses à un niveau professionnel, docteur.

— Je comprends l'allusion, inspecteur.

Son visage devint sérieux, et il expliqua :

— Elle a été frappée à plusieurs reprises avec un objet contondant et subi le même genre de blessures que Kim Charlton.

— Avez-vous eu le temps de retourner au lotissement pour y jeter un œil ?

— J'étais en route lorsque votre partenaire m'a appelé. Bien entendu, je suis venu directement ici. Je vais envoyer quelqu'un là-bas plus tard pour faire les tests nécessaires. Mais maintenant, je voudrais apporter ça à mon labo illico. Je suis sûr qu'il vous tarde de vous débarrasser de cette tête et de cette puanteur. Il va falloir que vous utilisiez un autre local pendant quelques heures.

— Merci pour les conseils. Puis-je vous aider ?

— Merci. Pouvez-vous porter mon sac à la voiture, pendant que je m'occupe de la boîte ?

Ils traversèrent le couloir gris austère et arrivèrent au parking en silence. Devant la voiture, Lorne demanda :

— Quand est-ce que tous les résultats seront disponibles ? Je déteste vous presser, mais mon patron veut clore cette affaire d'ici quelques semaines.

Il lui tendit ses clés. Elle appuya sur un bouton, et le système central de verrouillage déverrouilla le coffre. Jacques déposa la boîte et son sac dedans. Lorne le suivit jusqu'à la portière du côté conducteur.

— Est-ce que votre patron a l'habitude de faire des demandes aussi farfelues ?

Elle recula quand il ouvrit sa porte et s'assit.

— Non, mais il y a des circonstances atténuantes dans ce cas. Il a ses raisons pour vouloir cette affaire réglée rapidement.

— Partagez-vous ces raisons ?

Lorne traîna des pieds et haussa les épaules.

— J'ai prêté serment. Même Pete n'est pas au courant.

— Je peux lui en parler, si vous voulez. Je peux aussi lui faire comprendre que chaque procédure et chaque test exigent des délais différents.

Arnaud lui sourit et démarra le moteur.

— Ce n'est pas la peine que vous fassiez ça. Désolée. Je pense que je vous ai donné une mauvaise impression. Ce n'est pas un ogre, loin de là, en fait. Je vais le voir maintenant et l'assurer que tout le monde est en train de faire tout son possible pour amener cette affaire à une conclusion rapide. À bientôt, docteur.

Elle referma la portière de l'élégante BMW noire coupé sport, et la voiture rugit en détalant.

Lorsque Lorne le regarda partir, une sensation méconnue l'agita au plus profond d'elle-même. *Ne sois pas ridicule, Lorne. Tu es une femme heureuse et mariée, ou pour le moins une femme mariée.*

— J'ai la cassette des caméras vidéo. Tu veux la regarder dans la

salle de conférences ? demanda Pete quand elle rejoignit l'équipe.

— Commence sans moi, Pete. Il faut que je mette le chef à jour.

— D'accord. Tracy, vous voulez m'assister ?

— Je vous retrouve là-bas. Je vais prendre quelques cafés, répondit Tracy en filant en direction de la machine.

— Tu es parfaite, fillette, le mien avec du lait et deux sucres.

Lorne et Tracy regardèrent Pete s'échapper tout de suite.

— Il veut dire qu'il suit un régime. Un sucre suffira. Merci, Tracy.

Toutes deux pouffèrent de rire en se dirigeant chacune de leur côté.

CHAPITRE 25

— Lorne, entrez. J'étais sur le point de venir vous voir. Quel était tout ce raffut tout à l'heure ? lui demanda Chalmers.

Elle partagea les détails du paquet et de son macabre contenu.

— C'est fou, cette histoire. Tenez, prenez ça.

Il lui tendit un verre à moitié plein de scotch.

— Je ne bois jamais en service, monsieur.

— Vous avez eu un trauma. Avalez tout de suite, c'est un ordre.

— Je voulais vous tenir au courant concernant les derniers développements, monsieur. Avec les deuxième et troisième victimes, nous avons trouvé des indices sur les lieux. Seulement les résultats ne seront pas disponibles avant la fin de la semaine.

Lorne avala une grande gorgée du liquide ambré et immédiatement s'étouffa.

— Est-il possible d'accélérer les choses ?

Le front du chef se plissa.

Elle ne put s'empêcher de constater combien il avait l'air fatigué. Sa peau était grise, dépourvue de vie. Il avait perdu beaucoup de poids. Elle avait été trop occupée pour s'en rendre compte avant. Les cols de sa chemise et de sa veste qui jadis lui serraient le cou étaient amples.

— Je suis désolée, monsieur, mais ce n'est pas possible. J'ai parlé avec le médecin légiste, et il m'a assuré que son équipe allait faire tout son possible pour expédier les tests, mais cela va ralentir un peu les choses, avec trois victimes et une montagne de preuves que nous essayons de relier.

— Restez à l'affût, Lorne. Par ailleurs, mon remplaçant a été nommé, ajouta-t-il tranquillement.

Abasourdie, elle secoua la tête.

— Déjà ? Et de qui s'agit-il, monsieur ?

— Personne ne veut rien divulguer pour le moment. Qui que ce soit, il ou elle prendra ses fonctions lundi.

— Ils espèrent aboutir à quoi en gardant le secret ?

Lorne but la dernière goutte de scotch. Son besoin d'en boire plus augmenta soudainement.

— Il y a trop de *je sais quelque chose que vous ne savez pas* dans nos rangs. En fait, je suis plutôt soulagé de partir, même si c'est à cause d'une maladie. Nous devons attendre pour voir qui va franchir la porte lundi matin. Le moulin à ragots a été étonnamment calme sur ce changement. D'habitude, on vous envoie une liste de dix candidats

possibles, mais pas cette fois.

— Une chose est certaine : je n'aurai pas le même rapport avec le nouveau chef qu'avec celui qui part.

Les yeux de Lorne s'humidifièrent.

— Nous allons rester en contact quand je partirai, Lorne. Vous savez que je vous considère comme une de mes filles. Tout ira pour le mieux. Je suis certain que votre volonté et votre détermination vous tireront toujours d'affaire. Il en a toujours été ainsi autrefois. Je crois me souvenir que vous et moi n'avons pas toujours été d'accord sur tout. Comme cette affaire où un travailleur social avait tué sa femme — Len Craven, c'était bien son nom ?

Elle hocha la tête.

— J'étais convaincu qu'il s'agissait d'un accident et vous avais avertie de ne pas pousser l'affaire. Heureusement que vous étiez têtue. Vous l'avez mis sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il se droguait d'une manière flagrante, si je me rappelle bien, il avait du reste accumulé des dettes énormes et avait orchestré un plan du diable pour tuer sa femme et encaisser l'assurance vie. Lorsque vous avez résolu ce cas, j'ai été obligé de ravalier ma fierté.

Il lui souriait au fur et à mesure qu'il s'en souvenait.

— Oui. Mais peu importe si nos rapports ont été tendus dans le passé, nous ne nous en voulons pas ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas, monsieur ? Dans l'ensemble, vous m'avez laissée agir généralement par instinct. D'autres auraient pu me percevoir comme un être sanguinaire. Par exemple, dans l'affaire sur laquelle nous travaillons à l'heure actuelle, Pete était persuadé qu'Oliver Greenaway avait tué sa mère et sa tante. J'étais absolument certaine que ce n'était pas le cas. Pete se plaint toujours du fait que je m'appuie trop sur mon intuition féminine, mais jusqu'à présent elle ne m'a pas encore fait faux bond.

— Je comprends tout à fait vos préoccupations. Qu'en était-il quand j'ai nommé Pete à ce poste ? Vous avez pleuré et vous l'avez maudit comme une femme possédée. Maintenant, vous pensez qu'il est la personne la plus indispensable qui soit.

— Effectivement. Tout ce que je sais, c'est que ça ne va pas être facile d'obéir aux règles du nouveau chef. *Que sera, sera*. Quoi qu'il en soit, j'en conclus qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter pour des choses indépendantes de ma volonté.

Le chef prouva à quel point il la connaissait bien en lui demandant :

— Avez-vous des problèmes avec Tom ?

Il s'étira par-dessus son bureau et posa sa main sur la sienne.

Des larmes de frustration jaillirent des yeux de Lorne. Sans les lever, elle répondit :

— Excusez-moi, monsieur. Un moment de faiblesse. Ne faites pas attention. Ce paquet m'a sûrement bouleversée plus que je le pensais.

Il lui serra la main.

— Regardez-moi, Lorne.

Elle lui obéit.

— Si vous avez envie de parler, n'importe quand, vous savez où me trouver.

Elle dégagea sa main et dit :

— Je m'en souviendrai la prochaine fois que lui et moi nous engueulerons et que je méditerai sur le sens de ma vie à trois heures du matin.

— Ah, je ne suis pas sûr que ma femme va apprécier !

Ils se sourirent tous les deux, et Lorne se leva pour sortir.

— Pensez à ce que je vous ai dit, Lorne. Ne l'oubliez jamais.

Elle hocha la tête et sortit du bureau. En se dirigeant vers la salle de conférences, dans le couloir, elle respira profondément plusieurs fois pour étouffer ses émotions jaillissantes.

CHAPITRE 26

— Alors, quoi de neuf ? demanda Lorne en entrant dans la salle des opérations.

— À 4 h 32, un suspect a délivré le colis. Regardez.

Pete hocha la tête. Tracy alluma la vidéo.

Des frissons lui parcoururent le dos quand Lorne vit un homme, vêtu de noir de la tête aux pieds, déposer le paquet sur la plus haute marche de l'escalier du commissariat. Il s'arrêta pour saluer la caméra avec arrogance, évidemment il savait que chacun de ses mouvements était enregistré. La capuche de son maillot obscurcissait son visage. Il était impossible de distinguer ses traits pendant qu'il narguait la caméra.

— Est-ce qu'il y a un moyen de savoir combien il mesure ? Ce serait un bon début.

— Je vais faire aligner quelques gars de différentes tailles, pour voir ce qu'on peut trouver. Je m'en charge tout de suite, dit Pete.

Lorne et Tracy inspectèrent la cassette, image par image, à la recherche d'un indice quelconque, qui ne révéla rien du tout, ni une bague, ni un semblant de tatouage. Rien.

Mitch débarqua dans la pièce et se jeta dans l'un des fauteuils vacants. Il posa une liste sur la table et la fit glisser vers Lorne.

— Quinze perversis sexuels habitent dans les environs de la forêt de Chelling.

— Par *perversis sexuels*, je suppose que vous voulez dire des délinquants sexuels enregistrés ? demanda-t-elle en parcourant la liste.

— En fait, ce que je veux dire, c'est qu'il y a quinze noms sur la liste, dont treize sont des délinquants sexuels et deux, des pédophiles enregistrés.

— Bon travail, Mitch. Je veux que Tracy et vous alliez rendre une petite visite à tout le monde sur la liste. Ramenez-nous tous ceux qui ont l'air louche.

Mitch était sur le point de dire quelque chose, elle leva la main pour l'en empêcher.

— Oui, je sais, ils ont tous l'air louche, mais vous voyez ce que je veux dire. Si nous commençons par emmener certains de ces salauds ici, des rumeurs circuleront. Il se pourrait que le tueur pense que le cercle se referme sur lui.

— Seulement s'il fait partie de ce groupe, madame. Qu'est-ce qu'on fait s'il ne l'est pas ? souigna Tracy.

— Alors nous serons de retour à la case de départ, dans la merde jusqu'au cou. Et sans rames.

— Molly a fait une découverte intéressante aussi.

Mitch poussa sa chaise sous la longue table et se tint derrière.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Dois-je vous l'envoyer, madame ?

— Vous ne pouvez pas me le dire ? demanda Lorne afin d'éviter une autre altercation avec le membre de son équipe qu'elle aime le moins.

— Il y a beaucoup de détails. Il vaudrait mieux qu'elle vous en parle elle-même.

— D'accord, soupira Lorne, faites-la venir.

Tracy se racla la gorge.

— Euh.... Est-ce que je peux parler honnêtement, madame ?

— Bien sûr, Tracy.

— Il s'agit de Molly, madame.

La jeune femme hésita, son regard rivé sur la table usée en chêne qui les séparait.

— Qu'en est-il de Molly ? Je sais qu'elle peut être difficile parfois, mais si elle vous a bouleversée d'une manière ou d'une autre, j'aimerais le savoir.

Le sang de Lorne commença à crépiter. *Si cette salope a fait quelque chose à mon élève préférée, je vais l'enchaîner par les mamelons.*

— On était en train de discuter l'autre jour. Je ne sais pas vraiment comment vous le dire, madame, à part l'affirmer sans détour. Elle pense que vous vous en prenez à elle.

— Moi ? Comment ça ?

— Elle admet qu'elle a un caractère récalcitrant et elle s'efforce de le contrôler. Le fait de ne pas pouvoir arranger les choses avec vous, madame, la tue. Elle n'apprécie pas cette dernière mise à pied qui lui pend au nez.

— Alors elle vous a demandé d'intervenir pour elle, c'est ça ?

— Pas du tout, madame. Je sais que je n'aurais pas dû dire quoi que ce soit. Je parle toujours trop. Moi et ma grande gueule. Elle veut trouver le bon moment pour venir vous parler, mais ces derniers temps il y a tellement de chamboulement ici, c'est difficile pour elle.

Lorne constata que Tracy était bouleversée. La pauvre fille s'est retrouvée coincée entre les deux, en essayant d'aider les parties concernées.

— Je vous reverrai plus tard. Soyez prudente là-bas.

La jeune femme avait à peine atteint la porte que Lorne l'appela.

— Tracy, merci de parler au nom de Molly.

Peut-être qu'elle avait tort à propos de Molly. Peut-être que c'était sa faute si l'agent agissait de cette manière à son égard. Des personnalités qui ne s'entendaient pas ? Pourquoi est-ce que Pete s'entendait bien

avec Molly ?

Lorne n'eut plus le temps de s'attarder sur le problème, parce que Molly entra dans la salle des opérations. D'un sourire forcé, elle l'accueillit, en espérant que cela romprait la glace entre elles.

— Salut, Molly. Mitch m'a dit que vous aviez quelque chose d'intéressant à me dire à propos de l'affaire.

Molly se tenait devant la table. Lorne tira un siège à côté d'elle et la pria de s'asseoir.

— Vous m'avez demandé de vérifier les antécédents du personnel des Greenaway. Il y a une femme de ménage et un chauffeur, une sorte d'homme à tout faire, un majordome. C'est un couple marié, M. et Mme Ron Hall. Employés par une agence, ça fait plus de dix ans qu'ils sont avec les Greenaway. L'agence a insisté pour dire qu'ils étaient tous deux des employés modèles. Quand j'ai demandé à voir leurs relevés d'emploi, la propriétaire m'a dit qu'ils avaient quitté leur poste précédent de façon nébuleuse.

— Dans la disgrâce ?

Visiblement détendue, Molly dit :

— Je pense que oui, bien qu'il n'y ait eu aucune plainte déposée contre eux. On leur a ordonné de quitter immédiatement la maison de leur employeur. La femme de l'agence devenait méfiante au fur et à mesure que je lui posais des questions. Je pense que ça vaudrait la peine de faire un suivi avec un autre appel. À mon avis, elle me cache quelque chose.

— Avez-vous envie d'aller la voir ?

— Moi ? Mais je reste toujours au bureau.

— Voici votre chance, alors. Est-ce que ça vous plairait de poursuivre vos propres pistes ? Qu'en dites-vous ? On fait une trêve ?

— Je ne demande que ça, madame. Je sais que je m'emporte facilement et je m'en excuse.

Lorne leva la main.

— Pas besoin d'en dire plus. Bienvenue à bord, Molly.

Elle lui tendit la main, et Molly s'empressa de la lui serrer.

— Je vous remercie, madame. Je suis ravie de faire partie de l'équipe de nouveau. Puis-je emmener John avec moi pour aller questionner la femme de l'agence ?

— Pourquoi pas ? Pete et moi allons inverser les rôles avec vous deux. Ça devrait être sympa.

Elle se préparait à ce que Pete lui fasse des remontrances.

— Tenez-moi au courant de vos progrès.

Lorne se rassit sur sa chaise et lâcha un énorme soupir de soulagement. Le fait de régler au moins une relation ayant mal tourné, surtout avant l'arrivée du nouveau chef dans quelques jours, la soulagea.



— Le gars mesurait environ un mètre soixante-quinze, selon les tests scientifiques que je viens de réaliser, annonça Pete fièrement quand il revint dans la salle des opérations.

— Super. Maintenant, tout ce qu'il nous reste à faire est de trouver un suspect de sa taille, et l'affaire sera résolue. Facile, ce travail de la police, n'est-ce pas ? rétorqua Lorne sarcastiquement.

— Quelqu'un t'a mis de mauvais poil ? demanda Pete, son enthousiasme écrasé.

— Excuse-moi, Pete, j'ai été injuste. J'ai fait sortir tout le monde pour la journée. Il n'y a plus que toi et moi pour répondre au téléphone et passer cette liste que j'ai préparée à la loupe.

— Ça marche pour moi. Je vais aller nous chercher des sandwichs à la cantine en premier, d'accord ?

— Tu n'oublies jamais de prendre soin de ton estomac. Que vais-je faire de toi ? Je veux le mien avec du thon et de la mayonnaise.

Il ignora sa remarque et partit.

Lorne s'assit au bureau de Tracy, elle était en train d'ajouter d'autres éléments à sa liste lorsque le téléphone sonna.

— Inspecteur Simpkins à l'appareil, que puis-je faire pour vous ?

Au début, un silence l'accueillit, puis elle entendit la voix étouffée d'un homme en arrière-fond.

— Vas-y. Dis-le. Dis-lui.

— Allô, qui est à l'appareil ? demanda Lorne.

Elle entendit une gifle et les gémissements pitoyables d'une femme.

On coupa la communication.

— Allô ? Allô ?

Écœurée, Lorne s'assit, le téléphone à la main, quand elle comprit que l'appel provenait de l'assassin. De ce qu'elle avait entendu, elle conclut qu'il avait capturé une quatrième victime. *Putain de merde !* Combien de temps leur restait-il avant que celle-ci finisse comme les autres ?

CHAPITRE 27

Lorne se secoua. Elle attrapa son téléphone et ordonna la surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre du lotissement, le seul endroit touchant probablement au moins deux des victimes. Puis elle ordonna qu'on localise tous les appels téléphoniques dans la salle des opérations. Est-ce que le tueur savait qu'elle serait au commissariat lorsqu'il a appelé ? L'observait-il à distance ? Elle courut à la fenêtre. Sur la gauche se trouvait une HLM en béton et à droite, rien d'autre qu'un terrain vague. *Ça y est, tu deviens parano.*

Pete fit irruption dans la salle, la faisant sursauter.

— Du thon à la mayo comme tu l'exigeais. Du nouveau ?

— Il vient d'appeler. Il a un autre otage.

— Merde. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Pete jeta les deux sandwichs sur son bureau.

— Justement, il n'a pas dit quoi que ce soit. Pas à moi, en tout cas. Il menaçait une femme, pour la forcer à parler, mais elle avait trop peur. Il l'a giflée et a raccroché.

— Comment savait-il que tu étais ici ?

— Je ne sais pas. Il faut regrouper l'équipe. J'ai donné l'ordre qu'on localise tous les appels entrants et qu'on surveille le lotissement. S'il ne peut pas y aller pour se débarrasser du corps, ça pourrait retarder la mort de la femme un peu plus, si c'est là qu'il les tue.

— Nous n'en savons rien pour l'instant, n'est-ce pas ? Je vais appeler Arnaud et voir s'il peut précipiter les résultats des empreintes digitales, dit Pete.

— D'accord, tu t'occupes de ça pendant que je rassemble les troupes.

Lorne sentit son cœur cogner dans sa poitrine.

Les quatre sergents se dépêchèrent de revenir. Lorne remarqua que Molly faisait la tête. Elle se dit qu'elle devait s'excuser auprès d'elle de la faire revenir au poste.

Appréciant l'explication de Lorne, Molly lui demanda :

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous aider ?

— Vous pouvez travailler avec les techniciens quand ils arriveront. Tracy, Mitch, je veux mettre en place une surveillance constante au lotissement. Des agents sont en chemin là-bas maintenant. Avez-vous envie d'être l'équipe de nuit ?

— Ça marche pour moi, dit Mitch.

— Qu'en pensez-vous, Tracy ?

— Il faut que j'appelle chez moi en premier, mais ça devrait être

possible.

— Parfait, une chose en moins à se soucier. Pendant que vous êtes ici, examinez la liste des délinquants sexuels, voyez si quelque chose de récent vous saute aux yeux et récupérez les fichiers d'empreintes digitales de tout le monde. Pete vient d'appeler Arnaud afin d'accélérer les démarches concernant les empreintes trouvées sur les lieux. Dès qu'on les recevra, on pourra commencer à faire une correspondance avec ce que vous dénicherez et nous serons sur la bonne voie, du moins je l'espère. John, fouillez dans le passé de Doreen. Elle était directrice d'école. Trouvez-moi où.

L'estomac de Lorne lui rappela que c'était l'heure du déjeuner.

— Pete, viens. Allons prendre un morceau ensemble.

Elle n'eut pas besoin de le répéter deux fois. Il sourit, ramassa les deux sandwiches qu'il avait achetés plus tôt et la suivit dans la salle de conférences.

— Quelle foutue matinée.

— Le problème, c'est que nous avons trop de pistes à suivre pour l'instant. Ce coup de fil nous a mis des bâtons dans les roues.

Lorne se frotta les tempes.

— Mal de crâne ?

— Non, merci, Pete. J'en ai déjà un, répondit-elle en lui souriant.

— Ravi de voir tu n'as pas perdu ton sens de l'humour.

— Ce n'est pas les raisons qui manquent. Je ne te cache pas que je suis plus flippée par le coup de fil que par la tête ce matin.

— Ça, c'est parce que tu te sens impuissante. Tu sais que quelque chose va arriver et tu ne peux rien y faire. Mais il n'y a pas que l'affaire qui te turlupine, n'est-ce pas ?

Il avala une grosse bouchée de son sandwich.

— Tu es extrêmement perspicace parfois, mon vieux.

Lorne lui fit un sourire éreinté.

— J'aimerais être d'accord, mais ça serait mentir. Je vous ai entendus, toi et Tom, vous engueuler pendant toute la nuit.

— Je suis désolée si on t'a empêché de dormir. Je ne sais pas ce qu'il trame ces derniers temps. Il se fout en rogne à la moindre chose.

— Écoute, surtout ne t'énerve pas.

Pete la dévisagea avec méfiance.

— C'est possible qu'il ait une liaison ?

— On parle bien de Tom ?

Elle rit, mais son sourire s'atténua quand ses craintes commencèrent à peser.

— Il t'a dit quelque chose ?

— Pourquoi diable me dirait-il quelque chose ?

— Pourquoi tu me racontes ça alors ?

— Tu dis qu'il a changé.

Il haussa les épaules.

— Tous les magazines pour femmes disent que c'est ce qui arrive quand un mec a quelque chose à cacher.

— Depuis quand tu lis des magazines féminins ? Tu te trompes. S'il a un peu changé ces derniers mois, c'est à cause de Charlie qui le fait chier en permanence. Elle devient adolescente et elle commence à nous en faire voir de toutes les couleurs. Parfois, je suis ravie que les heures supplémentaires me retiennent au boulot. Zut, je n'aurais pas dû dire ça.

— Pourquoi est-ce que tu penses que je ne me suis jamais mis en ménage, et avec des mômes en plus ? Tu as essayé de lui en parler ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Dès que j'en ai l'occasion. Il se replie sur lui-même. On va s'en sortir ; on s'en sort toujours. Mais ce n'est pas la seule chose qui me trouble. Il y a autre chose que je voudrais te dire. Seulement il faut que tu me promettes de ne rien raconter à quiconque. Je suis incapable de garder le secret plus longtemps.

— C'est pour quand ?

— Je ne suis pas enceinte, idiot.

Elle s'étouffa à la pensée.

— Chalmers m'a confié la semaine dernière qu'il partait.

— Quand ?

— Quand je suis allée le voir pour l'informer de notre livraison particulière de ce matin, il m'a dit que le nouveau chef prendra ses fonctions lundi prochain.

Lorne se dirigea vers la bonbonne d'eau dans le coin de la salle. Elle pensait qu'un verre l'aiderait à ouvrir sa gorge qui lui donnait l'impression de se fermer.

— Est-ce qu'il a dit qui va le remplacer ?

Lorne se rendit compte que son collègue n'avait pas l'air trop préoccupé par la nouvelle. Après tout, Lorne était son supérieur. Toutes les critiques provenant du nouveau chef la viseraient en premier.

— Il ne savait pas de qui il s'agissait. On dirait que ça va être quelqu'un de l'extérieur.

— Alors tu es inquiète, c'est ça ?

— Pas exactement inquiète, mais plutôt soucieuse. Le chef et moi avons une très bonne relation. Je doute que je vais pouvoir dupliquer cela avec quelqu'un d'autre. C'est comme si je te disais que je vais prendre un nouveau partenaire. Tu prendrais ça comment ?

— Heureux. Enchanté. Je danserais et sauterais de joie.

Lorne prit un air meurtri.

Pete ricana et se hâta de la rassurer.

— Je déconne. Je comprends ta réaction, mais ça ne sert à rien de te mettre dans tous tes états pour l'instant. Attends lundi. On verra bien

qui se pointe, hein ? Après tu pourras commencer à paniquer.

— Tu as raison, bien sûr. Assez avec cette morosité. Terminons nos sandwiches et puis voyons ce que nous pouvons apprendre sur cette société de taxis.

— Ça te dérange si je fais graver ça sur une plaque ? C'est rare que tu admettes que j'ai raison à propos de quelque chose.

Elle lui tira la langue, et ils attaquèrent leurs sandwiches.

CHAPITRE 28

— Tu aurais dû lui parler, à cette merveilleuse détective, quand je te l'ai dit. Maintenant, je vais devoir te punir.

Les yeux sombres et menaçants de l'homme pénétrèrent le cœur de la femme.

— Je suis désolée. J'avais tellement peur. Rappelez-la. Je vous promets que je lui parlerai cette fois-ci. Je lui dirai tout ce que vous voulez que je lui dise. Je ferai tout ce que vous voulez que je fasse. S'il vous plaît, ne me faites pas de mal. Je vous en supplie.

La femme se blottit dans un coin. Elle frissonnait du froid qui régnait dans la cellule et de ses craintes exacerbées. Ses jambes et ses bras tremblaient de douleur à cause des coups qu'il lui avait donnés. Bien qu'elle fût nue, il ne l'avait pas violée, du moins pas encore. Peut-être que le fait de prier sans cesse l'avait sauvée de ça.

— Elle nous sert à rien. Abats-la, dit sa complice en sortant de l'ombre.

La femme dénudée se mit à pleurer et enroula ses bras autour de ses jambes. Elle s'assit sur le sol froid de sa cellule et se berça.

— Je vous en prie, ne me tuez pas. Pourquoi feriez-vous cela ? Dites-moi qui vous êtes, s'il vous plaît.

— Ah, elle se souvient pas de nous. Tout comme l'autre. Aide-la à se souvenir. Punis-la jusqu'à ce qu'elle en puisse plus de supplier.

La femme bondit vers elle et lui donna un coup de pied dans la jambe, ajoutant une ecchymose aux autres.

L'homme saisit sa complice enragée et la repoussa.

— Laisse-nous une minute. Va te calmer. J'ai besoin qu'elle fasse un peu de travail pour nous avant d'en finir avec elle.

L'homme attendit que sa compagne se traîne jusqu'à l'échelle, qui craqua sous son poids, avant de fouetter la prisonnière avec sa ceinture.



Lorne et Pete passaient devant la salle des opérations lorsqu'un appel entra.

— Un moment, s'il vous plaît.

Mitch claquait des doigts pour que tout le monde le regarde. Le silence tomba dans la salle, et Lorne empoigna le téléphone le plus proche.

Mitch lui transféra l'appel, et la localisation débuta.

— Inspecteur Simpkins. À qui ai-je l'honneur ?

De nouveau, Lorne entendit une femme gémir. Un autre cri pitoyable suivit, puis la femme dit à voix basse :

— Il... il veut savoir si vous avez reçu le paquet ?

— Oui. Est-ce qu'il vous a fait mal ?

La voix de la femme chevrotait quand elle parlait.

— Je vais bien. Ils sont gentils avec moi.

Ils ? Vient-elle de dire « ils » ? Le bruit d'une claque sur la femme fit tressauter Lorne. Elle se sentit désolée pour cette victime.

— Que veulent-ils ?

— Elle demande : « Que voulez-vous ? » dit la femme.

Il y eut un moment de silence. Puis elle ajouta :

— Il veut une rétribution.

Tenant de tracer l'appel, Colin leva deux doigts en l'air.

Deux minutes de plus, et nous aurons ce salopard.

— Une rétribution pour quoi ?

— Elle veut savoir pour quoi ?

La voix terrifiée de la femme trembla pendant qu'elle était forcée d'agir en tant qu'intermédiaire entre la police et ses ravisseurs.

« Pour ceux qui ont échoué et qui continuent d'échouer », fut la réponse, après quoi ils raccrochèrent.

— Ne quittez pas ! Dites-nous où vous êtes !

Lorne implora dans le combiné, son regard cherchant une confirmation qu'on avait tracé l'appel.

Colin secoua la tête avec regret.

— Trente secondes de plus... Pourquoi n'ai-je pas pu la faire parler pendant trente secondes de plus ? se lamenta Lorne à Pete, en cognant du poing sur le bureau.

— Il n'est pas bête. Il devait savoir que nous tentions de le localiser. Ne t'en prends pas à toi-même. Au moins, nous savons que la femme est toujours en vie.

— Oui, mais pour combien de temps ? Elle a dit *qu'ils* étaient gentils avec elle. Nous sommes à la recherche de plus d'un suspect maintenant.

CHAPITRE 29

Tandis qu'ils roulaient au centre-ville, Lorne ne pouvait s'empêcher de jeter un œil dans chaque ruelle, chaque tournant, qu'ils empruntaient.

— J'aimerais qu'on arrive aux Taxis de Toni en un seul morceau, si ça te va aussi.

Pete semblait frustré.

— Ne t'inquiète pas. Mais il ne faut rien perdre de vue.

— Corrige-moi si je me trompe, mais je croyais qu'il y avait deux personnes dans cette voiture. Une qui conduit, ça c'est toi, et une qui regarde constamment aux alentours, ça c'est moi. Si tu veux échanger nos rôles, je t'y invite, mais ne te sens pas obligée d'effectuer les deux tâches à cause de moi, d'accord ?

Lorne faillit écraser un cycliste sur la route.

Pete s'empara du volant.

— Merde, à un cheveu près. Qu'est-ce que tu veux faire ? Tu veux te concentrer sur la route, ou alors tu veux qu'on change de place ?

— Je me *concentre*. Cette andouille n'a rien à faire sur cette route de toute façon. Il est temps que la mairie fasse des couloirs réservés aux bus et des pistes cyclables.

— Prends la prochaine à droite, et la société de taxis est à mi-chemin sur la gauche.

Pete secoua la tête.

L'entreprise de taxis se trouvait dans le pire des quartiers de la ville, que les habitants nommaient Squatterland, où la prostitution et la drogue faisaient partie de la vie quotidienne.

Ils entrèrent dans le bureau, l'odeur frappante d'urine et de vomi était difficile à ignorer.

— Je n'ai rien pour la prochaine demi-heure.

Une opératrice obèse trempa son biscuit au chocolat dans une tasse de liquide sombre qui était soit un thé trop infusé, soit du café très très fort.

Lorne regarda autour d'elle et grinça des dents. Comment diable quelqu'un pouvait travailler huit heures d'affilée dans un taudis pareil, elle ne parvenait pas à comprendre.

— Nous ne voulons pas un taxi. Il y a un gestionnaire ici ?

— Ne vous souciez pas du désordre. On s'habitue avec le temps. Elle est partie faire un boulot.

— Ça va lui prendre combien de temps ? demanda Pete sur le ton désagréable dont il avait tendance à avoir recours quand il ne voulait

pas séjourner dans un endroit trop longtemps.

— Je peux lui donner un coup de fil si ça vous chante. Qui la demande ?

Les deux policiers lui montrèrent leur mandat. Lorne ne put dire si la femme louchait parce qu'elle avait besoin de lunettes ou si elle prenait un air renfrogné parce qu'ils étaient flics.

— Toni, t'en as encore pour longtemps ? bafouilla l'opératrice dans le micro en face d'elle.

La voix d'une femme en colère surgit sur les ondes.

— Je prendrai autant de temps que j'en ai envie. Pourquoi ?

— Il y a deux flics, euh... des agents de police, qui veulent te voir.

— Je serai de retour dans cinq minutes.

— Ça fait longtemps que vous êtes ouverts ? demanda Pete sans dissimuler son dégoût pour les lieux.

— Quatre ans environ.

La femme sembla soulagée quand son téléphone sonna.

— Taxis de Toni... Ouais... Environ une demi-heure. Comme vous voulez.

Elle claqua le téléphone et griffonna par-dessus ce qu'elle avait déjà écrit sur un dossier.

— Il ne voulait pas attendre. Il le voulait pour hier.

Tous trois demeurèrent silencieux jusqu'au retour de Toni.

Lorne ne s'attendait pas à rencontrer une rousse magnifique. Il était dur de s'imaginer que la voix agressive qu'ils avaient entendue plus tôt provenait d'une petite femme mince, presque frêle.

Toni portait un jean blanc moulant et un maillot bleu coupé court qui accentuait ses hanches.

— C'est quoi l'urgence ?

Lorne se présenta, ainsi que Pete.

— Nous enquêtons sur un meurtre. Il y a quatre jours, Kim Charlton – qui je crois était l'une de vos clientes régulières – a appelé pour qu'un taxi vienne la chercher à la maison d'un ami. Pour une raison qu'on ignore, votre chauffeur l'a oubliée. Après avoir attendu pendant trente minutes, elle a décidé de rentrer à pied. Le problème, c'est qu'elle n'est jamais parvenue à destination. Nous aimerions parler au conducteur qui devait aller la chercher, si c'est possible.

— Est-il un suspect ?

— Nous aimerions simplement lui causer. Savez-vous qui était le chauffeur ?

— Mary, passez-moi les bordereaux de jeudi dernier, voulez-vous ?

La grosse femme grommela d'avoir à se lever de son fauteuil confortable. Elle atteignit la dernière étagère sur le mur du fond et descendit une boîte sur laquelle « Septembre » était écrit. Elle se dandina jusqu'à son bureau où elle se laissa choir sur sa chaise avec

une mine épuisée. Elle fouilla dans les bordereaux et retira ceux que sa patronne voulait voir.

— Contacte Wacko à la radio, Mary. Dis-lui de prendre sa pause.

L'opératrice avait déjà diffusé sur les ondes la présence des policiers au bureau, donc si le chauffeur n'avait rien à cacher, il viendrait. Par contre, s'il choisissait de s'enfuir, ils sauraient d'emblée qu'il était coupable de quelque chose.

— Combien de chauffeurs travaillaient cette nuit-là ?

Pete s'approcha et étudia le calendrier sur le mur.

— C'était une soirée chargée, je pense que huit des dix chauffeurs ont travaillé cette nuit-là. Les deux autres bossaient de jour.

— Avez-vous une liste des noms et adresses de tous vos employés, juste au cas où ?

— Au cas où quoi ? Je ne suis pas sûre de saisir, sergent ?

— Au cas où nous aurions besoin de leur poser quelques questions. Vous savez, pour nous aider dans nos recherches.

— Je vous la fournirai, mais n'allez pas embêter mes gars seulement pour le plaisir. Je ne veux pas les crisper.

— Mais pourquoi se crisperaient-ils ? Vous employez beaucoup d'anciens détenus, par hasard ? ajouta Pete en lorgnant Toni avec méfiance.

Elle haussa les épaules.

— Les chauffeurs sont difficiles à trouver de nos jours.

— Donc vous vous tournez vers des anciens détenus pour vous aider ?

Perplexe, Lorne regarda autour d'elle et surprit l'opératrice en train de l'observer. La façon dont la femme l'examinait l'énerva. Sa manière de la fixer était intense et au-delà du regard curieux nonchalant qu'on jette à quelqu'un qu'on vient de rencontrer.

— Ils ont fait leur temps, inspecteur. Ils ont le droit à une seconde chance dans la vie, n'est-ce pas ?

— Ça dépend du genre de crimes qu'ils ont commis. Je ne pense pas que vous ayez ce type d'informations, si ?

— Peut-être. C'est confidentiel. Le conseil municipal insiste sur le fait que les chauffeurs doivent nous informer de leurs antécédents quand ils font une demande d'emploi. C'est le conseil municipal et le Bureau des affaires criminelles qui décident s'ils reçoivent un permis ou pas. Donc, si vous avez des reproches à faire, vous devriez vous adresser à eux, et non pas à moi.

— Vous agissez comme si vous saviez que l'un de vos chauffeurs était coupable de quelque chose. Nous vous l'avons déjà dit, nous sommes ici tout simplement pour poser des questions.

— Il n'y a aucun assassin parmi mes chauffeurs, je peux vous le garantir.

Toni versa de l'eau bouillante dans une tasse.

— Êtes-vous avec ces gars vingt-quatre heures par jour et sept jours par semaine ? demanda Pete avec une note de sarcasme.

— Bien sûr que non, mais je connais ceux que j'embauche.

— Vous ne reconnaîtriez pas un tueur s'il débarquait avec une hache. Ils ne font pas de pub en se mettant un autocollant sur le front, vous savez.

— Ça suffit, Pete.

Lorne remarqua que Toni avait l'air renfrognée.

— Je suis désolée. Nous tenons à épingle le tueur avant qu'il tue quelqu'un d'autre.

— Vous voulez dire que vous faites une enquête sur plusieurs assassinats ? Mais attendez une minute... Vous êtes passés à la télévision l'autre jour. Je m'en souviens maintenant, vous cherchiez des renseignements sur le macchabée retrouvé dans la forêt.

— Oui, c'est exact. À l'heure actuelle, nous n'avons aucun moyen de savoir si les deux meurtres sont liés, d'où notre enquête. Maintenant, êtes-vous disposée à nous donner une copie des formulaires de demandes d'emploi de vos chauffeurs, ou faut-il que je revienne avec un mandat de perquisition ?

Toni soupira et se dirigea vers une filière défoncée.

La porte d'entrée s'ouvrit. Un homme d'un mètre quatre-vingt, d'une trentaine d'années, et qui avait grand besoin de se faire couper les cheveux et de se raser, entra.

— Wacko, voici l'inspecteur Simpkins et le sergent Childs. Ils voudraient te dire deux mots, dit Toni pendant qu'il s'affaissa dans l'un des fauteuils vacants.

— Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Lorne se pinça le nez, l'odeur putride du bureau lui piquait les narines.

— Rien pour l'instant en ce qui nous concerne. Jeudi dernier, vous étiez censé prendre Mlle Charlton, à vingt-trois heures, à la maison de son ami située sur la route de Hill Bank. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Vous croyez que je me souviens de chaque trajet que j'effectue ? J'ai probablement ramassé environ cinq cents clients entre jeudi dernier et aujourd'hui. Laissez-moi réfléchir une minute.

Toni donna au chauffeur les bordereaux. Il les parcourut en fronçant les sourcils alors qu'il tentait de se rappeler ce qui était survenu cette soirée-là.

— Ça y est. J'avais un clodo ivre mort dans la voiture dont je ne parvenais pas à me débarrasser. J'étais sur le point de le faire sortir de force quand il a vomi partout. J'ai dû nettoyer tout le bordel avant qu'un autre voyageur puisse monter.

— Avez-vous parlé à quelqu'un de ce qui s'était passé ?

Lorne examina l'opératrice qui faisait semblant d'être affairée tout en écoutant leur conversation.

— Ouais, je l'ai transmis par radio, seulement les autres chauffeurs étaient trop occupés à couvrir leur secteur.

— Où avez-vous nettoyé votre voiture ?

Pete avait son carnet et un stylo en main.

— Il y a un garage dans la rue Rosyard. Je suis arrivé là vers 22 h 55. J'ai nettoyé l'intérieur et après je suis passé par la maison de l'ami de la jeune fille vers 23 h 30. Le gars a dit que ma cliente en avait eu assez d'attendre et avait décidé de rentrer en marchant. Cela m'a mis en colère sur le coup, mais je crois que j'aurais fait la même chose si j'avais été à sa place, leur dit Wacko en plaçant sa cheville sur son autre genou.

Lorne lui jeta un regard critique et décida qu'il lui semblait assez inoffensif. Il n'avait pas eu l'air anxieux ou nerveux au cours de leur interrogatoire.

— L'avez-vous cherchée ?

— J'aurais dû ?

— Vous avez pris la peine de vous présenter pour la course, même si vous aviez plus d'une demi-heure de retard. Vous auriez pu tenter de la chercher sur le chemin du retour, expliqua Lorne.

— Il se trouve que j'ai regardé un moment dans les rues près de la maison de son compagnon, mais j'ai vite abandonné. J'ai pensé qu'elle était déjà rentrée chez elle vu mon arrivée tardive. C'était seulement à quelques kilomètres de sa maison. J'ai donc transmis par radio que le client ne s'était pas présenté, et on m'a donné une autre course.

— Qui était l'opérateur ce soir-là ?

— N'était-ce pas vous, Mary ? lui lança Wacko.

Mary rougit avant de répondre :

— C'était moi quoi ?

Comme si elle ne savait pas de quoi il parlait.

Lorne se doutait de quelque chose et elle examina la femme avec des yeux neufs.

— Vous étiez à la radio jeudi soir dernier, broncha Wacko, agacé.

— Ouais, j'étais de garde. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Lorne sentit une haine sous-jacente entre eux.

— Avez-vous envoyé un autre taxi pour récupérer la fille ?

— Il vient de vous dire que tous les autres chauffeurs étaient occupés. Je n'avais personne d'autre à envoyer.

Mary triturait un tas de trombones sur le bureau.

Elle avait écouté toute leur conversation, finalement.

— Ce n'est pas bon pour les affaires de laisser une cliente régulière patienter comme ça, commenta Pete en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas ma faute si elle appelle un taxi aux heures de pointe. Nous sommes toujours très occupés quand les pubs ferment. Toutes les entreprises de taxis le sont.

— Combien de temps prend un trajet moyen ? demanda Lorne à Wacko.

— Qu'est-ce que j'en sais ? En général, les courses sont plus courtes à cette heure de la nuit. Mais un trajet maximum serait d'environ vingt minutes.

Toni remis à Lorne les copies des formulaires de demandes d'emploi, et l'inspecteur décida d'en rester là avec ses questions.

— Merci. Nous vous les rendrons dès que possible.

— Attendez une minute, les interpella Wacko alors qu'ils se dirigeaient vers la porte. Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez demandé tout ça.

— Désolé, un oubli de ma part. La jeune fille que vous auriez dû récupérer jeudi dernier a été retrouvée morte hier. Elle n'est jamais arrivée chez elle ce soir-là. Même si sa maison ne se trouvait qu'à quelques kilomètres.

— Bon Dieu ! C'était une brave fille. Je l'ai prise à plusieurs reprises avant. Elle me disait qu'elle voulait devenir mannequin. Nous avions l'habitude de rire. Elle posait même à l'arrière de ma voiture. Elle s'assoyait toujours au milieu de la banquette. Elle voulait s'assurer qu'elle était le centre d'attention dans mon rétroviseur. Elle faisait la moue et elle posait. Ça me faisait rigoler, je n'en pensais trop rien. C'était une môme, après tout.

Lorne et Pete partirent. Quand ils arrivèrent à la voiture, Pete demanda :

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je ne sais pas vraiment. Il y a quelque chose qui cloche avec cette opératrice. Qu'est-ce que tu penses d'elle ?

— Tu veux dire en dehors de sa taille d'hippopotame ? J'ai eu l'impression qu'elle ne pouvait pas piffer Wacko. À part ça, elle avait l'air correct.

— Rentrons et lisons les formulaires. Voyons ce que nous pouvons découvrir.

CHAPITRE 30

— Ce mec a passé sa vie à entrer et sortir de prison. Il doit connaître le système par cœur, et mieux que quiconque, parce qu'il commet des infractions mineures qui entraînent des peines minimales, dit Pete au fur et mesure qu'ils lisaient les formulaires de demandes d'emploi que Toni leur avait donnés.

— Ou il demande de l'aide, ou il préfère la bouffe en prison plus que ses talents culinaires.

— Ce n'est pas une excuse. Il pourrait appeler tous les soirs pour un repas à emporter comme je le fais.

— Peut-être que son désir de rester mince est plus grand que le tien. Dis-moi, Pete, est-ce que tu as déjà fourré un légume dans ta bouche ?

— Tu as déjà entendu parler du saag aloo ?

Elle ne put s'empêcher de se moquer et dit :

— C'est contagieux ?

— En as-tu déjà entendu parler ?

— Non, je ne peux pas dire ce que c'est.

Le sourcil gauche de Lorne s'accentua.

— Ce sont des épinards avec des pommes de terre. Ce n'est pas des légumes, ça ? J'en achète un petit plat chaque fois que je me tape un poulet korma.

— Je voulais dire des légumes frais, non pas des légumes qu'on a fait frire et qui nagent dans la graisse.

— Les légumes sont des légumes, peu importe comment on les prépare.

— Comme tu veux. Acceptons le fait que nous ne sommes pas d'accord sur ce point. Toni emploie dix chauffeurs. Un aperçu rapide des documents nous révèle que huit d'entre eux sont d'anciens détenus. Ce n'est pas un taux qui me rendrait heureuse si j'étais l'employeur.

— Oui, nous en avons pour tous les goûts. Ça va des cambriolages aux délits sexuels. Les peines vont de trois à dix ans, et les hommes sont tous nets. Je ne voudrais pas qu'un délinquant sexuel prenne soin de mon enfant, peu importe quand son crime a été commis. Qu'est-ce qu'on fait de tout ça ?

— Quelle heure est-il maintenant ? Cinq heures et demie. Je parie que la plupart de ces gars seront de service ce soir, donc il n'y a aucune raison de les appeler maintenant. Laissons ça jusqu'à demain matin.

— Et pour la femme disparue ?

Pete ferma le dossier et le plaça sur le bureau.

— Je ne vois vraiment pas ce que nous pourrions faire d'autre ce soir. Tracy et Mitch vont couvrir le lotissement cette nuit. Nous ignorons où notre homme est susceptible de l'amener, pas vrai ?

Un coup à la porte les interrompit, et Tracy passa la tête dans le cadre.

— Désolée de vous interrompre, madame.

— Venez, Tracy. Prenez un siège.

— J'espère que cela ne vous dérange pas, mais j'ai pris la liberté d'apporter la bande sonore de l'appel du tueur chez un de mes amis. Il analyse les bruits de fond et peut déduire énormément de choses.

— Mais comment c'est possible ? dit Pete.

— Il fait tout par ordinateur. Il peut détecter le moindre bruit. Si quelqu'un fait tomber une épingle dans une chambre, il le saura. Bref, il a joué la bande telle quelle, avec les voix, puis il les a retirées, et il a découvert des données intéressantes. Il y avait de l'écho, comme si la conversation avait lieu dans une salle sans tapis. Il a comparé les données avec d'autres enregistrements, et il croit que les murs de la pièce étaient nus, sans papier peint ou plaques de plâtre.

Pete demeura bouche bée.

— Mon Dieu ! Comment diable peut-il dire cela ?

Tracy eut un rictus, elle était visiblement dans son élément, et elle reprit :

— Si les murs sont nus, le bruit rebondit dessus. Par contre, s'il y a du papier ou une couverture, le son est absorbé par le revêtement. Il a trouvé que les murs contenaient une certaine quantité d'humidité, aussi.

Ce fut au tour de Lorne d'être étonnée par ce que Tracy leur disait.

— Il peut dire tout cela uniquement en écoutant une cassette ?

— Mon ami est un peu fou d'informatique. Il a comparé notre bande sonore à des centaines auxquelles il a accès. Il croit que l'appel provenait d'une cave. Ce n'est pas tout. Une autre chose l'a frappé à l'écoute. En arrière-fond, il a entendu un train, le grondement d'un train circulant sur une voie. Et plusieurs objets dans la cave paraissaient cliqueter avec les vibrations. Donc la voie ferrée doit se trouver relativement proche de la maison.

— Attrapez-moi une carte de la région, Tracy.

Quelques instants plus tard, Tracy revint avec une carte et l'étala sur le bureau.

— La forêt est ici. Il n'y a pas de réseau ferroviaire près de là, dit Lorne.

— Et le lotissement se trouve ici. Une ligne le longe, mais les ravisseurs ne peuvent pas être là, parce que des agents s'y trouvent en

ce moment, et l'équipe médico-légale est entrée et sortie de là toute la journée, ajouta Pete en désignant la carte.

— Emmenez-moi tout le monde ici, Tracy, je vous prie !

Quelques secondes plus tard, six policiers de plus se réunirent autour de la table et se penchèrent sur la carte.

— Est-ce que quelqu'un sait où il y a des maisons avec une cave dans cette zone ? demanda Lorne.

— Ma mère en a une. Elle vit à la périphérie de la ville.

Molly souligna une route sur la droite de la carte.

— Ça ne marche pas. Il n'y a aucune voie ferrée dans le voisinage. Qui d'autre ?

— Un de mes amis vit ici. La maison a une petite cave, mais elle est condamnée. Je ne sais même pas si elle est grande ou petite.

John montra un autre chemin, où une voie ferrée longeait directement l'arrière des maisons.

— Victoire ! cria Pete.

— Pas si vite, ajouta Lorne.

— Nous devons étudier la carte en détail et avec soin. Nous ne pouvons pas tout miser là-dessus. Laissons tomber pour ce soir. Demain, première chose, je veux que Molly et John aillent à l'hôtel de ville pour voir combien de maisons dans la région correspondent à cette description. Certaines d'entre elles pourraient avoir été rénovées récemment.

— Nous irons là-bas d'abord, puis nous passerons par l'agence, pour voir ce que nous pouvons trouver sur les Hall, dit Molly.

Lorne hocha la tête et tourna son attention vers Tracy et Mitch.

— Êtes-vous sûrs que ça ira, tous les deux, la surveillance du lotissement ce soir ? Cachez la voiture. Au moindre truc suspect, appelez du renfort immédiatement, d'accord ?

— Oui, madame. À quelle heure devons-nous faire notre rapport ? dit Mitch.

— Je serai ici à partir de sept heures. Dès qu'il fera jour, donnez-moi votre compte rendu avant de rentrer chez vous pour dormir un peu.

Le groupe se dispersa et laissa Lorne et Pete devant la carte.

— Avec toutes les pistes que nous avons maintenant, patron, tu ne penses pas que nous devrions embaucher du personnel supplémentaire pour l'enquête ?

— Réduction budgétaire, Pete, ils ne vont pas nous le permettre. Nous allons devoir faire de notre mieux. Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi ? Tu as l'air crevé. Une nuit dans ton lit te fera énormément de bien. Je sais dans quel état je serais si j'avais passé deux nuits d'affilée sur mon canapé.

Pete s'étira pour se détendre le dos comme s'il venait de se rappeler combien il avait souffert ces dernières nuits.

— Je vais suivre tes conseils. On arrête pour aujourd'hui ?

— Je vais passer quelques appels avant de rentrer à la maison.

Après que Pete fut parti, Lorne téléphona chez elle.

— Salut, Tom. C'est moi.

— Ne me dis pas que tu vas travailler tard ce soir !

— Tom, s'il te plaît, ne recommence pas. Charlie est là ?

— Non.

— Ah bon. Où est-elle ?

— Sa grand-mère est venue la chercher pour la nuit, afin que nous puissions avoir un peu de temps ensemble. Si j'avais su, je lui aurais dit de ne pas se déranger.

— Je suis désolée, mon chéri. Il n'y a aucun moyen que je puisse me libérer maintenant. J'ai beaucoup trop de travail.

— Apprends à déléguer !

Elle pouvait l'imaginer en train de crier, les dents serrées. Plutôt que d'admettre qu'elle avait renvoyé toute son équipe pour la soirée, elle dit :

— On est tous super occupés à suivre des pistes. Je serai à la maison dès que je pourrai. Je te le promets.

— Ne t'embête pas pour moi. Je vais sortir avec mes potes. On se reverra quand on se reverra.

Il raccrocha.

Elle reposa le combiné et resta assise pendant quelques minutes, sa tête dans les mains. Son mariage était un vrai gâchis, et elle n'avait pas la moindre idée de comment l'arranger.

Le téléphone la fit sursauter.

— Allô, inspecteur Simpkins. Que puis-je faire pour vous ?

— Inspecteur, *comment allez-vous* ?

Cet accent français était reconnaissable entre tous, et il lui donna des frissons dans tout le corps.

— Docteur Arnaud. Que puis-je faire pour vous ?

— Jacques, lui rappela-t-il. J'ai trouvé une empreinte sur la lettre. Elle correspond à une que nous avons trouvée chez Doreen Nicholls. Malheureusement, je ne peux pas identifier l'auteur.

— Je peux venir vous voir brièvement ?

— Maintenant ?

— Si ça ne vous dérange pas ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai rien de mieux à faire. Avez-vous mangé ?

— Il est hors de question que je mange dans une morgue. Je prendrai quelque chose plus tard.

— Comme vous voulez, inspecteur. À tout de suite.

Après avoir raccroché, Lorne dénicha le fichier des délinquants sexuels et des pédophiles. Elle le fourra dans son sac à main et partit à la morgue.

Quand elle arriva au parking, Jacques Arnaud l'attendait à l'entrée.

Lorne se sentit mal à l'aise. Il braqua son regard sur elle et chacun de ses mouvements. Quand elle se trouva à quelques mètres de lui, ses yeux se posèrent sur son visage. Elle essaya de soutenir son regard, mais ses nerfs l'abandonnèrent. Elle se mit à rire timidement.

— Je ne m'attendais pas à un comité d'accueil.

— Je voulais un peu d'air frais. De plus, les portes sont verrouillées à dix-huit heures, donc il fallait que je descende et vous ouvre la porte de toute façon. Vous avez l'air fatigué, inspecteur.

Il la soulagea de son porte-documents. Ce geste galant inattendu la surprit.

— Ça a été une journée d'enfer. Mon second souffle va revenir à tout moment.

— Je n'ai jamais entendu cette expression auparavant. Pourriez-vous me dire ce que ça signifie ?

— Pardon. Cela signifie qu'après un peu de repos je vais retrouver mes forces pour achever le reste de la journée. Du moins, j'espère que ce sera le cas.

Ils atteignirent le bureau d'Arnaud.

Il lui indiqua une chaise en cuir souple qu'il avait mise à côté de la sienne.

— S'il vous plaît, faites comme chez vous.

Ils n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, et la sensation qu'elle avait éprouvée plus tôt, quand elle l'avait regardé partir en voiture, revint avec force. Lorne ramassa le fichier. Sa main tremblante l'agaça. Elle reposa le document avant que Jacques le remarquât.

Elle garda son regard rivé dessus.

— Vous avez dit que vous aviez trouvé une empreinte sur la lettre. J'ai apporté un fichier de suspects. Nous pouvons peut-être l'écumer ensemble pour voir si nous trouvons quelqu'un qui correspond.

Jacques sourit.

— Pourquoi avez-vous peur de moi, inspecteur ?

Ses joues s'empourprèrent, et pendant un moment elle ne trouva rien à dire. Elle se leva et se dirigea vers la fenêtre. Elle pouvait sentir ses yeux la fouiller. Telle une adolescente, elle lutta pour trouver les mots justes. Ses tempes battaient, et elle voulut s'enfuir. Mais où, et pourquoi en éprouvait-elle le besoin ?

Lorne respira profondément à plusieurs reprises et se retourna lentement vers Arnaud. En se concentrant sur les étagères derrière lui, elle lui demanda :

— Pourquoi devrais-je avoir peur de vous, docteur ?

— Ah, c'est une réponse typique d'un détective, de répondre à une question par une autre question. J'ai posé la mienne en premier.

Son sourire ne s'atténuait pas.

— Je n'ai pas peur de vous, seulement de cet environnement.

Elle retourna à sa place.

— Je trouve cela difficile à croire, inspecteur. Vous êtes habituellement solide et à l'aise dans la morgue, contrairement à votre partenaire.

— Peut-être que je me sens un peu nerveuse en ce moment. Je vous ai déjà dit que j'avais eu une journée d'enfer.

Son sourire s'effaça, et son ton devint plus compréhensif.

— Cela a dû être effroyable de recevoir d'abord cette tête ce matin, puis l'appel d'un meurtrier cet après-midi.

— En fait, j'ai eu deux appels cet après-midi. Dans les deux cas, j'ai parlé à une femme dont la vie était en danger, et je n'ai rien pu faire.

— Je vois. Je n'étais au courant que d'un seul appel. Qu'est-ce qu'elle a dit, cette femme ?

Il posa ses coudes sur le bureau et la regarda.

— Son ravisseur lui disait ce qu'il fallait dire. Quand j'ai demandé ce qu'il voulait, il a répondu, par l'intermédiaire de la femme, qu'il désirait une rétribution. Pour quoi ? Je n'en ai aucune idée. La femme a laissé échapper qu'il y avait d'autres personnes impliquées dans son enlèvement, et pour cela elle a reçu une baffe.

— Pourquoi prenez-vous cette affaire à cœur, inspecteur ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que j'ai une dette envers Doreen Nicholls. Elle me fendait le cœur. C'était comme si on se connaissait depuis des années. C'était une femme très perspicace, et je ne peux m'empêcher de penser que je l'ai laissée tomber. Cela vous semble étrange ?

Elle le regarda droit dans les yeux pour la première fois depuis son arrivée.

— Pas du tout. En tant que médecin légiste, je suis censé me distancer des personnes qui se trouvent sur la table devant moi. Mais une fois que je leur ouvre les tripes, je me sens responsable d'elles. Je leur dois le droit d'être entendues dans la mort. On les appelle les « témoins silencieux », et c'est vrai. Je crois qu'une autorité supérieure m'a béni avec une habileté à voir au-delà des apparences. Je lutte implacablement afin de faire justice aux témoins silencieux, et parfois – pas très souvent, je l'avoue – j'échoue et me sens comme vous maintenant. Alors je me réprimande et me force à me battre encore plus pour les victimes.

— Cette affaire me semble tellement au-dessus de ma compréhension en ce moment, admit Lorne, elle-même surprise.

— Pourtant vous êtes d'ordinaire une policière très efficace. Posez-vous cette question : qu'est-ce qui est si différent dans cette affaire qui vous donne du mal à faire face ?

— C'est tout à fait ça. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Normalement, je dis que ceci ne va pas ou que cela ne marche pas, mais en ce moment je suis incapable de le faire.

Elle se laissa choir sur la chaise, se pencha en avant, et se frappa le front à deux reprises avec le dos de la main, avant que Jacques ne lui agrippât le poignet, l'empêchant ainsi de le faire une troisième fois.

— Je vous en prie, ne vous punissez pas de cette manière. Il y a d'autres façons de faire face aux choses, je vous le promets.

— Je crois que je vous préfère en Mr Hyde. Au moins, je savais où j'en étais. Vous me confondez avec votre gentillesse.

— Ça peut s'arranger. Je peux changer juste comme ça, dit-il en claquant des doigts. Inspecteur, pardonnez-moi de vous le demander, mais avez-vous des problèmes chez vous ?

Ses préoccupations semblaient sincères.

Elle n'eut pas l'impression qu'il s'immisçait dans sa vie personnelle, alors elle n'essaya pas de dissimuler.

— Les choses pourraient être mieux, je l'avoue. Tout le monde a des problèmes dans sa vie privée, mais cela ne devrait pas nuire à la capacité d'effectuer le travail comme il faut.

— Je suis d'accord, mais de toute évidence ce n'est pas le cas. Votre mari, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— C'est un homme au foyer.

— Ah, c'est une espèce de mâles qui sont très étrangers aux Français. Combien d'enfants avez-vous ?

— Seulement un. Une fille. Charlie, douze ans.

— Est-ce que ça se pourrait que votre mari se rebelle contre le fait qu'il est attaché à un tablier toute la journée ? N'est-ce pas ainsi que vous le dites ?

Elle pouffa de rire.

— En quelque sorte... mais je comprends ce que vous voulez dire.

— Il n'est pas rare pour les hommes de changer d'avis. Ce n'est pas seulement le domaine des femmes, vous savez.

Son sourire revint, et bien que leur conversation eût commencé sur un ton grave, elle risquait maintenant de tomber dans l'exploration plus légère du rôle des genres à la maison.

— Donc il repasse, ramasse la poussière, passe l'aspirateur et fait la cuisine ?

— En effet, et c'est moi qui bosse douze, quatorze, et parfois même seize heures par jour.

— Pas étonnant que rien ne marche entre vous. Il n'y a aucun temps pour *l'amour*.

La façon dont sa langue s'attarda sur le mot *amour* fit monter le pouls de Lorne, ce qui la fit paniquer à nouveau. Pourquoi diable était-elle en train de divulguer de telles informations intimes à un

étranger, aussi bel homme soit-il ?

— Je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas d'amour dans notre mariage...

— Ah, il peut y avoir de l'amour, mais y a-t-il de la passion variée ?

— Ça vous dérange si on parle d'autre chose ? Je me sens un peu mal à l'aise sur le sujet.

— C'est là où les Français et les Britanniques sont si différents. Vous autres, Britanniques, vous traitez l'amour comme si cela devait être caché, confiné dans une chambre à coucher. Alors que nous, Français, nous aimons montrer au monde la passion que nous avons.

Il fit un grand geste dramatique avec son bras, mais fut interrompu dans sa performance spectaculaire par la sonnette au bout du couloir.

— Excusez-moi un instant, inspecteur.

— Je m'appelle Lorne.

Il revint dans le bureau avec un sac en papier brun dégageant un arôme très caractéristique.

— J'espère que vous aimez la cuisine chinoise, Lorne ? demanda-t-il, en employant son prénom pour la première fois.

Elle en aima la sonorité avec son accent français.

— Vous n'auriez pas dû. J'allais acheter quelque chose en rentrant.

Elle se sentait décontractée pour la première fois, en dépit de leur conversation tendue.

— Couteau et fourchette ou baguettes ?

Jacques ouvrit un tiroir de son bureau.

— Couteau et fourchette. Je ne sais pas me servir de baguettes.

— Ça serait amusant de vous l'enseigner.

Il ôta les couvercles un par un des trois récipients, l'arôme de chaque plat somptueux envahit l'air. *Porc, sauce aigre-douce, chop suey de poulet et gambas avec nouilles*. Tous ses plats préférés. Elle était au paradis des gourmets.

— Je vous en prie, comme le disent les Britanniques : *Tuck in !*³

— Vous avez des couverts mais pas d'assiettes. Comme c'est étrange.

— C'est plus intime de cette façon. Tenez.

Elle leva les yeux pour se retrouver face à une grosse crevette, suspendue entre des baguettes, à quelques centimètres de sa bouche.

— Je ne peux fourrer tout ça dans ma bouche, objecta-t-elle en riant.

— Il y a une réponse à cela, et si je n'étais pas un gentleman, je vous la donnerais !

— Y a-t-il une Mme Arnaud ? déclara-t-elle entre deux bouchées sans pouvoir s'en empêcher.

— Non, je suis le genre de personne qui pense que les engagements sacrés sont bons pour les hôpitaux psychiatriques. J'ai eu beaucoup d'aventures pourtant. Oh, je vois que je vous embarrasse de nouveau.

— Pas du tout. Je trouve cela très rafraîchissant d'avoir une conversation si franche, même si c'est avec un étranger d'une autre

culture. Ça vous dérange si je vous pose une question personnelle ?

Elle jouait avec sa nourriture.

Jacques sourit et haussa ses sourcils.

— Une autre ? Allez-y, je peux toujours refuser d'y répondre si elle ne me plaît pas.

— Y a-t-il une grande différence entre les femmes françaises et les femmes britanniques ?

— Vous sous-entendez que j'ai invité des femmes britanniques dans mon lit.

— Ce n'est pas le cas ? le relança Lorne.

— Ça fait plus de douze ans que je vis et travaille ici, ça serait idiot de ma part de le nier. Nous avons tous besoin de se satisfaire de temps à autre. J'ai eu deux maîtresses britanniques, mais elles étaient si différentes. Ça me serait impossible de les comparer aux femmes françaises. Avez-vous déjà eu un amant étranger, Lorne ?

— Jamais.

Elle avala difficilement.

— Disons que l'occasion ne s'est jamais présentée.

— C'est une honte, parce que, selon ce que j'ai entendu dire des hommes britanniques, un rapport moyen ne dure qu'environ cinq minutes. Je trouve ces statistiques incroyables.

Il éclate de rire et secoua la tête.

Elle était complètement intriguée et elle lui posa la question qui coulait de source.

— Alors combien de temps vous faut-il pour satisfaire une femme, Jacques ?

Il sourit en jetant les cartons vides à la poubelle, derrière lui, après quoi il fit demi-tour et la fixa dans les yeux.

— Dans ma jeunesse, l'amour ressemblait à des séances de marathon. Elles duraient de deux à trois heures.

Lorne eut le souffle coupé, ce qui le fit rire.

— J'ai bien dit dans ma jeunesse. Maintenant, une session consisterait en au moins une heure de préliminaires, suivie par trente minutes d'amour intense.

Elle respirait plus fort maintenant.

— Vous me faites marcher ?

— Pourquoi je ferais ça ? Si vous n'étiez pas mariée, je prendrais un énorme plaisir à vous le prouver.

— C'est une bonne chose que je sois mariée alors. Six minutes, c'est le marathon à la maison. Dieu sait dans quel état je serais après une demi-heure. Je ne pourrais probablement plus marcher pendant une semaine.

Ils rirent tous les deux, puis Jacques dit :

— Vous avez un beau sourire, Lorne, vous devriez le montrer plus

souvent.

— Ce n'est pas comme si j'avais un boulot qui exige que je me promène comme le chat du Cheshire toute la journée.

Elle pesa ses propos.

— Bon, je ferais mieux de retourner au poste.

Une déception s'empara d'elle. Malgré ses réserves initiales, elle avait aimé être en sa présence.

— Vous ne rentrez pas chez vous ?

— Il me reste beaucoup d'appels à passer, et Tom sort avec ses amis ce soir. Il profite que Charlie soit chez sa grand-mère pour la nuit. Je n'ai donc aucune raison de rentrer tôt chez moi.

— Je n'ai rien prévu. Peut-être que je peux vous tenir compagnie.

— C'est gentil, mais ce n'est pas nécessaire.

Elle prit son porte-documents et son fichier et se dirigea vers la porte.

— Deux têtes valent mieux qu'une. Je peux jeter un œil sur l'affaire avec un nouvel angle. Vraiment, ça ne me dérange pas.

Il la regarda avec des yeux de chien battu, auxquels elle trouva bien difficile de résister.

— OK, OK. Pourquoi n'amenez-vous pas les rapports d'autopsie, que nous éplucherons ensemble aussi ? Jacques, merci pour votre oreille amicale, et pour le dîner très agréable.

— Tout le plaisir était pour moi. La prochaine fois que vous vous sentirez un peu perdue, n'hésitez pas à passer. Et je le promets, Mr Hyde ne reviendra plus lorsque nous serons sur les mêmes lieux d'un crime.

CHAPITRE 31

— Lorne... Chérie... Réveillez-vous. Il est six heures quarante-cinq...

La voix semblait lointaine et vaguement reconnaissable.

Lorne se trouvait dans un rêve merveilleux, dans un endroit inconnu et lointain. Elle s'étira les bras au-dessus de sa tête et poussa un cri.

— Aïe ! Je pense que je me suis étiré un muscle dans le cou.

— Ça ne me surprend pas. Ça vous apprendra à ne plus vous endormir sur votre bureau.

Jacques lui sourit.

— Quelle heure est-il ?

Elle regarda sa montre, mais sa vision prenait du temps à s'adapter au réveil. Ses cheveux étaient hirsutes et ses vêtements, couverts de plis. Elle se sentit – et sans aucun doute l'était – affreuse.

— Je répète : il est six heures quarante-cinq. Je ferais mieux d'y aller.

— Oui, c'est une bonne idée, avant que mon équipe revienne. Dieu, je dois avoir l'air misérable.

— Ne dites pas de bêtises. Vous êtes très belle, comme d'habitude.

— Je pense que vos mensonges français sont très admirables. Comment ça se fait que vous ayez toujours l'air aussi beau ?

— Ça doit provenir de mes superbes gènes français. Je m'en vais. Je vous appellerai cet après-midi.

À sa grande surprise, il se pencha et lui posa un baiser sur la joue, puis déguerpit.

Lorne le regarda s'éloigner pour la deuxième fois en deux jours et trouva difficile d'empêcher les larmes qui lui montèrent aux yeux de couler. Un sentiment d'abandon saisit son corps et son âme. Elle craignait de perdre lentement la tête et se sentait impuissante face à ce phénomène.

Lorne et Jacques avaient accompli beaucoup de tâches ensemble pendant la nuit. Après avoir observé et pris des notes sur la technique de Lorne au téléphone, Jacques offrit de l'aider à passer la liste des jardiniers du lotissement en revue. Quand onze heures sonnèrent, Lorne estima qu'il était trop tard pour téléphoner aux témoins éventuels. Ils tournèrent leur attention sur les rapports d'autopsie. Ils passèrent chaque compte rendu au peigne fin, contestant chaque détail important ou pas. Ils comparèrent avec grand soin les empreintes digitales qui ne menèrent à rien.

Au fur et à mesure, Lorne était devenue plus à l'aise en sa

compagnie, chose qu'elle n'aurait jamais pu s'imaginer seulement quelques jours auparavant. Ils avaient cultivé une amitié qui allait bien au-delà d'une simple relation entre collègues de travail.

Ils riaient, flirtaient, et même s'endormaient ensemble, mais ils connaissaient tous deux les règles. Lorne était mariée et déterminée à le rester, bien que la tentation la tiraillât. Elle percevait sa nouvelle amitié comme la seule chose positive qui ressortait de cette chasse aux tueurs. Elle ne doutait plus de ses compétences dans l'affaire – Jacques lui avait fait remarquer que les indices étaient rares et éparpillés.

Elle fouilla dans un tiroir et trouva un maillot et la culotte propres qu'elle gardait en secret pour les urgences. Elle se dirigea vers la salle de gym au sous-sol, où elle prit une douche rapide, enfila ses nouveaux vêtements, et se sécha les cheveux sous le sèche-mains dans les toilettes des femmes. Heureusement, elle n'était pas le genre de femmes qui misait tout sur le maquillage pour avoir l'air plus jolie. Un peu de gloss sur les lèvres, et elle était fin prête pour une journée dans l'exercice de ses fonctions.

Lorne entendit des voix quand elle s'approcha de la salle des opérations. Un coup de brosse final sur son costume, et personne ne remarquerait qu'elle avait passé la nuit au poste.

— On a complètement perdu notre temps, patron, disait Mitch à Pete au moment où elle entra dans la salle.

Lorne informa la petite troupe :

— J'ai appelé la plupart des jardiniers hier soir. Aucun d'eux n'a vu quelqu'un de suspect traîner dans les alentours ces derniers temps.

— Est-ce que ça vaut le coup d'envoyer un fourgon sur les lieux, madame ? s'enquit Tracy.

— Une perte de temps, je pense. Pourquoi vous n'allez pas vous coucher ?

— Moi, ça va, madame. J'aimerais continuer, si ça ne vous dérange pas, dit Tracy.

Mitch avait l'air horrifié par l'empressement de sa collègue.

— Tout va bien, Mitch ? demanda Lorne, amusée de sa réaction.

— Un petit somme me requinquerait, madame, mais je suppose que cela peut attendre.

Il haussa ses larges épaules.

— Revenez à neuf heures, ensuite je veux que vous mettiez la main sur tous les pervers que vous pouvez.

Elle prit le fichier des délinquants sexuels et le lui passa.

Pete la suivit dans son bureau, qui avait été nettoyé tôt le matin. L'odeur putride du paquet avait été remplacée par l'arôme d'un désinfectant au pin. Lorne ouvrit sa fenêtre pour laisser entrer un peu d'air frais.

— Tu as dormi ici la nuit dernière ? demanda Pete en remarquant

son apparence.

Lorne soupira.

— Rien ne t'échappe, c'est incroyable. J'ai passé plusieurs appels, je me suis disputée avec Tom, et j'ai passé ici la nuit.

— Tu dois lui parler, à Tom, histoire d'arranger les choses.

— Je sais. Je le ferai ce soir. Tu veux commencer par les chauffeurs de taxi ?

— Tu as déjeuné ?

— Non. Et toi ?

— Viens. Je t'invite à prendre une assiette de cholestérol au Café de Kev.



Ils arrivèrent au café bondé, où il n'y avait plus que quelques tables libres. Lorne choisit une table dans un coin.

— Je te laisse t'injecter le cholestérol. Je me contenterai de toasts et de confiture.

Le petit-déjeuner arriva en quelques minutes.

— Est-ce que tu as envie d'en parler ?

Pete prit une bouchée de bacon et d'œufs frits. Du jaune d'œuf s'échappa du coin de sa bouche, et Lorne détourna le regard.

— Il n'y a rien à dire. Tom traverse une de ses phases. Ça passera tôt ou tard.

Elle grignota un triangle de pain tiède.

— Donc, toutes ces disputes sont sa faute, c'est ça ?

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire ?

— Je ne sais pas. Tu dois admettre que tu as été plutôt étrange la dernière semaine. Peut-être que c'est le cas, peut-être que c'est le fait que le chef nous quitte, ou peut-être que c'est quelque chose que je ne sais pas. Mais *j'ai* remarqué un changement en toi. Tout ce que je veux dire, c'est pourquoi n'envisages-tu pas de prendre un peu de recul et de regarder ta relation du point de vue de Tom ?

— Je n'ai pas eu le temps encore. Je suis toujours en train de bosser.

Elle poussa son assiette de mécontentement, ayant perdu l'appétit.

— Regarde, tu recommences. Remplie de colère. Pourquoi ne demandes-tu pas un congé ?

— Maintenant tu es ridicule. Je n'ai pas le temps de prendre des vacances. Qu'est-ce qu'il va penser de ça, le nouveau chef ?

— C'était juste une suggestion. Ce n'est pas une raison pour me trancher la tête. Oublie que je l'ai même suggéré.

— Tu as fini ?

— Fini quoi ? La conférence ou le petit-déjeuner ?

Sa chaise racla le carrelage quand elle se leva.

— Les deux, lâcha Lorne, sortant du café en claquant les talons.

Avant de refermer la porte, elle remarqua que les autres clients s'étaient tus, puis entendit la réplique maline de Pete :

— Elle s'est mise en colère quand je lui ai demandé de l'argent pour le pourboire.

Pete la suivit.

— Bon. On va où en premier ?

La froideur de Lorne se dissipa quand ils partirent.

— Quel est le topo ?

— Nous avons trois chauffeurs accusés d'agression sexuelle, quatre de cambriolage, un de coups et blessures, et deux sans dossier criminel, dit Pete en parcourant la liste.

Il avait comparé la liste que Toni leur avait donnée avec leurs fichiers pour chacun des anciens détenus.

— Commençons par les agressions sexuelles. Qui est le premier sur la liste et où habite-t-il ?

— Josh Lampard, trente-huit ans, a été enfermé pendant cinq ans pour attouchements sur une personne dans le métro. Il a accusé la jeune fille de l'avoir allumé.

— Encore un malade.

Lorne secoua la tête.

Pete lui avait donné la direction pour se rendre chez Lampard, et dix minutes plus tard ils se garèrent à l'extérieur de l'immeuble, qui se trouvait à deux pas de l'entreprise de taxis.

Pete appuya sur la sonnette, puis s'essuya la main sur son pantalon en signe de dégoût.

Un homme en caleçon ouvrit la porte. Ils avaient de toute évidence perturbé son sommeil.

— Ouais, c'est quoi que vous voulez ?

Lorne lui montra son badge pendant que Pete le bouscula pour entrer dans l'appartement.

— Hé, pour qui vous vous prenez ?

— Habillez-vous. Nous avons quelques questions à vous poser.

Le nez de Pete se plissa tant il était dégoûté par cet environnement.

L'homme sortit de la pièce et revint quelques secondes plus tard, en boutonnant une chemise. Une fille à moitié habillée le suivit. Elle n'avait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans et portait un long t-shirt qui s'arrêtait à mi-cuisses.

— Qu'est-ce qui se passe, Josh ? Qui sont ces gens-là ?

Lorne ignora la jeune fille et demanda :

— Jeudi dernier, où étiez-vous entre vingt-trois heures et vingt-trois heures trente ?

Le gars se gratta la tête en cogitant. Il se dirigea vers la table, prit un

paquet de cigarettes, en retira une et l'alluma.

— Au boulot. Pourquoi ?

— Quelle route ?

— Comment diable devrais-je savoir ?

— Écoutez, nous pouvons soit faire ça ici, soit le faire au poste, c'est entièrement à vous de choisir, mon ami, dit Pete, irrité du ton de Lampard.

— Bon. Laissez-moi réfléchir. C'était il y a presque une semaine. Jeudi soir... c'était une grosse soirée. J'étais sûrement pas loin du centre-ville à cette heure-là, mais je me rappelle plus exactement. Pourquoi ?

— Un de vos collègues était censé récupérer une jeune fille sur la route de Hill Bank à vingt-trois heures. Il n'a pas pu y aller.

Lampard réfléchit encore un instant, comme s'il reconstituait les informations dans sa tête.

— Ouais, je m'en souviens. C'était Wacko. Il était en panique. Il voulait pas décevoir la jeune fille. Je pense qu'il l'aime bien. Bref, un mec bourré a gerbé dans sa bagnole, et il voulait la nettoyer avant d'aller la chercher. Autant que je me rappelle, il a demandé à la jeune fille d'attendre, mais elle a pas voulu, alors Mary a demandé si quelqu'un pouvait prendre la relève. Seulement tout le monde était occupé. Wacko m'a dit qu'il y était allé par la suite, mais elle était plus là. Il a essayé de la retrouver, mais elle lui a donné aucun signe. Il en était malade.

Les deux détectives se regardèrent. Étaient-ils enfin tombés sur quelque chose d'important dans leur affaire ?

— Parlait-il donc beaucoup d'elle ? demanda Lorne.

— Pas vraiment, mais il faisait toujours en sorte d'être disponible quand elle appelait.

— Vraiment ? Ça faisait longtemps que c'était une bonne cliente ? ajouta Pete.

— Environ deux mois, je pense.

— L'avez-vous prise dans votre véhicule ?

— Pas eu cette chance. D'après ce que j'ai entendu dire, c'était un canon.

La fille sur le canapé toussa et Lampard se corrigea.

— Je voulais dire, Wacko disait que c'était vraiment une très jolie fille.

Pete ignore la présence de la compagne.

— Donc, si ça avait été possible, vous auriez aimé la rencontrer ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Avec votre penchant pour les jolies jeunes filles, vous savez, dans le passé.

Il leva son dossier, et l'homme le regarda de travers.

— Ça, c'est du passé. J'ai plus rien fait de ce genre depuis des années.

La jeune fille se leva du canapé.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Lampard se rapprocha d'elle et lui saisit le haut du bras.

— Ils me font marcher, ma chérie. Fais pas attention. C'est juste la police qui fait ce qu'elle fait de mieux.

La jeune fille regarda les deux détectives, les yeux pleins de questions.

Pete haussa les épaules.

— C'est à lui de vous le dire. Peut-être que ce serait mieux si vous nous laissiez seuls un instant ?

Elle s'arracha de l'emprise de l'homme et sortit. Ils entendirent des tiroirs et des portes de placards claquer, et la jeune fille maudire.

— Merci bien, mec. Putain de bordel, mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Lorne intervint afin de calmer les esprits.

— Rien. Nous enquêtons sur un meurtre. La jeune fille que Wacko aurait dû récupérer cette nuit-là a été retrouvée morte quelques jours plus tard.

— Merde ! Vous plaisantez ? Mais je comprends pas pourquoi ce bordel me regarde.

— Ce que ma collègue tentait de savoir, c'est si vous vous étiez chargé d'elle plus tard ? Ou peut-être que vous savez si l'un de vos collègues l'a récupérée ?

— Comme je l'ai dit, pour autant que je sache, on était tous occupés ce soir-là. Wacko était sur les nerfs parce que personne était prêt à aller la chercher. Hé, ce n'était pas nécessaire de me balancer mon passé à la gueule devant Jemma.

Lorne lui lança un regard dur. Elle n'aimait pas les délinquants sexuels, réformés ou autres. Elle essayait cependant de dissimuler son dégoût.

— Si vous apprenez quelque chose, appelez-nous.

Une fois dehors, Pete dit :

— Cette relation...

— De quelle relation tu parles ?

— Wacko et Kim Charlton, bien sûr.

Elle jeta un coup d'œil à Pete en montant dans la Vectra.

— Pete, tu devrais être plus discret avec tes sentiments. Tu as sacrément rendu une situation déjà difficile encore plus difficile.

— Pas facile quand il s'agit de délinquants sexuels. Et je sais que tu penses la même chose. Tu as vu quel âge elle avait, la môme ?

De rage, il secoua son pouce derrière lui.

— Ouais, j'ai vu quel âge elle avait, et elle était bien majeure. Ça ne sert à rien de faire chier les gens inutilement. Laisse-moi poser les

questions la prochaine fois. Tu ne fais que les contrarier avant que nous ayons le temps de gagner leur confiance. Ça, c'est la base, Pete.

Il recommençait à faire glacial. Cette fois, ce fut au tour de Pete d'être de mauvaise humeur.

Le portable de Lorne sonna, brisant le silence.

— De quoi il s'agit, Tracy ?

— Madame, un colis est arrivé pour vous il y a une demi-heure, et M. Greenaway est ici pour vous voir.

— Oliver Greenaway ? Que veut-il ?

— C'est exact, madame. Il ne veut pas le dire.

— Et le colis, est-ce qu'il a l'air suspect ?

— C'est un sac Jiffy, madame, qui vous est adressé. Délivré en mains propres, aussi. Le sergent de service l'a découvert il y a peu de temps.

— Nous sommes en chemin. Amenez Oliver à la cantine, s'il vous plaît. Nous en avons encore pour une vingtaine de minutes.

— Oui, madame.

— Je me demande ce qu'il veut, dit Pete.

— Je ne sais pas, mais n'oublie pas : il n'est plus sur la liste des suspects. Traite-le comme un être humain normal lorsque nous serons de retour, d'accord ?

— Comme tu veux. Je te laisse t'en occuper. Je me charge du colis.

— Je préfère faire les deux, si ça ne te dérange pas.

Son esprit s'emballait. Si le colis s'avérait être un autre petit tour du tueur, il lui faudrait l'emmener à Jacques tout de suite. Son rythme cardiaque explosa à l'idée de revoir le légiste.

— Hé, vas-y mollo sur l'accélérateur. Il n'y a pas le feu !

Elle ralentit, mais la tension demeura. Anxieuse, il lui tardait de savoir ce qu'il y avait dans le sac.

CHAPITRE 32

Lorne trouva le sac Jiffy format A5 sur lequel « Inspecteur Lorne Simpkins » était inscrit avec un gros feutre noir.

Elle enfila une paire de gants en latex, ouvrit le sac et versa attentivement son contenu sur un morceau de papier à plat sur son bureau. Quelque chose enveloppé dans du papier à bulles et un mot tombèrent. Le mot disait : VOICI LA DEUXIÈME PARTIE DU PUZZLE, INSPECTEUR. VOUS COMMENCEZ À PIGER ?

Elle déchira l'enveloppe à bulles. Dedans il y avait un mouchoir imbibé de sang, et enroulé à l'intérieur se trouvait un mamelon découpé.

— C'est quoi ce putain de truc ?

Pete semblait perplexe et dégoûté.

Elle lui murmura :

— La seule partie du corps de Kim Charlton qui nous manquait... Le bout de son sein.

— Ce mec se fout de notre gueule. Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?

— Dès que j'aurai fini avec Oliver, je l'apporterai à Arnaud. Il peut analyser le mot et l'emballage. Et pendant ce temps-là, vérifie où en est l'équipe de ce matin. Je serai de retour dans quelques heures.

Elle pouvait deviner, en regardant Pete, qu'il n'était pas content de rester au bureau. Elle s'en fichait complètement.



Lorne quitta la salle des opérations et alla à la rencontre d'Oliver Greenaway à la cantine. Elle lui serra la main.

— Désolée de vous avoir fait attendre, Oliver.

Il lui sourit et sembla heureux de la retrouver.

— Inspecteur, ravi de vous revoir. Ce n'était pas mon intention de venir à l'improviste. J'étais dans les parages et je voulais savoir si vous aviez fait des progrès.

— Je suis heureuse que vous soyez là en fait, j'allais vous appeler plus tard. Il y a quelque chose d'important qu'il faut que je vous dise. Et j'ai bien peur que cela soit désagréable.

— Vous m'inquiétez. Quelque chose d'autre est survenu à ma famille ?

— Non, rien de tout ça. Hier, le tueur a pris contact avec moi.
Lorne marqua une pause, ne sachant pas comment continuer.

— Allez-y.

— J'ai reçu une grande boîte. À l'intérieur se trouvait...
La bouche sèche, elle fit signe à la jeune fille de la cantine de lui apporter un verre d'eau.

— Inspecteur, je vous en prie, continuez.

Quand la jeune fille arriva, Lorne avala une grande gorgée d'eau.

— À l'intérieur de la boîte se trouvait la tête de votre mère.
Il s'enfouit la tête dans les mains.

— Mon Dieu ! À quel type de malade avons-nous affaire ?
Le courroux succéda au choc.

— Y avait-il un mot, un cachet, un indice, qu'on puisse le retracer ?

— Il y avait un mot. Seulement vous devez me promettre de n'en parler à personne. Les médias ne doivent pas le savoir, sinon nous recevrons des centaines de faux appels, ce qui ralentirait nos progrès.

— Bien sûr que je le promets. Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit ?

— Il faisait allusion à une partie manquante d'un casse-tête.

— Y a-t-il eu d'autres meurtres, mis à part ceux de ma mère et de ma tante ?

— Oui, une fille de seize ans. Et je viens de recevoir un deuxième colis avec une autre note, confia Lorne.

Même si elle savait qu'elle partageait des détails secrets de l'enquête, elle estima qu'Oliver avait le droit de savoir.

— Vous n'avez rien reçu des suites de l'assassinat de ma tante, aucun colis ou un autre billet, je veux dire ?

— Rien, mais je ne m'attends pas à quoi que ce soit. N'oubliez pas, les agents ont surpris le tueur avant qu'il puisse prendre quelque chose.

— Et qui est votre principal suspect, en dehors de moi ?

— Vous n'êtes pas un suspect, Oliver. Je n'ai jamais pensé que vous puissiez faire une chose pareille à votre propre mère ou votre tante.

— À la différence de votre partenaire.

Il sourcilla.

Lorne ne releva pas. Elle n'allait pas émettre des critiques à l'encontre de son collègue publiquement.

— Nous n'avons aucun suspect pour le moment, mais la liste « probable » s'allonge de jour en jour. Dès que nous aurons un suspect en garde à vue, vous serez le premier à le savoir, je vous le promets.

— Merci... Je suis ici parce que demain nous allons avoir un double enterrement à l'église de Saint-Sauveur. J'ai pensé que vous aimeriez y assister. Ça semble assez ironique de les enterrer le même jour, étant donné qu'elles ont été mises au monde le même jour. Pensez-vous que maman sera enterrée... eh bien... intacte ? Je veux dire tout entière ?

— Je m'en vais à la morgue maintenant. Je m'assurerai qu'il en soit ainsi, Oliver. Ne vous inquiétez pas à ce sujet. À quelle heure est le service demain ?

— À onze heures. Une veillée se déroulera ensuite à l'Hôtel Thornton. Vous y êtes la bienvenue également.

— Je ne peux pas promettre que j'y viendrai, mais je serai là pour les funérailles. Merci de me le faire savoir.

— Je vous verrai demain, alors.

— Je vous raccompagne à votre voiture.

Lorne lui sourit.



Le trafic lent rendit Lorne furieuse alors qu'elle traversait la ville. Était-elle vraiment si impatiente de se rendre à la morgue ? Quelle personne sensée aurait hâte d'aller dans un endroit si déprimant ? À *moins d'avoir rendez-vous avec quelqu'un d'intéressant qui travaille là-bas.*

Elle arriva à quinze heures vingt. Elle regarda Jacques par le hublot de la porte de la morgue pendant quelques minutes avant d'y frapper.

Il lui sourit et sembla surpris de la voir, puis il articula qu'elle devrait l'attendre dans son bureau. Levant une main gantée couverte de sang, il lui signala qu'il en aurait pour cinq à dix minutes.

Jacques débarqua dans son bureau quelques minutes plus tard. Il avait remplacé sa combinaison de chirurgien par un pantalon noir et portait un pull de couleur caramel qui hurlait *Je sais ce que je fais en matière la mode.*

Son cœur exécuta un saut périlleux quand il s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement sur les deux joues.

— Je vois que mon charme irrésistible, Lorne, vous empêche de rester à l'écart, la taquina-t-il.

Son sourire s'approfondit quand un éclat de couleur fit chemin jusqu'à son cou et s'installa sur ses joues.

— C'est ça, le problème, avec les Français arrogants, ils pensent que toutes les femmes les trouvent irrésistibles.

Elle était heureuse de flirter avec lui, mais son ton révéla que quelque chose n'allait pas.

Il le remarqua en un rien de temps.

— Venez. Asseyez-vous. Blague à part, je vois tout de suite quand un truc cloche.

Il lui enleva son manteau, et sa proximité la fit palpiter.

— Oliver Greenaway est venu me voir. Demain, c'est l'enterrement de sa mère et de sa tante. Je lui ai dit que je m'assurerai que sa mère soit... comment dire... raccommodée, si vous me comprenez.

— Bien sûr, je ferai en sorte que cela se produise. Est-ce tout ce qui vous dérange ? Parce que vous auriez pu me passer un coup de fil. En plus, c'est aussi la procédure générale.

Elle déposa le sac Jiffy sur le bureau.

— Vous devriez mettre des gants avant de l'ouvrir.

— Encore un colis de l'assassin ?

— Je soupçonne que le contenu appartient à Kim Charlton, mais je voudrais que vous me le confirmiez, si ça ne vous dérange pas ?

Jacques regarda à l'intérieur.

— Pourquoi pensez-vous qu'il récolte des parties de corps et vous les envoie ?

— C'est justement ce que je me demandais en venant ici. Des trophées ?

— *Peut-être*. C'est possible. Mais mon expérience m'a appris que lorsque des meurtriers récoltent des trophées de leurs victimes, généralement ils les gardent nichés dans un tiroir.

Il examina le mamelon.

— Je vais faire des tests. Peut-être y aura-t-il des indices qui nous aideront à monter un dossier contre cet infâme personnage. Je reviens tout de suite.

Il apporta le paquet à un collègue. La fatigue déferla sur Lorne. Elle posa sa tête sur la table et lentement dériva. Mais elle sursauta sur son siège quand elle sentit des mains sur ses épaules.

— Détendez-vous. Vous êtes très tendue. Est-ce que votre cou vous fait encore mal comme ce matin ?

Sa voix était aussi caressante que ses mains.

— Honnêtement, je n'ai pas vraiment eu le temps d'y penser. Ouille ! Oui, énormément.

— Bien sûr, un bon massage est beaucoup plus efficace quand la personne, qui en a besoin, n'est pas habillée.

Ses paroles la perturbaient, et son accent la touchait d'une manière qu'elle n'arrivait pas à expliquer. Elle essaya de se libérer de son emprise, mais il était déterminé à achever ce qu'il avait commencé. Il était inutile de lutter contre lui. Le moment où elle céda à son pouvoir de persuasion, elle sentit ses muscles noués se démêler sous ses mains chaudes et expérimentées.

Un gémissement inattendu de plaisir s'échappa de ses lèvres, la faisant sursauter.

Le charme fut rompu lorsqu'un téléphone sonna. Arnaud marmonna des mots inintelligibles et méconnaissables dans sa langue maternelle.

Le moment intime perdu, Lorne se pressa de revenir à la réalité à la vitesse d'un vaisseau spatial pénétrant l'atmosphère terrestre. Alors que Jacques était distrait par son appel, Lorne fonça sur le portemanteau et récupéra son manteau. Elle leva les yeux. Gênée, elle

sortit en courant du bureau. Elle lui téléphonerait plus tard pour s'excuser. La plus grande confusion ruisselait de ses pores. Elle ne voulait pas s'éloigner de lui, ce n'était pas dans ses habitudes de fuir d'épouvante. Et de tromper son mari.

Elle retourna au commissariat, en s'efforçant d'oublier ce qu'elle avait ressenti quand ses mains l'avaient touchée.

Le calme tomba dans la salle des opérations quand elle entra.

— Le tueur nous a appelés de nouveau, annonça Pete.

Elle se débarrassa de son manteau d'un coup d'épaules.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a refusé de parler à quiconque. Il était vexé que tu ne sois pas là.

— Tu lui as dit de rappeler ?

— Je n'en ai pas eu l'occasion. La femme était avec lui. La dernière fois qu'il a appelé, il la terrorisait. Elle a hurlé et puis il y a eu un silence. Je pense qu'il l'a tuée, patron.

Lorne s'effondra sur une chaise à proximité. *Suis-je la raison pour laquelle il l'a tuée ? Si elle est morte, juste parce que je n'étais pas là, ce mec est malade ! Me connaît-il personnellement ? Est-ce que je le connais ?*

Lorne toussa pour s'éclaircir la gorge

— Est-ce que nos agents sont toujours de garde au lotissement ?

— Oui, madame, répondit Tracy.

— Retirez-les. Mitch et vous descendez là-bas. Garez votre voiture une ou deux rues plus loin et cachez-vous près du cabanon, juste au cas où il déciderait de s'en servir à nouveau.

— Nous y allons tout de suite, madame, dit Tracy.

— Ça va, toi ? dit Pete, une fesse perchée sur le bureau à côté d'elle.

— Honnêtement, Pete, je me sens comme si quelqu'un venait de me donner un coup de pied dans les tripes. J'aurais dû être ici. Peut-être que cela aurait prolongé sa vie. À quelle heure est survenu le dernier appel ?

— Il y a environ vingt minutes. Tu ne vas pas te le reprocher ?

— Pourquoi pas ?

— Non mais ça ne tourne pas rond ! Si cet enfoiré décide de tuer quelqu'un, que tu sois là ou pas n'a aucune importance, même pour répondre à son appel.

Pete se dirigea vers le distributeur automatique pour lui payer un café.

— Est-ce que vous avez éclairci des points en mon absence ? demanda Lorne en essayant de se ressaisir.

— Molly a appelé l'hôtel de ville. Selon les dossiers, il y a deux routes près du chemin de fer où les maisons ont des caves assez grandes pour s'y tenir debout.

Il déroula la carte et souligna les deux routes.

— La route de Clearmont, qui est ici, et l'avenue Lehman, qui est nichée là.

— Pourrais-tu me passer les dossiers des chauffeurs de taxi ?

Pete lui remit les fichiers et continua de la briefer.

— Molly s'est également arrêtée à l'agence, tu sais, celle qui emploie M. et Mme Hall ? Elle a réussi à obtenir de bonnes informations de la femme. Apparemment, il s'avère que, avant de travailler pour les Greenaway, ils étaient employés dans une famille chic de Harrow, les Mountbatten. Le mari travaillait beaucoup à l'étranger, une sorte d'explorateur, je crois. Quoi qu'il en soit, Mme Mountbatten avait une grande confiance en M. Hall, mais un jour il a dépassé les bornes et a essayé de l'embrasser. Elle a menacé d'appeler la police s'ils ne démissionnaient pas et ne quittaient pas leur appartement sur-le-champ. Ils ont commencé à bosser chez les Greenaway peu de temps après.

Lorne cessa d'avoir le tournis, et ses pensées commencèrent à fonctionner correctement.

— Pourquoi est-ce que l'agence ne les a pas virés ?

— La femme a expliqué à Molly que les Mountbatten n'avaient pas porté plainte ou appelé la police, ça aurait été une énorme injustice de ne pas leur offrir une autre situation. Ils se sont tenus à carreau depuis.

— Oliver m'a dit que l'enterrement de sa mère et de sa tante avait lieu demain. Je lui ai dit que nous irions. Les Hall devraient être là ; nous pourrions toujours les interroger. Mais je pense que ça sera une perte de temps.

— Je ne sais pas. Ils auraient eu l'occasion d'en finir avec Belinda. C'était juste une question de mobile.

— Mais que dire de sa sœur, et, bien sûr, il faut considérer Kim Charlton. C'est évident que les crimes sont liés en raison du même mode opératoire. Donc quel rapport Hall aurait-il avec tout ça ?

Lorne grimaça et feuilleta les fichiers que Pete lui avait donnés.

— Eh bien, il devait savoir où Doreen vivait, mais comme tu dis, quel est le lien avec Kim ? Où est-ce qu'on la case ?

Le téléphone sonna. Lorne vérifia que le technicien fût prêt à retracer l'appel avant de répondre.

— Allô. Inspecteur Simpkins. Puis-je vous aider ?

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne.

— Allô, c'est qui ?

Lorne écouta attentivement, en essayant de détecter les bruits de fond. Elle entendit quelqu'un traîner des pieds et respirer profondément.

— Allô ?

Elle relança à nouveau, puis plus doucement poursuivit :

— Je ne pourrai pas vous aider si vous ne me parlez pas.

Une voix étouffée répondit :

— Vous auriez dû être là. Vous auriez pu la sauver.

Lorne ferma les yeux et voulut lui crier après, mais elle devait se contenir. Il était important de jouer le jeu à sa façon, afin de gagner la confiance du tueur.

— J'étais partie faire une course. Je ne peux pas être là tout le temps, dans l'attente de votre appel.

— N'avez-vous pas passé assez de temps en sa compagnie la nuit dernière ?

Les yeux de Lorne s'ouvrirent tout grands et rencontrèrent le regard de Pete. Il leva un sourcil, et elle haussa les épaules, en faisant semblant qu'elle ne savait pas à quoi le tueur faisait allusion.

— Ah, le silence, un signe de culpabilité. Je vous regardais flirter. Est-ce son accent français que vous admirez, inspecteur ?

— Qu'avez-vous fait de la femme ? demanda Lorne, la voix tremblante.

Le salopard l'avait surveillée. Dieu merci, Jacques avait passé la nuit avec elle. Si elle avait été seule, il aurait pu la tuer.

— C'est son accent qui vous excite, hein ? demanda le tueur, déterminé à poursuivre la conversation comme il l'entendait.

Les yeux de Pete s'élargirent, et il secoua la tête.

— Ne réponds pas. Renseigne-toi sur la femme, articula-t-il.

— Puis-je parler à la femme ?

La respiration du tueur devenait plus courte à mesure que Lorne évitait ses questions.

— Non, elle est partie. Je me suis débarrassé du corps quand vous n'étiez pas là pour répondre à mon appel. Vous me foutez en rogne, inspecteur. Très, très en rogne.

— Je suis désolée. Dites-moi ce que vous voulez, et je ferai de mon mieux pour arranger les choses.

Il raccrocha. Lorne jeta un œil à l'agent à l'autre bout de la salle, qui secoua la tête. Elle se précipita dans son bureau et claqua la porte, à la fois impuissante et coupable.

On frappa à sa porte, elle espérait que si elle l'ignorait la personne abandonnerait et la laisserait en paix. Pas de chance, Pete entra sur la pointe des pieds et ferma la porte derrière lui. Il ne dit rien et s'assit sur le siège d'en face. Lorne fixa le tableau représentant des lacs qu'elle adorait, qui était accroché au mur derrière lui.

— Chef, il faut qu'on parle.

— Le salaud m'espionne, Pete. Tu imagines ce que ça fait ? Il connaît tous mes faits et gestes. Pourquoi ? Comment ?

Ses mains tremblaient quand elle les enfouit dans ses cheveux. Elle voulait se les arracher par la racine tellement elle se sentait frustrée.

— Je ne vais plus te quitter d'une semelle, d'accord ?
— Ne sois pas ridicule, Pete. Tu ne peux pas garder un œil sur moi du matin au soir.

Elle soupira, exaspérée.

— Hier soir, Arnaud était avec toi ici ?

Son front se plissa.

— Oui, mais c'était purement professionnel. Nous avons étudié l'affaire sous tous les angles. Il m'a aidée à passer les appels. Rien ne m'oblige à me justifier auprès de toi. Je n'ai rien fait de mal.

— Tu devrais mettre Tom au courant de la situation. Tu sais, le fait qu'on te surveille...

— Je le ferai plus tard. Ce que nous devrions faire maintenant, c'est partir à la recherche du corps. Appelle les agents, je te prie.

Dès que Pete quitta le bureau, Lorne empoigna son téléphone.

— C'est moi.

— Pourquoi vous êtes-vous échappée comme ça ? Suis-je si effrayant, ma chérie ?

— Je suis désolée, Jacques. Je viens de recevoir un autre appel du tueur. Il a tué la femme, mais je n'ai aucune idée d'où est le corps.

Elle luttait pour rester professionnelle, mais tout ce qu'elle voulait était de se blottir dans ses bras.

— Avez-vous réussi à retracer l'appel ?

— Non, c'était trop court. Il n'est pas bête. Il sait que vous étiez ici avec moi la nuit passée.

— Comment ? Merde, il vous observe.

— Il nous faut attraper ce malade avant que je devienne l'une de ses victimes. Pouvez-vous précipiter les tests pour moi ?

— Cela va sans dire. Je m'en occupe tout de suite. Téléphonez-moi plus tard. Prenez garde, chérie.

— Je le ferai. Appelez-moi dès que vous savez quoi que ce soit.

Pete fit irruption dans le bureau au moment où elle raccrochait.

— Il y a une femme à l'accueil qui demande à voir la personne en charge du dossier. Le sergent de service pense qu'elle est givrée, mais il ne parvient pas à s'en débarrasser. La femme a même essayé de m'appeler plusieurs fois, mais...

— Il se pourrait qu'elle ait des renseignements pour nous. À ce stade de l'enquête, il ne faut négliger personne.

Pete s'en alla chercher la femme en marmonnant.

Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds. Des bracelets en argent carillonnèrent quand elle balaya ses longs cheveux noirs sur ses épaules et s'assit sur la chaise opposée à celle de Lorne. Le noir sur ses lèvres et ses yeux soulignait son étrange beauté.

— Mon collègue me dit que vous avez des informations concernant une affaire sur laquelle nous travaillons ?

— Vous devez vouloir parler *des affaires*, inspecteur. Je m'appelle Carol Lang. Mon nom de scène est Madame Xsarina. Dieu m'a donné un talent pour débarrasser le monde du mal.

Lorne écarquilla les sourcils.

— Je vois.... Comment ?

Son intérêt était captivé. Du coin de l'œil, elle remarqua Pete, les bras pliés. Elle savait comment il réagissait devant des influences extérieures sur un dossier. Il appelait ça du « tripotage » et était catégorique qu'il n'y avait pas de place pour de telles choses dans la police. Autrefois, il condamnait les autres départements qui avaient recours aux médiums et à leurs « pouvoirs spéciaux » pour les aider à résoudre des cas. Mais Lorne avait une autre attitude envers les médiums, sa grand-tante ayant été l'une d'entre eux.

— J'ai eu des visions que jusqu'à présent je ne parvenais pas à expliquer. Je crois que trois meurtres ont été commis.

Les deux détectives ne confirmèrent ni ne démentirent sa déclaration, alors elle continua.

— Je perçois les actes ignobles avec les yeux du meurtrier. Il est froid et calculateur dans ses gestes. Je vois une feuille de papier avec trois noms. Il la tient dans ses mains et la lit à quelqu'un.

— Quels sont les noms sur ce morceau de papier ? demanda Pete de son ton cynique habituel.

— Je vois que vous êtes un non-croyant, monsieur. Si vous pouvez garder votre scepticisme pour vous-même pendant une demi-heure, je vous prouverai que mes visions sont exactes.

— Ne vous inquiétez pas. Il va bien se comporter.

Lorne jeta à Pete un regard réprobateur.

— Les noms ne sont pas clairs. Ils sont flous...

— Quelle surprise, murmura Pete.

— J'ai lu au sujet des meurtres dans le journal, mais si je vous donne des informations qui n'ont pas été imprimées, me croirez-vous alors ?

Mlle Lang adressa sa question à Pete, qui accepta en haussant les épaules.

— Si tu veux partir, Pete, ne te gêne pas pour moi. J'aimerais entendre ce que Mlle Lang a à dire.

— Je vais rester. Je promets de garder mes opinions pour moi désormais.

— Deux de ces femmes étaient des jumelles. Des jumelles identiques, je crois. Un des meurtres était une erreur.

— C'est vrai, mais cette information est déjà parue dans le journal, dit Lorne avant que Pete n'eût l'occasion de la ramener avec l'un de ses commentaires sarcastiques.

— Vous ne saisissez pas, inspecteur. *Un* des meurtres était une erreur.

— Il n'y a aucun moyen de savoir si c'est vrai pour le moment, l'enquête vient de débiter.

— Quand vous mettez tous les indices ensemble, pensez-y. Kim, la jeune fille de seize ans, n'était pas sur la liste à l'origine non plus. Elle a fait quelque chose qui a mis le meurtrier hors de lui. Il l'a punie pour cela.

— Allons droit au but, ajouta Pete. L'une des jumelles était une erreur, et maintenant vous nous dites que la dernière victime, Kim Charlton, était *aussi* une erreur. J'en déduis que votre liste de trois noms est maintenant complète, n'est-ce pas ?

La femme l'ignore et continua à divulguer ce qu'elle avait vu dans ses visions.

— Les femmes enlevées sont gardées dans une sorte de cellule.

Lorne fut sidérée par cette révélation, qui n'avait jamais été publiée dans la presse. Eux-mêmes n'avaient fait cette découverte particulière qu'hier, après que l'ami de Tracy eût écouté et analysé la bande sonore.

— Continuez.

— Les femmes font partie de son passé. Il les punit pour quelque chose qui s'est produit il y a des années de cela. Je ne vois pas ce que c'est. Peut-être ça me viendra dans l'avenir. Il les bat à mort avec un objet long et étroit, avec un crochet à une extrémité et un clou à l'autre. Je ne pense pas que vous ayez trouvé des traces de sperme sur les lieux. Je crois que cet homme est impuissant. Par contre, il les agresse sexuellement et laisse quelque chose, comme une carte de visite, à l'intérieur de ses victimes.

— Putain de bon Dieu, comment savez-vous cela ? dit Pete.

Elle attirait son attention, et il faisait les cent pas dans le bureau.

— Vous me croyez maintenant, sergent ? Vous avez également reçu des parties de corps par la poste.

Lorne ne parvenait pas à croire ce qu'elle entendait.

— À quand remontent vos dernières visions ?

— Il y a deux jours. Ces dernières nuits, j'ai eu du mal à dormir. Bien que je n'aie pas bien vu, je pense qu'il détient quelqu'un d'autre en otage, pas vrai ?

— Je ne peux pas répondre à cette question.

— Inspecteur, je peux vous aider à attraper cet homme.... Du feu, je vois du feu.

La main de Carol Lang vola sur son front, et Lorne se demanda si la femme était en train d'avoir d'autres visions.

— Ça suffit maintenant. Là vous vous trompez, car aucune des victimes n'a été brûlée ou trouvée près d'un feu, s'empressa de souligner Pete.

Lorne étudia la femme pendant que des gouttes de sueur perlaient

sur son front. Carol se saisit la gorge et étouffa.

— Je ne peux pas respirer. Il y a un bruit de tonnerre. Des flammes jaillissent tout autour de moi. Je suis dans un tunnel. Je peux voir l'autre bout. Il y a une rivière à quelques mètres. Si seulement je n'étais pas ligotée, je plongerais et éteindrais le feu. Torture, c'est une torture ! Il se tient à proximité et rit pendant que les flammes m'engloutissent. Il jubile ! À l'aide ! Au secours !

— Va chercher une carte, Pete, ordonna Lorne.

Pete se dépêcha.

Carol Lang se mit à hurler. Pete revint en courant, l'objet en main. La femme s'était évanouie sur sa chaise. Lorne se rua pour aller chercher un verre d'eau.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Pete, essoufflé.

— Elle s'est seulement évanouie. Étale la carte sur le bureau. Nous allons passer en revue ce qu'elle nous a dit.

— Si tu crois tout ce qu'elle vient de dire, tu es aussi folle qu'elle.

— Comment tu peux dire ça ? Elle nous a donné des informations que personne n'aurait pu savoir, comme les parties du corps qui arrivent par la poste et la façon dont il tue ses victimes. Nous n'avons rien d'autre du côté des pistes. Ouvre ton esprit, pour l'amour de Dieu. OK, nous sommes à la recherche d'une rivière et d'un tunnel.

Lorne vérifia le pouls de Carol. Il semblait normal. Elle garda un œil attentif sur la femme pendant que son partenaire et elle examinaient la carte.

Pete pointa un endroit.

— La rivière longe ici, et, merde, il y a un pont. Cela pourrait-il être considéré comme un tunnel ?

— Appelle en bas, demande que quelqu'un vienne s'occuper d'elle. L'agitation lui retournait l'estomac.

— Je m'en charge. Qu'allons-nous faire ?

— Aller là-bas tout de suite, bien sûr.

Lorne saisit ses clés et son sac à main.

— Mais il pourrait s'agir d'un autre endroit. Qui nous dit qu'elle a raison ?

— C'est un risque que je suis prête à prendre. Allons-y.

CHAPITRE 33

Il était plus de dix-huit heures quand Lorne et Pete arrivèrent sur place. La clarté du jour diminuait rapidement. Lorne remarqua quelque chose au loin. Une lueur orangée les attira.

Pete se rua dehors, laissant la porte du côté passager balancer dans la brise. Lorne contacta le commissariat et demanda du renfort, la brigade de pompiers et une ambulance. Elle dit au contrôleur d'appeler le docteur Arnaud immédiatement.

Elle fouilla le coffre de sa voiture.

— Merde !

Elle ne trouva que quelques sacs en plastique dans un piteux état.

— Tiens. Remplis-les d'eau.

Elle tendit les sacs à Pete. Il les regarda et secoua la tête en signe de désespoir, après quoi il courut au bord de la digue de pierre et plongea son bras droit dans la rivière sombre.

Quand il remonta le premier sac, la poignée s'étira et se déchira sous le poids de l'eau.

— Merde !

Il essaya avec un autre sac. Cette fois, il le remplit moins et se précipita vers le petit feu brûlant contre une paroi du pont. La lueur orangée s'étouffa mais se remit à flamber quand il n'y jeta pas suffisamment d'eau dessus.

— Ça ne marche pas. Il nous faut plus d'eau, dit Lorne avec urgence, sentant l'appréhension l'envahir.

Elle plaça les deux derniers sacs l'un dans l'autre et les remit à son collègue.

— Prends ça. Je vais voir si je peux trouver quelque chose d'autre.

Elle fouilla les alentours et tomba sur un vieux seau en métal avec un trou au fond, la poignée cependant était solide.

Après que Pete eut balancé un autre sac plein d'eau sur les flammes, Lorne lui tendit le seau.

— Mets le sac dedans pour couvrir le trou. Dépêche-toi. Il ne faut pas s'arrêter. Ça marche. Le feu est en train de mourir.

Lorne se sentit soulagée quand elle entendit les sirènes au loin. Un camion de pompiers arriva au moment où elle jetait un autre seau d'eau sur le feu.

— Reculez, madame. Nous prenons la relève.

Un pompier de forte carrure la saisit par le coude et la guida vers sa voiture.

— Il y a quelqu'un. Nous pensons qu'elle est morte. Nous voulions simplement éteindre le feu. Soyez prudent avec elle. Essayez de ne pas détruire toutes les preuves.

— Je comprends. Nous ferons de notre mieux pour ne pas déranger plus que nécessaire.

Pete la rejoignit, et ils regardèrent en silence pendant un bout de temps les pompiers éteindre le feu. Pete semblait tout aussi traumatisé qu'elle.

— C'est ma faute. Si seulement j'avais été là pour répondre à son appel, peut-être que j'aurais pu empêcher ça. Pauvre femme.

Quand Lorne vit les restes carbonisés, des larmes lui montèrent aux yeux, mais elle était déterminée à ne pas les laisser couler.

— Ne raconte pas de conneries, Lorne. Ce sale malade a un plan bien précis. Il avait décidé d'y aller jusqu'au bout, que tu répondes à son appel ou pas.

Pete n'avait pas l'habitude de l'appeler par son prénom, et elle se sentit étrangement réconfortée.

Une BMW noire dérapa pour s'arrêter dans le gravier à côté d'eux. Jacques vint à leur rencontre. Il la regarda d'un air inquiet.

— Inspecteur ?

Lorne sentit des étincelles entre les deux hommes.

— Pete, peux-tu aller voir ce qui s'est passé par là, pendant que je discute avec le médecin ?

— Comment saviez-vous où trouver le corps ?

Jacques s'avança vers elle alors que son partenaire s'éloignait.

— Peu de temps après que je vous ai appelé, une femme est venue au commissariat pour me voir. C'était une médium, et elle m'a révélé des choses sur les victimes que j'avais volontairement dissimulées aux médias. Elle nous a parlé d'un pont – à vrai dire elle appelait ça un tunnel – qui se trouvait près d'une rivière. Elle nous a confié qu'elle avait des visions et qu'elle voyait les faits à partir des yeux du tueur. Elle a également vu une liste avec trois noms. Je sais que c'est le quatrième meurtre, mais elle pense que deux d'entre eux sont des erreurs. Peut-être que ces deux autres femmes se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment ? Qui diable sait ? Elle savait même que j'avais reçu des paquets. Elle m'a fait cogiter – la manière dont il tient à me téléphoner et à me dire qu'il m'observe, je me demande s'il n'a pas l'intention de m'ajouter à sa liste de victimes. Peut-être que mon nom est le troisième sur sa liste ?

— Vous croyez vraiment ça ?

— Sinon pourquoi insisterait-il pour prendre contact avec moi ?

— Il pourrait y avoir plusieurs raisons. Vous êtes l'enquêteur en chef.

— Et...

— Il est plausible qu'il vous considère comme une amie plutôt que

comme une ennemie.

— Si c'est le cas, *pourquoi* ne me confie-t-il pas les raisons pour lesquelles il massacre toutes ces femmes ? Pourquoi ses appels sont-ils si brefs ?

— Parce qu'il n'est pas idiot. Il sait que vous faites tout pour le piéger, pour retracer ses appels. Quoi qu'il arrive, jurez-moi que vous ne le rencontrerez jamais, du moins pas seule.

— Si je peux sauver la vie d'autres femmes, c'est exactement ce que je ferai.

— Mais c'est ridicule. Vous ne pouvez pas mettre votre vie en danger pour sauver celle des autres.

— J'ai joint la police pour protéger et servir mes concitoyens. Si je me détourne et m'enfuis quand les choses se corsent, alors il n'y a aucune raison pour que je continue ce travail, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules, vaincu par ses paroles.

— Je vois qu'il est inutile d'essayer de vous dissuader.

Pete revint en secouant la tête et il dit :

— Je vous avais prévenus que ça allait empirer.

Jacques lança à Lorne un regard perplexe. Elle lui expliqua :

— Pete s'est mis en tête que chaque crime est pire que le précédent.

— Il n'est pas rare pour un meurtrier de parfaire son art. Il a de plus en plus confiance en lui et devient plus aventureux dans l'exécution de ses meurtres.

— Dites-nous donc quelque chose que nous ne savons pas, bredouilla Pete.

Les yeux de Jacques se plissèrent au ton désobligeant de Pete.

— Loin de moi l'idée de vous dire comment faire votre travail, sergent Childs, mais je pense qu'il serait préférable que vous raccompagniez l'inspecteur Simpkins chez elle. Elle a eu une rude journée, et elle a également passé une nuit inconfortable dans son bureau.

— Ouais, et bien sûr vous êtes au courant de ça aussi ?

— Calmez-vous, tous les deux, pour l'amour de Dieu. Merci bien de vous inquiéter, Jacques, mais je dois assister à une autopsie, au cas où vous l'auriez oublié. Il est hors de question que je rentre chez moi, même si j'en avais envie. Ce qui n'est d'ailleurs pas le cas.

Après un moment de silence, Jacques dit :

— C'est pour cela que vous voulez rester au travail ?

— Bien sûr, répondit-elle, perplexe.

— Si c'est comme ça, je vais repousser l'autopsie jusqu'à demain.

Incrédule, Lorne le regarda, la bouche béante. Il ajouta :

— C'est ma prérogative en tant que chef pathologiste sur cette affaire. Non, mais trêve de plaisanterie. D'un point de vue pratique, j'aimerais attendre que le corps se refroidisse avant d'entamer une

autopsie de toute façon.

— D'accord, vous avez gagné. À quelle heure puis-je être là demain matin ? N'oubliez pas que j'ai un enterrement à onze heures de l'autre côté de la ville.

Il était inutile de discuter avec lui. Elle sentait l'épuisement envahir tout son être.

— Si vous me promettez de vous rendre directement chez vous, j'envisagerai de commencer tôt. Disons vers sept heures ?

— Ça marche. On se revoit donc tôt à la morgue.

Il s'éloigna sans dire au revoir et, pour une raison incertaine, elle se sentit abandonnée.

— Viens, je vais te ramener, dit Pete.

Ses yeux pleins de reproches transpercèrent le dos d'Arnaud.

— Mais ta voiture est au commissariat, répondit-elle.

— Je te dépose, garde ta bagnole pour rentrer chez moi, et je repasse te chercher demain matin, si ça te convient ?

Elle n'était pas d'humeur à négocier avec lui en montant dans la voiture. Il lâcha quelques jurons quand il se cogna le genou contre le volant. Elle était plus petite que lui d'au moins une quinzaine de centimètres. Sa frustration augmenta quand son ventre l'empêcha de trouver le bouton réglant le siège.

Lorne eut du mal à ne pas le trouver agaçant et lui lança un regard désapprobateur.

Il faisait nuit quand ils arrivèrent devant sa maison. Son cœur battait fort. Elle se préparait à affronter l'humeur susceptible de Tom.

Pete remarqua combien elle était nerveuse et lui demanda si elle voulait qu'il l'accompagnât.

Elle lui sourit et posa sa main sur son bras.

— Si ça ne te dérange pas, juste pour une minute ? Je sais qu'il ne dira rien si tu es là. Je veux voir ma gamine avant d'aborder les choses avec lui.

La grimace de colère de Tom se changea en un sourire affectueux quand il repéra Pete marchant derrière Lorne.

— Charlie est dans sa chambre ?

Tom hocha la tête et lui tourna le dos.

— Tom, offre un verre à Pete, s'il te plaît.

Après s'être assurée que Charlie était heureuse et avait terminé ses devoirs, Lorne redescendit et trouva les deux hommes en train de discuter de football. *Bien entendu. Quoi d'autre ?*

— Ça doit être le meilleur joueur que Wenger a recruté pour le club depuis longtemps, en dehors de Henry.

— De qui parlez-vous ?

Lorne s'assit sur le canapé en cuir à côté de son mari.

— José Antonio Reyes, le p'tit jeunot qu'on a acheté en janvier. Il

joue comme un roi pour le moment.

— Tu parles du petit mignon avec son sourire sexy ?

Les deux hommes se regardèrent, surpris. Tom ajouta :

— Tu ne t'intéresses même pas au foot quand ça passe à la télé. Comment pourrais-tu savoir de qui on parle ?

Elle venait de dévoiler son secret. Comment diable allait-elle se sortir de cette erreur ?

— Il y avait un article dans le journal de Pete l'autre jour sur un nouveau joueur que l'Arsenal venait récemment de signer. On n'a pas besoin d'être un super génie pour deviner. Je suis un inspecteur, après tout.

Pete et Tom la regardèrent étrangement mais décidèrent de ne pas la contredire. Elle se leva et alla à la cuisine pour préparer quelque chose à manger. Ayant peu d'appétit, elle se fit comme d'habitude une omelette au fromage avec des tomates. Elle passa la tête au salon et demanda à Pete s'il voulait rester pour le dîner. Il refusa, et une panique monta en elle. Son filet de sécurité la délaissait et se dirigeait vers la porte d'entrée.

— Pete, merci d'avoir préparé le terrain, murmura-t-elle alors qu'il partait.

— Allez, à demain, chef. J'ai raconté à ton mari le stress que tu avais subi aujourd'hui, lui affirma-t-il avant de refermer la porte.

Lorne se glissa dans la cuisine et mangea son omelette au comptoir. Elle était sur le point d'avaler sa dernière bouchée quand elle remarqua, en levant les yeux, Tom qui l'observait, appuyé contre le cadre de la porte. Leurs regards se croisèrent et cherchèrent des réponses à des questions qu'aucun eux n'était prêt à poser.

Pendant ce silence écrasant, Lorne lava son assiette, replaça la bouteille de vin dans le frigo et tenta de passer devant lui, mais il refusa de bouger. Elle recula d'un pas, en le suppliant des yeux de la laisser passer. Il demeura cloué sur place. Alors elle retourna s'asseoir et attendit qu'il prît la parole.

La tension était palpable. Ils ne savaient pas par où commencer, bien que l'un d'eux se devait d'entamer une conversation qui pût soit sauver leur mariage, soit le détruire. Mais qui allait faire le premier pas ? Elle était lasse, épuisée au-delà de toute explication. Son égoïsme la mettait hors d'elle. Tout ce qu'elle désirait était de se vautrer au chaud dans un lit douillet et de s'endormir.

Au lieu de cela, elle lui demanda :

— Est-ce que Charlie a profité de son séjour chez sa grand-mère ?

— Ouaiip.

— Ça a été une journée épouvantable, dit-elle, espérant gagner un peu de sympathie.

Il n'en fut rien.

— Je sais. Pete me l'a dit.

Toutes ses émotions reprirent le dessus, et des larmes lui jaillirent des yeux.

— Qu'est-ce que tu veux, Tom ?

— Je veux que tu sois ma femme. Est-ce trop compliqué ? Apparemment, ça a l'air.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire que je veux que les choses redeviennent telles qu'elles étaient avant que tu sois promue.

La violence de ses mots la gifla au visage.

— N'élève pas la voix. Charlie va nous entendre.

— Ta préoccupation pour notre enfant est touchante, mais ça sonne creux, tout ça.

La colère qu'il affichait sur son visage lui était inconnue. Ses beaux traits devinrent tordus et laids.

— Creux. Comment ça ?

— Si tu te préoccupais vraiment de notre enfant, tu serais ici quand elle rentre de l'école. Tu serais là quand elle mange son repas. Mais c'est tellement plus commode que j'y sois, n'est-ce pas ? Ça te permet de faire ce que tu as envie de faire.

— Ce n'est pas juste, Tom.

Ses paroles lui nouèrent l'estomac.

— La vie n'est pas juste. Je ne t'apprends rien. Pour toi, la vie est d'envoyer des criminels au cachot plutôt que de passer du temps avec ta famille. À quand remonte la dernière fois que tu as emmené Charlie à la piscine ? Ça fait des mois et des mois. Et la dernière fois que tu l'as aidée avec ses devoirs de maths ? Aussi longtemps. Quelle chance tu as d'avoir quelqu'un sur qui te reposer ! Imagine si je me cassais ce soir, qu'est-ce que tu ferais ?

Ses paroles l'effrayèrent, elle se dit que c'était peut-être son intention. Il avait raison. Ça faisait des mois qu'elle n'avait pas passé un bon moment avec l'un d'eux. Peut-être que Charlie avait reçu un mauvais bulletin de l'école et qu'il ne le lui avait pas dit ? Elle ne pouvait pas compter sur Tom pour aider Charlie à faire ses devoirs parce qu'il n'était pas doué. Quand il était jeune, il jouait tout le temps avec des voitures plutôt que de s'intéresser à ses études. À un certain moment, les enseignants pensèrent qu'il était dyslexique alors qu'en vérité il était simplement paresseux. Ils le laissèrent donc cheminer à son propre rythme.

En effet, que ferait-elle dans ce merdier s'il la délaissait ainsi que leur mariage ?

Tant de questions, et elle n'avait pas une seule réponse à lui offrir.

— Tom.... Je t'en prie, tu sais que mon boulot n'est pas facile. Si je me rappelle bien, tu m'avais soutenue dans ma demande de

promotion.

— C'était avant que je sache combien de temps tu allais passer au travail. As-tu une idée dans quel état ça me met ces jours-ci ? Ces quatre murs, c'est tout ce que je vois vingt-quatre heures par jour. Et tu t'en soucies ? Laisse-moi rire. Tu t'en fous carrément. Tu ne t'en rends même pas compte, n'est-ce pas ?

Elle était trop abasourdie pour lui répondre. Trop honteuse de le regarder dans les yeux. Il s'empressa de le souligner.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lorne ? J'ai marqué un point, c'est ça ?

Il fit un grand pas vers elle, et elle se recroquevilla.

— Merde, tu ne pensais tout de même pas que j'allais te frapper ? dit-il, incrédule.

— Je ne sais pas.

— Cela prouve que nous ne nous connaissons plus comme avant. Ça ne sert à rien de continuer.

Ses épaules se voûtèrent en signe de défaite. Il s'affala sur le tabouret à côté d'elle.

— Je t'en prie, Tom. Ne dis pas des choses pareilles. Je t'aime.

Elle posa sa main sur son bras.

— Vraiment ? Ou suis-je tout juste une boniche sur laquelle tu peux compter pour prendre soin de ton enfant ?

— Tu veux dire *notre* enfant ?

— Quand ça te convient, elle est notre enfant. Mais le reste du temps, je ne sais pas ce qu'elle est. Un nœud coulant autour de ton cou peut-être ?

— Comment tu peux dire cela ? Je l'aime autant que je t'aime.

— Alors, pour l'amour de Dieu, commence par le montrer. Montre que ta famille t'intéresse pour une fois. C'est comme la nuit dernière. Je t'avais dit que Charlie passerait du temps avec sa grand-mère. C'était l'occasion idéale pour nous d'être ensemble. Mais non, toi, tu m'as dit que tu *devais* travailler tard.

— Et toi, tu m'as dit que tu allais sortir avec tes copains pour la soirée, s'écria-t-elle, angoissée.

— Si tu m'avais demandé de rester, j'aurais trouvé une excuse pour ne pas y aller. Pour toi, je l'aurais fait, Lorne. Mais toi, qu'est-ce que tu fais pour moi ces temps-ci ? Réfléchis bien avant de répondre.

Un ricanement suivit son avertissement.

Elle se creusa la tête et eut bien du mal à se souvenir de la dernière fois qu'elle avait fait quelque chose de gentil pour lui. Depuis combien de temps réprimait-il toute cette rage en lui ? Était-ce donc cela qu'il trimbalait depuis ces derniers mois ? Pourquoi n'en avait-il pas parlé avant ? Était-elle vraiment si obsédée par son travail que sa vie de famille avait été reléguée au second plan ?

— C'est dur de te souvenir, n'est-ce pas ? Je vais te dire quand

c'était : il y a quatre mois de ça, jour pour jour. Tu es restée avec Charlie pendant que je suis allé à la pêche avec Dan. Quatre mois que je n'ai pas eu un seul jour de congé. Alors que toi, qu'est-ce qu'on peut dire ? Et c'était quand la dernière fois que tu as passé l'aspirateur, nettoyé la salle de bains, ramassé la poussière ?

Ses mains recouvrirent ses oreilles.

— Arrête ! Ça suffit. Je t'en supplie !

Il se dirigea vers le placard au-dessus du bar et en sortit un petit verre qu'il remplit de whisky de la nouvelle bouteille se trouvant sur le comptoir à côté de lui.

— C'est ça ta réponse à nos problèmes ? demanda Lorne d'une voix tremblante et irritée.

— Si tu en as une meilleure, dis-le-moi.

Il lui tourna le dos et vida son verre à moitié plein cul sec.

— Je suis crevée. Je vais me coucher.

Alors qu'elle sortait de la cuisine, elle entendit son verre cogner contre la bouteille. *Qu'il continue son petit drame. Qu'il se noie dans son chagrin. Qu'est-ce que j'en ai à faire de toute façon ?*

Lasse, elle monta les escaliers menant à sa chambre à coucher. L'ennui, c'est qu'elle s'en souciait énormément, mais elle avait également l'esprit confus. Cependant, s'en préoccupait-elle suffisamment pour sauver son mariage ? Et quel rôle Jacques Arnaud jouait-il dans sa confusion ?

Elle enfila un vieux pyjama, juste au cas où Tom aurait l'intention de s'intéresser à elle quand il viendrait se coucher.

Elle n'arriva pas à trouver le sommeil. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, les images terrifiantes du corps carbonisé lui brûlaient les paupières. Des gouttes de sueur lui suintaient de tous les pores. Rongée par la culpabilité, voilà ce qu'elle était. *Si seulement...* ? était une terrible question à se poser, mais c'était la seule qui la torturait. *Et si seulement* elle avait été là pour répondre à l'appel du tueur ? *Si seulement* ils avaient au moins raflé des suspects ? *Si seulement* elle n'avait pas développé des sentiments pour Jacques ? *Et si* son nom se trouvait sur la liste du tueur ? *Et s'il* finissait par la tuer et qu'elle ne voyait jamais sa fille grandir ?

Elle retint son souffle, faisant semblant de dormir, quand Tom tituba dans la chambre et s'allongea à ses côtés.

— Hé, Lorne, ma chérie, tu... tu dors ? balbutia-t-il en se penchant sur elle.

Raide d'appréhension, elle n'osa pas remuer un doigt, de peur qu'il s'aperçût qu'elle ne dormait pas. Quelques minutes plus tard, ce furent ses ronflements qui l'empêchèrent de dormir, et non les souvenirs tenaces des restes calcinés de la mystérieuse femme.

CHAPITRE 34

Le réveil sonna à six heures quinze, et Lorne l'éteignit avant que Tom eût le temps de se rendre compte d'où venait le bruit. En marchant sur la pointe des pieds dans la chambre, elle rassembla des vêtements propres et referma la porte derrière elle. Après avoir pris une douche rapidement, elle s'habilla et fut prête dix minutes plus tard.

Quand Pete arriva, il la trouva debout sur le perron, frissonnant de froid, les cheveux trempés.

— Ne dis pas un mot.

Lorne le mit en garde tout en sautant sur le siège du passager. Elle se pencha en avant et alluma le chauffage à fond.

— Pourtant Tom était bien quand je suis parti. Tu as dû le caresser à rebrousse-poil ou alors...

— Disons plutôt qu'il sait faire bonne figure lorsqu'il y a de la compagnie. C'est sans espoir. Je sécherai mes cheveux dans les toilettes des femmes à la morgue. Il faut que je reste forte, Pete, sinon je vais y passer.

— Et tu te demandes pourquoi je ne suis pas marié ? bredouilla-t-il.

Quand ils arrivèrent à la morgue, il n'y avait que quelques lumières allumées. Pete frappa à la porte d'entrée jusqu'à ce que Jacques apparût.

En voyant Lorne, le légiste leva les yeux au ciel.

— Je n'avais pas remarqué qu'il avait plu.

— Il n'a pas plu, répondit Pete sèchement.

Lorne se précipita aux toilettes.

Une fois que les deux détectives eurent enfilé les vêtements de protection requis, ils rejoignirent Arnaud à la morgue. Pete reprit son poste habituel, et Lorne se tint à côté de Jacques comme à l'accoutumée.

— Osseux n'est pas là aujourd'hui ? demanda Lorne.

— Je lui ai dit de venir plus tard. Il sera là vers neuf heures. Nous avons eu un carambolage sur l'autoroute la nuit dernière, nous ne sommes pas partis d'ici avant deux heures du matin.

— Vous auriez dû m'appeler. Je serais venue plus tard. Pourquoi vous me regardez comme ça ?

Il l'observa étrangement en tirant sur ses gants en latex.

— Je vous ai dit de rentrer à la maison pour vous reposer. Si le repos a cet effet sur vous, je comprends pourquoi vous êtes un bourreau de travail.

— Merci. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais l'air si affreuse. On change de sujet, Jacques, s'il vous plaît.

Elle jeta un œil à Pete, qui leur lançait un regard oblique.

Jacques comprit ce qu'elle voulut dire et il lui murmura du coin de la bouche :

— Nous en parlerons plus tard quand les yeux de Satan n'épieront pas chacun de nos gestes.

L'autopsie commença.

— Le corps appartient à Sandy Crayford, âgée de cinquante-huit ans, et mesure un mètre soixante-cinq, dit Jacques.

— Comment savez-vous qui est la victime ?

— Sur les lieux, nous avons trouvé son sac à main. Son permis de conduire et d'autres pièces d'identité étaient à l'intérieur. C'est là-bas, sur le banc.

Le banc en question était à portée de la main pour Pete, et Lorne lui fit signe d'y jeter un coup d'œil. C'était compréhensible qu'ils n'eussent pas remarqué le sac. Ils étaient trop occupés à essayer d'éteindre le feu.

Jacques poursuivit :

— Elle a un badge qui indique qu'elle travaillait comme assistante sociale.

Il examina le corps et énuméra à haute voix, pour l'enregistrement, toutes les contusions qu'il trouva.

— Ah, c'est étrange. Il y a une rangée d'entailles comme celle-ci.

Il lui fit voir une marque sur la poitrine de la femme.

Lorne se pencha sur les restes calcinés afin de regarder de plus près.

— Deux marques sur un centimètre d'intervalle. Que pensez-vous de cela, inspecteur ?

— Il s'est servi d'un outil qui a deux pointes. Quelque chose comme une fourche de jardinier, ou un objet de ce genre ?

— Vous voulez dire comme ça ?

Il leva un sac avec une pièce à conviction dedans : une petite fourche.

— Elle a trois dents qui sont pointues. Elles ont transpercé la peau.

— Je n'ose pas vous le demander... L'avez-vous trouvée près du corps ?

Elle connaissait sa réponse avant même qu'il se prononçât.

— Pas à proximité du corps, mais *dans* le corps. Tout comme les autres. Il l'a enfoncée dans le vagin. Les marques qui sont ici ont été faites par un objet contondant, pas un objet pointu comme celui-ci.

— Un pied-de-biche, par exemple ? demanda Pete tout en triant le contenu du sac.

— Viens ici et jette un œil, dit Lorne.

— Je suis bien où je suis, merci !

Lorne siffla.

— Rends-toi utile. Va voir s'il y a un pied-de-biche dans le coffre de ma voiture !

— Que diable fais-tu avec un pied-de-biche dans ta voiture ?

— Une mesure de précaution. Tu te souviens de l'affaire de Jones l'éventreur ? Pourquoi diable est-ce que je dois m'expliquer ? Peux-tu aller le chercher maintenant ?

— OK, j'y vais. Prends sur toi !

Pete rougit quand il réalisa ce qu'il venait de dire, et devant tout le monde. Il quitta rapidement la morgue dans l'embarras.

— On se calme, cria Jacques.

Il se tourna vers Lorne.

— Maintenant que nous sommes seuls, dites-moi ce qui vous est arrivé la nuit dernière.

Lorne tenta de lui expliquer qu'elle avait passé une autre nuit blanche, ce qui allait de soi avec le travail, mais Jacques ne voulut rien savoir. Il la pressa pour une réponse.

— Un mélange de plusieurs choses, je crois. Le fait d'avoir à éteindre un corps en feu m'a grandement bouleversée. Je me sens coupable, parce que j'aurais pu empêcher le tueur ou au moins le retarder. Aussi le fait que je puisse être la prochaine victime et l'engueulade que j'ai eue avec mon mari quand je suis rentrée. Faites votre choix. Est-ce que tout cela est égal à une nuit blanche, selon vous ?

Elle réussit à esquisser un sourire.

— Est-ce que vous avez arrangé les affaires avec lui ?

— Non, Pete est venu me chercher avant qu'il se réveille de son ivresse.

Elle haussa les épaules. Elle regardait tout autour d'elle, tout sauf Jacques.

— Il picole ?

— Seulement après une dispute. Il pense que ça résout ses problèmes.

— Et ça marche ?

— Je ne sais pas. Je ne passe pas assez de temps en sa compagnie. Il s'apitoie sur son sort et choisit de s'en prendre à moi. Ne vous inquiétez pas. J'ai les épaules solides. L'orage va passer. L'orage finit toujours par passer.

— Vous n'auriez pas dû tolérer une telle situation. Sait-il ce que vos fonctions exigent ?

— Mon boulot fait partie du problème, à vrai dire. Parce que j'ai accepté cette promotion, je passe moins de temps à la maison avec lui et Charlie. Je crois que le fond du problème est qu'il se sent seul. Il ne sort pas et passe toutes les journées à la maison. Il a cessé de travailler il y a déjà des années, et maintenant il lui est impossible de trouver un

emploi. C'était sa décision de devenir un homme au foyer. J'ai tellement de boulot que je n'ai pas le temps de régler nos problèmes à l'heure actuelle. Il ira bien quand je rentrerai ce soir, j'en suis sûre.

— Il se peut que je parle sans trop savoir, mais je le trouve égoïste. Surtout s'il s'agissait de sa décision de renoncer à travailler.

— C'est vrai, mais regardez la situation de son point de vue. Vous deviendriez fou si vous deviez rester entre quatre murs la plupart du temps, à nettoyer derrière deux femmes.

— J'ai bien peur, ma chérie, que jamais je me serais mis dans une telle situation. Je le répète, c'était *son* choix. J'ai beaucoup d'amis mariés dont la femme est à la maison toute la journée. Elles semblent mieux survivre que votre mari. La vie est, après tout, ce que l'on en fait. Dites-lui de développer un passe-temps ou de faire un peu de décoration s'il s'ennuie.

Cela ne valait pas la peine de trouver des excuses à Tom auprès de Jacques, qu'elle-même connaissait à peine. Elle changea rapidement de sujet.

— Et ce carambolage était-il énorme ?

— Pardon, je ne comprends pas.

— La nuit dernière. Sur l'autoroute, il y a eu un grand carambolage. Avec de nombreux décès ?

— Ah, le changement de sujet soudain très typique. Je vous pensais plus maline que cela, inspecteur !

Lorne remarqua à quel point il avait l'air meurtri et se demanda pourquoi il était tant intéressé par son ennuyeux mariage.

Ou alors prend-il du plaisir à entendre les défauts de mon mari ?

— C'est un sujet sensible, c'est tout, Jacques. Si vous voulez que je me mette à chialer comme une enfant, alors très bien, même si cela vous est égal, je préfère que mon sergent ne me voie pas en état de faiblesse.

Avant qu'il pût répondre, elle fut soulagée d'entendre les pas lourds de Pete trotter dans le couloir.

— Le voici.

Pete tenait le pied-de-biche dans ses mains. Contrariée, Lorne poussa un soupir en s'approchant pour le saisir.

La main de Jacques frôla la sienne en le lui prenant des mains. Leurs yeux se croisèrent, les siens étincelaient, amusés.

— Si les pointes correspondent, on va devoir prendre notre médium, Mlle Lang, au sérieux, dit Lorne.

Jacques haussa les sourcils. Elle lui expliqua :

— Elle pensait que l'arme était une barre avec un crochet et une pointe.

— Cela correspond parfaitement avec la blessure. Je comparerai les autres cas après l'autopsie. Maintenant, où en étais-je ? Ah oui, il lui

manque l'oreille droite. Je crois que nous pouvons deviner qu'elle réapparaîtra d'ici peu par la poste.

Jacques termina l'autopsie à dix heures et demie, donnant à Pete et Lorne seulement trente minutes pour se rendre à l'enterrement.

CHAPITRE 35

Un fourgon de livraison faisant une commission au magasin électrique Sam bloquait le raccourci de la rue Miller qu'ils voulaient emprunter. Lorne klaxonna, et le chauffeur déplia grossièrement son majeur pour lui dire d'aller se faire foutre. Pete tira sur la poignée de la porte pour l'ouvrir, mais Lorne réussit à le retenir. Au bout du compte, elle fut forcée de reculer et de faire le tour du quartier. Ils arrivèrent à l'église seulement quelques minutes avant le commencement de la cérémonie religieuse.

Une grande foule remontait le chemin sinueux menant à l'entrée de l'église. Oliver se tenait juste à l'intérieur de la porte de gauche, afin d'accueillir les proches de sa mère. Les amis de Belinda faisaient presque tous partie de la haute société. Sur la droite, Colleen et son mari saluaient les gens rendant hommage à Doreen. Les bancs sur la gauche étaient déjà tous bondés, un contraste frappant avec ceux sur la droite – un reflet de la fracture qui existait entre les deux femmes.

Oliver sourit à Lorne et Pete alors qu'ils approchaient.

— C'est gentil de votre part d'être venus, inspecteur et sergent.

Il les accueillit d'une poignée de main ferme.

— On vous a gardé une place au fond.

Il leur indiqua un banc du côté des gens chics de l'église.

— Merci, Oliver. On se reparle plus tard.

Une fois qu'ils furent assis, Lorne et Pete regardèrent les gens autour d'eux.

— Les deux là-bas ont l'air de débarquer d'une autre planète, murmura Pete.

Il fit un signe de tête vers un couple dans la cinquantaine, assis au deuxième rang – l'épouse était la seule femme du côté chic à ne pas porter un chapeau. Les autres femmes de la congrégation paraissaient vouloir gagner le premier prix du « Ladies Day » aux courses de chevaux du Royal Ascot.

— Il doit sûrement s'agir des Hall. Garde un œil sur eux. Nous leur parlerons après le service.

Pendant le service, les amis de chacune des jumelles lurent plusieurs éloges touchants avant qu'Oliver se levât pour faire un discours. Après avoir remercié tout le monde pour leur présence, il tourna son attention vers l'enquête. Lorne pensa qu'il allait s'en prendre à la police pour leur incompétence à dénicher des preuves, mais à sa grande surprise il félicita son équipe de leurs efforts à faire avancer

l'enquête. Il acheva son discours par un cri du cœur, demandant à tous ceux présents d'aider la police à trouver le coupable ayant tué ses parents afin de les traduire en justice.

Lorne vit même Pete en train d'essuyer une petite larme quand les cercueils furent abaissés dans le caveau de la famille à côté de celui du père d'Oliver.

— Monsieur et madame Hall, vous avez une minute ?

Tous deux se cramponnèrent l'un à l'autre quand les détectives se dirigèrent vers eux.

— Qui êtes-vous ? demanda M. Hall, méfiant.

Lorne lui montra rapidement son badge.

— Nous aimerions vous parler de votre rôle au sein de la maison des Greenaway, si cela ne vous dérange pas ?

— Je vois. J'ai dit à l'un de vos collègues que nous ne savions rien de rien au sujet de l'assassinat de Mme Greenaway.

M. Hall glissa un bras protecteur autour des épaules de son épouse.

— Oui, mais vous avez omis de lui dire que vous aviez eu des problèmes avec un employeur précédent, n'est-ce pas, monsieur Hall ? dit Pete.

— Pouvons-nous parler de ça ailleurs ? répondit l'homme en regardant autour de lui nerveusement.

Lorne hocha la tête, et le couple suivit les détectives vers leur voiture.

— Alors ? dit Pete.

— Nous avons été obligés de quitter nos anciens employeurs parce que Mme Mountbatten, la dame de la maison, est devenue névrosée. On lui avait prescrit des nouveaux comprimés pour les nerfs, et son esprit a commencé à lui jouer des tours. Son mari était explorateur et il s'en allait pour des expéditions des mois durant.

— Quel genre de choses a-t-elle imaginé ?

Lorne regarda le visage décharné de Mme Hall blanchir.

— C'était une grande maison, et une nuit, juste après minuit – nous étions déjà couchés, n'est-ce pas, mon amour ?

La femme fit oui de la tête, mais en gardant les yeux baissés et concentrés sur ses genoux.

— Mme Mountbatten pensait qu'un intrus s'était infiltré dans le domaine. Elle avait vu une ombre de la fenêtre de sa chambre. Je suis allé dehors pour jeter un œil, mais n'ai rien trouvé. On laissait deux dobermans en liberté sur le terrain, donc s'il y avait eu quelqu'un, ils nous auraient alertés tout de suite. Les chiens n'ont même pas bronché.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Quand je suis rentré, elle m'a offert un verre de whisky, ce qui m'a ravi. C'était une nuit froide et glaciale de décembre. Quelque

chose l'agitait un peu, et elle m'a dit qu'elle et son mari avaient des difficultés... dans leur chambre.

Il ravala sa salive, puis poursuivit son histoire.

— Eh bien, elle a commencé à se rapprocher de moi. À jouer avec les poils de ma poitrine, ce genre de choses, quoi. J'étais mal à l'aise et je lui ai dit d'arrêter. Elle a pris ça comme une invitation et a déchiré ma robe de chambre, pour me l'enlever. C'est alors que Margaret est entrée dans la pièce. Je pense que son cri a surpris Mme Mountbatten, qui alors a essayé de lui faire croire que c'était moi qui la désirais. Évidemment, c'était un mensonge, et je le lui ai dit. Elle devait se sentir honteuse, même si elle n'a jamais admis son geste, et elle nous a ordonné de partir. Nous avons quitté la maison le lendemain matin. Nous avons prévenu l'agence tout de suite. Ils ont interrogé la femme et joué son jeu. Ils lui ont dit que, si elle voulait porter plainte, elle devrait le faire d'ici sept jours. Elle a refusé d'y mêler la police. L'agence en a déduit qu'elle leur avait menti et que nous disions la vérité. C'est pourquoi ils nous ont gardés dans leurs fichiers. Après quoi, la place chez les Greenaway s'est présentée, et nous y avons travaillé pendant plus de dix ans. Et sans aucun problème, je m'empresse d'ajouter.

— Cela a dû être un moment très difficile pour vous deux.

Lorne présuma que M. Hall disait la vérité. Alors elle mena son interrogatoire dans une autre direction.

— Je me demande, est-ce que Mme Greenaway a jamais reçu d'étranges appels téléphoniques ou des visiteurs pour le moins suspects ?

— Pas que je me souviene. C'était une dame gentille, qui ne disait jamais rien de mal à propos de quiconque. Pourquoi quelqu'un voudrait tuer une femme comme ça ou sa sœur jumelle ? Il faut être malade.

— C'est ce que nous essayons de découvrir. Avez-vous un autre emploi ?

— L'agence nous a dit hier qu'elle nous avait trouvé un nouveau poste. C'est à une quinzaine de kilomètres d'ici. Nous commençons la semaine prochaine.

L'homme semblait soulagé en serrant les épaules de sa femme. Mme Hall posa sa tête sur la poitrine de son mari et sourit à Lorne pour la première fois depuis le début de leur conversation.

— Tenez-vous au courant de votre nouvelle adresse, je vous prie. On pourrait vous appeler pour témoigner advenant que nous attrapions le tueur.

Les Hall quittèrent les détectives une fois arrivés à leur voiture.

— Ce sont des gens bien, dit Lorne en les regardant partir.

— Je dois admettre que tu as raison. Ils ont une sacrée veine que

l'agence se range de leur côté. Normalement, lorsque les aristos toussent, les prolos morflent.

— Allez, viens. On va s'arrêter chez le boulanger en ville, je t'offre une baguette de pain et un gâteau à la crème.

Les yeux de Pete s'illuminèrent.

— Je pensais que tu me mettais au régime ?

— Il faut bien que quelqu'un te remonte le moral, et un éclair au chocolat, généralement, ça marche. Quel genre de chef serais-je si je ne t'achetais pas un petit quelque chose de temps à autre ?

L'horloge de l'église à proximité sonnait treize heures alors qu'ils revenaient au commissariat. Lorne remarqua un mot sur son bureau quand elle entra. Il provenait de la médium, Carol Lang. Elle avait écrit : « Inspecteur, pardonnez-moi. Appelez-moi si je peux vous être d'une aide quelconque dans cette affaire. » Carol y avait inscrit son numéro de téléphone à la fin.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Pete en entrant avec deux tasses de café.

Il ferma la porte d'un coup de pied.

— Une note de Carol Lang. Je dois lui passer un coup de fil après le déjeuner pour voir comment elle va.

— Ça me fait gerber de l'admettre, mais elle a touché dans le mille avec ce qu'elle nous a dit. Un lapin dans un chapeau me vient à l'esprit.

— C'est vrai, c'est comme si elle en avait fait sortir tous les personnages des *Garences de Watership Down*⁴. Elle était incroyable. Ne me dis pas que tu as changé d'avis à propos des médiums ?

— Médium, grande ou petite, il m'en faudra un peu plus pour me faire changer d'opinion. Il y a toujours la possibilité qu'elle puisse travailler pour les criminels.

Pete grimaça.

— Qu'est-ce que tu es cynique. Nous devrions aller trouver le reste des chauffeurs de taxi cet après-midi.

— Ça marche pour moi. J'irai chercher les fichiers après le déjeuner.

On frappa à la porte.

— Entrez, cria Lorne.

Tracy passa la tête.

— Désolée de vous déranger pendant votre déjeuner, madame. Le chef aimerait vous voir dès que possible.

— Merci, Tracy. Vous avez presque fini avec la liste des délinquants sexuels ?

— Nous sommes à environ un tiers. On dirait que les rumeurs ont fait le tour du quartier. Chaque fois qu'on frappe à une porte, les mecs semblent nous attendre. Nous vérifions tous les alibis, mais jusqu'à présent ils s'en sortent tous en sentant la rose d'été plutôt que la merde. Nous allons continuer sur cette piste jusqu'à ce qu'elle se

refroidisse.

— Tenez-moi informée. Par ailleurs, dites à Molly que nous avons interrogé les Hall, et je suis convaincue que nous pouvons les rayer de notre liste aussi.

Lorne mordit dans son éclair en composant le numéro de Carol Lang.

— Salut, Carol. Désolée d'avoir dû nous échapper de cette façon. Comment allez-vous ?

— Inspecteur, c'est gentil de m'appeler. Ayez la bonté de me dire ce que vous avez trouvé.

— J'ai de mauvaises nouvelles. Nous avons découvert la femme que nous cherchions. Malheureusement, nous n'avons pas pu la sauver. Carol, je me demandais, avez-vous déjà aidé la police sur une enquête dans le passé ?

— Non, jamais. Cela ne fait pas longtemps que j'ai ce don, vous voyez. J'ai été impliquée dans un accident de voiture presque fatal il y a environ trois ans. C'est alors que j'ai entendu Dieu m'appeler. Alors que j'étais couchée sur mon lit d'hôpital, j'ai vu une lumière brillante. À un moment, je me suis élevée par lévitation au-dessus de mon corps. Apparemment, ce n'était pas mon heure de mourir parce que j'ai été renvoyée sur terre. Après cela, j'ai découvert mon don.

Le récit de la médium fascina Lorne.

— Étiez-vous religieuse avant l'accident ?

— Pas du tout.

Elle rit doucement.

— Je n'avais jamais mis les pieds dans une église, à part pour quelques mariages et des funérailles. Les églises me donnent la chair de poule. Cela me comblerait de pouvoir aider l'enquête, d'autant plus que j'ai ces visions. Ce serait bien de pouvoir les comprendre, inspecteur.

— Je vais devoir me renseigner sur le protocole à suivre. Évidemment, il faut considérer la question de la confidentialité. La dernière chose que nous voulons et dont nous avons besoin, c'est que les médias se mêlent de ces affaires. Cela serait trop pénible pour les familles des victimes. Donnez-moi quelques jours pour faire un peu de recherche, et je vous tiendrai au courant. En attendant, si vous avez une autre vision, n'hésitez pas à me contacter ou un membre de mon équipe.

— Bien entendu. Je vous prie de transmettre mes condoléances à la famille de la victime. Et désolée de ne pas avoir été en mesure de vous aider plus tôt.

— Je vous rappelle bientôt.

Lorne raccrocha le téléphone.

— Bon Dieu, j'espère que le nouveau chef sera d'accord avec ça.

Pete poussa la dernière bouchée de son gâteau dans sa bouche et la

fit glisser avec une grande gorgée de café fort.

— Ce qui me rappelle que l'ancien m'a convoquée.

Elle se passa la main au visage pour enlever les miettes, s'arrangea les cheveux, puis partit.

Elle entendit des voix étouffées qui provenaient du bureau du chef en approchant. Sa secrétaire ouvrit la porte pour l'annoncer.

— Ah, la voilà. Lorne, entrez. Venez vous joindre à nous. Je voudrais vous présenter votre nouvel inspecteur-chef...

Le chef continua à parler, mais ses paroles lui passèrent au-dessus de la tête. Lorne demeura bouche bée. L'homme se leva de son siège, sa carrure sportive bloquant la lumière filtrant à travers la fenêtre du bureau du chef. Ses cheveux noirs étaient saupoudrés de mèches grises. Son costume était évidemment d'une grande marque – la preuve, s'il en fallait une, qu'il avait bien gravi les échelons de la police.

Il tendit sa main pour serrer la sienne. Elle aperçut ses manchettes blanches immaculées, attachées avec des boutons de manchette en or qui brillaient sous l'éclat de la lumière au plafond.

Elle se sentit ancrée sur place. Sa réaction l'amusa, elle le vit au scintillement de ses yeux gris cendré. Il se racla la gorge, et elle jeta un œil à sa main tendue. Lorne s'essuya la main en sueur sur le devant de sa jupe avant de la lui serrer. Il lui écrasa les doigts de sorte qu'ils se chevauchèrent. Il eut un sourire narquois, mais elle était déterminée à ne pas grimacer ou crier de douleur.

— ...Sean Roberts va prendre la relève lundi. Désolé, vous connaissez-vous, tous les deux ? demanda Chalmers en voyant les étincelles jaillirent entre eux.

— Disons simplement que nos chemins se sont croisés une fois ou deux auparavant, n'est-ce pas, Lorne ?

Il lui fit un clin d'œil, et un frisson sinistre parcourut tout le dos de la femme.

Elle fut soulagée quand il s'abstint de ne pas dire au chef à quel point *ils s'étaient connus* jadis.

— Ça fait un bail, Sean, dit-elle.

— Ah, les choses ont certainement évolué. Je crains que vous alliez devoir m'appeler « patron » ou « inspecteur-chef » maintenant, Lorne. C'est un peu moins familier, vous ne trouvez pas ?

Son sourire s'approfondit au fur et à mesure que ses joues devinrent roses.

— Bien sûr. Je ne vais pas commettre la même erreur deux fois.

— Nous étions justement en train de parler de vous, Lorne, dit Chalmers en invitant tout le monde à s'asseoir.

Lorne se concentra sur son chef actuel et haussa les sourcils.

— Ah bon...

— Oui, j'ai mis Sean au courant de votre toute dernière affaire. Je lui ai dit comment le tueur était entré en contact avec vous et que vous croyez qu'il vous surveille. Nous avons décidé que ce serait mieux si vous partiez ce week-end. Passez du bon temps, reposez-vous, puis revenez lundi toute fraîche. Soyons justes. Ça fait un moment que vous n'avez pas eu de jours de congé. Vous en avez certainement bien besoin. Qu'en pensez-vous ?

— En ce qui me concerne, monsieur, je crois que je préfère rester ce week-end pour essayer d'attraper le tueur avant qu'il s'en prenne à quelqu'un d'autre. Corrigez-moi si je me trompe, mais ça serait extrêmement difficile à réaliser depuis chez moi, le derrière sur le canapé.

Roberts intervint avant que son homologue pût parler.

— Je crains que ce ne soit pas à vous de décider, Lorne. J'aurai besoin de ma meilleure inspecteur-détective en pleine forme quand je prendrai mes fonctions lundi. J'ai entendu dire que vous aviez fait un excellent travail sur l'affaire de Jones l'éventreur. Quand avez-vous pris un jour de congé pour la dernière fois ?

— Je ne m'en souviens pas.

Ennuyée, Lorne sentit son cœur battre rapidement.

— Je suis sûr que Tom – c'est comme ça qu'il s'appelle, non ? – sera ravi de passer un week-end avec sa femme pour changer.

Ses yeux la défiaient, et Lorne baissa son regard. *Comment osait-il parler de Tom !*

Une haine oubliée qu'elle avait réussi à garder enfouie depuis treize ans remonta à la surface. *Est-ce l'occasion que Sean attendait pour se venger ?* Allait-il lui rendre la vie impossible de la même façon dont Tom et elle lui avaient jadis rendu la sienne ? Elle pouvait déjà ressentir les vis se serrer autour d'elle. Peut-être devrait-elle jeter l'éponge maintenant avant que Sean eût la chance de la virer ?

— Quand vous me connaîtrez mieux, chef, vous vous rendrez compte que je suis un bourreau de travail. J'ai tendance à bosser beaucoup mieux quand je suis sous pression. Tom accepte que ma carrière passe en premier, dit-elle en essayant de dissimuler sa colère.

— On m'a dit tout ce que j'avais besoin de savoir sur vous, Lorne. J'ai suivi votre carrière de près au fil des ans. J'insiste pour que vous preniez un congé ce week-end, histoire de recharger vos batteries, nous pourrions nous attaquer à l'affaire dès lundi, ensemble.

Lorne céda, sentant qu'il était inutile d'argumenter davantage.

— En tant que femme, je sais que je suis une minorité ici. Vous gagnez. Je m'arrêterai à dix-sept heures demain et reviendrai au travail à huit heures lundi matin.

Elle libéra un grand souffle irrité et profond, et se leva.

La voix de Roberts la suivit jusqu'à la porte.

— Passez un bon long week-end, inspecteur. Terminez à dix-sept heures ce soir et revenez à neuf heures lundi matin, non pas à huit. Il me tarde de travailler avec vous, inspecteur.

Bien que hors d'elle, Lorne fut déterminée à ne pas le montrer. En se retournant, elle sourit à l'homme qui avait été son mentor pendant toutes ces années.

— Buvez-vous un verre d'adieu, monsieur ?

— Je reviendrai après que vous aurez résolu l'affaire. Je sais que cela ne prendra pas longtemps. Prenez soin de vous, Lorne. Mes salutations à Tom et à Charlie.

Son sourire était plein de regrets. *Est-il triste de partir ou coupable de me laisser entre les mains tyranniques de Sean ?* C'était une pensée absurde parce qu'il n'avait pas la moindre idée de qui Sean était, en somme. Elle, malheureusement, connaissait Sean Roberts que trop bien.

CHAPITRE 36

Lorne claqua la porte de son bureau derrière elle. Pete y entra quelques instants plus tard et la trouva assise, la tête enfouie dans ses mains.

— Il y a du neuf ? demanda-t-il en se laissant tomber dans la chaise d'en face.

— Il me faut un instant pour me calmer, Pete, si cela ne te dérange pas.

Elle ramassa quelques fichiers, piétina vers une armoire, où elle y jeta les documents et referma le tiroir avec une force qui fit trembler le meuble.

— Et toute cette agitation provient du fait que tu viens de rencontrer le nouveau chef ?

— Comment sais-tu cela ? Tu m'espionnes toi aussi ?

— Ne t'en prends pas à moi. Molly et Tracy sont déjà dans tous leurs états à cause de lui. Elles trouvent toutes deux qu'il est si beau. Je vois ça d'ici, Mitch va l'avoir en travers de la gorge.

La frustration de Lorne ne fit qu'accroître.

— Tu sais ce qu'on dit : il ne faut jamais juger un livre à.... Il faut que je me tire d'ici. Allez, attrape le dossier des chauffeurs de taxi. Je cours aux toilettes et on se retrouve à la voiture.



— T'es cinglé ou quoi ? Pourquoi prendre des risques inutiles ? Brûler le corps en plein jour comme ça, c'était de la folie. Tu veux te faire attraper ?

La femme traîna nerveusement ses pieds.

— Je voulais montrer à l'inspecteur que j'étais en colère contre elle. Ça me rend malade qu'elle me prenne pas au sérieux.

L'homme fouilla le journal, furieux de ne pas trouver d'article sur lui et son *œuvre*.

— Elle bouge lentement, c'est tout. Je suis sûre qu'elle te prend au sérieux. Ce serait idiot de sa part.

— Peut-être que nous devrions l'aider à faire que les choses bougent un peu plus vite alors. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Comment ? demanda la femme.

— Je vais embarquer la vieille Sedark en plein jour. Voyons ce que

Simpkins pensera de cela. Et si ça marche pas, on *fera en sorte* qu'elle nous prenne au sérieux.

— Tôt ou tard, elle va tout piger. Prends ton temps.

— J'aime jouer avec cette femme.

Un coin de la bouche de l'homme se souleva.

— Et si elle t'attrape, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ?

— Je te quitterai jamais, ma chère. Encore quelques jours de plus, et tout sera fini. Ensuite, nous retournerons à notre petite routine. Il est temps de repartir à zéro.

Tous deux s'étreignirent, et la femme soupira, contente quand l'homme l'embrassa sur le front.



— C'est qui le premier sur la liste ?

La mauvaise humeur de Lorne persistait.

— Est-ce que tu veux continuer avec ceux qu'on a bouclés pour agression sexuelle ou tu veux commencer par le haut de la liste ?

— Les déviants sexuels en premier.

— Tommy Adams. Il vit à dix minutes d'ici, rue de la Dune, un autre quartier difficile.

— C'est chouette de voir qu'ils squattent tous dans le même coin. Tout comme les rats dans les égouts, ils semblent savoir d'où ils viennent.

— Numéro quarante-neuf. C'est là.

Les fenêtres de la maison étaient condamnées et le mur de la façade, sur le point de s'effondrer. Ils gravirent les trois marches jusqu'à la porte, et Pete remarqua la gouttière branlante sur le mur, probablement parce que quelqu'un avait tenté de grimper à l'appartement du premier étage.

Un homme dans la cinquantaine, vêtu d'un maillot tacheté et d'un pantalon de jogging ouvrit la porte.

— Ouais, c'est quoi ?

Il tira une bouffée de sa cigarette et bredouilla en l'inhalant.

— Nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de Kim Charlton.

Lorne et Pete lui montrèrent leur badge.

— Qui ? Je connais personne qui s'appelle comme ça.

L'homme essaya de fermer la porte, mais Pete intercala son pied dans l'embrasure.

— Écoute, mon mec, c'est ton choix, soit tu réponds à nos questions ici, soit on t'embarque le faire dans notre boutique de flics. Qu'est-ce que tu en penses ?

Pete ricana, repoussa la porte et déboula dans le couloir.

— Hé ! Vous avez pas le droit de débarquer ici comme des malades. J'ai des droits.

— Chef, avez-vous vos menottes à portée ? Il va falloir emmener ce connard finalement.

— Mais qu'est-ce.... C'est pas nécessaire. Je vous l'ai dit, je connais pas de Kate Charlton.

— Kim Charlton. Elle s'appelle Kim Charlton. C'est une cliente régulière de votre entreprise, le corrigea Lorne.

Elle regarda par-dessus son épaule la petite foule qui se rassemblait dans la rue.

— Je l'ai jamais ramassée, je le jure. Appelez la putain de compagnie ; ils vous le diront.

— Jeudi dernier, un de vos collègues devait aller la chercher, il n'a pas pu. L'avez-vous fait ?

— Quelle heure jeudi dernier ?

— Entre vingt-trois heures et vingt-trois heures trente.

— Non, j'étais l'un des chauffeurs à qui on avait dit de rester en ville. D'habitude, on se gare juste à l'extérieur du pub La Rose et la Couronne. Les clients se font jeter plutôt tôt là-bas, parce que les proprios ont pas mal de problèmes avec ceux qui font du boucan après la fermeture.

— Vous étiez combien là-bas ? Et qui étaient les autres ? demanda Lorne.

— Laissez-moi voir. Len était là, et le jeune Aiden, dit l'homme en regardant Pete avec méfiance.

Lorne consulta sa liste et vérifia les noms avec Adams.

— Len Dixon et Aiden Cole ?

— C'est eux. Je peux vous jurer qu'ils étaient avec moi à ce moment.

— Est-ce que l'un d'eux a pris un client du pub vers cette heure-là ? demanda Pete.

— Peut-être. Je n'en suis pas certain.

— Mais ils auraient pu ? demanda Lorne, et l'homme hocha la tête. Si c'est possible, peut-être que l'un des clients aurait pu aller près de la maison de la jeune fille. Ils auraient pu passer par chez elle pour la prendre – n'est-ce pas possible ?

— Pas vraiment. La patronne nous ordonne de déposer les clients rapidement et de retourner directement au pub.

— OK, merci pour votre collaboration, monsieur Adams. Si vous vous rappelez quelque chose d'autre, appelez-moi !

Lorne lui donna sa carte de visite, et Pete et elle s'en allèrent.

— Super, nous venons de réduire notre liste de trois noms, grommela Pete.

— Qui est le prochain ?

Lorne regarda sa montre. Seize heures. Une visite de plus, puis ça serait la fin de la journée. Elle n'avait pas l'intention de travailler une minute de plus après dix-sept heures, selon les instructions de son nouveau patron.

Le suivant s'appelait Fred Falconer. Il vivait dans une banlieue plus cossue et avait une femme et deux enfants. Il répondit ouvertement à leurs questions en la présence de sa femme. Lorne savait que, s'il avait quelque chose à cacher, il n'aurait pas agi ainsi. Ils retournèrent au poste.

— C'est l'heure de rentrer chez moi, déclara Lorne à Pete alors qu'ils se garaient.

— Hein ? Il est seulement dix-sept heures. Tu ne pars jamais à cette heure-là. Tu ne te sens pas bien ?

— On ne peut mieux. On m'a donné l'ordre de ne pas bosser ce week-end. Je reviendrai lundi.

— Ah maintenant je comprends.... C'est donc pour ça que tu faisais la tête cet après-midi.

Pete hocha lentement la tête.

— Ce n'est pas vrai, dit Lorne pour se défendre.

— Je ne suis pas aveugle. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous tramez, toi et le nouveau chef, alors ? Vous avez un passé ensemble, c'est ça ?

— Oui, Sean Roberts et moi nous sommes connus autrefois.

— Comment il est ? Tu vas m'en parler ?

— Non, je crois que c'est mieux si tu te fais ta propre opinion sur son compte. Il va montrer son vrai visage plus tôt que tu le penses. Je suis convaincue de cela.

— Qu'est-ce que tu es frustrante par moments. Qu'en est-il de l'enquête ?

— Je te laisse t'en occuper.

— Super, merci. Est-ce que ça veut dire qu'il faut que je me charge d'Arnaud aussi ?

— Bien oui, tu es l'enquêteur principal, pour le week-end du moins. Il est doux comme un agneau une fois que tu le connais bien.

— Je crois que tu en sais plus que moi sur ce sujet. Une chose est certaine, cependant : je n'ai pas l'intention de passer la nuit avec lui, comme tu l'as fait, juste pour être dans ses bonnes grâces.

Elle refusa de mordre à l'hameçon et le fusilla du regard. De par son expression, il savait qu'il avait dépassé les bornes.

CHAPITRE 37

Sur le chemin du retour, Lorne s'arrêta au magasin de spiritueux. Son humeur s'était déjà améliorée depuis qu'elle s'était séparée de Pete. Pendant le trajet, elle pensa comment Tom, Charlie et elle pourraient passer le week-end ensemble. Peut-être qu'elle conduirait Charlie à la piscine ou peut-être tous les trois partiraient-ils faire un voyage improvisé et iraient camper.... *C'est un peu tard à cette époque de l'année pour ça !*

Le silence la frappa dès qu'elle ouvrit la porte d'entrée. Peut-être que Tom avait emmené Charlie faire des courses ou aux jeux d'arcade pour la gâter. Ce n'était pas comme s'il s'attendait à ce qu'elle revînt au domicile si tôt. Elle erra dans la cuisine en frissonnant de froid, ses pieds nus sur le carrelage. Quand elle rangea la bouteille de vin blanc dans le frigo, elle remarqua combien il était vide. *C'est étrange. Tom va toujours au supermarché le jeudi. Les longues queues le vendredi le rendent dingue.*

En ouvrant les placards de la cuisine, elle constata qu'ils étaient presque vides aussi. À quel petit jeu Tom était-il en train de jouer ?

Ce n'est qu'au moment où elle mit la bouteille de whisky achetée pour Tom à sa place habituelle qu'elle repéra son mot.

« Lorne, je suis avec Charlie chez ma mère pour quelques jours. Peut-être qu'une pause nous fera du bien. Cela nous donnera le temps nécessaire pour réfléchir à notre mariage. Il faut que je considère si ça vaut toujours la peine ! Ne m'appelle pas. J'ai besoin de voir si tu me manques. À l'heure actuelle, je ne supporte plus d'être près de toi. J'ai dit à Charlie que tu allais suivre un cours pour le week-end, de sorte qu'elle ne s'attend pas à ce que tu l'appelles non plus. Tom. »

Il plaisante. Ce n'est pas possible. Pour l'amour de Dieu, Tom, ne m'abandonne pas maintenant. Ses mains tremblaient tandis qu'elle relisait le billet cinq ou six fois de plus. En débouchant la bouteille de whisky, elle dit à haute voix :

— Mon Dieu, il m'a quittée.

Elle se versa un grand verre.

Merde, qu'est-ce qui se passait dans sa vie ? Elle eut l'impression d'avoir été bazardée par-dessus bord au beau milieu de l'océan, ne sachant ni si elle allait se noyer, ni si elle était en mesure de rester à flot. Ses chances de survie dépendaient des gens autour d'elle.

Pourquoi la vie était si dure envers elle ? Pourquoi maintenant ? Elle ne méritait pas ça.

Il lui fallait une bouée de sauvetage pour s'y accrocher. Après avoir arraché la feuille du cahier de son mari, elle se tourna vers le whisky pour se réconforter, et s'effondra au lit vers vingt-deux heures.

Il ne se passa rien le vendredi matin. Finalement, Lorne remua vers treize heures en discernant le bruit lointain du téléphone. Le répondeur automatique se déclencha, mais personne ne laissa de message. Sa tête cognait alors qu'elle s'efforçait d'atteindre la salle de bains, puis, debout sous l'eau froide, elle se doucha pendant quelques minutes.

L'idée de manger quelque chose lui était insupportable. Qu'est-ce qu'elle allait donc faire les trois prochains jours sans sa famille ? Elle détestait faire les courses et l'idée de déambuler dans les rayons du supermarché seule lui était encore plus insupportable. Et pourquoi ne pas faire un peu de jardinage ? C'était inutile aussi. Il tombait des trombes d'eau dehors, ce qui s'ajouta à son désarroi.

Après avoir rangé la maison, elle prit un livre et lut plusieurs heures durant, mais y renonça quand elle trouva l'intrigue alambiquée.

Pendant l'après-midi, le téléphone sonna sans cesse, mais elle n'était pas du tout pressée d'y répondre, et quiconque appelait obstinément refusait de laisser un message sur le répondeur.

Elle était dans la cuisine en train de décider quoi préparer pour le dîner quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. Avant qu'elle eût le temps de fermer la porte du réfrigérateur, la sonnette retentit de nouveau.

— Une minute, bordel !

Elle remonta le long couloir étroit.

Son air renfrogné se transforma en surprise quand elle ouvrit la porte.

— Je vous ai appelée toute la journée, ma chérie.

Elle se sentit honteuse et se cacha derrière la porte.

— Jacques ! Comment avez-vous eu mon adresse ?

— Ah, ça, c'est mon secret. Est-ce que par hasard vous allez m'inviter à m'abriter de cette pluie ?

Ses cheveux collés sur son visage ne gâchaient pas son image de petit garçon.

— Je ne suis pas vraiment d'humeur à avoir des visiteurs, dit Lorne en se dissimulant toujours derrière la porte.

— Voulez-vous que je m'en aille ?

Quand elle vit le mal qu'elle lui causait, elle céda. Elle ouvrit sa porte et se dirigea vers le couloir.

— Où puis-je mettre mon manteau ?

Il se tenait debout dans la flaque d'eau qu'il avait faite sur les carreaux.

— Sur le portemanteau au bout du couloir. Venez par ici quand vous

aurez fini.

Elle lui montra le portemanteau et disparut dans la cuisine.

— C'est fantastique chez vous. Ça fait longtemps que vous habitez ici ?

— Plusieurs années. Ce n'était pas comme ça quand nous avons acheté la maison. La rénover, ça nous a pas mal occupés, ou plutôt Tom. J'étais sur le point de faire le dîner. Voulez-vous vous joindre à moi ?

— Mangez-vous seule ?

Son sourcil droit s'accentua.

— Pas si vous m'accompagnez. Oui ou non ? Je ne vous promets rien d'extravagant. Juste quelque chose de rapide, lui dit-elle en réfléchissant sur le contenu du réfrigérateur.

— Ça me ferait très plaisir, merci. Puis-je vous aider à faire quelque chose ?

— Ouvrez le vin. Je m'occupe de la préparation. Donc vous étiez au travail aujourd'hui ?

Elle lui tendit une bouteille de chablis et un tire-bouchon.

— Et pourquoi n'y étiez-vous pas ? Êtes-vous malade ?

— Il fallait que je prenne les jours de congé qu'il me reste.

Elle ouvrit une conserve de tomates et les versa dans une casserole.

— Pâtes et sauce tomate, d'accord ? Je crains que les placards soient un peu vides. Je comptais aller faire des courses aujourd'hui, mais je n'ai jamais eu le temps.

Elle observa son état pitoyable et se sentit rougir.

— J'adore les pâtes. Ce sera bien pour mon tour de taille. Je mange beaucoup trop de plats à emporter.

— Pete et vous devriez vivre ensemble.

Lorne rit, se surprenant elle-même.

— J'aime quand vous souriez.

La couleur de ses joues s'accentua.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas vous embarrasser.

Elle pela et hacha quelques oignons et les jeta dans une casserole, puis trancha une demi-douzaine de champignons, et les ajouta aux oignons. Ses yeux pleuraient, et elle saisit un torchon pour les sécher. Ce qui ne fit qu'aggraver sa souffrance. Après avoir retiré la casserole de la cuisinière, elle s'assit sur le tabouret à côté de Jacques et renifla en essayant de ne pas pleurer.

Le bras du légiste glissa autour de ses épaules, et elle ne put plus contenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, Jacques. Je ne suis pas du genre normalement à chialer comme un bébé devant des étrangers.

— Est-ce comme ça que vous me percevez ? Comme un étranger, Lorne ?

Il retira son bras de ses épaules.

Ses yeux rencontrèrent les siens, et elle vit la douleur que ses paroles irréfléchies avaient provoquée.

— Non.... Je ne voulais pas paraître si dure. Oubliez ce que j'ai dit. Je vais faire à manger. Vous devez être affamé.

Elle tenta de se lever de son tabouret, mais il l'arrêta.

— Lorne, dites-moi, s'il vous plaît, ce qui ne va pas. Je pourrais peut-être vous aider.

Elle se sentit apaisée par le son doux et réconfortant de sa voix. *Qu'y a-t-il dans son accent français qui me fait battre le cœur comme ça ?*

— Ma vie est un bordel complet. Vous ne pouvez rien faire pour m'aider.

— Au moins, laissez-moi essayer. Laissez-moi entrer dans votre monde embrouillé. Ma chère mère avait coutume de dire qu'il est beaucoup plus difficile d'aider quelqu'un quand le problème reste caché.

Lorne sourit en étudiant son visage. Elle fut tentée de passer ses mains dans ses cheveux trempés mais résista à la tentation.

— Nous avons un dicton similaire dans ce pays : un problème partagé est un problème à moitié résolu.

— Parfait alors. Donc partagez-le avec moi.

— Si je prenais la peine de m'asseoir et d'analyser mes problèmes, il est probable qu'ils ne soient pas aussi terribles qu'ils me semblent.

— Vous perdez votre temps. Dites-le-moi.

Sa persévérance porta ses fruits, et elle lui avoua ce qui la troublait, heureuse de ne pas fondre en larmes de nouveau.

— Donc, ce Sean Roberts, vous dites que vous le connaissez, mais je ne saisis pas pourquoi il vous perturbe autant. Chalmers qui s'en va et le fait que le tueur n'arrête pas de vous appeler, là je peux comprendre que ces choses vous bouleversent. Mais pourquoi Roberts ? Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Une de ses mains resta sur sa cuisse pendant que l'autre lui frottait le bras, afin d'apaiser son anxiété.

— Ce n'est pas tant ce qu'il m'a fait. Mais plutôt ce que je lui ai fait. Nous étions ensemble quand j'ai rencontré Tom.

Jacques la regarda, perplexe, alors elle lui expliqua.

— Un couple, quoi – nous étions ensemble, c'était mon petit ami.

— Ah, je crois savoir où nous allons avec tout ça.

— Nous étions ensemble depuis deux ans, il voulait que nous partagions un appartement, mais je n'ai pas voulu. Je lui ai dit que je n'étais pas prête à m'engager. Il a accepté à contrecœur, mais peu de temps après notre couple a commencé à dériver. Un jour, ma voiture est tombée en panne, Tom était un mécanicien du garage. Ce fut le coup de foudre. J'ai laissé tomber Sean ce soir-là, et deux semaines

plus tard je vivais avec Tom. C'est pourquoi il est si en colère. Il avait découvert que nous vivions ensemble d'un commun accord. Il a fait un scandale au travail. Il me traitait de toutes sortes de noms. Il était blessé et furieux. Je lui avais dit que je n'étais pas prête à m'engager et malgré tout...

— Alors comment avez-vous résolu la situation ?

— L'inspecteur-chef de l'époque nous a convoqués dans son bureau et nous a réprimandés. Il a insisté pour que l'un de nous se fasse transférer. Sean a sauté sur l'occasion. Il m'a fallu un certain temps pour retrouver les bonnes grâces de la hiérarchie. Finalement, mes efforts dans le travail ont payé, et j'ai reçu ma promotion tant convoitée il y a seulement quelques mois. C'est alors que les problèmes ont commencé avec Tom.

Sa voix était teintée de tristesse.

— Puisqu'on en parle, comment se fait-il que Tom ne soit pas là, si cela ne vous dérange pas que je vous le demande ?

— C'est pourquoi je suis tant en colère. Quand je suis rentrée hier soir, j'ai trouvé cette note.

Elle déplia la boule de papier sur le comptoir et la lui tendit.

— C'est privé. Êtes-vous sûre ?

Elle hocha la tête, et Jacques lut la note. Quand il releva les yeux, des larmes ruisselaient sur le visage de Lorne. Il sauta de son tabouret, réduisit l'écart entre eux, et la prit dans ses bras.

— Je suis désolé, chérie. Maintenant, je comprends pourquoi vous vous sentez si dévastée. Pleurez un bon coup, ça va vous soulager.

Oui, mais est-ce que cela va me ramener Charlie et mon mari ? Elle posa sa tête sur l'épaule de Jacques. L'odeur de son after-shave la remua en son for intérieur. Lentement, elle s'écarta de lui, leurs visages à quelques centimètres de distance. Son esprit se précipitait en même temps que son poulx. Les yeux de Jacques étaient rivés sur ses lèvres. *Oh mon Dieu. Il va m'embrasser.* Leurs lèvres se rencontrèrent dans le plus tendre des baisers. Mais à peine avait-il commencé qu'il se termina.

— Lorne, je suis désolé. C'était un geste égoïste de ma part. J'ai peur d'avoir aggravé votre situation.

— C'est bon, Jacques. Ce n'est pas comme si vous m'aviez forcée à vous embrasser. Oublions ce qui est arrivé. Je ne voudrais pas gâcher notre amitié.

Il lui fit un sourire.

— N'étiez-vous pas en train de préparer un repas ?

Elle sauta de son tabouret et lui donna un baiser sur la joue.

— Merci, Jacques.

Ils consommèrent les deux bouteilles de vin qu'elle avait achetées la veille et s'assirent sur le canapé à bavarder et à rire comme deux vieux

amis qui ne s'était pas vus depuis longtemps.

Elle rit sans retenue aucune sur les histoires de rendez-vous désastreux qu'il avait eus depuis qu'il habitait en Angleterre. Il lui avoua que la plupart des femmes étaient rebutées et effrayées une fois qu'il leur révélait sa profession. Lorne lui dit combien elle regrettait ne pas passer plus de temps avec sa fille. Le seul sujet qu'ils éludaient était son mariage.

Ils furent interrompus à vingt-deux heures trente quand le téléphone sonna. Lorne répondit à la quatrième sonnerie.

— Allô ?

Le silence la troubla.

— Allô ? Est-ce que c'est toi, Tom ?

— Inspecteur, vous n'étiez pas au travail aujourd'hui, déclara son accusateur.

Lorne claquait des doigts vers Jacques. Couvrant le récepteur, elle murmura :

— C'est lui.

Jacques la rejoignit, et elle écarta le téléphone afin qu'il pût entendre aussi.

— J'ai pris quelques jours de congé.

— Donc vous n'avez pas l'air très pressée de m'attraper ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Pourquoi tuez-vous ces femmes ? Qu'est-ce qu'elles vous ont fait de si mal ?

— Vous avez une bonne réputation, inspecteur. Certes si elle était si bonne que ça, vous l'auriez déjà deviné !

— Vous dites que vous voulez une rétribution, pour quoi ?

— Il était temps qu'elles souffrent de la façon dont nous avons souffert.

— Et *nous*, c'est qui ?

— Est-ce que la promotion vous convient, inspecteur ? Peut-être trop de paperasse a fini par émousser vos capacités à résoudre un crime.

Il ricana pour la provoquer.

— Avez-vous perdu votre instinct de tueur, inspecteur ?

— Qui est la dernière personne sur votre liste ? demanda-t-elle pour essayer de le déjouer.

— Je n'ai aucune idée de comment vous savez cela, inspecteur. Mais oui, c'est vrai. Il y a une personne de plus sur ma « liste noire », si vous voulez savoir.

— Rencontrez-moi. Nous discuterons des choses.

Jacques lui tira sur le bras et secoua la tête de colère.

— Lorsque la dernière victime ne sera plus sur mon chemin, alors nous nous rencontrerons, inspecteur. Vous pouvez en être certaine. Profitez du reste de votre soirée avec votre docteur. Répondez-moi

cependant : aviez-vous l'intention de faire fuir votre famille ?

Le tueur raccrocha avant qu'elle pût répondre à la cruelle accusation.

Des pneus crissèrent à l'extérieur, et Jacques courut à la fenêtre.

— Merde, dit-il.

— Qu'avez-vous vu ?

— Une voiture disparaître au coin avant que je puisse voir la plaque d'immatriculation.

Elle se laissa tomber sur le canapé et s'enfouit la tête dans ses mains tremblantes. Il se précipita pour la réconforter.

— Pourquoi me fait-il tout cela, Jacques ? Comment a-t-il eu mon numéro de téléphone ? Comment connaît-il mon adresse ?

— Lorne, est-ce que Tom sait que le tueur a été en contact avec vous ?

— Non, je n'ai pas eu l'occasion de lui dire. Je ferais mieux de l'appeler au cas où il serait en danger.

Ses mains tremblaient pendant qu'elle cherchait le numéro de téléphone de sa belle-mère dans le petit carnet sur le plateau à côté de l'appareil.

— Salut, Janet. C'est Lorne. Tom est là, s'il vous plaît ?

— Bonsoir, Lorne. Avez-vous une idée de l'heure qu'il est ? rétorqua sa belle-mère.

— Je sais. Je suis désolée d'appeler si tard, mais il est vraiment important que je lui parle.

— Eh bien, je suis désolée, Lorne, mais il ne veut pas vous parler. Avez-vous trouvé le mot qu'il vous a laissé ?

— Oui, je l'ai trouvé, mais quelque chose est arrivé et il faut qu'il le sache.

— Oh vraiment, Lorne. Tom m'a prévenue que vous essayeriez tous les trucs du métier pour arriver à lui parler ou à Charlie. Il va vous appeler quand il sera prêt, mais si je me fie aux apparences, je ne perdrai pas mon temps à attendre près du téléphone.

— Il ne peut pas m'empêcher de voir Charlie. Je l'emmènerai si nécessaire devant les tribunaux.

Lorne se sentit anéantie. La belle-mère semblait se gargariser de la situation de sa famille. Elle n'avait jamais accepté Lorne de toute façon.

— Faites ce que vous avez à faire. Pour autant que je sache, vous et mon fils, c'est fini. De ça, j'en suis sûre.

— Pouvez-vous au moins lui dire que j'ai appelé, hein ? dit-elle à la femme rancunière avant de raccrocher.

— Un exercice en futilité, je suppose ? lui demanda Jacques quand elle se jeta sur le canapé à côté de lui.

— Sa mère ne m'a jamais aimée – et elle n'a jamais eu peur de le montrer non plus. D'après ce qu'elle vient de dire, je pense que Tom

m'a quittée pour de bon.

Elle secoua la tête et retint les larmes qui menaçaient de couler.

— Je suis désolé, chérie. C'est terrible, surtout à un moment comme celui-ci. Peut-être que si vous ne communiquez pas avec lui, il se rendra compte que vous lui manquez. Je sais que ce serait mon cas si j'étais lui.

— Oh, Jacques, vous êtes trop gentil. Mais ce n'est pas le style de Tom. Il est têtu, c'est une tête de cochon. Il s'attend à ce que je souffre beaucoup avant qu'il soit prêt à faire marche arrière et revenir à la maison, si cela lui traverse l'esprit.

— Bon, je ne vais pas vous laisser. Je vais passer la nuit ici, sur le canapé, murmura Jacques, en enroulant ses bras autour d'elle.

Elle s'écarta et l'embrassa sur la joue.

— Ça ne vous dérange pas ? Je ne pense pas que je puisse passer la nuit seule, en sachant que le tueur surveille chacun de mes mouvements.

— Pas du tout. Ce serait un honneur.

CHAPITRE 38

Le visage à la fenêtre la regardait respirer. L'éclat de la lune soulignait ses traits morbides. Il attendit le bon moment avant de soulever doucement la fenêtre à guillotine, qu'il escalada pour se glisser dans la chambre. Elle se redressa brusquement.

— Que voulez-vous ? murmura-t-elle, apeurée.

Son rire perçant lui vrilla les oreilles avant que sa langue vicieuse lui répondît :

— Je vous veux, inspecteur. C'est votre tour.

Un cri rebondit sur les murs – était-il vraiment venu d'elle ? Jacques déboula dans la chambre, armé d'un tisonnier, et alluma la lumière.

— Qu'est-ce que c'est, Lorne ? Il y a quelqu'un ici ?

Assise dans son lit avec la couette bien tassée sous son menton comme une enfant effrayée, Lorne balaya la chambre des yeux.

— Oh mon Dieu. J'ai dû rêver, mais ça me semblait si réel.

— Vous êtes en sécurité. Je suis là. Personne ne vous fera de mal.

Ils regardèrent l'arme improvisée.

— Si quelqu'un essaye d'entrer, je le tisonnerai à mort.

L'ambiance tendue se relâcha, et ils rigolèrent.

— Pouvez-vous rester avec moi ?

— Est-ce que je serai en sécurité ? Vous pourriez penser que je suis ici pour vous attaquer et vous me tueriez pendant mon sommeil.

— Espèce d'idiot. Grimpez.

Elle tira les couvertures et dévoila son pyjama rose. Toujours tout habillé, Jacques grimpa dans le lit. Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Le soleil trouva une légère ouverture dans le rideau et les réveilla à neuf heures le lendemain matin. Après avoir pris un petit-déjeuner, ils décidèrent de faire une promenade dans le parc avoisinant. Près du lac de canotage au centre du parc, ils regardèrent les cygnes flotter gracieusement. Lorne se sentit détendue et dénuée de problèmes pendant les deux heures qu'ils passèrent là.

— Je voudrais appeler le poste pour aller chercher un fichier, lui dit-elle en se promenant main dans la main vers la sortie.

— Vous devriez demander un traçage pour votre numéro à la maison, tant que vous y êtes.

Ils en avaient longuement discuté après l'appel de la veille, mais elle ne se sentait pas à l'aise avec cette façon d'agir. Elle estimait qu'il s'agissait d'une intrusion inutile, mais Jacques lui fit comprendre

qu'ils avaient une plus grande chance d'attraper le tueur si elle parvenait à le faire parler longtemps depuis chez elle.

— OK, je réglerai tout ça quand je serai là-bas. Finalement, je suis plutôt contente que Tom et Charlie soient ailleurs en ce moment.

Pete fut surpris de la voir quand elle entra au commissariat. Jacques avait insisté pour rester dans la voiture.

— Salut, patron. Il y a quelque chose ? Je ne m'attendais pas à te revoir avant lundi, dit Pete alors qu'elle passait devant lui pour entrer dans son bureau.

C'était tout bête, mais elle fut soulagée de ne pas le voir occuper son bureau.

— Il s'est passé quelque chose que je devrais savoir ? demanda-t-elle, en fouillant ses classeurs.

— Non. Hé, qu'est-ce qui se passe ? Allez. Tu peux me le dire. Dis-le-moi !

— Le salaud m'a téléphoné hier soir. Il surveillait la maison.

Elle continua à feuilleter les fichiers, en évitant son regard.

— Merde, qu'est-ce que Tom a dit ?

— Il n'était pas là, chuchota-t-elle.

— Merde ! À quelle heure il a appelé, le taré ?

— Vers vingt-deux heures vingt. Pourquoi ?

— Arrête ça. Bon sang, arrête de faire ce que tu fais et dis-moi ce qui s'est passé !

Il lui attrapa les épaules et la força à s'asseoir sur la chaise en face de la sienne.

— Quand je suis rentrée hier soir, Tom et Charlie avaient disparu. Il m'a quittée et est reparti vivre chez sa mère.

— Merde, et le tueur espionnait la maison. Il savait que tu étais seule ?

Elle respira profondément et pesa sa réponse.

— Jacques était là. Maintenant ne me regarde pas comme ça. Il était inquiet parce que je n'étais pas au travail hier, et il est venu voir comment j'allais. Heureusement qu'il était là. J'avais une trouille d'enfer, Pete.

La colère déforma le visage de Pete à la minute où elle prononça le nom de Jacques.

— Donc il a passé toute la nuit avec toi ? lui demanda-t-il en serrant les dents.

— Oui, admit-elle prudemment.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Le tueur, je veux dire, pas...

— Il a confirmé qu'il avait plus d'une personne sur sa liste. Puis il m'a dit qu'il était disposé à me rencontrer.

— Tu ne l'envisages pas sérieusement ?

— Si c'est le seul moyen que nous avons pour l'attraper, alors oui,

c'est quelque chose que je suis prête à faire.

— Je t'en empêcherai.

— Tu n'auras pas un mot à dire sur la question, Pete. Je suis toujours ta supérieure. Je ne suis peut-être pas en service pour le moment, mais c'est toujours mon enquête. Tu ferais mieux de t'en souvenir, l'avertit-elle.

— Nous verrons. Je vais organiser un traçage pour ta ligne à la maison. Veux-tu que je reste chez toi ce soir, ou auras-tu de la compagnie ?

— Ce n'est pas nécessaire. Jacques et moi allons travailler sur l'affaire. Il se pourrait qu'il décèle quelque chose que nous avons raté. Ne me fais pas de reproches, Pete. J'en ai déjà assez pour une vie entière.

Il s'excusa et insista pour la raccompagner à sa voiture. Avant qu'elle eût le temps de l'arrêter, il marcha jusqu'à la porte du côté passager et l'ouvrit d'un coup. Dévisageant Jacques, il l'avertit :

— Vous feriez mieux de prendre bien soin d'elle ou sinon...

— Ça suffit, Pete. Tu dépasses les bornes.

— Peut-être, peut-être pas. À lundi.

Pete s'éloigna d'un pas ferme, en secouant la tête, tout en disparaissant dans le bâtiment.

CHAPITRE 39

Lorne et Jacques feuilletaient les fichiers quand la sonnette retentit. Jacques saisit le tisonnier et suivit Lorne jusqu'à la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Inspecteur Simpkins, c'est Colin Sharp du bureau.

— Ça va. Il est venu installer le traceur. Vous pouvez ranger votre arme effrayante, monsieur macho.

Souriante, Lorne fit passer Jacques dans le salon avant d'ouvrir la porte d'entrée.

Trente minutes plus tard, ils étaient seuls de nouveau, occupés à épilucher les fichiers l'un après l'autre.

— Votre acolyte a raison sur une chose.

Jacques souleva sa tasse de café.

Lorne fronça les sourcils.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que c'est ?

— La nature des crimes du tueur va crescendo. J'ai trouvé de la fumée dans les poumons de Sandy Crayford, ce qui ne peut signifier qu'une chose : elle était vivante quand il a allumé le feu.

— La pauvre femme. Pas étonnant que Carol Lang se soit évanouie, si elle voyait le crime à partir des yeux du tueur. Ça a dû être une épreuve terrifiante.

— Croyez-vous aux médiums ? lui demanda-t-il.

— Pas vous ? Je dois avouer, avant de rencontrer Carol, que j'étais sceptique. Mais jusqu'à présent, la précision de ses visions fait qu'il est difficile de douter d'elle.

— Il en faudrait beaucoup plus pour me convaincre. Qu'est-ce qui vous fait penser que c'est un chauffeur de taxi ?

— Nous avons trouvé la carte de l'entreprise Taxis de Toni à la maison de Doreen et dans le sac à main de Kim Charlton. C'est le seul lien que nous avons trouvé entre toutes les victimes.

— Est-il possible qu'il puisse travailler pour une autre entreprise ? Peut-être qu'il plante les cartes d'un concurrent pour créer une diversion ?

— C'est une théorie intéressante, mais... Kim Charlton était une habituée de cette compagnie.

— Avez-vous déjà interrogé tous les chauffeurs ?

— Jusqu'à présent, nous avons seulement parlé à quelques-uns. Les seuls qui restent sur la liste sont ceux qui ont commis des cambriolages mineurs et des condamnations pour coups et blessures.

Deux sont sans dossier criminel. J'envisage de finir lundi, à condition que Sean Roberts ne s'en mêle pas.

— Bien. Ensuite, nous devons examiner ce que la médium vous a dit. Elle a mentionné que deux des femmes étaient une erreur, lesquelles et pourquoi ?

— Il est possible que l'une des jumelles ait pu être une erreur, mais laquelle ? Belinda était riche, plus susceptible de se faire des ennemis au fil des ans, alors que Doreen n'était qu'une directrice d'école à la retraite. Toutes deux étaient veuves. Nous avons enquêté sur la mort du mari de Belinda et n'avons rien trouvé de suspect. Apparemment, les accidents d'hélicoptères sont fréquents par mauvais temps. Le mari de Doreen est mort d'une cause naturelle, rien de fâcheux là non plus.

— Et vous avez enquêté sur le fils, Oliver, à fond ?

— Ne commencez pas. C'était le principal suspect de Pete. En ce qui me concerne, il est au-delà de tout soupçon. D'ailleurs, comment connaîtrait-il Kim Charlton et Sandy Crayford, puisqu'il vit en Cornouailles ?

— Sandy Crayford était une assistante sociale. Elle vivait et travaillait dans la région depuis des années. Les assistantes sociales ont affaire aux directeurs d'école, n'est-ce pas ?

Jacques fronça les sourcils.

— *Rétribution*, a dit le tueur. Il a également dit qu'il s'agissait de quelque chose qui s'est passé il y a longtemps de cela. Il pourrait y avoir une connexion avec leur travail. Les assistants sociaux doivent généralement travailler en collaboration avec les écoles. Je vais regarder un peu plus en profondeur là-dessus lundi. Allez, venez. J'ai envie de faire la cuisine.

Lorne lui saisit la main et le tira dans la cuisine. En rentrant du parc, ils s'étaient arrêtés au supermarché pour faire des courses. C'était la première fois depuis des semaines qu'elle pouvait honnêtement dire qu'elle avait hâte de manger un repas décent.

Elle pleura à nouveau en épluchant des oignons. Jacques se mit à rire, mais tous deux se figèrent lorsque le téléphone sonna. Lorne prit un torchon et s'essuya les yeux pendant qu'elle traversa le salon avec Jacques derrière elle. Aussitôt qu'elle répondit au téléphone, Jacques commença le traçage.

— Allô ?

— Heureusement que je n'attends pas que tu me rappelles. Qu'est-ce qui se passe, Lorne ?

Elle se sentit soulagée d'entendre la voix de Jade, même si elle était remplie de colère.

— Ça va. C'est seulement ma sœur, chuchota-t-elle à Jacques qui était à l'écoute à côté d'elle.

— Qui est là avec toi ? Est-ce que Tom et Charlie sont revenus ?

— Calme-toi, frangine. Non, ils ne sont pas encore revenus, et d'ailleurs comment diable sais-tu qu'ils sont partis ? demanda Lorne, contrariée que sa sœur fût au courant de tout au sujet de son mariage par l'intermédiaire d'autres personnes.

— Pour l'amour de Dieu, Lorne, arrête de répondre à une question par une question. Si ce n'est pas Tom avec toi, alors qui c'est ?

— C'est un collègue de travail, si ça t'intéresse de savoir.

Lorne soupira, frustrée.

— Un homme ou une femme ? réagit Jade rapidement.

— C'est un homme. Avant que tu dises quoi que ce soit, cela n'a rien à voir avec le départ de Tom.

— Oh, vraiment, es-tu si naïve que ça ?

— Écoute, Jade, je n'ai aucune envie de me quereller avec toi sur ce sujet, alors pourquoi ne me dis-tu pas la raison de ton appel pour que je puisse retourner à mon travail ? dit Lorne, luttant pour rester calme.

— Et dire que nous étions si proches l'une de l'autre. J'appelais pour voir comment tu te débrouillais sans Tom et Charlie. J'ai même pensé bêtement que tu aimerais une épaule sur laquelle pleurer. Mais apparemment non, têtue comme une putain de mule, voilà comment tu es. Même l'année dernière, j'ai proposé de t'aider quand tu étais en difficulté, et tu m'as rejetée.

— Jade, tu m'avais promis de ne plus me ressasser cette histoire. Je vais raccrocher maintenant avant que ça dégénère en engueulade. C'est évident de quel côté tu te ranges. Et autant que tu saches que j'ai essayé d'appeler Tom, seulement il ne veut pas me répondre.

— Mais...

— Juste pour une fois, Jade, écoute-moi !

Lorne fit une pause en attendant que sa sœur rétorquât quelque chose, mais à sa grande surprise Jade demeura coite.

— Je suis aux prises avec la pire affaire que je n'ai jamais eue. Donc je te serais reconnaissante, très reconnaissante, si tu me laissais respirer et de me donner...

Avant que Lorne pût finir sa phrase, Jade raccrocha.

— Merde. Tout ce dont j'avais besoin, une sœur vexée.

Découragée, Lorne revint dans la cuisine, suivie de près par Jacques.

Ils finirent de préparer le dîner en silence, et ils avaient déjà à moitié terminé le repas quand Jacques s'enquit de ce qu'il avait entendu.

— Dites-le-moi si cela ne me regarde pas, si vous voulez, mais puis-je vous demander ce à quoi votre sœur faisait allusion ? Qu'est-ce qui s'est passé l'année dernière ? Vous étiez bouleversée quand elle en a parlé.

Jacques s'étira au-dessus du comptoir de la cuisine et posa sa main sur la sienne.

Elle caressait l'idée de lui dire, mais divulguer un tel secret personnel

lui semblait impossible.

Après quelques minutes de silence, Jacques reprit la parole.

— Chérie, je suis désolé. C'était malpoli de ma part de vous le demander.

Il prit un air triste, et Lorne se sentit coupable.

— Non, Jacques. Il n'y a pas de problème. Je vais vous le dire. Je cherchais seulement les mots justes. Je me suis battue pour que personne ne le sache, et c'est difficile de simplement le révéler.

Elle fixa du regard son assiette à moitié pleine.

— Si c'est trop douloureux, alors ne me le dites pas. Mais si vous pensez que je puisse être en mesure de vous aider d'une certaine façon, alors s'il vous plaît ouvrez-vous.

Il lui comprima doucement la main.

Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Elle se prépara à dévoiler ce secret qui la rongait à un homme qu'elle ne supportait pas quelques jours auparavant.

— Il y a un peu plus d'un an de cela... j'ai subi un avortement.

Elle fouilla son visage avec des yeux remplis de larmes pour voir sa réaction. Il n'en avait pas. Aucun signe de haine dans ses yeux, et son sourire cherchait à la réconforter. Il hocha la tête pour qu'elle continuât.

— Tom ne le sait pas.

Elle s'arrêta une nouvelle fois, s'attendant à une réponse déplorable, mais de nouveau il attendit patiemment qu'elle poursuivît.

Elle but bruyamment avant de continuer. Cela se révélait plus difficile qu'elle ne l'imaginât.

— Nous avons toujours convenu que nous allions seulement avoir un enfant, mais Tom a changé d'avis. Il est devenu fou furieux quand il a découvert une boîte de pilules dans mon sac. Il m'a forcée à arrêter de la prendre, et après quelques mois, vlan ! j'avais un polichinelle dans le tiroir.

Il leva une main pour l'interrompre et l'interroger sur cette dernière expression.

— Désolée, je suis devenue enceinte. J'étais hors de moi et ne savais pas quoi faire. Alors j'ai menti et lui ai dit que j'avais des douleurs menstruelles, et le médecin pensait que j'avais un kyste sur un ovaire. Je lui ai dit que je devais subir une opération d'urgence et que le médecin avait insisté sur le fait que ce serait dangereux d'envisager d'avoir un autre enfant. Je m'en veux de lui avoir menti comme ça, mais j'étais absolument catégorique, je n'en voulais plus d'autres.

Lorne évita à nouveau son regard.

— Donc vous avez eu un avortement. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Vous allez me détester pour ce que je vais vous dire. Tom, dans

son énorme bonté, a eu une vasectomie sans me le dire. J'étais abasourdie quand il me l'a avoué. Parce que j'avais été forcée de subir une opération d'urgence, il se devait lui aussi de faire sa part pour prévenir une nouvelle grossesse dangereuse...

— Aïe ! Donc je suppose que vous vous en tirez pas trop mal dans l'affaire.

— Seul un homme penserait comme ça.

Elle laissa échapper un soupir et dit :

— Subir un avortement n'est pas exactement comme faire une promenade de santé, vous savez.

— Je sais. Je suis désolé de me moquer, chérie. Combien de temps après l'intervention êtes-vous retournée au travail ?

Il avait l'air perplexe, et elle sut exactement ce qu'il entendait par là. Si seulement Tom avait eu la moitié de son intelligence.

— J'y suis retournée après quelques jours de repos. Je sais que normalement il faut environ deux semaines de récupération après une telle opération. Heureusement pour moi, Tom n'est pas bien informé sur les interventions des femmes, ou alors cela ne l'intéresse pas.

— Vous savez quoi, chérie ?

— Quoi, Jacques ?

Lorne leva ses sourcils interrogateurs.

— Plus j'en apprends au sujet de votre espèce de mari, plus je le déteste. Il ajoute une nouvelle définition au mot *égoïste*. Merde !

— Je pense que vous êtes dur là, Jacques. Se faire faire une vasectomie n'est pas exactement un acte d'égoïsme, non ?

Jacques haussa les épaules.

— J'en prends bonne note. Je m'excuse.

CHAPITRE 40

Le 11 octobre 2007

Le temps maussade reflétait l'humeur de Lorne. Elle dit au revoir à Jacques à la porte. À neuf heures moins cinq, elle conduisit sa voiture dans le parking du commissariat. La pluie commençait à tomber. *Cinq minutes à perdre. Juste suffisamment de temps pour m'installer avant que Roberts se présente à l'équipe.*

— Est-ce que des suspects ont déjà été arrêtés ? demanda Sean Roberts alors qu'elle poussait les portes battantes de la salle des opérations.

Un long silence s'ensuivit, et six paires d'yeux se tournèrent vers elle, attendant sa réaction. Une bouffée de chaleur grimpa le long de son cou mince. *Qu'est-ce qui se passe ?*

La toux de Pete brisa la tension qui paralysait la salle.

— Eh bien, c'est-à-dire... Non. Nous n'avons pas encore réussi à impliquer quelqu'un pour l'instant, monsieur.

Il bougea maladroitement quand son regard se posa sur Lorne.

— Ah, inspecteur, un peu en retard, n'est-ce pas ? demanda le chef, en jetant un œil sur sa montre.

Qu'est-ce qu'il insinue par là, bordel ? Il lui avait dit d'être là à neuf heures. À sa montre et à la grande horloge sur le mur derrière son nouveau patron, il était neuf heures moins trois.

— Vous m'avez dit d'être ici à neuf heures, et me voici.

— Non, je me souviens très bien de vous avoir dit d'être ici à huit heures. Je n'étais pas au courant que les inspecteurs travaillaient de neuf à dix-sept heures. Nous en reparlerons dans mon bureau plus tard.

Il la renvoya comme si elle était une moins que rien.

— Vous disiez, Pete ?

La gêne de Pete apparut clairement au moment où Lorne passa devant tout le monde et entra dans son bureau. Il se racla la gorge et fit le résumer de l'affaire pour l'inspecteur-chef.

Lorne était furieuse, elle aurait dû se douter que Sean lui ferait un coup sournois pareil. *Comment ose-t-il m'humilier comme ça devant mon équipe ? Si ses intentions sont de se débarrasser de moi, il va devoir mener une guerre sanglante, le connard !*

Quand elle arriva, le sergent de service lui avait remis une enveloppe Jiffy. Avant de l'ouvrir, elle attrapa une paire de gants. Elle remarqua

immédiatement des similitudes avec celle qu'elle avait reçue auparavant. L'adresse était écrite au marqueur noir épais, et elle ne se fit aucune illusion quant à l'expéditeur du paquet. Elle appela Jacques tout de suite.

— Ah, je vous manque déjà ? Ça ne fait qu'une heure que je suis parti, la taquina-t-il, mais elle n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Je me demandais si vous pouviez envoyer un de vos gars pour venir chercher quelque chose ?

Sa voix s'assortissait à son humeur maussade.

— Ça veut dire qu'un autre colis est arrivé ? N'aimeriez-vous pas l'apporter vous-même ? Je suis sûr que je pourrais trouver le temps de prendre un café, malgré mon emploi du temps chargé.

— Je ne peux pas. Le nouveau patron veut me passer un savon pour être arrivée en retard ce matin. Pouvez-vous prendre les dispositions nécessaires ?

Elle raccrocha et s'affala sur sa chaise.

— Le nouveau chef veut te voir dans son bureau tout de suite, dit Pete de la porte.

Sans lui dire un mot, elle se dépêcha de sortir en passant devant lui et remonta le long couloir gris menant au bureau du chef. Une secrétaire qu'elle n'avait jamais vue avant lui fit un sourire forcé et l'invita à s'asseoir. La secrétaire disparut dans le bureau de Roberts et en ressortit dix minutes plus tard, avec un carnet à la main.

— L'inspecteur-chef Roberts voudrait vous voir maintenant, inspecteur Simpkins.

Le dos raide de la chaise en cuir noir de Roberts la salua. Elle se tenait en face de son bureau pendant qu'il parlait au téléphone, puis sa chaise pivota lentement, et ses yeux rencontrèrent les siens. Quand elle ne parvint plus à soutenir son regard, elle se dirigea vers les étagères de l'alcôve voûtée, mais elle sentit son regard suivre chacun de ses mouvements.

Quand il termina son appel, elle revint se tenir devant son bureau. Il avait les yeux rieurs, et elle remua, mal à l'aise devant lui.

Le salaud ne va même pas m'inviter à m'asseoir.

— Tu es toujours pas mal après toutes ces années, Lorne, dit-il, un sourire aux lèvres.

Lorne ne répondit pas. Elle savait qu'elle était encore belle femme malgré le temps qui passe, et d'ailleurs lui aussi était pas mal. Ça ne voulait pas dire qu'elle avait toujours envie de lui.

— Tu ne tiens pas à me retourner le compliment, je vois.

Il prit un stylo sur son bureau et le tortilla.

— Qu'est-ce que vous désiriez, monsieur ?

Elle avait déjà perdu assez de temps à attendre qu'il lui parlât.

— J'aurais espéré que nos querelles amères resteraient dans le passé,

mais à en juger par l'expression de ton visage, c'est tout le contraire.

— Vous avez été très clair sur la façon dont vous envisagez notre relation. Me traîner dans la boue ce matin ne me montre guère que vous faites un effort, pas vrai ? Si vous avez encore un problème avec moi, résolvons-le ici et maintenant. Mon équipe est heureuse, et j'aimerais que cela continue, répondit-elle calmement.

— Inspecteur, je ne vous comprends pas. De quelle manière vous ai-je bafouée ?

— « Revenez travailler à *neuf heures* lundi matin » – ce sont les derniers mots que vous m'avez dits jeudi après-midi. Et qu'est-ce que je vois à la minute où je rentre après mon week-end forcé ? Je vois ma réunion d'équipe hebdomadaire touchant à sa fin et vous qui me réprimandez, devant mon personnel, pour être en retard. Qu'est-ce que vous espérez gagner exactement avec cette petite scène ?

— Je suis sûr que vous m'avez mal compris, j'ai vraiment dit huit heures. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la question. Nous en avons d'autres plus urgentes à régler. D'après ce que je comprends, après avoir parlé avec les membres de *votre équipe*, ils semblent penser que cette affaire vous échappe complètement.

Elle eut du mal à croire que son équipe eût pu même insinuer une telle chose. Elle savait que Pete sauterait sur quiconque oserait dire du mal d'elle. Quoiqu'après la semaine traumatisante qu'elle avait subie, rien ne la surprenait plus.

— Comment osez-vous !

Il lui montra un visage dénué d'expression et dit :

— L'inspecteur Childs m'a dit que quatre meurtres ont été commis et pas une seule personne n'a encore été interpellée pour un interrogatoire. Comment ça se fait, inspecteur ?

— Êtes-vous conscient de la quantité de travail à fournir pour un meurtre ? Alors imaginez pour quatre ! Les montagnes de paperasse nécessaires à trier ? De par mes fonctions, je dois assister à toutes les autopsies. Elles durent entre quatre et cinq heures selon la brutalité du crime...

Elle perdit le fil de ses pensées, avant de s'arrêter pour reprendre son souffle.

— Je vois que votre caractère est toujours aussi fougueux.

— Il faut que vous sachiez, monsieur, que nous étions sur le point de commencer à interpellier des suspects lorsque j'ai reçu l'ordre de prendre quelques jours de repos.

— Comme c'est pratique.

— Pratique ou pas, il se trouve que c'est la vérité, monsieur. Qu'est-ce que mon équipe vous a dit d'autre ?

— Euh, voyons.

Il fit tourner sa chaise de trois cent soixante degrés pour l'ennuyer.

— Ah oui, concernant une femme, une médium, que vous auriez mise sur le coup. J'espère qu'ils me faisaient marcher.

Elle ravala sa salive bruyamment, et il sourit sardoniquement.

— À vrai dire, ils ne plaisantaient pas. Sans Carol, nous n'aurions pas trouvé notre dernière victime aussi rapidement, rétorqua-t-elle sèchement à nouveau.

— Ah, c'est justement ça, Lorne. La dernière victime était encore une *victime*. Vous n'avez pas été capable de la sauver.

— Non, mais...

— Ne vous servez plus d'elle. Vous m'entendez ?

Il écarquilla les yeux, l'avertissant de ne pas le défier.

— Childs m'a aussi dit qu'il soupçonnait Oliver Greenaway d'avoir tué sa mère, mais vous avez refusé de l'incriminer. Peut-être que j'ai mal compris quand il a mentionné que votre intuition de femme vous avait dit qu'il n'était pas responsable de sa mort.

Espèce de salaud, Pete. Attends que je te mette la main dessus. Elle fulminait intérieurement et elle se demanda si Roberts n'essayait pas de creuser un fossé entre elle et son partenaire exprès.

Calmement, elle le rassura.

— Ça, c'est moi qui ai fait marcher Pete. Il est si crédule. Je lui dis toujours que c'est mon intuition de femme qui parle quand mon instinct me dit quelque chose de pertinent. Tous les flics comptent sur leur instinct ou « leur sens commun ». N'est-ce pas comme ça que vous, les mecs, appelez ça ?

— Alors pourquoi n'avez-vous pas convoqué Oliver pour l'interroger ?

— Tout simplement parce qu'il vit à plus de trois cents kilomètres d'ici. Et il n'est pas du genre à aller tuer sa famille un par un en faisant le tour du quartier. Vous étiez au courant que sa tante était la victime suivante, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête et lui fit signe de continuer.

— Kim Charlton avait seize ans, je ne vois pas comment il y aurait un lien entre les deux quand ils vivaient si loin l'un de l'autre. Quant à Sandy Crayford, notre dernière victime, elle a vécu dans le quartier toute sa vie. Je doute fort qu'il l'ait jamais rencontrée.

— Convoquez-le, dit le chef, secouant la tête en désaccord.

— Comme vous voulez. Désirez-vous que je l'interroge, ou voulez-vous que le sergent Childs en ait le privilège ?

Elle espérait qu'elle avait réussi à dissimuler sa frustration.

— Je le ferai, si vous êtes d'accord ?

— Bien entendu. Mais vous allez perdre votre temps.

— Nous verrons. Que dire de ce chauffeur de taxi, Wacko ? Avez-vous l'intention de le faire venir ici ?

— Nous attendons de voir si son alibi se confirme.

— Amenez-le, et laissez Childs le questionner.
— D'accord, et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?
— Asseyez-vous dans le bureau d'à côté pendant que les deux hommes se font interroger et observez.
— C'est tout ? dit-elle, sa frustration l'emportant.
— Est-ce que cela vous dérange, inspecteur ? À la différence de mon prédécesseur, qui laissait les choses se dérouler à la vitesse d'un escargot, vous remarquerez que je suis plutôt le genre qui se mêle aux affaires. Nous obtiendrons de meilleurs résultats en faisant les choses à ma façon, vous verrez. Prenez des dispositions pour qu'on aille chercher les deux hommes. Je m'attends à les voir ici, avant l'heure du déjeuner. Faites en sorte que nos collègues en Cornouailles se chargent d'Oliver.
— Je vais organiser ça tout de suite.
Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.
— Et, inspecteur, ce serait mieux à l'avenir si vous ne me teniez pas tête. J'ai l'intention de rester ici un bout de temps. Ce vieil endroit m'a manqué.
Sans dire un mot, elle ferma la porte derrière elle.



— Pete, dans mon bureau. Tout de suite !
Les portes battantes branlèrent quand elle passa. Elle se dirigea vers son bureau. Lorne regardait par la fenêtre quand il entra quelques secondes après elle.
— Oui, patron ?
— Assieds-toi, mon cher partenaire, dit-elle en regardant toujours à la fenêtre.
— Ai-je fait quelque chose de mal ?
— Je ne savais pas que les coups de couteau dans le dos faisaient partie du *Guide du bon flic*, dit-elle sèchement, le regard rivé sur une femme poussant un landau.
Qu'est-ce que je m'ennuie de Charlie.
— Vas-y mollo. Une minute...
— Si tu n'es pas content de faire partie de mon équipe, ça me prendra très peu de temps pour signer les documents nécessaires et te faire transférer. Tu n'as qu'un mot à dire.
— Merde ! D'où est-ce que tu sors tout ça ?
Le visage de Pete rougit de colère.
— Sean Roberts. Je viens d'avoir une réunion très intéressante avec lui. Selon lui, tu penses que je ne suis pas à la hauteur.
— Euh, ce n'est pas moi qui me suis pointé en retard au travail.

Accuse ton toubib pour ça.

Elle se retourna et le regarda de travers.

— Je n'étais pas en retard ! On m'a dit de commencer à neuf heures. Depuis quand j'arrive au travail en fin de matinée ?

Il haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, tu n'étais pas là, et il voulait qu'on lui fasse un compte rendu. Alors je l'ai fait.

— C'est ça, quand le chat n'est pas là, les souris dansent ?

— Tu dis des conneries, et tu le sais. Si tu as des problèmes avec Roberts, ne viens pas t'en prendre à moi.

— Mon Dieu, quelle erreur, Pete. Tu sais quoi ? Je pensais avoir un partenaire fidèle. De toute évidence, je me suis trompée.

— Honnêtement, je ne lui ai dit que ce qu'il voulait savoir de l'affaire. Je n'ai pas dit quoi que ce soit sur toi. Mais continue à m'accuser si ça te chante, je vais descendre dans le couloir et je vais lui dire à quel point je pense que tu es en train de bousiller ta putain de vie !

Il repoussa sa chaise et se dirigea vers la porte.

Ses nerfs étaient en lambeaux.

— Arrête. Pete, attends. Assieds-toi, s'il te plaît.

Pete lâcha la porte et appuya son front dessus. Un sentiment de culpabilité s'empara d'elle pour avoir osé remettre en question sa loyauté.

Ils s'assirent face à face, les yeux fulminant. Quelques minutes plus tard, ils s'étaient tous deux assez calmés pour poursuivre une conversation civilisée.

— Vas-tu me dire qui c'est, ce mec ?

— Non. Tu sais que je préfère que tu te fasses ta propre opinion sur les gens, dit Lorne en secouant la tête.

— Eh bien, pour moi, il semble un mec bien. Mais s'il parvient à causer autant d'animosité entre nous, alors il ne faut pas le sous-estimer.

Pete passa une main dans ses cheveux clairsemés.

— Il cache une sacrée rancune envers moi depuis quelques années déjà.

Il hocha la tête.

— Vas-y, je t'écoute.

— Je te dois bien ça, mais surtout ne le répète pas.

Après quoi, elle lui confia leur passé coloré.

Pete siffla à en percer les oreilles.

— Je crois que ça va faire des remous alors, avec moi comme partenaire, tout ça.

— Je suis sûre que tout ira bien, à la condition que nous ne lui permettions pas de nous liguer l'un contre l'autre. Maintenant, qu'est-

ce qui s'est passé ce week-end ? lui demanda-t-elle, contente que leur différend fasse maintenant partie du passé.

— J'ai continué là où nous nous étions arrêtés. Je suis allé voir deux chauffeurs de plus avec Tracy. On les a tous trouvés sauf un, un certain John Scott. Son proprio l'a viré il y a environ six mois de cela et n'a pas la moindre idée d'où il est. J'allais retourner voir Toni aujourd'hui, peut-être qu'elle a sa nouvelle adresse.

— Est-ce qu'il a un casier ?

— Non, c'était l'un des mecs *propres* sur la liste.

— Bon. On s'en occupera plus tard. Tant que nous y sommes, le chef m'a dit de convoquer Wacko et Oliver Greenaway en même temps. Il veut que tu questionnes Wacko, pendant qu'il se charge d'Oliver.

— Et qu'est-ce qu'il veut que tu fasses ?

Pete se gratta le côté du visage, c'est toujours ce qu'il faisait quand il n'était pas à l'aise avec une idée.

— Il veut que j'observe les deux interrogatoires. Il me voit évidemment comme une sorte de super femme. À propos, j'ai reçu un autre paquet ce matin. Jacques va envoyer quelqu'un pour venir le chercher, dit Lorne en s'affairant avec la paperasse sur son bureau.

— Jacques, hein ? Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? Ne me dis pas : l'oreille de Sandy Crayford ?

— Ouais. Avec un mot disant que cela faisait partie du puzzle.

— Est-ce que tu as reçu d'autres appels du tueur ce week-end ? demanda Pete.

— Dieu merci, non. Est-ce que des femmes ont disparu ?

— Personne ne nous a signalé quoi que ce soit.

— Je vais contacter la police judiciaire de Cornouailles. Elle se chargera d'amener Oliver. Il devrait être ici vers quatorze heures. On récupérera Wacko après le déjeuner. On cherchera l'adresse de l'autre chauffeur en même temps.

— C'est pigé. Ça te dérange si je te pose une question personnelle ?

— Maintenant, nous sommes de nouveau en bons termes, tu veux dire ? Je t'écoute.

— Est-ce que Tom t'a quittée parce que tu as une liaison avec le toubib ?

— Pete, tu es à côté de tes pompes. Toi, plus que quiconque, tu sais que Tom et moi avons eu des problèmes ces derniers mois. Jacques n'a rien à voir avec cela. Ne lui en veux pas pour quelque chose qui devait arriver depuis un moment. Et du reste, je n'ai pas, et je le répète, de liaison avec Jacques.

— C'est juste que, au début de cette affaire, tu ne pouvais le sentir, le mec. Tu avais même peur de lui, alors que maintenant...

— Je sais. J'avoue que je me suis trompée. Il y a un Dr Jekyll derrière Mr Hyde. À propos, nous avons relu mes notes pendant le

week-end, et il a proposé une théorie que je pense que nous devrions poursuivre.

— Et qu'est-ce que c'est ?

Pete semblait peu convaincu par son hypothèse.

— Pour en revenir à ce que Carol Lang disait, à savoir que deux des meurtres pourraient être des erreurs, nous nous sommes penchés sur la théorie que peut-être Kim et Belinda étaient les erreurs et qu'il existait un lien possible entre Doreen, la directrice d'école, et Sandy, l'assistante sociale.

— C'est logique, je présume. Tu as une idée de qui pourrait être le dernier nom sur sa liste ?

— Je ne sais pas. Nous ne sommes pas allés jusque-là. Faisons venir ces deux suspects, et puis commençons à fouiller dans le passé des deux femmes. Pour voir si nous pouvons trouver des liens possibles.

CHAPITRE 41

Wacko semblait très énervé d'être emmené de force au commissariat. Pete jouait sa routine de mauvais flic qui n'aboutissait pas à grand-chose.

— Alors, Wacko, ton pote Lampard nous a dit que tu faisais toujours en sorte d'être disponible quand Kim Charlton avait besoin qu'on vienne la chercher. Il a également dit que tu réglais ta montre juste pour la revoir. Toujours vingt-trois heures pile, quel que soit le jour. Est-ce que ses parents lui ont donné une heure pour rentrer ?

— Putain, mais comment le saurais-je ?

Le chauffeur débraillé et mal rasé était assis la tête baissée et se concentrait sur la tasse en plastique en face de lui.

Pete allait et venait dans la salle d'interrogatoire.

— Allez, Wacko. Elle a dû te le dire pendant l'un de vos petits moments amicaux.

Wacko leva la tête et regarda Pete faire les cent pas.

— Non. C'était juste une course, voilà tout.

— Et de quel genre de course on parle ?

— Vous n'y êtes pas du tout. Elle n'avait que seize ans, putain de merde.

— Elle était plutôt sympa, non ?

Pete posa sa chaise en face du chauffeur.

— Ouais, elle était chouette. Pas du genre timide, ça c'est sûr.

— Alors elle t'allumait pas mal, Wacko ? Est-ce que tu es déjà allé la chercher quand elle était en uniforme scolaire ? Ça a dû t'échauffer, non ? Moi c'est sûr que ça m'aurait tenté.

Pete se releva et se dirigea vers le miroir sans tain. Il fit une grimace à Lorne et attendit que le chauffeur répondît.

Wacko se tortillait sur son siège. *Pete a peut-être mis le doigt sur quelque chose.*

Lorne passa d'un côté et de l'autre pour observer d'abord Pete puis Sean Roberts. Elle trouva ce dernier froid lors des interrogatoires, quoiqu'Oliver le fût aussi. Secrètement, elle souhaitait qu'Oliver lui rendît la pareille, et parfois ce fut ce qu'il fit. Roberts ne passa que trente minutes avec le fils de Belinda. Après qu'il relâcha Oliver et présenta des excuses pour le dérangement, Roberts rejoignit Lorne dans la salle d'observation.

— On progresse avec ce type ? demanda-t-il.

— Pete n'a fait que l'échauffer jusqu'à présent. Il commence tout

juste à resserrer les vis, lui expliqua-t-elle sans quitter des yeux le chauffeur de taxi.

— Eh bien. Est-ce qu'elle t'a allumé ? demanda Pete à Wacko une deuxième fois.

— Pas que je sache, dit Wacko sur un ton effaré et en paraissant agité.

— Nous savons de bonne source que tu étais furieux cette nuit-là. Tu sais, la nuit, où elle a disparu ?

— Celui qui vous a dit ça vous raconte des bobards.

Wacko tordit sa tasse de café.

— Tu as fini avec ça !

Pete lui arracha la tasse des mains et l'envoya valdinguer dans la poubelle dans le coin de la pièce.

— Tu nous as toi-même dit que tu avais fait le tour du quartier pour trouver Kim ce soir-là. Tu l'as dit comme ça, sur un ton neutre, à moi et mon chef. Le problème, Wacko, c'est que tes potes nous racontent une histoire complètement différente. Ils disent que tu étais furieux ce soir-là parce que tu l'avais ratée. C'est quoi la vraie histoire entre toi et la jeune Kim ?

Il posa les deux mains sur la table et se pencha d'un air menaçant vers le chauffeur.

— Nous étions amis. C'est tout.

— Et qu'est-ce qu'un homme dans la trentaine, presque la quarantaine, peut avoir en commun avec une jeune fille de seize ans ?

— Nous n'avons rien fait. Je vous jure... nous parlions simplement.

— Quand l'inspecteur Simpkins et moi t'avons questionné à la société de taxis, tu nous as fait tout un scénario, tu ne savais pas de qui ni de quelle course on parlait. Tu as fait semblant de feuilleter les bordereaux que ta patronne t'avait remis. C'était quoi, ces simagrées ?

L'homme se passa une main nerveuse dans ses cheveux ébouriffés, en réfléchissant à sa réponse.

— Je l'ai fait pour Toni.

— Pourquoi ?

— Parce que si elle apprenait que j'aimais bien une cliente, elle ne me laisserait plus conduire Kim à nouveau.

— Je vais te le demander encore une fois, Wacko, et cette fois je veux la vérité.

Pete frappa son poing serré et potelé sur la table.

— Est-ce que Kim et toi vous voyiez après le boulot ?

— Oui, admit le chauffeur en murmurant.

Le regard de Pete se tourna vers le miroir.

— Quoi ? Je ne t'ai pas bien entendu ?

— Oui, d'accord. Nous sommes allés manger un hamburger une fois. Je l'ai récupérée après l'école un jour.

— C'est l'uniforme qui t'a rendu maboul ? demanda Pete avec un mépris évident dans sa voix.

— Pour quel genre de taré me prenez-vous ? Je l'appréciais pour ce qu'elle *était*, pas pour ce qu'elle se foutait sur le dos.

— Et Belinda Greenaway ? Tu la connais ?

Le chauffeur eut un air perplexe pendant quelques secondes avant de répondre :

— La vieille dame que vous avez retrouvée dans les bois ? Ouais, je suis allé la chercher, elle et sa sœur, deux fois. Qu'en est-il d'elles ?

— Et Sandy Crayford ? Ça te parle, ce nom ?

— Ouais, ça me dit vaguement quelque chose. Pourquoi ?

— Elles sont toutes mortes, Wacko. M-O-R-T-E-S, mortes. Et tu les connaissais toutes. Tu ne peux pas deviner où je veux en venir avec tout ça ?

— Merde, je pige. Elles ont toutes crevé, vous croyez que j'les agresse et que j'les tue toutes ? T'es tombé sur la tête, mec.

— Tu crois ça, toi, Wacko ? On verra. Il faut que je passe des coups de fil. Je reviens tout de suite. Et tu n'as pas intérêt à bouger, dit Pete par-dessus son épaule, laissant Wacko avec un agent en uniforme pour le surveiller.

— Excellent, Pete.

Roberts le tapota dans le dos quand il les rejoignit dans la salle d'observation.

— Il ne peut s'agir que de lui. Il connaissait toutes les victimes. Il savait où elles vivaient et si elles avaient de la famille qui habitait avec elles, dit Pete avec un sourire béat sur ses grosses babines.

— Si je peux juste lancer un appel à la prudence... N'oubliez pas que j'ai parlé avec le tueur. Je n'aurais aucun problème à reconnaître sa voix, et elle ne ressemblait pas à celle de Wacko.

Les deux hommes se regardèrent, tout étonnés.

— Soyez honnête. Sa voix était étouffée. Vous ne pouvez pas être sûre de connaître sa vraie voix.

— D'accord. Où vit-il ? demanda Lorne, l'esprit en train de galoper.

— Dans un immeuble à Hillty. Pourquoi ?

— Qu'est-ce que ça veut dire, inspecteur ?

Roberts haussa les sourcils.

— Nous avons déjà établi que le tueur vivait sur l'une des deux routes qui précisément longent la ligne de chemin de fer. Corrigez-moi si je me trompe, mais pour autant que je sache, Hillty ne se trouve nulle part près d'une ligne de chemin de fer.

— Merde, j'avais oublié.

Pete parut dépité par l'observation de Lorne.

— Tout cela ne m'intéresse pas. Je veux que cet homme soit inculpé des quatre meurtres. Pete, retournez là-dedans et arrêtez-le. Je

contacterai le procureur. Finissons-en avec cette affaire une fois pour toutes, dit Roberts, la voix irritée par la colère.

Lorne attrapa le bras de Roberts alors qu'il se tournait pour sortir

— Chef, vous commettez une grosse erreur. Ce n'est pas le tueur. Si vous l'arrêtez, ses avocats vont se frotter les mains, en attente d'une indemnisation.

Il lui jeta un regard méprisant, et elle lui lâcha le bras.

— Sommes-nous en train de reparler de l'intuition féminine, inspecteur ?

— De l'intuition, non, mais de l'instinct. Plus un bon nombre de faits, monsieur, dit-elle sur un ton plein de sarcasme.

— Arrêtez-le, Pete, ordonna Roberts, rejetant et jugeant le raisonnement de Lorne ridicule.

Une colère noire enveloppa Lorne pendant qu'elle regardait Pete se conduire comme un idiot en arrêtant l'homme, qui, elle en était sûre, était innocent. Quand Pete annonça à Wacko qu'il l'arrêtait pour les meurtres des quatre femmes, le pauvre chauffeur demeura sans voix, et alors que certaines personnes auraient considéré cela comme un signe de culpabilité, Lorne pensa tout le contraire. Elle heurta le pied de sa chaise et maudit Sean Roberts pour être l'homme le plus têtue du monde.

Lorne était encore furieuse quand Pete marcha triomphalement dans son bureau une heure plus tard.

— Un travail bien fait, je dois avouer, dit-il en se jetant dans le fauteuil.

— Nous verrons quand les tests reviendront. De mémoire, je n'ai jamais arrêté un individu sans avoir au moins une preuve contre lui. Mais si c'est la façon dont Roberts veut agir, laissons le creuser sa propre tombe. À la vitesse qu'il agit, il va se retrouver vingt pieds sous terre en un rien de temps.

Lorne saisit le téléphone et composa un numéro.

— Salut, Jacques. C'est moi. Écoutez, nous venons juste d'arrêter quelqu'un pour les meurtres – et cela contre gré, je tiens à ajouter. Si je vous envoie une copie de ses empreintes, pouvez-vous vérifier si elles correspondent à celles trouvées chez Doreen et dans le hangar ?

— Attendez une minute. Calmez-vous. Je suis perdu. Pourquoi arrêter quelqu'un si vous n'êtes pas convaincu qu'il a commis les crimes ?

— C'est une longue histoire. En gros, le nouveau chef a outrepassé mes ordres et a demandé à Pete de l'arrêter. Quand pouvons-nous nous attendre à recevoir les résultats ?

— Si vous les apportez vous-même maintenant, nous pouvons les comparer tout de suite.

— On arrive.

Elle raccrocha, l'adrénaline coulant dans ses veines.

— Je vais avec toi, je présume ? dit Pete.

— Bien entendu. Une fois qu'on aura prouvé que les empreintes ne sont pas celles de Wacko, on retournera sur la piste des chauffeurs.

Pete siffla, puis dit :

— Le chef ne va pas bien digérer ça.

Qu'il aille se faire foutre, le chef, eut-elle envie de dire, mais décida autrement. Au lieu de cela, elle dit :

— Décampons d'ici.

CHAPITRE 42

— Voilà, c'est écrit noir sur blanc. La preuve irréfutable que l'homme que vous avez en garde à vue *n'est pas* le tueur qui a commis ces crimes barbares, dit Jacques Arnaud, peu de temps après que Lorne et Pete arrivèrent à la morgue.

Lorne lui sourit, satisfaite d'elle-même.

— D'un côté, c'est une bonne nouvelle, mais de l'autre, nous venons de doubler notre charge de travail.

Ses yeux se figèrent sur les deux photos qui ne pouvaient pas être plus en contraste.

— Comment ça ? demanda Pete.

Lorne poussa un soupir exaspéré.

— En raison des décisions de Roberts, on va devoir remettre à plus tard notre chasse au véritable assassin, jusqu'à ce que Wacko soit complètement innocenté. Comme si on avait du temps à gaspiller.

— J'ai une idée, dit Jacques avec une lueur dans les yeux. Et si je lui téléphonais et lui annonçais la nouvelle moi-même ? Est-ce que cela aiderait ? S'il est fâché, il le sera contre moi.

Il frotta le bras de Lorne afin de l'encourager, sous le regard pesant de Pete.

— Ça vaut la peine d'essayer. Mais faites attention, Jacques : il est têtue et ne flanchera pas. Tel un chêne de cent ans dans une tornade.

Jacques lui saisit les épaules, la fit tourner et doucement la poussa vers la porte.

— Laissez-moi faire avec Roberts. Maintenant, ouste. Allez-y, et trouvez le tueur.

Une fois qu'ils furent dans la voiture et en route pour trouver le dernier chauffeur sur leur liste, Pete admit :

— Peut-être que je me suis trompé sur le compte du toubib, après tout.

Vingt minutes plus tard, ils entrèrent dans les locaux à l'odeur putride de l'entreprise de taxis. Mary les accueillit, une expression de chien de garde au visage. Elle mangeait un beignet et avait de la confiture et du sucre sur tout le menton.

— Toni est pas là, dit la grosse femme, la bouche pleine.

— Nous allons l'attendre.

Lorne erra dans le bureau. Pete se tint près de la fenêtre et regardait dehors.

Toni arriva une dizaine de minutes plus tard, l'air surpris de les voir.

— Inspecteur, sergent. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous venons d'arrêter Wacko, mais nous poursuivons toujours notre enquête. Pete est allé voir John Scott l'autre jour, pour finalement apprendre qu'il avait déménagé il y a six mois. Ce serait formidable si vous connaissiez son adresse actuelle.

— Vous plaisantez ? Je n'aurais jamais cru ça de Wacko. Mon Dieu, cette pauvre fille.

Toni se laissa tomber dans la chaise la plus proche, et son visage devint exsangue.

— Nous l'avons en fait arrêté pour quatre meurtres. Et l'adresse de John Scott, vous l'avez ? dit Lorne.

En secouant la tête, Toni se dirigea vers Mary. Comme la fois précédente, l'opératrice donna l'impression de ne pas écouter. Lorne la soupçonnait d'espionner tout ce qu'ils disaient.

— Mary, la nouvelle adresse de John ? dit Toni.

— Aucune idée.

— Combien de fois je vous ai répété qu'il est essentiel de mettre les renseignements personnels à jour ? Est-ce qu'il travaille en ce moment ?

— Non. Son adresse est ici, quelque part. Je n'ai tout simplement pas eu le temps de la changer dans son dossier.

Toni secoua la tête pendant qu'elle cherchait l'adresse dans le bazar couvrant le bureau.

— La voilà enfin. C'est le 26, route de Clearmont.

Lorne remarqua le regard méchant que Mary lança à sa patronne. Après avoir remercié Toni, les deux détectives sortirent et se remplirent les poumons d'air frais.

Ils se garèrent en face du numéro 26 alors qu'un homme en sortait. Il se figea quand il les vit gravir les marches de la grande maison victorienne surplombant la baie. *Pratique. Quelqu'un l'aurait-il averti ?*

— John Scott, nous aimerions discuter avec vous. Ça vous dérange si on entre ? lui demanda Pete en s'avançant à quelques centimètres de son visage.

L'homme parut surpris par la soudaine agressivité de Pete. Sa main trembla quand il introduisit sa clé dans la serrure. Son vieux parka était déchiré sous le bras droit. Une fois à l'intérieur, il l'enleva et l'allongea soigneusement sur le bord du canapé. Sa carrure semblait avoir rétréci sous le regard des détectives. Ses épaules s'affalèrent, et il enfonça ses mains dans les poches de son jeans. Il portait un vieux pull sans manches en laine, le type qu'une tante dévouée tricoterait pour un parent préféré. En dessous du pull, il avait une chemise rayée bleue et blanche à manches courtes avec un col usé.

Alors que Lorne examinait la pièce, Pete bombardait John Scott de questions, qui conforta Pete dans l'idée qu'il n'avait jamais rencontré

Kim Charlton. Selon lui, Wacko avait prévenu les autres chauffeurs de rester à l'écart et que seulement lui avait le droit d'aller chercher la jeune fille.

Bien que le mobilier fût vieux et usé, l'appartement était impeccable et bien rangé. Lorne trébucha sur une bosse dans le tapis. Le regard de John Scott suivit celui de Lorne. Quand elle passa un doigt curieux sur le dessus de la cheminée en acajou poli, elle fut étonnée de le trouver immaculé. Un vieux poêle à gaz constituait la seule source de chauffage dans l'assez grande pièce. Le tapis marron, sur lequel elle avait trébuché, recouvrait un plancher usé, exposant la négligence de décorations sommaires tout autour. Une vieille peinture défraîchie d'une galère était accrochée fièrement au mur au-dessus de la cheminée.

John Scott scruta Lorne lorsqu'elle ramassa un cadre en faux laiton décoloré le long d'un côté, dans lequel se trouvait une photographie de John Scott et d'une femme. Le couple se câlinait sur une jetée quelque part. *Est-elle une petite amie, une épouse, une parente, ou tout simplement une amie ?*

Sur la photo, Scott était âgé d'une vingtaine d'années de moins, et la femme avait l'air vaguement familier. Lorne étudia l'homme et puis la photographie. Quand son regard revint sur Scott, il lui souriait. Il écarquilla les yeux, l'invitant à soutenir son regard. Elle ne s'en soucia pas. Elle se sentit étrangement énervée par leur rencontre, sans savoir pourquoi.

Lorne frémit quand ils quittèrent l'appartement, et un nuage d'inquiétude persista.

— Ouf, quel monstre. Tu as vu la manière dont il me regardait ? Tu lui as demandé s'il vivait seul, n'est-ce pas ?

— Peut-être que tu lui as tapé dans l'œil ?

Pete se mit à rire, et Lorne frissonna à nouveau.

— Ouais, il m'a dit qu'il vivait seul. Pourquoi ?

Elle réfléchit avant de lui répondre.

— C'est étrange, car il y a des preuves d'une présence féminine dans cette pièce. Combien de gars connais-tu nettoient la poussière tous les jours ou rembourrent les coussins du canapé après s'être assis dessus ?

— C'est une bonne observation : pas tant que ça. Je sais que moi, je n'ai pas le temps de faire le ménage. Peut-être qu'il a une boniche.

— C'est peu probable. Je parie que tu n'as pas remarqué les égratignures qu'il avait au cou ?

— Non, je n'ai pas remarqué, admit Pete sèchement.

Le téléphone de Lorne sonna.

— Inspecteur Simpkins.

— Bonjour, madame. C'est Tracy.

— Oui, Tracy, quoi de neuf ?

Lorne décela de la nervosité chez sa collègue.

— Je suis désolée de vous déranger, madame, mais vous devez revenir au bureau aussitôt que possible.

— De quoi s'agit-il ?

— Euh... C'est très important, madame.

— Je vois, Tracy. On sera là dans dix minutes.

Le cœur de Lorne se mit à cogner, et un sentiment d'inquiétude s'abattit sur elle.

CHAPITRE 43

Lorne et Pete poussèrent bruyamment les portes battantes de la salle des opérations, à bout de souffle. Deux enfants en détresse, âgés d'environ onze ans, étaient assis au bureau de Tracy, et Lorne les remarqua immédiatement.

Tracy se précipita vers elle pour la mettre au courant.

— Ils sont arrivés il y a environ une heure, madame. Nous avons appelé leurs parents. Ils sont en chemin. Nous ne leur avons pas encore posé de questions. Pas avant que les parents arrivent.

— Je ne comprends pas, Tracy, qu'est-ce qui se passe ?

— Désolée, madame, j'aurais dû vous expliquer. Les petits sont arrivés ici en hurlant. Apparemment, leur institutrice a appelé un taxi. Elle allait les déposer en rentrant chez elle. Tout à coup, elle a dit quelque chose au chauffeur. Les enfants déclarent qu'il s'est mis en colère et qu'il l'a frappée. Ils ont pris peur et ont sauté de la voiture quand il a redémarré. Ils ont commencé à hurler pour attirer l'attention, mais le chauffeur est parti en trombe, avec l'institutrice dans la voiture. Ils savaient que le commissariat était à proximité et ils sont venus ici tout de suite nous avertir. Jusqu'à présent, on ne leur a donné seulement qu'un verre d'eau et on a appelé un médecin pour s'assurer que tout allait bien.

— Quelle horreur, cette histoire ! Ont-ils dit quelque chose d'autre ? Comme le genre de voiture qu'il conduisait ?

Lorne regarda les enfants.

— J'ai essayé de les questionner sans que ça ait l'air d'un interrogatoire, madame, et la jeune fille a dit que la voiture était vert foncé, mais le garçon est presque sûr que c'était une Peugeot noire.

— Bien joué. Appelez les Taxis de Toni. Assurez-vous de ne parler qu'à Toni, et personne d'autre. Demandez-lui le type de voiture que John Scott conduit.

— Tout de suite, madame.

Lorne se dirigea vers les enfants et leur fit un grand sourire.

— Comment allez-vous, tous les deux ? On me dit que vous avez passé une mauvaise journée.

Elle approcha une chaise et s'assit entre eux. Pete se tenait derrière, un carnet en main.

La jeune fille avait les yeux rouges et gonflés et triturait un mouchoir sur ses genoux. Le garçon avait un regard vitreux, comme s'il revivait son calvaire dans sa tête.

Avant que les enfants eussent la possibilité de répondre, un agent de police amena les parents de la jeune fille, fous d'inquiétude. La mère prit sa gamine dans ses bras. Des larmes lui coulaient sur le visage.

— Sharon, mon Dieu... Dieu merci, tu es saine et sauve.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je vais bien. Mais l'homme... il a capturé Mlle Sedark. Qu'est-ce qui va lui arriver ?

Les yeux de la jeune fille imploraient Lorne de lui donner une réponse.

— Plus tu pourras nous en dire, Sharon, plus vite nous pourrons retrouver Mlle Sedark. Sais-tu pourquoi le chauffeur a frappé ton institutrice ?

— Il est venu nous chercher à l'école. Elle vit au coin de chez nous, et parfois on revient tous ensemble. Au début, il bavardait pas mal, et il a demandé à Mlle Sedark depuis combien de temps elle enseignait à l'école. Elle a répondu une trentaine d'années. Puis le chauffeur a continué à lui poser des questions du genre : vous souvenez-vous de ceci et de cela, il y a des années ?

La jeune fille fit une pause.

Lorne dit doucement :

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

Sharon poussa un long soupir et déclara :

— Mlle Sedark a dit qu'elle se souvenait de l'homme – et c'est là qu'il l'a frappée. Lee et moi, nous nous sommes échappés de la voiture lorsqu'elle a redémarré. J'ai crié autant que j'ai pu, maman, tout comme tu m'avais dit de le faire, mais personne n'est venu nous aider. On savait que le commissariat était juste au coin de la rue, alors nous avons couru jusqu'ici. Mais il retient toujours Mlle Sedark, maman. Nous n'avons pas pu la faire sortir.

La mère de la jeune fille l'embrassa à nouveau.

— Tout va bien, mon amour. Tu as fait ce qu'il fallait. Donc tu écoutes ta vieille maman après tout ? Je suis si fière de toi, ma chérie.

— Je sais que ça doit être dur de te rappeler, Sharon, mais est-ce que Mlle Sedark était consciente, je veux dire éveillée après que l'homme l'a frappée ?

Lorne se pencha en avant et posa les coudes sur ses cuisses.

— Je ne sais pas si elle était inconsciente ou morte, répondit la jeune fille, retenant un sanglot dans sa gorge.

Le médecin les examina brièvement et conclut que les deux enfants souffraient d'un petit traumatisme, mais il estima qu'ils avaient une force de caractère suffisante et qu'ils n'auraient pas d'effets secondaires durables.

Les parents de Lee arrivèrent peu de temps après, ce qui permit à Lorne d'adresser ses questions aux deux gamins en même temps.

— Pouvez-vous nous décrire le chauffeur ?

Lee prit la parole en premier :
— Il avait des cheveux bruns.
— Non, je suis sûre qu'il était blond, interrompit Sharon.
— Quel âge diriez-vous qu'il avait ?
Lorne sourit aux enfants.
— Je dirais qu'il avait quarante ans, déclara Sharon, et cette fois Lee fut d'accord avec elle.
— Avait-il un accent, ou pensez-vous qu'il était du coin ?
— Il était pour sûr d'ici, parce qu'il a dit à Mlle Sedark qu'il avait été son élève il y a des années de cela.
Sharon avait l'air heureuse de sa prouesse.
Lorne se leva et prit Pete à part.
— Fouille dans le passé de John Scott. Tâche de découvrir où il est allé à l'école et quand. Cherche aussi s'il a des frères et sœurs. Mon Dieu, je viens de me rendre compte de quelque chose – John Scott vit sur la route de Clearmont.
Pete demeura perplexe un moment, puis il pigea ce qu'elle insinuait.
— C'est l'une des routes qui passent derrière la ligne de chemin de fer. Merde ! Tu as raison. Ça doit être lui.
Avant que Lorne pût lui répondre, Tracy les interrompit.
— John Scott conduit une Peugeot noire, madame. Il devait commencer à travailler à dix-sept heures. Et devinez quoi ? Il ne s'est pas présenté.
— Est-ce que Wacko est toujours en garde à vue ? demanda Lorne au sergent.
— Oui, il l'est toujours.
— Savez-vous si le Dr Arnaud a appelé Roberts ?
— Je n'en ai pas la moindre idée, madame. Je peux m'en informer.
— Non, ce n'est pas la peine, Tracy. Je vais aller voir le chef moi-même après que j'en aurai fini avec les enfants.
— Je me charge du reste. Voyons ce qu'on peut trouver sur ce J. S.
Pete se dirigea vers son bureau.
— Tracy, venez avec moi. Nous allons prendre les dépositions des enfants. Je ne veux pas les garder ici plus longtemps que nécessaire. Ils ont eu une journée assez traumatisante comme ça.



Sean Roberts arriva alors que Lorne récapitulait la déclaration de Sharon.

— Puis-je vous parler en privé, inspecteur ? demanda-t-il brusquement.

— J'ai presque fini ici de toute façon. Merci de nous aider autant,

Sharon. Maintenant, rentre chez toi et repose-toi. Je ne veux pas que tu t'inquiètes à propos de Mlle Sedark. Je te donne ma parole que nous allons la retrouver, d'accord ?

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi personne ne m'a informé de cet incident au moment où il a eu lieu ? Pourquoi ai-je dû attendre que ma secrétaire m'en parle ? demanda Roberts, la colère lui faisant trembler les lèvres.

— Tout est arrivé si vite, monsieur. Je n'ai pas eu le temps de vous le dire.

— Excusez-moi si je ne vous crois pas, inspecteur. Était-ce votre idée de faire expédier les empreintes de Wacko au labo ? Je viens de parler à un pathologiste furieux au téléphone, un mec avec un accent français. Il m'a dit sans équivoque qu'il croyait que nous tenions le mauvais homme pour ces meurtres. Ça sent le piège. Étiez-vous au courant de cet appel, inspecteur ?

— Tout d'abord, nous avons trouvé plusieurs empreintes sur certains lieux des crimes. J'ai jugé qu'il serait bon de les comparer à celles de Wacko. Elles n'ont rien à voir les unes avec les autres. Et je n'ai d'ailleurs jamais pensé qu'elles correspondraient. Nous avons vérifié les antécédents criminels de ce type, et rien de fâcheux n'a surgi. On a vérifié son alibi. Ce mec est totalement innocent, il n'y a rien qui cloche. S'il y avait quelque chose, je le saurais.

Elle éleva la voix de frustration.

— Ensuite, je n'ai pas demandé au Dr Arnaud de vous appeler. C'est sa responsabilité de nous faire part de ce qu'il trouve. Il veut aussi, sans aucun doute, faire en sorte que des innocents ne soient pas jetés en prison à cause d'une police agressive.

— Quand vous aurez terminé, inspecteur, il serait sage pour vous que vous adoptiez un ton plus respectueux lorsque vous vous adressez à un supérieur. Je me rends compte que notre situation doit être déstabilisante pour vous, mais le fait est que c'est exactement ce que je suis : votre supérieur. Est-ce que c'est clair ?

Il écarquilla les yeux, et la contraction de ses lèvres devint plus intense.

— Clair comme de l'eau de roche, monsieur, déclara Lorne.

— Qu'est-il arrivé aux enfants ? demanda Roberts sur un ton sévère.

— Avant de répondre, je voudrais savoir si je suis toujours le principal enquêteur sur cette affaire.

— Vous ai-je dit le contraire ?

— Non, mais vous m'avez ordonné de prendre un week-end de congé à un moment crucial.

— Il faut que vous sachiez que la décision était celle de mon prédécesseur, même si j'étais d'accord avec lui. Nous espérions qu'en vous donnant un congé le tueur se manifesterait sur la place publique.

Lorne essaya de se retenir et dit :

— Saviez-vous qu'il m'a contactée chez moi et que sa voiture a été vue quittant ma maison ? Si j'étais restée de service ce week-end comme prévu, peut-être, je dis bien peut-être, ma famille n'aurait pas été mise en danger.

Roberts, l'air penaud, se racla la gorge.

— C'était une erreur regrettable, et je ne peux que présenter mes excuses pour la façon dont les choses ont tourné. Est-ce que votre mari et votre fille vont bien ?

— Tom et moi avons décidé que ce serait mieux pour Charlie et lui s'ils restaient chez sa mère pendant un certain temps. Au moins jusqu'à ce que nous ayons attrapé le tueur.

Elle espéra que le mensonge le convainquît.

— Bonne idée. Bon, je vais relâcher Wacko, mais vous devez m'apporter d'autres suspects. En avez-vous dans le collimateur ? lui demanda-t-il en s'adoucissant pour la première fois depuis son retour.

— Seulement un. Pete et moi avons interrogé l'un des chauffeurs de taxi aujourd'hui, John Scott. Le simple fait d'être dans la même pièce que lui m'a donné la chair de poule.

Lorne expliqua ce qui s'était passé et ce qu'elle avait ressenti quand Scott l'avait suivie des yeux dans la pièce.

— Pete est en train d'explorer son passé maintenant.

Il hocha la tête, et Lorne sentit qu'il la prenait enfin au sérieux.

— Une dernière chose, quand nous étions avec lui, j'ai remarqué des écorchures sur son cou. L'une des victimes, Doreen Nicholls, a combattu avec son agresseur, le pathologiste a récolté des échantillons de peau sous ses ongles.

— Est-ce que ce gars-là a un casier ?

— Non. Comme je l'ai dit, Pete est en train d'effectuer une vérification plus approfondie. Le gars m'a filé la frousse. Il est effrayant. Pete ne s'est rendu compte de quoi que ce soit, mais ce n'est pas une femme, n'est-ce pas ?

— Eh bien, si vos instincts sont aussi forts, bouclez-le. Une minute, cependant. Qu'en est-il de sa voix ? Vous avez parlé à l'assassin. Est-ce que sa voix vous disait quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Difficile à dire. Sa voix a toujours été étouffée, comme s'il tenait un linge sur le combiné du téléphone. Pouvez-vous m'obtenir un mandat de perquisition pour fouiller sa maison ?

— Je m'en charge. Pendant ce temps-là, rassemblez tout ce que vous pouvez sur lui, détails bancaires, emplois précédents, tout. Aussi, n'est-il pas supposé avoir un complice ?

— Oui, mais pour l'instant nous n'avons aucune idée si le complice est un homme ou une femme. Aussitôt que vous obtiendrez le mandat,

nous l'arrêterons.

— Renseignez-vous aussi sur l'enseignante qui a disparu, lui dit Roberts.

— Je voudrais organiser une surveillance continue de la maison pendant que nous attendons le mandat.

Lorne chercha Tracy et Mitch des yeux dans la salle.

— Je suis d'accord. Mais s'il a enlevé la femme, pensez-vous vraiment qu'il soit assez fou pour la ramener à son domicile ?

— Personne ne peut le dire, mais quelqu'un devrait être sur les lieux juste au cas où. Je vais envoyer Tracy et Mitch là-bas. M'accordez-vous du temps supplémentaire ?

— Faites ce que vous devez faire, Lorne. Laissez-moi me soucier de ce genre de choses.

Lorne regarda Roberts entrer dans son bureau, ne sachant pas ce que l'avenir lui réservait. Elle retourna dans son bureau et téléphona chez elle, en espérant que Tom eût changé d'avis et fût de retour, mais le répondeur se déclencha. Elle pensa à appeler à la maison de sa belle-mère, mais changea d'avis.

Elle était sur le point de sortir de la pièce quand le téléphone sonna. La peur lui serrait les entrailles quand elle répondit.

— Lorne, comment allez-vous, ma chérie ?

Quand Lorne entendit la voix de Jacques, elle prit une grande bouffée d'air.

— Je me maintiens. J'étais justement sur le point de vous appeler.

Elle l'informa des derniers déroulements.

— Cette pauvre femme. Il nous faut rester optimistes. Les victimes précédentes n'ont pas été tuées immédiatement. Peut-être que c'est sa façon de prolonger leur châtement. Si les victimes font partie de son passé, la violence psychologique à laquelle il les soumet doit lui procurer plus de satisfaction que l'assassinat lui-même. Dès que vous obtiendrez votre mandat, téléphonez-moi. Je voudrais vous aider à mener les recherches sur les lieux, si vous êtes catégorique que c'est lui le tueur.

— Je souhaite seulement que nous parvenions à le localiser avant que Mlle Sedark devienne la victime numéro cinq. Dès que le mandat sera entre mes mains, vous serez le premier à le savoir.

— Je suppose qu'un dîner est hors de question ce soir ?

Sa question lui sembla plutôt bête vu les circonstances, mais elle l'apprécia tout de même.

— Je vais être ici toute la nuit. Vous pouvez passer plus tard. Il va bien falloir que je me nourrisse à un moment donné.

— Ça me semble parfait. Avez-vous des nouvelles de Tom ?

— Non. Je viens d'appeler à la maison, et il n'est toujours pas là. Il faut que j'y aille. Je vous tiens au courant.

CHAPITRE 44

— Tu as déniché quelque chose d'intéressant, Pete ?

Lorne s'étirait le dos tout en approchant du bureau.

— Les écoles sont fermées, donc pas grand-chose. John Scott a fréquenté le lycée d'Ashleigh entre 1975 et 1980, ainsi que Katherine Scott. Je suppose que c'est sa sœur. Voilà tout ce que nous avons dans nos dossiers, dit-il, dégoûté, en repoussant son ordinateur portable.

— Contacte le directeur. Je me fous de l'heure qu'il est. Je suis sûre qu'il voudra savoir ce qui est arrivé à Mlle Sedark. On le forcera à nous donner accès aux dossiers de l'école.

— Tout de suite.

— Tracy, Mitch et vous allez surveiller la maison de John Scott. Gardez un œil sur l'endroit jusqu'à ce qu'on obtienne notre mandat.

En couvrant le combiné du téléphone, Pete dit :

— Chef, j'ai le directeur, M. Warren, au téléphone. Il est prêt à nous rencontrer à l'école maintenant.

Lorne regarda sa montre.

— Dis-lui que nous serons là dans vingt minutes. Molly, John et vous allez prendre le relais de Pete. Passez les relevés bancaires de John et Katherine Scott au peigne fin. Pete et moi serons de retour dans quelques heures.

— Compte tenu de ce qui est arrivé la dernière fois qu'il a enlevé quelqu'un, que faisons-nous si le tueur cherche à vous joindre, madame ? demanda Molly.

— Essayez de le tracer. Faites-le marcher. Nous devrions être de retour à vingt heures.



Quand Lorne et Pete arrivèrent à l'école, M. Warren attendait nerveusement à l'entrée.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il tira le col de son imperméable de couleur crème autour de son cou pour se protéger de la pluie.

— Vous avez des nouvelles ? demanda-t-il.

— Pas encore. Je vous remercie de votre coopération, monsieur Warren. Ça fait longtemps que Mlle Sedark enseigne ici ?

— Elle nous a rejoints directement après avoir fini l'école normale, il y a environ trente-cinq ans de cela. Elle s'entend très bien avec les étudiants. Les dossiers du personnel sont dans mon bureau.

Ils traversèrent rapidement l'école déserte. Lorne demanda :

— Est-ce que vous avez des dossiers sur les étudiants ? Jusqu'où remontent-ils ?

— Pendant la guerre, les Allemands ont bombardé l'école, et elle a dû être reconstruite. Nos dossiers sont maintenant gardés dans une autre partie du bâtiment. Les autorités ne voulaient pas répéter un tel désastre, alors elles ont fait construire une chambre forte à l'arrière.

— Ça vous dérange si on jette un œil aux fichiers des étudiants en premier ?

— Pas du tout. C'est par ici. Je vais allumer quelques lumières.

Il se dirigea vers un panneau au mur, poussa plusieurs commutateurs, et le couloir s'inonda de lumières vives. Les talons plats de Lorne résonnaient fort sur les carreaux du couloir silencieux alors qu'ils suivaient M. Warren jusqu'au bout d'un autre couloir. Ils s'arrêtèrent devant une double porte en acier.

— Nous y sommes.

Une fois à l'intérieur, M. Warren se fraya un chemin le long des rangées de boîtes disposées soigneusement sur des étagères en métal.

— Laissez-moi voir... 1975, vous disiez. John et Katherine Scott... Voilà. John Scott, mais pas Katherine Scott. Quel âge avait la jeune fille ? Le savez-vous ?

Il souffla sur la poussière d'un dossier jaune et l'ouvrit sur la table au centre de la pièce.

— Nous ne savons pas. Mon équipe travaille dessus en ce moment. Toute aide que vous pouvez nous procurer sera un bonus.

— Voyons. Euh... Le garçon avait onze ans. Ah, Mlle Sedark était son prof d'éducation physique... Quel dommage, ses parents sont morts quand il avait douze ans. Ah, eh bien voilà, une sœur plus jeune de trois ans, ce qui explique pourquoi nous n'avons aucune trace d'elle pour cette année-là. Elle devait être à l'école primaire. Mais attendez, il y a une note ici de la directrice de l'époque. Mon Dieu, c'était Doreen Nicholls...

Il s'arrêta et regarda les deux détectives.

— Ne l'a-t-on pas retrouvée assassinée la semaine dernière ?

— Malheureusement oui. Je vous en prie, que dit la note ? demanda Lorne alors que toutes les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter.

— Que John Scott a dit à Mlle Sedark que sa sœur et lui faisaient l'objet d'abus. Elle a appelé les services sociaux immédiatement. Leurs parents les maltraièrent sexuellement. Quelle horreur !

Pete regarda Lorne et hocha la tête.

- Y a-t-il le nom de l'assistante sociale là-dedans ?
- Oui, il est là...
- *Sandy Crayford*, dirent-ils en chœur.
- Comment savez-vous cela ? demanda M. Warren, stupéfait.
- Cela coulait de source. Le corps de Mlle Crayford a été retrouvé mercredi dernier. Une autre pièce macabre de ce puzzle.
- Mon Dieu, et vous pensez qu'il y a un lien avec cet homme ?
- Nous n'en sommes pas encore certains. Pouvez-vous nous faire une copie du fichier, monsieur Warren ?
- Bien sûr, je vous le fais immédiatement. La photocopieuse se trouve dans le bureau.
- Alors, qu'est-ce que tu en déduis ? demanda Pete pendant qu'ils attendaient le fichier.
- Deux enfants, maltraités par leurs parents, la première chose que nous devons savoir est comment les parents sont morts.
- Je vais faire une enquête dès que nous serons de retour. Je pensais que les enfants maltraités se faisaient enlever de leur milieu familial. Si c'est le cas, est-ce que les parents sont morts avant ou après que les enfants ont été retirés ? Est-ce que le complice de Scott est sa sœur ?
- Et si les enfants avaient été enlevés de leurs parents et forcés à vivre à l'écart dans un foyer séparé ou une famille adoptive ? On entend parler de ça tout le temps, surtout à l'époque. *Rétribution*. Voilà ce qu'a dit le tueur. Ça ne peut être que lui. Il a tué toutes les personnes qu'il considère l'avoir laissé tomber quand il était même. Ses parents, il nous faut effectuer des recherches sur eux, l'institutrice, l'assistante sociale et la directrice de l'école.
- Lorne dessina des lignes à côté de chaque nom qu'elle avait écrit sur un bout de papier pendant qu'elle parlait.
- Pete hocha la tête.
- Pourquoi, pourquoi maintenant ? Je veux dire, après toutes ces années ?
- Je l'ignore. Est-ce que nous savons depuis combien de temps il travaille dans l'entreprise de Toni ?
- Je ne sais pas. On vérifiera. Qu'est-ce que tu veux savoir au juste ?
- Supposons qu'il vient de joindre l'équipe. Peut-être qu'un jour il a pris Belinda ou Doreen dans sa voiture. Peut-être qu'il les a reconnues et que cela a ravivé des souvenirs traumatisants. Tout ce que nous pouvons faire, c'est spéculer jusqu'à notre retour au poste.
- L'esprit de Lorne vadrouilla un moment en pensant à sa propre famille et à ses problèmes.
- Tu as l'air ailleurs, là. Tu vas bien ?
- Je vais bien.
- Elle sourit tristement.

— J'étais en train de penser à Tom et à Charlie.

— Je suis heureux de l'entendre. Il faudrait être idiot de balancer tout ça à la poubelle pour un simple coup de cœur.

— J'ai beau te le répéter, Pete, mais tu imagines toujours le pire à mon sujet. Jacques et moi sommes juste amis. Peut-être que si les circonstances étaient différentes... mais je te jure que rien de répréhensible a eu lieu entre nous !

— C'est son putain d'accent de grenouille qui te fait chavirer, n'est-ce pas ?

— Fous-lui la paix.

Dieu, ayez pitié de moi, qu'il cesse de jacasser sur Jacques et moi ! Peut-être que si je changeais de sujet...

— Je me demande combien de temps encore M. Warren va nous faire poireauter.

Par chance, Warren réapparut quelques secondes plus tard.

— Voilà, inspecteur. J'ai mis une copie du dossier de John Scott et une copie du dossier personnel de Mlle Sedark. Et son mari alors ? L'avez-vous appelé ?

— Elle est mariée ? Je suis désolée. Je présumais l'inverse puisqu'elle était une *demoiselle*.

Lorne prit le dossier jaune du directeur.

— Jane est une de ces enseignantes qui préfèrent se faire appeler par son nom de jeune fille à l'école. Elle s'est mariée il y a deux ans. Nous pensions tous qu'elle serait une vieille fille toute sa vie.

Pendant un court instant, ses sourcils se rencontrèrent, ses lèvres se pincèrent contre ses dents et il hocha tristement la tête.

— Son adresse est dans le fichier, ou si vous préférez, je pourrai m'y rendre et le dire à Gordon ?

— Nous allons envoyer un agent de liaison avec les familles pour le lui dire. Nous allons devoir lui poser quelques questions.

— Je vois, dit M. Warren, avec un soupçon d'inquiétude dans la voix.

— Voici ma carte. Nous ferons tout notre possible pour la ramener saine et sauve, monsieur Warren.

— Espérons que vous trouverez Jane, et le plus vite possible.

CHAPITRE 45

Le chef Roberts les attendait dans la salle des opérations quand ils entrèrent. Il secouait une feuille de papier.

— Votre mandat, inspecteur, dit-il en tendant à Lorne la feuille de papier pliée.

— Comment êtes-vous parvenu à l'obtenir si rapidement ?

Elle prit le mandat et vérifia les détails.

— Soyez reconnaissante. Disons simplement que quelqu'un me devait un énorme service. Ça vous dérange si je viens avec vous ?

— Je dois d'abord régler plusieurs choses. Et il me faut parler à mon équipe. Je serai prête dans dix minutes.

Elle fit rapidement le point avec les agents et demanda à Molly de déterrer ce qu'elle pouvait sur les parents de Scott. Puis elle appela Jacques de son bureau.

— Rendez-vous au 26 de la route de Clearmont. Je vais partir dans environ cinq minutes, et, Jacques...

— Oui, ma chérie ?

— Conduite professionnelle de rigueur. Roberts, le nouveau chef, sera là.

— Message reçu et compris. Rendez-vous là-bas.



— Pete, tu es prêt ? On va sûrement y aller dans la voiture du chef.

Lorne enfila son manteau.

Ils descendirent les escaliers du parking et trouvèrent leur supérieur en train de les attendre dans sa bagnole. Roberts conduisit.

Ils arrivèrent à l'appartement de Scott peu après vingt et une heures. Lorne sauta du véhicule et alla à la rencontre de Tracy et Mitch.

— Du nouveau ? demanda-t-elle en se penchant pour parler à Mitch à la fenêtre ouverte de sa voiture.

— Absolument rien, madame. Son auto n'est pas là. Je me suis permis de vérifier avec les voisins. Le mec qui vit deux portes plus bas dit que le proprio des appartements habite au premier étage. Il est à l'étranger depuis trois mois. Il est allé voir ses parents en Australie. Il est supposé revenir la semaine prochaine. Apparemment, Scott aime garder sa vie privée. Mais dernièrement, le voisin a remarqué que différentes femmes venaient chez lui. Il a trouvé ça étrange.

— Qu'est-ce qu'il y a d'étrange à ça ? demanda Lorne, les yeux rivés sur la maison.

— Le gars a dit qu'il trouvait étrange qu'aucune des femmes ne semble jamais en ressortir. Aucune sauf une, qui était totalement différente des autres. Quand je lui ai demandé qu'est-ce qu'il y avait de différent avec elle, il a dit qu'il ne pouvait pas l'expliquer nettement. Il a également déclaré qu'il ne pensait pas que Scott était du genre à avoir des coups d'un soir ! Il ne parvenait pas à comprendre ce que des femmes à l'allure respectable lui trouvaient.

— La femme étrange pourrait être sa sœur. Bon, nous avons un mandat. Je veux que vous deux, vous gardiez un œil sur l'arrière de la maison.

Les deux sergents quittèrent leur voiture afin de prendre leur nouveau poste, et Lorne se retourna vers Pete et Sean. Contrariée, elle dit :

— Voulez-vous prendre les commandes, monsieur ?

— Non, j'aimerais voir comment vous vous comportez sur le terrain, inspecteur.

Oh, génial ! On m'observe. Super excitant !

Pete sonna à la porte, et bien qu'ils pussent voir une lueur poindre à travers les rideaux, personne ne répondit.

— Défoncez-la, Pete.

Quelques instants plus tard, éparpillés, tous trois fouillèrent chaque pièce de l'appartement. Après quelques minutes, ils se retrouvèrent à nouveau dans le salon.

— Chut... Du calme, vous entendez ça ? murmura Lorne.

Ils se figèrent et essayèrent de localiser d'où les gémissements émanaient. Lorne se mit à quatre pattes et posa son oreille contre le sol. Rapidement, elle souleva le tapis sur lequel elle avait trébuché pendant sa visite précédente et découvrit une trappe.

Pete poussa Lorne de côté et tira sur le loquet. Il ouvrit la trappe qui donnait sur une cave sombre et humide avec une échelle qui descendait au fond.

Les cris étouffés les forcèrent à se presser de descendre l'échelle branlante. Lorne promena sa lampe de poche dans la cellule précaire. Des yeux épouvantés apparurent dans l'éblouissement. Une femme sans vêtements était ligotée sur une chaise en bois.

— Passe-moi une couverture, Pete !

Lorne protégea le corps de la femme du regard de son partenaire. Le chef se précipita à l'échelle pour appeler une ambulance.

Des larmes coulaient sur le visage ensanglanté de la femme.

— Jane Sedark ?

Lorne ôta le scotch de la bouche de la femme. Celle-ci aspira une grande bouffée d'air et hocha la tête. Lorne enleva sa veste et drapa

soigneusement les épaules de Jane afin de couvrir autant que possible le devant de son corps exposé. Lorne tenta de délier les mains et les pieds de la femme, mais ses propres mains tremblaient trop. Juste à ce moment, Pete revint avec une couverture et détacha Jane.

Du sang s'était infiltré dans les petites crevasses que le temps avait creusées sur sa peau. Ses cheveux grisonnants étaient couverts de taches rougeâtres de sang caillé. Jane sanglota quand elle comprit qu'on l'avait retrouvée et qu'elle n'était plus en danger.

Quand finalement elle récupéra sa voix, elle cria :

— Pourquoi... Pourquoi moi ?

Dieu merci, nous l'avons retrouvée avant... Les yeux de Lorne piquaient, et elle se jura qu'elle capturerait le salopard, peu importe combien de temps ça lui prendrait.

— Nous en reparlerons plus tard, Jane. Pour l'instant, nous allons vous amener à l'hôpital. Vous êtes en sécurité désormais. Voilà ce qui compte. Il ne peut plus rien vous faire.

— Bonsoir, inspecteur, êtes-vous là ?

Une voix familière l'appelait d'en haut.

— Ici, en bas, docteur Arnaud. Nous l'avons trouvée. Elle est vivante.

— Dieu merci. Avez-vous appelé une ambulance ?

Jacques descendit par l'échelle.

— Le chef vient juste de le faire. Pouvez-vous examiner sommairement Jane en attendant ?

— Bien sûr, bien sûr. Maintenant, ne vous inquiétez pas, madame. Nous allons vous sortir d'ici sous peu.

La douceur que Jacques témoignait à l'égard de la prisonnière la fit sourire. Ses manières de gentleman la touchèrent, compte tenu qu'il avait l'habitude de traiter des patients qui généralement n'avaient plus aucun pouls.

L'ambulance arriva dix minutes plus tard. Jacques trouva une fracture possible sur le crâne de Jane où John Scott l'avait frappée dans la voiture. Elle avait également quelques côtes fêlées que les ambulanciers sanglèrent avant de la remorquer en haut de l'échelle branlante sur une civière et de l'emmener.

Roberts finalement les rejoignit dans la cellule et découvrit le lieu sinistre.

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur...

Au fond de la cellule, hors de portée de la prisonnière, il y avait un bol pour chien contenant un reste de porridge. À quelques centimètres du bol se trouvaient des excréments humains et une pile de vêtements de femmes, avec des soutiens-gorge et des culottes, Lorne supposa qu'ils devaient appartenir aux victimes précédentes. Le faisceau de sa lampe de poche mettait en éclat les vastes quantités de sang sur chaque surface de ce trou à rats.

— Il les gardait comme des animaux. Évidemment, dépouillées et, à en juger par les traces, battues régulièrement, dit Jacques aux trois détectives pendant qu'il installait un meilleur éclairage et prenait des photos de la scène du crime.

Quand Lorne repéra la façon dont son patron regardait le Français, elle dit :

— Désolée, vous ne vous êtes pas encore rencontrés. Jacques Arnaud, Bureau centrale de pathologie, Sean Roberts, inspecteur-chef.

— Je crois que nous nous sommes parlé au téléphone aujourd'hui même, dit Jacques en tendant la main.

Sean serra la main de Jacques très brièvement avant de dire :

— Nous nous sommes effectivement parlé, docteur. Puis-je vous demander comment vous avez réussi à venir ici si vite ?

— Disons que j'ai des amis qui me tiennent au courant de certaines situations, répondit Jacques en soutenant le regard de Sean.

— Je vois. Eh bien, ne me laissez pas vous retenir davantage. Inspecteur, puis-je vous parler en haut, si cela ne vous dérange pas ?

Sean grimpa à l'échelle avant elle. Jacques gloussa et, en formant un poing serré de sa main droite, articula :

— Ne te laisse pas faire !

Elle tenta de réprimer un sourire tandis qu'elle remontait par l'échelle.

Au lieu de la réprimander pour avoir contacté Jacques, comme elle s'y attendait, Sean la surprit.

— J'ai informé le commissariat. Toutes les voitures sont à l'affût du véhicule de Scott. Y a-t-il un autre endroit où il est susceptible de se cacher ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous devons d'abord découvrir où vit sa sœur. Avez-vous demandé à l'équipe d'aviser le mari de Jane ?

— Oui, je leur ai dit d'envoyer une voiture pour l'amener à l'hôpital afin qu'il soit près d'elle. Je vais commencer les recherches ici. Contactez les membres de votre équipe pour voir ce qu'ils ont découvert au sujet de la sœur.

— Excusez-moi, madame, interrompit Mitch. Il y a quelque chose que vous devriez voir à côté.

Tous deux suivirent Mitch dans une chambre du couloir. La pièce était décorée d'un style des années 1960, dominée par de grands meubles sombres en formica. Le matelas avait été placé au milieu et était recouvert d'un ancien édredon à plumes de couleur citron vert. Le mur du fond était couvert de carreaux en liège. Lorne n'en crut pas ses yeux, et elle dit, la voix étouffée :

— Mon Dieu !

Ses yeux dévoraient chaque carreau, passant de l'un à l'autre. Épinglés sur eux se trouvait une multitude d'articles de journaux

découpés se rapportant aux affaires, chacun méticuleusement aligné dans l'ordre chronologique de chaque crime. *Si seulement j'avais eu accès à cette chambre cet après-midi...*

Sean était aux côtés de Lorne et il indiqua la section d'une coupure.

— Putain d'enfoiré, le salopard s'est foutu de notre gueule. Regardez ! Il a souligné des mots ici et a écrit « ha ha » à côté.

Fatiguée par tous les événements de la journée, Lorne se tourna vers lui.

— Ça vous dérange si je suggère quelque chose ?

— Je vous écoute.

— Nous avons récupéré la femme, ce qui était notre priorité, et les experts seront bientôt là pour démonter cet endroit. Autant rentrer au bercail. On ne peut pas faire grand-chose jusqu'à ce qu'ils aient fini de toute façon.

— Cela me paraît une très bonne idée. Il est presque vingt-deux heures trente, et tout le monde est à sa recherche. Ça suffit pour aujourd'hui.

Roberts se dirigea vers la porte d'entrée.

— Je vous revois demain, monsieur. J'ai juste un mot à dire au légiste avant de partir.

Pete et Jacques justement montaient à l'échelle quand elle revint dans le salon.

Lorne se dirigea vers la cheminée et étudia la photographie qui avait attiré son attention plus tôt. Jacques lui emboîta le pas.

— Que pouvez-vous faire avec ça ? demanda-t-elle en brandissant la photo vers lui.

— Que voulez-vous dire ?

Il la lui prit des mains.

— Je dois savoir qui est la sœur. Est-ce que votre équipe pourrait modifier l'image en la faisant vieillir d'une vingtaine d'années ?

— Laissez-la-moi. Je suis sûr que mes gars peuvent faire quelque chose.

— Nous avons fini pour la journée. Avez-vous terminé en bas ? dit-elle, les yeux fixés sur la trappe derrière lui.

— Oui. Avant de partir, je voudrais examiner les vêtements de l'homme. Pour voir s'il y a une similarité avec les fibres trouvées dans la maison de Doreen, si c'est OK pour vous ?

— Bien sûr, je vais vous aider. Pete, rentre avec Tracy et Mitch, je te prie. Je te reverrai demain, frais et pimpant.

Pete haussa les épaules et sembla vexé d'être congédié de la sorte, mais Lorne voyait qu'il ne tenait plus debout.

Peu de temps après, elle trouva un débardeur gris et le tendit à Jacques.

— Cela pourrait être ce qu'il nous fallait.

Il glissa le vêtement dans un sac de pièces à conviction.

— Je le ferai examiner en tout premier avec la photo. Les résultats devraient arriver demain vers l'heure du lunch. En parlant de bouffe...

— Indien ou chinois ? demanda Lorne, son ventre gémissant comme s'il l'avait entendue.

— Rentrez chez vous. Je vais prendre une commande chez M. Wong pour un festin chinois et vous rejoins dans environ une demi-heure.



Le répondeur clignotait quand elle rentra chez elle.

— Lorne, c'est Tom. Peux-tu aller chercher Charlie après l'école demain, à son match de netball ? Maman a un rendez-vous chez le médecin à seize heures trente, et elle ne sait pas combien de temps ça va prendre. Quant à moi, j'ai un entretien pour un emploi à l'autre bout de la ville à seize heures. Appelle-moi *seulement* si tu ne peux pas le faire. Le match de netball se termine à dix-sept heures trente, au cas où tu aurais oublié. Merci.

Lorne s'était calmée quand elle ouvrit sa porte à Jacques un peu plus tard.

Jacques avait l'air inquiet.

— Journée plutôt dure, hein ?

Il fit quelques pas vers elle, et Lorne recula. Il se figea, mais plutôt que de montrer sa déception il saisit des assiettes et répartit leurs repas.

Elle poussa un profond soupir et lui confia :

— Tom a téléphoné et a laissé un message sur le répondeur.

— Oh.

Jacques attendit qu'elle continuât.

Lorne parla tristement :

— Entendre sa voix m'a fait comprendre que notre mariage était un véritable gâchis. Il m'a demandé d'aller chercher Charlie après l'école demain. D'un côté, je lui suis reconnaissante qu'il ait pensé à me le demander, car ça me donne l'occasion de revoir ma fille, mais de l'autre, la manière dont il me traite, comme un dernier recours, me chagrine. Ni Tom ni ma *superbe* belle-mère ne peuvent aller la chercher à la fin de son match de netball, alors pauvre Lorne jouera le rôle de la remplaçante.

Elle versa deux verres de whisky.

— Je suis sûr que vous avez tort. Vous avez eu une journée difficile. Les moindres problèmes sont déformés lorsqu'on est fatigué. Soyez positive, chérie, au moins il vous demande de l'aider. Ravaler sa fierté et vous appeler comme ça a dû lui être difficile, s'il est toujours

furieux contre vous. Donnez-lui un peu de lousse, n'est-ce pas comme ça que vous dites ?

— Oui, vous avez raison.

Un sourire adoucit ses traits inquiets.

— Comment ça se fait que vous êtes toujours sacrément si objectif ?

— Ça fait partie de mon boulot, chérie. Allons. Mangeons avant que ce méchant glutamate commence à se solidifier.

— Vous, les toubibs, vous savez vraiment comment couper l'appétit d'une femme, je vous accorde ça.

Elle prit sa fourchette et repoussa la sauce dont il avait aspergé ses beignets de crevettes.



— Petit sœur, c'est moi.

— John, Dieu merci. Où étais-tu ?

— T'inquiète pas pour moi. Je vais faire vite. Je me suis arrangé pour que tu dormes à l'hôtel Swallow ce soir. Retourne pas à l'appartement. Tu m'entends ? La police grouille de partout maintenant.

— Qu'est-ce que tu as fait de la femme ? demanda-t-elle, la voix feutrée, consciente que sa collègue de travail pouvait l'entendre.

— Je suis sûr qu'ils l'ont déjà trouvée. Ils savent pas du tout qu'elle est pas la dernière. Je vais leur prouver le contraire plus tôt que tard. Fais comme je te dis et tout ira bien, petite sœur. On sera bientôt ensemble de nouveau.

CHAPITRE 46

Quand Lorne arriva au travail le lendemain matin, il faisait encore sombre. Une partie de son équipe n'était pas là, et elle pensa qu'elle était déjà à la maison de Scott pour passer les preuves en revue.

— C'est sympa de vous joindre à nous, inspecteur, dit Sean Roberts quand elle franchit la porte.

Elle jeta un œil à sa montre. Il n'était que sept heures trente. L'horloge sur le mur au-dessus de la tête de Pete affichait la même heure. Pete haussa les épaules quand elle le regarda.

— Comme je le disais, dit Roberts en s'adressant à l'équipe, oui, nous avons retrouvé Mlle Sedark relativement indemne. Cela ne veut pas dire que nous pouvons commencer à nous féliciter pour un travail bien fait. Tant que nous n'aurons pas mis John Scott sous les verrous, notre travail est loin d'être fini. Molly, levez-vous et dites à tout le monde ce que vous avez déniché sur Scott et sa sœur.

Molly se tint devant le groupe, mais la nervosité s'empara d'elle. Elle fit tomber ses notes par terre. Lorne ressentit une grande fierté maternelle quand Molly fut prête à parler. Malgré leurs récentes altercations, Molly avait brillé la semaine précédente, et Lorne la considérait comme un membre clé de l'équipe maintenant.

— J'ai fouillé dans le passé de John Scott en utilisant les informations que Pete et l'inspecteur Simpkins ont obtenues de l'école. Quand Scott est âgé de onze ans, une enseignante, ça c'est Jane Sedark, a remarqué des bleus sur les bras du garçon pendant un cours d'éducation physique. Elle l'a interrogé sur ses marques. Tout d'abord, il a été réticent à lui parler, mais finalement il s'est effondré et a avoué que ses parents les maltraièrent, sa sœur et lui. Elle a averti la directrice, Doreen Nicholls, qui a alors avisé l'assistante sociale, Sandy Crayford.

— Ouais, l'inspecteur et moi, on avait déjà déduit tout ça, Mol. Dites-nous quelque chose que nous ne savons pas, d'accord ?

— Eh bien, continua Molly, embarrassée, Scott et sa sœur ont été retirés de leur foyer familial et placés dans des familles d'accueil différentes. Il avait supplié les autorités pour que sa sœur et lui restent ensemble, mais on l'avait ignoré. À l'époque, il était presque impossible de placer frères et sœurs dans la même famille. Avant la découverte, on le considérait comme un élève médiocre, avec des notes moyennes. Toutefois, après qu'on l'a placé en famille d'accueil et séparé de sa sœur, ses notes ont dégringolé rapidement. Il s'est replié

sur lui-même. On l'a envoyé voir un psy. Après quelques mois, ses notes se sont améliorées. À peu près à cette époque-là, un incendie a éclaté dans la maison familiale des Scott. Sa mère et son père ont tous deux péri dans l'incendie. Je suis parvenue à mettre la main sur les rapports d'autopsie. Ses parents étaient en état d'ébriété et incapables d'échapper au feu. Apparemment, cela était un accident, mais encore une fois le travail scolaire de John paraissait s'être amélioré juste assez pour détourner l'attention. Après cela, j'ai étudié les familles d'accueil. Les enfants n'ont jamais été adoptés. Les deux familles ont dit que c'était de bons enfants et qu'ils passaient chaque week-end ensemble. Ils étaient calmes et renfermés pendant la semaine, mais quand le week-end arrivait, ils s'animaient.

— Est-ce possible qu'un garçon de onze ans puisse allumer un incendie criminel comme ça ? questionna Lorne, perplexe.

— Prenez le cas de James Bulger. Un môme de onze ans est capable de crimes bien pires qu'un incendie, répondit le chef, en leur rappelant l'assassinat macabre d'un bambin par deux garçons prépubères quelques années auparavant.

Roberts invita Molly à continuer.

— C'est tout pour le moment, à part une chose. J'ai appelé les services sociaux pour me renseigner s'ils savaient ce qui était advenu des enfants après avoir quitté l'école. À dix-huit ans, John s'est battu pendant des mois pour obtenir la garde de sa sœur. Katherine avait quinze ans à l'époque. Il est devenu son tuteur légal, et le dossier s'arrête là.

Après que Molly eut terminé, le chef dit :

— J'ai demandé à une de mes amies de passer ce matin. Elle devrait être là à onze heures. Je voudrais que tout le monde écoute ce qu'elle a à dire.

— Que voulez-vous dire par « une amie » ? demanda Lorne, perplexe.

— C'est une criminologue. Elle vient me rendre un service. Je lui ai donné les faits sur cette affaire, et elle a rédigé un profil du tueur.

Lorne croisa les bras sur sa poitrine.

— Sauf votre respect, monsieur, cela ne revient-il pas à fermer la porte de l'écurie après que les chevaux se sont échappés ? Nous savons déjà qui est le tueur. Il ne nous reste qu'à trouver où il se cache.

— Peut-être, inspecteur. Essayez de garder un esprit ouvert quand elle arrivera. Exigez les services d'une criminologue est aussi efficace qu'utiliser ceux d'une médium dans une enquête criminelle, ne pensez-vous pas ?

Pauvre con prétentieux. Lorne plissa les yeux quand il se retourna et sortit. Elle repoussa sa chaise et le suivit dans le corridor.

Pete lui bloqua le chemin de sa grande carrure.

— Fous-lui la paix. Allez, viens. Je t'offre un café.

La frustration de Lorne augmenta au fur et à mesure qu'il ne se passait rien ce matin-là. Elle frappa du poing son bureau. *Je devrais être là-bas en train de fouiller dans les affaires de ce malade.* Au lieu de cela, on lui avait donné l'ordre de rester sur place et d'attendre une criminologue pour lui raconter les faits et méfaits d'un tueur en cavale qu'elle connaissait déjà. Un exercice futile pour faire plaisir à l'une des amies de Roberts.

Onze heures sonnèrent, et Susan Bywater entra. Mince et bien habillée, la femme avait des pommettes hautes qui soulignaient sa bonne éducation, et sa démarche, lorsqu'elle s'avança vers le chef, dénotait une grande confiance en elle. Lorne roula des yeux quand il l'accueillit en affichant une affection exagérée. Elle se demanda s'il ne le faisait pas exprès pour la provoquer.

— Permettez-moi de vous présenter Susan Bywater. Tous les yeux sont rivés sur vous, Susan, commencez quand vous êtes prête.

— Merci, Sean.

Elle lui fit un sourire qui portait un message tacite.

— Après avoir étudié les rapports, je conclus que le profil du tueur est le suivant. C'est un homme très en colère. Il absorbe le ressentiment jusqu'à ce qu'il ne puisse plus le supporter. Puis il tue des femmes d'une crise de colère violente.

Mme Bywater regarda ses notes et continua.

— En apparence, il donne l'impression d'être solitaire. Il met des vêtements qui lui rappellent son enfance et se dérobe aux tendances d'aujourd'hui. Il a vraisemblablement été abusé sexuellement par un membre féminin de sa famille, probablement sa mère. Il punit ses victimes parce qu'elles sont des femmes et pour l'avoir laissé tomber dans le passé. C'est possible qu'en raison de sa colère il ait tué sa mère, et cela lui a servi d'excuse pour un bon nombre d'années. Récemment, un incident a forcé sa hargne à refaire surface. Quelque chose a déclenché des souvenirs d'enfance, des souvenirs indésirables, lui causant une énorme souffrance qu'il est déterminé à empêcher de le détruire à nouveau.

Elle se racla la gorge.

Roberts lui tendit un verre d'eau, et elle poursuivit :

— Il est antisocial. C'est très certainement sa sœur qui satisfait tous ces besoins de rapports humains. Elle est la clé du problème. Trouvez la sœur, et vous n'aurez aucune difficulté à le trouver. Il la protège. C'est son protecteur. Sa maison est impeccable, il souffre probablement d'un trouble obsessionnel compulsif. Il a peu ou pas d'intérêt sexuel pour les femmes. Peut-être est-il impuissant, ou alors incapable de passer à l'acte...

Le téléphone sur le bureau de Tracy interrompit l'évaluation de la

criminologue.

— Une minute. Madame, c'est le Dr Arnaud pour vous.

— Allô, docteur ? Vous plaisantez ?... C'est fantastique. Nous venons tout de suite.

Quand elle remplaça le téléphone, Lorne courut dans son bureau et en émergea quelques secondes plus tard en secouant son manteau.

— Inspecteur, où pensez-vous aller ?

Roberts fronça les sourcils et s'avança vers elle.

— C'est urgent, monsieur. Le Dr Arnaud a les résultats d'un test que je lui avais demandé de réaliser. Son équipe a amélioré la photographie de la sœur de Scott. Mme Bywater vient de nous dire que si nous trouvions la sœur, nous accrocherions Scott. Donc je vais au laboratoire pour découvrir qui est cette femme. Ensuite, je l'amènerai ici pour l'interroger. Si cela vous convient, bien sûr ?

Roberts soupira et céda.

— Très bien.

Enfin, des résultats !

— On y va, Pete ?

Quand ils s'installèrent dans la voiture, Pete dit :

— Quelle montagne de conneries, tout ça.

— Je n'ai jamais pensé que ça serait autrement. Je choisirai Carol Lang sans hésiter ! Elle, au moins, nous a menés sur le lieu d'un crime.

— Est-ce que le docteur t'a donné des indices sur la femme ?

Lorne secoua la tête en rétrogradant.

— Il a simplement dit que les résultats étaient de retour, et que l'image était excellente. Espérons que nous pourrons l'identifier.

Arnaud attendait dans le couloir à l'extérieur de son bureau quand ils arrivèrent. Le cœur de Lorne se mit à battre, et elle ne put dire si c'était à cause de Jacques ou en raison de la possibilité de trouver la sœur de Scott.

— L'image est dans mon bureau, dit Jacques en hochant la tête à Pete et en souriant à Lorne.

Les mains de Lorne tremblèrent quand le légiste lui tendit la photographie.

— Ah, je le savais. Je sentais que quelque chose clochait. Merci mille fois, Jacques, vous avez accompli un miracle de nouveau.

Elle lui picora la joue d'un léger baiser et partit en courant dans le couloir, Pete à ses trousses.

— Bonne chance, inspecteur, dit Jacques en criant après elle, amusé.

— Alors, attends une seconde. Tu vas me dire qui est cette femme ? lui lança Pete à bout de souffle en essayant de garder le pas.

— Tu le sauras bientôt. Allez, monte, mon gros.

CHAPITRE 47

La pluie fouettait le pare-brise tellement fort que les essuie-glaces peinaient à évacuer l'eau, et dans sa hâte d'atteindre leur destination Lorne manœuvrait la voiture dans des flaques profondes le long des rues transversales et des ruelles.

Quand elle se gara sur les doubles lignes jaunes à quelques mètres de l'immeuble, Pete fit le malin :

— Ah, tu veux qu'on te colle une amende pour mauvais stationnement ?

— Je n'ai pas le choix. Tu as envie de te garer à une borne d'ici et d'affronter ce putain de temps sans parapluie ?

Elle leva l'avant-bras.

— Comme si tu ne te garais jamais sur une double ligne jaune !

— D'accord, tu as gagné, marmonna-t-il, la tête vacillant d'un côté et de l'autre tel un métronome.

Quand elle éteignit le moteur, il dit :

— Alors, quand vas-tu m'annoncer qui est la sœur de Scott ? Le suspense, comme on dit, me tue.

— Un peu de patience. Tout d'abord, il faut que je pose quelques questions, savoir qui a pris l'appel lorsque Jane Sedark a demandé un taxi, pour elle et les deux enfants.

Lorne ouvrit son sac où elle y jeta ses clés.

— Allez. Tu es prêt à braver les éléments ?

Elle sortit de la voiture.

Le sac au-dessus de sa tête, elle courut à la porte d'entrée des Taxis de Toni. Pete demeura près de la porte, tandis que Lorne s'aventura à l'intérieur.

Les deux femmes semblaient surprises de les voir. Toni réussit à sourire tandis que Mary scrutait Lorne et son partenaire. *C'est évident qu'elle n'aime pas les agents de la loi, celle-ci.*

— Bonjour, inspecteur. Que pouvons-nous faire pour vous maintenant ? demanda Toni en se versant un café.

— Nous pensions que vous pourriez être en mesure de nous aider à localiser un de vos chauffeurs.

— Oui, lequel ?

— John Scott, dit Lorne d'une voix calme, en dépit de l'adrénaline que son corps pompait.

— Il a appelé hier pour nous dire qu'il voulait prendre quelques jours de congé. A-t-il fait quelque chose de mal ?

Les yeux de Toni oscillaient entre Lorne et son employée, qui avait la bougeotte à son bureau.

— Je ne sais pas. Peut-être. Nous devrions demander à Mary.

— Comment diable le saurais-je ? rétorqua l'opératrice obèse.

Les yeux de Lorne rétrécirent.

— En tant qu'opératrice à la radio, vous devez être au courant de tous ses mouvements, non ?

— Qu'est-ce qui se passe, inspecteur ? interrompit Toni.

— Pourquoi ne demandons-nous pas à Mary, ou devrais-je dire Katherine Scott ?

— Putain de merde !

La voix de Pete rebondit sur les murs.

Lorne se tourna et pendant une minute eut envie de rire devant l'expression sidérée de Pete.

Toni secoua la tête, embrouillée.

— Mary, John fait partie de votre famille ?

— Et alors ? cria la femme, sa lèvre supérieure relevée, découvrant des dents inégales.

— Vous m'avez dit que votre nom était Matthews. Pourquoi ?

— Je crois que je peux répondre à cette question, Toni, dit Lorne à la patronne perplexe, qui gardait son regard fixé sur l'opératrice. Il était ainsi beaucoup plus facile pour son frère d'enlever les femmes sur sa liste, dit-elle.

Puis, en regardant Toni, ajouta :

— En vous trompant.

Elle s'adressa de nouveau à Mary :

— Vous avez falsifié les bordereaux, fait en sorte que le nom d'un autre chauffeur soit sur le registre au lieu de votre frère. Ai-je raison ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, gronda Mary.

— Où sont les bordereaux d'hier, Toni ? Je vais montrer à Mary exactement ce que je veux dire.

— Je vous les apporte. Je les ai rangés ce matin.

Pendant que Toni allait chercher les bordereaux, Lorne se tourna vers Pete, dont les yeux et les gestes lui indiquaient qu'il s'impatientait d'en découdre avec Mary, qui lui lança un regard insinuant « ne me regarde pas comme ça ».

Toni saisit la dernière boîte à chaussures de l'étagère du haut et la tendit à Lorne.

— Les voilà. Cherchez-vous quelque chose de spécifique, inspecteur ?

— Il devrait y avoir une course à partir du lycée d'Ashleigh vers seize heures, peut-être seize heures quinze, au nom de Sedark. Pouvez-vous me dire qui était le chauffeur ?

— Voyons. Ah, c'est ici. L'appel est entré à seize heures dix, et le conducteur qui a pris la course était Wacko.

Toni examina le dossier et fronça les sourcils.

Lorne pencha la tête.

— Quelque chose ne va pas, Toni ?

— On peut dire ça, inspecteur. Wacko n'était pas de service, pas avant vingt et une heures cette soirée-là.

— Peut-être que vous pouvez me dire qui était à la radio lorsque l'appel est arrivé ?

— C'était vous, Mary, non ? C'est quoi, ce bordel ? Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi cherchiez-vous à mettre le nom de Wacko sur un dossier alors qu'il ne travaillait pas encore ?

— Je peux répondre à cette question également, Toni. Elle l'a fait exprès. John Scott est allé prendre Jane Sedark et les deux enfants. Heureusement, les enfants ont réussi à s'échapper, mais Mlle Sedark n'a pas eu cette chance. Nous l'avons découverte quelques heures plus tard dans la cave de son appartement. Nue et ligotée à une chaise. Elle a subi de multiples fractures, mais elle est soulagée d'être en vie, contrairement aux victimes précédentes de John Scott. N'est-ce pas, Mary... je veux dire, Katherine ?

Mary lança un regard noir à Lorne mais garda le silence.

— Je suis tellement désolée, inspecteur. Je n'en avais aucune idée. Mary, prenez vos affaires. Vous avez terminé ici, vous et votre fumier de frère.

— C'est ça, Mary, rassembler vos affaires, vous allez descendre avec nous au poste. Pete, tu peux me faire l'honneur d'escorter cette personne hors des locaux ?

— Absolument...

— Juste une dernière chose, Toni. La voiture que Scott conduit, est-ce une voiture de société ou la sienne ?

— Tous les chauffeurs ont leur propre véhicule, inspecteur. Je ferais faillite en un rien de temps si je devais fournir les véhicules.

— Merci pour votre aide, Toni. Je vous souhaite de trouver une nouvelle opératrice et un autre chauffeur très rapidement.

Le visage de Toni continua à devenir blanchâtre, et elle demanda :

— Avez-vous une idée où Scott se trouve ?

— Disons que le cercle se referme sur lui.

Un sourire répugnant s'inscrivit sur le visage de Mary et y resta pendant tout le trajet du retour au commissariat.



Ils mirent la femme dans une salle d'interrogatoire. Pete et Lorne se glissèrent en douce dans le local d'à côté et l'observèrent à travers la glace sans tain. Mary fixait le policier en uniforme qui gardait la

porte, sans relâche.

— Tu avais raison. Tu avais remarqué qu'il y avait quelque chose de louche à son sujet. C'est une putain de salope.

— Ce n'est pas encore l'heure des félicitations. Attends au moins que nous ayons son frère en garde à vue. Je risque le coup ici, Pete, mais, tu sais, ton pote Stinger qui bosse au journal local ? Tu penses qu'il pourrait faire passer une histoire pour nous ? Il pourrait peut-être annoncer que Mary est détenue pour se faire interroger. Si Scott sait que nous l'avons, cela pourrait le forcer à agir ou au moins à me contacter.

Pete regarde l'heure à sa montre.

— Si je me dépêche, l'article pourrait passer en dernière édition. Je vais voir ce que je peux faire. Et elle, qu'est-ce qu'on en fait ?

Il hocha la tête en direction de la salle d'interrogatoire.

— Je vais la laisser mijoter pendant quelques heures. Ça pourrait la faire craquer plus vite.



Lorne reposa le téléphone au moment où Pete entra dans le bureau vingt minutes plus tard.

— Ouf, c'était moins une ! Une demi-heure à perdre. Stinger a fait glisser l'article. Les gens veulent voir cet animal en tôle autant que nous. Avec qui étais-tu au téléphone ?

— Gordon, l'époux de Jane Sedark. Pour voir comment elle se sent. Elle est sortie de l'hôpital, encore secouée, mais compte tenu de ce qui lui est arrivé, elle se débrouille remarquablement bien. Il voulait que je transmette ses remerciements à l'équipe.

— Tu lui as parlé de la sœur de Scott ?

— Pas encore. Donc, maintenant on se calme et on attend. Scott nous contactera d'ici peu, je n'en doute pas. Ça te chante d'aller manger un morceau avant d'essayer de briser la méchante Mary ?

— Tu as dit au chef que nous l'avions bouclée ?

— Bien entendu. Il est encore de mauvaise humeur. Et il insiste pour que tu poses les questions pendant que j'observe.

Pete fit une grimace à la suggestion.

— Ne t'inquiète pas, je te donnerai les questions par radio si nécessaire, mais je suis sûre que tout se passera bien.

— Génial. Ce sera comme si ma grande sœur veille sur moi pendant que je questionne la petite sœur, grommela Pete en se rendant à la cafétéria.

Une demi-heure plus tard, après avoir bu la dernière goutte de son café, Lorne demanda :

— Es-tu prêt ? On lui apporte un sandwich. Je me sens d'humeur généreuse.

— Il lui faudrait un camion plein pour rassasier son appétit, à en juger par son apparence.

Lorne cogita. Un vieux dicton surgit à son esprit, quelque chose avec hôpital et charité. Elle se mit à rire toute seule.

CHAPITRE 48

Pete enclencha l'interrupteur de l'enregistreur dès qu'il entra dans la salle d'interrogatoire. Il avertit la femme en l'appelant par son vrai nom, Katherine Scott, puis il ouvrit le feu, lui posant question sur question comme si sa vie en dépendait.

— Ralentis, Pete. Donne-lui le temps de répondre.

Lui seul entendait la voix de Lorne dans l'écouteur miniature introduit dans son oreille.

— Demande-lui où elle a dormi la nuit dernière.

Pete lui demanda, et Mary refusa de répondre. Il avait mis le sandwich au milieu de la table, et les yeux de la femme étaient fixés sur ça plutôt que sur lui.

De longues heures passèrent, et la réponse resta la même. Silence avec un grand S. Pete quittait la pièce toutes les heures pour faire une pause et calmer sa frustration. Il échangeait quelques mots avec Lorne, puis il essayait de nouveau.

À seize heures quarante, Tracy apporta à Lorne la première édition du journal du soir. En première page et en caractères gras, elle lut le gros titre :

LA SŒUR DU MEURTRIER EN SÉRIE SOUPÇONNÉE D'AIDER LA POLICE ET L'ENQUÊTE

— Si cela ne fait pas réagir cet enfoiré... dit Lorne, satisfaite par l'article que le copain de Pete avait écrit.

Tracy tripotait sa montre comme si le bracelet lui pinçait les poils du bras, et Lorne en profita pour regarder l'heure qu'il était.

— Merde, c'est ça, l'heure ? Je suis censée aller chercher ma fille à l'école. Je vais appeler ma sœur, pour voir si elle peut le faire pour moi. Pete, je reviens tout de suite, dit-elle avant de sortir en courant.

Son portable se trouvait en haut dans son sac, alors elle appela sa sœur du téléphone le plus proche.

— Jade, Dieu merci. Je dois aller chercher Charlie après sa partie de netball, mais je suis coincée ici...

— Tu plaisantes ? Encore une fois, tu fais passer ton travail avant ta famille ?

Sa sœur soupira bruyamment.

— À quelle heure ?

— Merci, Jade. Tu es un trésor. Enfin, si tu peux ?

— Tu m'es grandement redevable maintenant, Lorne, cria Jade au téléphone avant de raccrocher.

Lorne retourna dans le bureau d'observation. Pete lui lança un regard torve, comme s'il en avait marre de Mme Scott, de ses *sans commentaires* et d'esquiver ses regards assassins.

Une vingtaine de minutes plus tard, Tracy se précipita dans la pièce. Elle toussa pour éclaircir sa voix.

— Quoi de neuf, Tracy ?

— Madame, le téléphone sonnait dans votre bureau... et j'ai répondu.

Lorne voyait bien qu'elle avait du mal à lui annoncer la mauvaise nouvelle.

— Crachez le morceau, Tracy, vous commencez à me faire peur.

— Désolée, madame. L'appel venait de votre fille.

Lorne fronça les sourcils.

— Et ? Elle ne peut pas être à la maison déjà.

— Oh mon Dieu, madame... Elle était toujours à l'école. Et hystérique.

— Tracy, putain de merde, alors vous me dites ce qui se passe ?

— Votre sœur a été kidnappée... madame.

Lorne sentit ses genoux se tordre et elle s'affaissa contre la vitre sans tain.

— Pete, sors de là. Maintenant !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Pete en se précipitant dans le bureau.

Il regarda Lorne et Tracy. Tracy poursuivit :

— Charlie a vu quelqu'un se faire enlever à l'arrière d'un taxi. Une Peugeot noire.

Pete secoua la tête.

— Qui ?

— Ma sœur, Pete. Scott a ma sœur.

— Oh, putain de bordel de merde. Tracy, allez chercher Roberts. Maintenant !

Tracy partit en courant du bureau, et Pete s'avança pour réconforter Lorne. Les mots résonnaient dans sa tête. *Mon Dieu, John Scott a capturé ma sœur. Ce n'est pas le moment de t'effondrer, ma fille.*

Le chef se joignit à eux. Lorne donnait des instructions à Pete.

— Appelle l'école. Dis-leur de garder Charlie, puis appelle Tom et donne-lui l'ordre de se rendre à l'école et de récupérer sa fille, entretien ou pas, compris ?

Pete hocha la tête et quitta la pièce.

Les traits de Roberts reflétaient son inquiétude. Il remit à Lorne un verre d'eau.

— Tracy m'a mis au courant, Lorne. Je suis tellement désolé. Voyons, allons dans votre bureau.

Lorne regarda la main de Sean sous son coude puis, quand elle vit

une telle tristesse et inquiétude dans ses yeux, elle se souvint qu'autrefois il admirait beaucoup Jade aussi.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? demanda-t-elle en hochant la tête vers la grosse femme de l'autre côté de la glace.

— Je vais chercher le sergent de service pour la faire enfermer.

Ils venaient juste d'arriver dans la salle des opérations lorsque le téléphone sonna. Tout le monde le regarda, puis Mitch finalement répondit.

— Juste une minute. Je vous la passe.

Il lui tendit le téléphone et articula.

— C'est lui !

— Permettez-moi de répondre, Lorne, insista Roberts.

Mais Lorne lui écarta le bras tendu.

— Non, dit-elle sèchement.

Son pouls s'accéléra alors qu'elle se prépara à l'affronter.

— Lorne, écoutez-moi. Il est impératif que vous restiez calme. Ne le laissez pas vous malmenier.

— Ça suffit, je sais comment gérer cela, monsieur, dit-elle les dents serrées.

— Bonjour, inspecteur Simpkins à l'appareil, dit-elle en luttant pour garder une voix normale.

— Lorne... c'est moi.

— Jade, ma chérie, tu vas bien ? Où es-tu ? demanda-t-elle, des larmes lui brûlant les yeux.

— Ah, inspecteur. Des questions, des questions, toujours des questions. Avez-vous oublié d'aller chercher votre fille ? Vous avez de la chance d'avoir une sœur qui pense à elle plus que vous.

Son rire creux s'infiltra sur toute la ligne.

— Espèce de salopard.

— Maintenant, inspecteur, si vous voulez vraiment revoir votre sœur, vous allez devoir être gentille avec moi.

Sa voix était basse et menaçante.

— Dites-moi ce que vous voulez, Scott.

— Faites-le parler, nous allons essayer de tracer l'appel, lui dit Roberts du bout des lèvres.

— J'envisageais de faire un échange avec vous, ma sœur contre la vôtre. Comment vous trouvez ça ?

— Je suis sûre qu'on peut organiser quelque chose comme ça. Je dois en parler à mon supérieur, pour voir s'il va accepter.

— Pourquoi ne lui demandez-vous pas tout de suite, à l'inspecteur-chef Roberts, qui est debout à côté de vous, n'est-ce pas ?

Scott rit bruyamment à ses oreilles.

Lorne tordit la tête et scruta par la fenêtre de l'autre côté des bureaux. *Il est là, à me regarder ?*

— Il va y consentir. Dites-moi quand et où ?

— Je vous rappellerai. Il ne me reste plus beaucoup de temps. Je suis sûr que vos collègues travaillent d'arrache-pied pour tracer cet appel.

— S'il vous plaît, laissez-moi parler à Jade.

Mais il raccrocha, la laissant écouter la tonalité. Ses doigts enroulés autour de l'appareil blanchirent puis se tendirent. Roberts fut forcé de le lui arracher de la main.

Pete entra dans la salle des opérations où le silence régnait.

— Il se passe quelque chose ?

La gorge sèche, Lorne ne pouvait répondre.

Confus, Pete dit :

— Chef ? Pas de soucis, Tom va aller chercher Charlie.

— Scott vient de nous appeler, dit Roberts.

— Merde. Ça suffit maintenant. Il faut que cette connasse commence à causer ou alors...

Pete cracha de colère.

— Ça suffit, Pete. Je ne veux pas qu'elle sache à propos de Jade. Nous allons la garder détenue toute la nuit. Histoire de voir comment elle aime ça.

Elle jeta un œil à Roberts, et il approuva. Si elle allait voir Scott, il n'y avait aucune possibilité que Mary fût échangée.

— Je vais me rendre à l'appartement de Scott pour voir comment les experts progressent.

— Êtes-vous sûre que ça va aller ? lui demanda Roberts.

Lorne le dévisagea et secoua la tête.

— Je vais passer un appel rapide et me rendre là-bas.

Elle entra dans son bureau et ferma la porte derrière elle.

— Jacques, c'est moi.

— Bonjour, Lorne. Que puis-je faire pour vous ?

— J'avais besoin d'entendre une voix amicale, lui dit-elle alors que la sienne hésita légèrement.

— Tout va bien, Lorne ?

— Non. John Scott a trouvé une autre victime...

— Quoi ? Ah non. J'ai lu dans le journal que vous aviez sa sœur en garde à vue. Pensez-vous que ça l'a forcé à agir ?

— Il n'y a aucun doute là-dessus. Je souhaite juste qu'il ne fasse pas de mal à Jade. Elle avait l'air bien quand je lui ai parlé plus tôt...

— Lorne, je ne comprends rien à votre charabia... Mon Dieu, vous avez dit Jade ? Lorne ? Il a enlevé votre sœur ?

— Jacques, tout est ma faute. Tom m'a demandé de faire une chose simple, et je ne pouvais même pas gérer ça. Le travail m'a absorbée, comme d'habitude. Maintenant Jade est partie. Disparue à jamais, pour autant que je sache.

Des larmes ruisselèrent sur ses joues, et elle les essuya, en proie à la

colère et à l'effroi.

— Lorne, vous ne devez pas vous torturer comme ça. Je suis sûr que tout va bien se passer. Restez positive. Que puis-je faire pour vous aider ?

— Il n'y a rien à faire. Il a laissé entendre qu'il serait prêt à échanger sa sœur contre la mienne, mais je n'arrive pas à imaginer que mon patron va accepter ce scénario. Je vais me rendre à l'appartement de Scott maintenant. Pour voir ce que les experts ont trouvé. S'ils n'ont pas déjà tout embarqué pour faire leurs examens.

— J'ai encore quelques tâches à finir. Quand je les aurai terminées, j'essayerai de vous retrouver. Jusque-là, levez le menton haut et soyez forte.

CHAPITRE 49

Le crépuscule était en train de s'achever ce soir-là quand Lorne, Pete et le chef arrivèrent à l'appartement de Scott. La pluie avait cessé, mais maintenant l'air froid faisait tourbillonner les feuilles dans les rues, en formant des petites tornades qui s'enroulaient autour de l'équipe se rassemblant devant la propriété.

Avant d'entrer dans l'appartement, Lorne demanda :

— Est-ce que tout le monde a une paire de gants en latex ?

L'équipe d'experts était en train de ranger leurs affaires.

— Putain, Pete, quel bordel cet endroit est devenu, dit Lorne, les yeux balayant le désordre.

Elle s'approcha du chef de l'équipe.

— Salut, Jack. Vous avez trouvé des choses intéressantes ?

Le grand homme d'une cinquantaine d'années, toujours en combinaison blanche, évita les boîtes remplies d'équipement en traversant le salon. Il pointa du doigt toutes les pièces à conviction qu'ils avaient rassemblées.

— Les seuls articles intéressants sont un cahier et une boîte à chaussures que nous avons trouvés dans une armoire, et qui contient des vieilles photos et des clés.

Lorne jeta un œil à l'intérieur de la boîte à chaussures. Elle regarda les photos une par une et les montra au chef et à Pete. Les photos représentaient les sombres souvenirs d'un passé trouble et traumatisant. Sur l'une d'elles, un violent incendie engloutissait une maison. *Quel genre de malade prend des photos de choses semblables ? Est-ce la maison familiale ? Est-ce qu'il l'a regardée brûler ?* Dans la boîte, elle trouva également quelques polaroids de deux pierres tombales, avec les inscriptions Grace Scott et Geoffrey Scott. *Bon débarras* était écrit en lettres majuscules au feutre.

Le dernier objet dans la boîte était un morceau de tissu noir enroulé autour de deux cartes de jeu, le roi et la reine de pique, et de la carte de la mort d'un jeu de tarot.

— C'est un coriace et un taré, ce mec, dit Pete.

Il ravala sa salive bruyamment quand il se rendit compte de ce qu'il venait de dire.

— Désolé, je n'aurais pas dû dire cela.

— Ça va, Pete. On savait déjà tout ça.

Lorne s'assit sur le canapé et feuilleta le cahier.

Pete était assis à côté d'elle et siffla.

— Sapristi ! Ça fait une éternité que ce mec te surveille.

Il leva les yeux vers elle puis les dirigea de nouveau vers l'album.

Lorne resta sans voix devant les centaines de photos d'elle. Il y avait des photos d'elle avec Tom et Charlie. Même une photo récente d'elle se promenant main dans la main avec Jacques dans le parc était incluse dans la collection, parmi de nombreuses photos de tous les jours de Lorne avec Pete allant et venant au travail. Mais les photos les plus bouleversantes, à ses yeux, étaient celles qu'il avait prises de Charlie dans la cour de l'école. John Scott l'avait suivie, et pas seulement surveillée, durant des jours et des jours.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

Elle prononça les mêmes paroles que Jane Sedark avait prononcées quand elle fut retrouvée.

— Parce que vous êtes le principal enquêteur de l'affaire, on peut supposer, suggéra Roberts, en regardant par-dessus son épaule.

— Jette un coup d'œil à ça, déclara Pete en tournant l'avant-dernière page du cahier.

Bien rangées se trouvaient des photos d'un jeune John Scott souriant, debout à côté d'un couple de personnes âgées. Sur la dernière page, il y avait des photos granuleuses d'une petite fille, âgée de sept ou huit ans. Lorne présuma qu'il s'agissait de sa sœur, avec le même couple.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Peut-être les grands-parents ?

— Assurément, si leurs grands-parents avaient été en vie, les enfants n'auraient pas été placés dans d'autres familles. Peut-être qu'ils sont morts avant que le scandale éclate. Pete, appelle Molly, pour voir ce qu'elle peut trouver !

Pete sortit dans le couloir, et Roberts prit sa place à côté de Lorne. Ils parcoururent l'album de nouveau.

— Peut-être que cet endroit était une maison de vacances. Ça l'air d'être en cambrousse, entourée d'arbres.

Roberts lui prit le cahier des mains afin d'examiner l'image de plus près.

— C'est une sorte de cabane, nichée dans une zone boisée.

— Un bois. On voit des collines ou des montagnes au loin. Cette photo-ci semble avoir été prise au même endroit. On voit le bord d'une cabane ici. Il y a des hectares d'ajoncs et des ronces. Je pense à l'Écosse. Les Highlands, peut-être ?

Lorne se tourna vers son patron. Il semblait distrait.

— Il y a quelque chose d'autre ?

— Juste un soupçon.

Il prit le trousseau de clés, composé d'une grosse clé et de quatre clés de la marque Chubb.

— Devinez-vous ce à quoi je pense ?

Lorne baissa son regard vers les clés.

— Trouvons la cabane et voyons si ces clés correspondent. Mais s'il est déjà en route avec Jade, n'aurait-il pas pris ces clés avec lui ?

Lorne secoua la tête.

— Pas nécessairement. Peut-être qu'il y a plus d'un trousseau, au cas où le frère et la sœur seraient séparés ?

— Il pourrait aussi essayer de nous envoyer sur une mauvaise piste. C'est un personnage rusé.

— C'est vrai. Donc vous pensez qu'il s'agit d'un leurre, qu'il a laissé exprès ici pour qu'on le trouve ?

Lorne mâchonna l'intérieur de sa joue, perdue dans ses pensées.

— Nous ne disposons d'aucun moyen de savoir ce qui se passe dans son esprit tordu. Nous parlons de quelqu'un qui a attendu près de trente ans pour se venger. Et qui a regardé ses parents brûler dans un incendie qu'il a, sans doute, allumé.

— Alors, Pete, où en es-tu avec les infos ?

Lorne l'appela alors que les mots de Roberts se firent plus clairs. Cet homme instable manquant de confiance en soi qu'il venait de décrire tenait la vie de sa sœur entre ses mains.

Pete revint dans la pièce.

— Alors voilà. Apparemment, alors que la décision était prise de placer les enfants avec les grands-parents ou non, ces derniers ont été impliqués dans un accident de voiture. Ils ont supplié les autorités pour avoir la garde de leurs petits-enfants, mais leur âge avancé devint un facteur déterminant. Les services sociaux ont estimé qu'il aurait été trop difficile pour le couple d'élever deux enfants si jeunes. Encore une autre raison pour Scott de détester les femmes qui ont essayé de les aider.

— Ces enfants ont vraiment traversé des épreuves. Je ne pense pas que Molly ait une adresse pour les grands-parents, si ? demanda Lorne à son partenaire.

— Si, elle m'a donné deux adresses, l'une près de Leeds, et l'autre d'une maison de vacances en Écosse.

— C'est ça. Il doit s'agir de ça. Je parie qu'il a emmené Jade là-bas.

Lorne remit à Pete la photo qu'ils avaient trouvée du refuge écossais.

— Vous avez l'adresse de la maison de vacances ? demanda Roberts.

— Ouais, mais c'était un nom à coucher dehors. Je n'ai pas pris la peine de l'écrire.

Roberts tapota l'épaule de Pete.

— Ne vous inquiétez pas. Je pense que nous ferions mieux de retourner au poste de toute façon, juste au cas où Scott essayerait de vous contacter de nouveau, Lorne. Nous pouvons étudier les cartes de la région là-bas.



— Des nouvelles, Tracy ? demanda Lorne quand ils arrivèrent à la salle des opérations.

— Il a appelé il y a deux minutes de ça, madame.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il était en colère. Il a demandé où vous étiez. Quand je lui ai déclaré que je ne le savais pas, il est devenu furieux. Il a commencé à vous traiter de mauvaise mère, madame. Je n'ai pas compris pourquoi et je n'ai pas su comment réagir. Je lui ai dit de rappeler dans une demi-heure.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il se pourrait qu'il ne rappelle pas. Que ça dépendrait de comment il se sent. Je suis désolée, madame.

Lorne posa sa main sur le bras du jeune sergent pour la rassurer.

— Tout va bien, Tracy. De toute évidence, il faisait allusion au fait que j'ai oublié d'aller chercher ma fille. Je suis la seule personne responsable pour cette erreur.

Quand John Scott rappela, ils étaient tous autour de la table, penchés sur une carte de l'Écosse. Il était en colère et semblait agité.

— Où étiez-vous, inspecteur ?

— La police doit faire son boulot. Puis-je parler à Jade ?

— Seulement si vous le demandez gentiment.

— S'il vous plaît, monsieur Scott, puis-je parler à ma sœur ?

Elle regarda l'heure à sa montre et se rendit compte que cela faisait déjà quatre heures qu'il retenait Jade en otage.

— Seulement si je peux parler à ma sœur.

Il eut un rire satanique.

— J'ai discuté avec mon patron, et il a accepté de faire l'échange.

Lorne mentit sous le regard vigilant du chef.

— Vraiment, inspecteur ? Ou êtes-vous en train de vous payer ma tête ?

— Non, c'est vrai. Dites-moi où et quand, et nous serons là !

Lorne espéra que sa voix paraissait calme et sous contrôle, en dépit de son agitation intérieure.

— Je vous rappellerai dans une demi-heure. Vous feriez mieux d'être là cette fois ou Jade pourrait se retrouver avec quelques contusions.

Il rigola de nouveau, et elle entendit Jade gémir dans le fond, comme s'il venait de la frapper.

— Je vous en prie... S'il vous plaît, ne lui faites pas de mal, supplia Lorne, mais Scott avait déjà raccroché.

Roberts secoua la tête.

— Vous jouez un jeu dangereux, Lorne. Je n'ai pas encore tout réglé

avec mon patron. Jusqu'à ce que j'y arrive, je ne peux pas accepter l'échange. A-t-il fait du mal à Jade ?

— Elle pleurerait de douleur juste avant qu'il raccroche. Je ne dis pas que nous allons procéder à l'échange, monsieur, mais nous devons l'appâter. Comment vous sentiriez-vous si c'était votre sœur qu'il tenait ?

— J'ose à peine imaginer ce que vous devez vivre, Lorne. Mais je vous le répète : vous ne devriez pas lui promettre ce que vous ne pourrez pas lui donner.

Lorne n'avait aucune intention d'écouter le conseil de son patron. Elle était trop occupée à échafauder son propre plan.

Le chef se lassa d'attendre que Scott prît contact et retourna dans son bureau.

Lorsque l'appel arriva, Lorne demanda à Tracy de le transférer dans son bureau, où Pete la rejoignit.

— Oui, je la connais. À quelle heure ? Nous serons là. Non, je vous jure que ce ne sera pas un piège. Seuls mon collègue et Katherine seront avec moi. Puis-je parler à Jade ? Sois courageuse, Jade. Je vais te sortir de là.

— Où veut-il nous rencontrer ? demanda Pete.

— À la station-service de Keele, sur la M6. Pete, je vais te mettre dans une situation inconfortable. Et c'est entièrement à toi de décider si tu veux aller jusqu'au bout ou non. Je ne t'en voudrais pas si tu n'es pas d'accord avec mon plan.

— Nous sommes partenaires, n'est-ce pas ? Alors allons-y. Tu me mettras à la page en chemin. J'imagine qu'on ne va pas embarquer sa sœur pour une promenade ?

Pete lui tendit son manteau.

Lorne lui sourit affectueusement et l'enfila.

— Tu es un mec bien, Pete. Décampons d'ici avant que Roberts nous voie.

— Passe-moi tes clés. Je vais faire semblant d'aller aux chiottes. J'amène la voiture devant, comme ça on pourra s'échapper en douce rapidement.

— D'accord, je vais dire à l'équipe que je rentre chez moi voir ma fille. Cela les mettra sur une fausse piste pour un temps.



Un brouillard sinistre s'étendait devant eux. Ils se dirigèrent vers le nord sur l'autoroute pour se rendre au point de rencontre. Pete insista pour conduire. Lorne avait la tête pleine de suppositions et de scénarios. Ses pensées restaient pessimistes alors que la bretelle

d'accès à la station-service se dressa devant eux.

— Il nous attend sur le parking des camions. C'est là-bas. Je ne veux pas d'un acte de bravoure de ta part, Pete. Laisse-moi faire les choses à ma façon, on se comprend ?

— Ouais, on se comprend. Cela ne veut pas dire que je suis d'accord avec toi, hein ?

— Ne mets pas l'opération en péril. Je veux simplement retrouver ma sœur.

Elle repéra la seule voiture garée parmi les camions. Il s'agissait d'une Golf blanche de Volkswagen. Il avait changé de voiture.

— Quand je sors, marque le numéro de sa plaque d'immatriculation. Ça nous aidera plus tard.

— Ça sera fait. Ne prends pas de risques inutiles, dit Pete en lui saisissant le bras.

Lorne lui couvrit la main de la sienne.

— Aucuns risques, si tout va bien. Prends soin de Jade, et je te revois bientôt.

— Une promesse est une promesse. Tu as intérêt à la tenir. Je me passerais bien de devoir former un nouveau partenaire à ce stade de ma vie.

— À bientôt.

Lorne lui donna un petit baiser sur la joue, tira le col de son manteau pour se couvrir les oreilles et descendit de la voiture.

L'air froid la fit frissonner alors qu'elle traversait le parking vers le véhicule stationné. Pete sortit de la voiture et reposa ses bras au-dessus de la porte ouverte.

John Scott apparut et plaça Jade devant lui. Il tenait un couteau sur sa gorge et cherchait anxieusement autour de lui.

— Où est Katherine ?

Lorne s'arrêta de marcher à une dizaine de mètres de lui. Elle ravalait sa salive difficilement.

— Elle est dans la voiture.

— Vous foutez pas de ma gueule, inspecteur. Je vois que votre partenaire est seul.

Il appuya la pointe du couteau sur la gorge de Jade, qui se mit à glapir quand le sang commença à couler de la plaie. Ses yeux bleus s'élargirent de peur.

— OK. S'il vous plaît, ne lui faites pas de mal. Je vous en supplie.

— Vous m'avez dupé. Donnez-moi une bonne raison pour laquelle je devrais pas la tuer ?

Ne perds pas la tête, Lorne. N'essaye pas d'être plus maligne.

— Si vous faites cela, vous ne reverrez certainement plus votre sœur. J'ai eu beaucoup de mal à convaincre mon chef d'échanger nos sœurs.

Scott ouvrit la bouche pour la défier, mais elle leva la main pour

l'arrêter.

— J'ai trouvé une solution possible à cela.

— Ah bon, et qu'est-ce que c'est ?

Scott resserra son étreinte autour du cou de Jade. Lorne expira nerveusement.

— Nous allons faire un autre genre d'échange.

Il pencha la tête, apparemment déconcerté par sa suggestion. Elle poursuivit :

— Libérez ma sœur et prenez-moi comme otage. Qu'en dites-vous ?

Lorne repoussa la bile qui lui montait à la gorge.

— Qu'est-ce qui me dit que votre patron va accepter ça ?

— S'il ne répond pas avant dix-neuf heures demain soir, vous pourrez me tuer.

— Lorne, non !

Des larmes coulaient le long des joues de Jade.

— Chut, Jade. Je sais ce que je fais. Sean ne va pas me laisser tomber.

— Il y a qu'un seul moyen de le savoir, inspecteur. Un seul faux mouvement, Jade, et je te tranche la gorge, tu m'entends ?

Scott grogna, en étendant son bras droit.

— Je la laisserai partir une fois que vous serez à mes côtés.

Lorne s'avança vers lui. Elle embrassa sa sœur sur la joue au passage.

— Cours, Jade.

Scott attrapa Lorne par la gorge en l'étranglant et effectua une fouille à la recherche d'une arme quelconque dissimulée. Elle se raidit sous sa main, et son cœur se fendit en regardant sa sœur courir vers les bras ouverts de Pete.

Puisqu'il ne trouva rien, Scott guida Lorne brutalement vers la Golf et la poussa sur le siège arrière. Il planta son genou dans son coccyx et lui ligota les mains derrière le dos, puis lui couvrit la tête d'un sac en tissu. Le sac empestait l'essence et lui souleva l'estomac.



Pete appela le poste.

— Tracy. Ouais, c'est Pete.

— Attendez une minute, patron, dit le sergent.

— Où êtes-vous, Pete ? hurla Roberts.

— Je suis avec Jade, sur la M6, à la station-service de Keele. Envoyez un véhicule pour venir la chercher au plus vite. Il faut que je reste pour suivre Scott, monsieur.

— Pete, où est Lorne ? À quel petit jeu êtes-vous en train de jouer ?

— Avec Scott, chef. Je vous donnerai tous les détails lorsque vous

serez ici.

— *Restez où vous êtes*, ordonna brusquement le chef. Nous serons là d'ici deux heures.

— En ce qui nous concerne, monsieur, nous serons à l'intérieur, au chaud. J'ai une jeune femme qui a froid et faim.

Pete sourit à Jade et lui tapota la main.

— Bien. À bientôt.

Ils raccrochèrent.

— Allez, Jade. Maintenant, cessez de vous inquiéter. Votre sœur est plutôt du genre coriace. Ce n'est pas comme si nous ne savions pas où ils se dirigent.

Jade lui sourit faiblement puis ils se tournèrent et virent la voiture blanche détalier du parking.

CHAPITRE 50

Après plusieurs heures d'un long voyage, Lorne s'assoupit.

— Réveillez-vous, inspecteur. Nous sommes arrivés, lui chuchota Scott à l'oreille.

Il lui laissa le sac sur la tête jusqu'à ce qu'ils fussent à l'intérieur d'un bâtiment. Une lueur orangée éclairait la pièce et formait des ombres d'objets qu'elle devina être des meubles. Quand il lui ôta le sac, ses yeux piquaient, et ils mirent du temps à s'adapter.

À première vue, la cabane lui sembla rudimentaire, mais après une inspection plus poussée elle y trouva tout ce qu'il fallait. Des couvertures élimées reposaient sur un lit sculpté à la main. Un canapé était placé à côté d'un poêle en fonte qui brûlerait du bois. Une table à lattes avec deux chaises se trouvait au milieu de la pièce. Une petite cuisine, si Lorne pouvait appeler ça une cuisine, était d'un côté, avec une cuisinière au gaz à deux brûleurs reliée à une bouteille de gaz propane, le seul équipement dans l'endroit minuscule. Un vieil évier en faïence reposait précairement sur deux tréteaux en bois.

Il y avait un rideau tiré le long du mur, Lorne présuma qu'il cachait une salle de bains ou une toilette. Plusieurs carpettes rouges éparpillées ici et là ajoutaient un peu de chaleur et de confort, tandis que des rideaux en velours, qui auraient mieux convenu à un salon victorien, étaient accrochés aux deux fenêtres.

— Bienvenue dans votre résidence temporaire, Lorne.

Scott se mit à rire méchamment et lui détacha les mains. Il la força à s'asseoir sur l'une des deux chaises, puis il lui noua les mains dans le dos.

— Où sommes-nous ? demanda Lorne, en feignant d'ignorer leur emplacement.

— Dans une forêt, au nord de l'endroit d'où nous sommes partis. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir, inspecteur.

Scott se dirigea vers la porte.

Lorne essaya frénétiquement de dénouer les cordes autour de ses poignets, en les tortillant d'abord dans un sens puis dans l'autre, mais cela s'avéra sans espoir. Sa peau se déchiquetait au moindre mouvement.



Pete s'attendait à se faire passer un savon quand il repéra le chef qui entrait dans le café.

— Bonjour, chef. Vous êtes déjà là ?

— Nous en reparlerons plus tard, Pete. Faisons sortir Jade d'ici. Tracy vous attend dehors pour vous ramener à Londres. Scott vous a-t-il fait du mal, Jade ?

Jade posa la main sur sa gorge, là où le couteau lui avait incisé la peau, mais elle roula ses épaules en arrière, et son regard croisa le sien.

— C'est bon de vous revoir, Sean. Lorne m'a dit que vous étiez revenu. Non, Scott ne m'a fait qu'une petite entaille. Quoique je doute que Lorne demeure aussi chanceuse. S'il vous plaît, il faut la sauver.

— Jade, je ne dis pas ça souvent, mais vous avez ma parole là-dessus.

Roberts se racla la gorge et escorta Jade au véhicule en attente.

Lorsque Roberts revint, il se tourna vers Pete alors que Tracy s'éloignait en conduisant la dernière victime de Scott.

— Bon, maintenant qu'elle est écartée, pouvez-vous m'expliquer ce que vous trafiquez, tous les deux ?

— C'est facile, chef. Lorne pensait qu'elle contrôlerait mieux Scott si elle était avec lui.

— Et vous avez accepté ça ? J'ai vraiment du mal à y croire, Pete.

— Vous ne savez pas combien l'inspecteur peut être convaincante, monsieur. Je fais complètement confiance en ses capacités de négociation.

— Allez-y, informez-moi. Je ne peux plus faire grand-chose à cette heure, mais je vous préviens : quand tout cela sera fini, l'inspecteur Simpkins et vous regretterez de m'avoir laissé hors du coup. C'était un choix d'action téméraire et totalement contraire à notre protocole.

— Oui, patron. Mais nous savons déjà où se trouve la cabane des grands-parents. Nous misons sur le fait que Scott l'emmène là-bas. Nous organiserons une unité d'intervention armée et les surprendrons dans la matinée. Lorne – pardon, inspecteur Simpkins – va lui faire croire qu'un échange va toujours avoir lieu. Espérons qu'il ne soupçonnera rien.

— Qu'est-ce qui vous rend si certain qu'il va se diriger vers la cabane ?

Roberts avait l'air en colère d'apprendre tout ça. Il regarda Pete de travers.

— Il semblerait que c'était le seul endroit où les enfants se sentaient en sécurité et heureux. Du moins c'est l'impression qu'elle a eue après avoir consulté le cahier. Vous savez que ses instincts sont généralement plutôt bons, monsieur.

— À vrai dire, non, je n'ai pas encore eu l'occasion de voir ça,

sergent, ou avez-vous déjà oublié que je viens seulement de débarquer ?

— Je sais, monsieur. Mais tout de même, ce n'est pas la première fois que vous travaillez ensemble, n'est-ce pas ? Elle est aussi plutôt têtue – vous en savez quelque chose. Elle est comme ça depuis que je la connais.

— J'ai l'impression que vous allez à la pêche aux compliments, Pete. Autrefois, l'inspecteur n'était pas du genre à se précipiter et à poser des questions plus tard, exactement le contraire de ce qu'elle a fait ici. Comment est-ce que Scott va nous appeler ? Avez-vous pensé à ça ? Savez-vous s'il a un portable ? Avons-nous des preuves de ça ? S'il est toujours coincé dans les années 1970, je doute qu'il soit au fait des gadgets de ce siècle.

— Non, chef. On n'y a pas vraiment pensé.

Pete baissa le menton, gêné de l'admettre.

— C'est peut-être pour ça que je suis inspecteur-chef et que vous n'êtes toujours que sergent. Il est de mon devoir d'évaluer les situations à fond avant d'agir comme... je ne sais pas, des détectives amateurs pendant un week-end meurtres et mystères.

— Oui, chef.

Ils se dépêchèrent de traverser le parking et s'arrêtèrent devant la voiture du chef.

— Nous allons contacter l'unité d'intervention armée et la police du coin. Vous feriez mieux de venir avec moi. On va laisser le véhicule de Lorne ici. Elle le reprendra pour rentrer à Londres elle-même, si tout se passe selon le plan.

Roberts secoua la tête, et tous deux montèrent dans la voiture.

CHAPITRE 51

John Scott retourna à la cabane en portant une demi-douzaine de bûches fraîchement coupées pour le poêle. Lorne frissonnait, mais fut soulagée qu'il eût pensé à réchauffer la pièce froide et humide.

Après qu'il eut bourré le poêle, Lorne demanda :

— Pourquoi ? Pourquoi maintenant, John ? *Voilà l'occasion idéale pour entamer une conversation avec lui et gagner sa confiance.*

L'ignorant, il continua à souffler et à attiser le feu.

Lorne essaya de nouveau, sur un ton beaucoup plus doux, cette fois-ci.

— Pourquoi attendre toutes ces années, John ?

Le feu mugit en prenant vie. John ferma la porte et se leva. Il tira le canapé près du feu et s'assit au bord, les coudes sur les genoux, en frottant ses mains glacées.

— Pourquoi pas ?

Il regarda le feu.

— Allez, John. Quelque chose a dû déclencher les sentiments que vous aviez refoulés depuis tant d'années. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Toujours en observant les flammes, il enchevêtra ses doigts comme s'il se battait pour ne pas lui révéler quelque chose.

— Bien. Si vous voulez le savoir, inspecteur, j'ai commencé à bosser pour Toni il y a environ six mois.

Puis il se tut de nouveau.

— Et puis quoi ? dit-elle pour l'inciter tranquillement.

— Et puis j'ai pris une cliente, une femme que j'ai reconnue de mon enfance *pas* si heureuse.

Lorne savait de qui il s'agissait.

— C'était Belinda Greenaway ?

— C'est ça. Seulement je pensais que c'était sa sœur, Doreen Nicholls. J'ai été la chercher à l'une de ses classes en ville, et je n'avais pas la moindre idée de comment elle s'appelait. Je suis retourné la chercher à plusieurs reprises après cela, et plus je la voyais, plus elle m'agaçait.

— Quand avez-vous compris que vous aviez fait une erreur ?

— C'était dans le journal. Je ne savais pas qu'elles étaient jumelles identiques. J'ai cru que je devenais fou. J'ai réalisé que j'avais tué la mauvaise femme.

— Comment est-ce que vous vous sentiez ?

— Rageur. Fou furieux. Déterminé à redresser les torts.

— Vous avez pris d'énormes risques en allant chez Doreen, non ? On vous a presque attrapé.

— Oui, presque. Comment aurais-je pu savoir que la vieille serait au téléphone avec vous quand j'ai frappé à sa porte ? Je me suis alors rendu compte que je devais garder un œil sur vous, inspecteur. Vous êtes intelligente. Je savais que cela ne vous prendrait pas longtemps à piger les choses. Mais je vous ai mis des bâtons dans les roues quand j'ai tué Kim Charlton, n'est-ce pas ?

Il se retourna pour la regarder.

— Cela a mené l'enquête dans une autre direction, si c'est ce que vous voulez dire. Pourquoi avez-vous tué Kim ? demanda-t-elle, son regard scrutant le sien.

— C'était une salope !

Scott plissa les yeux et semblait revivre les événements.

— Pourquoi pensez-vous ça ?

— Je savais que Wacko l'aimait bien. Nous avons papoté un jour, et il la considérait comme une allumeuse. Par hasard, je l'ai ramenée chez elle un jour, elle me racontait ce que ces deux idiots faisaient ensemble. J'ai rendu un grand service au monde en la supprimant, croyez-moi.

— Si elle vous dégoûtait tant que ça, pourquoi n'avez-vous pas refusé simplement la course ? Pourquoi la tuer ? Elle n'avait que seize ans.

Scott se tordit nerveusement les mains.

— Seize d'apparence, mais trente de comportement, vous voulez dire. Cette nuit-là, la nuit où je l'ai tuée, elle m'a fait signe, en me disant que Wacko n'était pas venu. Je lui ai dit qu'il avait été retardé et qu'il reviendrait la chercher dans un moment. Elle n'était pas contente et voulait rentrer chez elle. Elle a ouvert la porte et est montée dans mon taxi. Elle était assise au milieu de la banquette arrière pour que je puisse la regarder dans mon rétroviseur.

Il se tut de nouveau.

Lorne l'amadoua davantage.

— Et qu'est-ce qui est arrivé ensuite, John ?

— C'était une salope. Elle a commencé à se toucher, vous savez, dans le fond de sa culotte, elle a commencé à gémir et à me dire des choses, pour m'exciter. Elle m'a dit de la conduire dans une ruelle et de monter à l'arrière avec elle, pour la satisfaire, *qu'elle m'a dit*.

Sa tête secouait d'un côté et de l'autre comme s'il se rejouait la scène.

— Et est-ce que vous l'avez fait, John ? Avez-vous eu des relations sexuelles avec elle ?

— J'ai commencé à l'embrasser, et elle tirait sur mes vêtements, me déshabillait. C'est là que tout a mal tourné.

— Comment ça, John ?

Lorne le poussait à avouer.

— C'est arrivé comme ça.

— Avez-vous déjà eu une petite amie, John ?

Il resta silencieux pendant un long moment, prenant des respirations profondes, qu'il expirait lentement, comme s'il effectuait une sorte de rituel. Plus calme, il répondit :

— Non.

Lorne se souvint que l'hypothèse de Jacques devait être correcte. John était impuissant.

— Alors pourquoi l'avez-vous tuée ?

— Elle m'a ri au nez quand je...

Il se tut et se passa les mains dans les cheveux.

— Quand vous n'avez pas su comment réagir, c'est ça, John ?

Lorne avait décelé une partie rugueuse de sa chaise et elle frotta la corde dessus.

— Elle... n'a pas arrêté de m'insulter.

— Quel genre d'insultes ?

— Des noms méchants, de vipère. *Johnny pas de sperme, Johnny peine-à-jouir*, des choses comme ça. Je ne pouvais plus le supporter et j'ai perdu la tête. Elle n'aurait pas dû me taquiner comme ça. C'était sa faute. Elle est responsable de ce que je lui ai fait. Je savais que si je la laissais partir, elle aurait été du genre à crier au viol. Je ne l'ai pas touchée. Je ne pouvais pas.

Sa voix devint inaudible.

— Est-ce que vos parents ont abusé de vous quand vous étiez enfant, John ?

Elle fut surprise de la véritable compassion qu'elle ressentait à son égard.

Une fois de plus, un long silence suivit, puis il murmura :

— Oui. Ils ont abusé de moi pendant des années, mais quand ils ont commencé avec Katherine, j'ai voulu les arrêter.

— Est-ce à ce moment que vous avez cherché de l'aide ?

— Ouais, mais ils n'ont rien fait. Ils nous ont séparés au lieu de nous aider. Si je l'avais bouclé, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Les choses étaient différentes à l'époque, John. Les autorités ne savaient pas comment gérer les cas d'abus. Les femmes que vous avez tuées, elles ont fait ce qu'elles ont pu pour vous aider. Elles avaient peu de choix.

Scott grogna :

— Ça suffit. Je ne veux plus qu'on en parle. Nous devrions dormir un peu.

— Je crève de faim.

Lorne regarda partout dans la cabane, dans l'espoir d'y trouver de la nourriture. Il n'y en avait pas du tout. Son estomac grogillait.

Scott se tourna vers elle et haussa les épaules, l'air embarrassé.

— J'ai oublié d'apporter à manger. D'un autre côté, je n'avais pas prévu de venir ici. Vous m'avez forcé à me retrouver dans cette situation.

Il acheva sa phrase en ricanant.

Elle frissonna, sans jamais oublier qu'elle était entre les mains d'un homme qui avait déjà enlevé cinq femmes, tuant quatre d'entre elles sans y regarder à deux fois. Il témoignait de peu de remords pour ses gestes, ce qui l'apeura. Il lui avait déjà montré des signes qu'il était volatile, capable de se déchaîner à tout moment et sans préavis.

Avant de se recroqueviller sur le canapé, Scott lui jeta une couverture sur les épaules. Le geste surprit Lorne. Quand il éteignit la lampe, ses nerfs se tendirent. Son dos était engourdi et ses bras lui faisaient mal après avoir déjà passé des heures dans la même position sans bouger.

Scott commença à ronfler. Lorne tenta à nouveau de couper ses liens.

Quand les rayons du soleil glissèrent entre une brèche du rideau, elle sentit la corde mince céder. Son cœur battait vite. Elle jeta un regard à Scott, qui était toujours dans les bras de Morphée. Elle tendit l'oreille quand elle crut entendre un bruit à l'extérieur de la cabane. *Est-ce que mon imagination me joue des tours ?*

Un craquement de nouveau.

Elle agita ses bras rapidement, tirant la corde tendue, qui se rompit. Elle retint sa respiration et se figea quand Scott s'agita.

Encore un autre bruit. Cette fois, il provenait du côté de la fenêtre.

Scott sauta sur ses pieds. Il bondit à la fenêtre.

— Merde !

Il glissa un œil dans la fente du rideau. De retour au centre de la pièce, il se frotta le crâne de ses mains frénétiques, en se tirant des touffes de cheveux. Il exécuta un tour complet sur lui-même, plongé dans ses pensées, ses yeux parcourant la pièce à la recherche de quelque chose.

Effrayée de sa réaction, Lorne lui demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils nous ont trouvés.

Scott semblait distrait un instant, mais ensuite il passa à l'action. Il empila les meubles, y compris le canapé, contre la seule porte de la demeure. Lorne essaya de gagner du temps, de mesurer ce que son prochain geste serait.

— John Scott. Nous savons que vous êtes là. Vous êtes cerné. Rendez-vous.

Les yeux de Lorne palpitèrent quand elle reconnut la voix de Roberts résonner dans le mégaphone.

— Jamais. *Jamais !*

Scott plongea derrière le rideau, où Lorne croyait qu'il y avait une salle de bains, et revint avec un bidon d'essence.

Le cœur de Lorne lui remonta dans la gorge. *Oh, merde.* Elle lui parla sur le ton le plus calme.

— John, rendez-vous. Je vous donne ma parole, je vous obtiendrai toute l'aide dont vous avez besoin. Rien de tout cela n'est votre faute.

— J'ai pas besoin que vous me le disiez.

Il inclina le bidon et aspergea la pièce.

Les visages de Tom et de Charlie s'attardèrent dans l'esprit de Lorne. Si seulement elle avait été une meilleure épouse et mère au fil des ans. *S'il vous plaît, donnez-moi la force et le courage de m'en sortir.*

— Scott, on vous donne deux minutes pour faire sortir l'inspecteur Simpkins, hurla de nouveau la voix de Roberts.

Scott passa dans la cuisine et envoya tout valdinguer pour trouver quelque chose.

— Les voici.

Il se redressa. *Oh mon Dieu...* Lorne se trémoussa sur sa chaise quand elle aperçut une petite boîte d'allumettes dans sa main. *Merde. Que puis-je faire ? Il a bloqué la porte, s'il met le feu à la baraque...*

— Voulez-vous dire au revoir à vos amis, inspecteur ?

Scott la provoqua. Il prit deux allumettes de la boîte, les craqua, et suspendit les flammes au-dessus du canapé qu'il avait poussé devant la porte.

— John, s'il vous plaît, ne faites pas ça. Qu'est-ce qu'elle va devenir, Katherine ? Elle a besoin de vous. Ne voulez-vous pas la retrouver ? Elle est probablement dehors, là-bas, avec eux maintenant, à vous attendre. Demandez-leur ! dit Lorne en dernier recours.

Il souffla les allumettes et regarda par la fenêtre à nouveau.

— Je la vois pas, répondit-il, perplexe.

Il arpenta le plancher à quelques centimètres d'elle.

— Pourquoi ? Pourquoi fallait-il que ça finisse comme ça ? Tout ce que j'ai fait, c'est demander de l'aide. Tout ce que je voulais, c'était protéger Katherine de ces salauds. J'avais que huit ans... quand ça a commencé.

— Laissez-moi partir, John, pour nous deux.

La voix de Lorne tremblait pendant qu'elle le suppliait.

— Parlez-leur. Demandez-leur où est Katherine, l'implora-t-il, se préparant à craquer une autre allumette.

Elle n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois.

— Sean ? John veut voir sa sœur, est-elle avec vous ?

— Elle est en route. Vous allez bien, Lorne ?

Elle fouilla le regard de Scott et cria :

— John prend bien soin de moi. Il est fatigué de faire du mal aux gens. Il veut juste être avec sa sœur.

— Il ment.

John se pencha et lui cria à la figure.

— Elle viendra pas. Vous nous avez menti. La directrice, l'institutrice, l'assistante sociale – elles m'ont toutes menti. À nous, ils ont juré que nous serions jamais séparés. Pendant cinq ans, nous avons été obligés de vivre séparés. Personne saura combien ce temps nous a nui, à Katherine et à moi, les dégâts que ça nous a causés. Des souffrances qui auraient pu être évitées si seulement on nous avait gardés ensemble. C'était trop demander, vraiment ? Quelqu'un devait payer pour cela. À la fin, elles ont toutes payé pour cela. Elles avaient leur bonne petite famille heureuse. La mienne était déchirée, détruite. Voilà pourquoi j'ai tué mes parents. J'ai pris un énorme plaisir à regarder ces enfoirés cramer. Maintenant, ils sont en enfer, c'est là qu'est leur place.

Ses yeux étaient sauvages et son ton, féroce et implacable.

— Des erreurs se produisent, John. Personne n'est parfait.

— Comme vous, vous voulez dire ? Comment pouvez-vous courir après le médecin, alors que vous avez une famille aimante qui vous attend à la maison ? Vous avez écarté votre mari et votre enfant. Il y a des gens qui feraient n'importe quoi pour ce que vous avez. Une maison familiale heureuse... Et vous, vous les traitez comme de la merde, les ramassez et les redéposez quand bon vous semble. Vous êtes sans cœur, comme toutes les autres. La vie de famille est un obstacle pour vous, au lieu d'être quelque chose que vous devriez chérir.

Des larmes lui jaillirent des yeux.

Ses paroles frappèrent Lorne avec une grande force.

— Vous ne savez rien de mon *mariage* ou de ma vie de famille.

— Dites-moi que je me trompe. Mais je sais que votre mari et votre fille ont quitté le foyer lorsque le toubib a fait son entrée en scène.

Au lieu d'apaiser l'homme, Lorne se mit à crier, empreinte de culpabilité :

— Vous avez tort ! C'est vrai que Tom et moi avons des problèmes, mais vous avez tort de penser qu'ils coïncident avec mon amitié avec le Dr Arnaud. Autant que vous sachiez que je connais le médecin depuis un bout de temps. Il est gentil avec moi. Un bon ami et rien d'autre. *Pourquoi suis-je en train de justifier mes faits et gestes à un putain de meurtrier ?*

Avant que Scott pût répondre, la voix de Roberts résonna une nouvelle fois dans la cabane.

— Une minute, John. Il ne vous reste qu'une minute, et nous entrons.

Scott semblait avoir les nerfs en lambeaux. Ses lèvres s'étirèrent en arrière, et il serra les dents en craquant une autre allumette.

— Tout le monde ira mieux sans nous.

Il jeta la petite flamme sur le canapé imbibé d'essence. Le feu bondit instantanément et se propagea, hors de contrôle.

Lorne savait que c'était maintenant ou jamais. Elle devait se battre pour sa vie. Pendant que John regardait avec fascination le canapé brûler et les flammes se ruer par terre dans tous les sens, Lorne se leva, empoigna sa chaise et la lui fracassa sur le dos. Scott s'affala sur le canapé en feu. En quelques secondes, les flammes envahirent sa chair. Ses hurlements suivirent les flammes dans tous les recoins de la cabane.

Lorne fut choquée que Scott refusât de combattre sa mort inévitable. Ses cris cessèrent et un sourire s'inscrivit sur son visage. Lorne avait la nausée.

— Sean. La cabane est en feu ! La porte est bloquée. Je ne peux pas sortir.

Elle toussa quand la fumée pénétra dans ses poumons. La peur la paralysa quand elle remarqua le feu ramper vers la bouteille de gaz. Elle courut vers la fenêtre. La bonbonne explosa, et la fenêtre aussi. *Peut-être qu'il y a un Dieu, après tout.*

Une épaisse fumée noire entrava sa vision. Sa poitrine se serra alors qu'elle haletait. Ses pensées devinrent brumeuses et floues.

Lorne agrippa le rebord de la fenêtre et se jeta à travers la vitre cassée. Des éclats de verre lui collèrent à la peau, mais elle ne ressentit aucune douleur. Elle tituba sur l'herbe broussailleuse. Sean Roberts se précipita vers elle pour l'attraper.

En s'effondrant, elle entendit des voix au loin, puis elle s'évanouit.

CHAPITRE 52

Une image floue, d'éther, planait au-dessus d'elle. Elle était arrivée en toute sécurité. *Donc ceci est le paradis.* Elle avait souvent entendu parler du tunnel de lumière et de l'ange qui accueillait les nouveaux venus au bout.

— Quel est votre nom ? murmura-t-elle à l'ange.

Une voix avec un accent écossais lui répondit :

— Lorne, je suis le Dr Collins. Comment allez-vous ?

Docteur, a-t-il dit ? Alors elle n'était pas morte finalement.

— Comment ? Où suis-je ? demanda-t-elle, sa vue revenant doucement.

— Vous êtes à l'hôpital. Voulez-vous voir les membres de votre famille ? Ils attendent à l'extérieur.

Il lui vérifia chaque œil avec une lampe-stylo.

— Tom et Charlie sont là ?

Le médecin ouvrit la porte, et sa famille courut à l'intérieur.

— Oh, maman. Tout va bien... Tout va bien.

Charlie pleura en se jetant sur le lit.

— Charlie, descend de là !

Tom réprimanda leur fille puis se pencha pour déposer un baiser sur le front de Lorne.

— Que m'est-il arrivé ?

Lorne regarda sa main bandée. Elle nicha la tête de Charlie contre sa poitrine.

— Qu'est-ce qu'elles ont, mes mains, Tom ?

— Quelques brûlures superficielles et quelques coupures de verre désagréables. Les bandages sont une précaution.

Soulevant le drap, elle vérifia en dessous et fut soulagée de constater le peignoir bleu de l'hôpital et ses jambes intactes.

— Pouvez-vous me dire ce qu'il m'est arrivé ?

Le front de Lorne se creusa.

— J'ai une image floue dans ma tête. Tout est encore embrouillé.

— Peut-être plus tard, dit Tom, en hochant la tête vers Charlie.

— Dis-le-moi maintenant, Tom, demanda-t-elle, frustrée, avant que deux autres visiteurs entrent dans la chambre.

— Je vais attendre dehors avec Charlie. Vous avez cinq minutes, puis vous me rendez ma femme, dit Tom à Pete et au chef Roberts avant de sortir.

Pete offrit à Lorne un petit bouquet de fleurs, et Sean déposa une

boîte de chocolats sur l'armoire à côté d'elle.

— Comment tu te sens ?

Les yeux de Pete étaient humides.

— J'aimerais qu'on arrête de me demander ça et qu'on me dise ce qu'il m'est arrivé.

Sean tira une chaise et inspira profondément.

— Quand l'explosion a soufflé la fenêtre, vous avez chuté. On n'a pas pu sauver Scott.

Lorne resta calme pendant quelques minutes, pendant que son cerveau assemblait les morceaux.

— C'est ça. J'ai réussi à me détacher, je l'ai assommé avec ma chaise, et il s'est écroulé sur le canapé. Le pire, c'est qu'il n'a même pas essayé de se relever. C'était comme s'il avait accepté sa mort.

Des larmes inattendues lui jaillirent des yeux.

— Peut-être a-t-il pensé qu'il s'agissait d'une meilleure option que de passer le reste de sa vie en prison, suggéra Pete avec un haussement d'épaules.

— Qu'en est-il de Katherine ? demanda Lorne.

— Nous l'avons arrêtée et inculpée de complicité pour enlèvement et assassinat. Elle va écoper de pas mal d'années, si le procureur fait bien son boulot.

Roberts sourit.

Impatiente de rentrer chez elle avec sa famille, Lorne demanda :

— Combien de temps dois-je rester ici ?

— Je ne sais pas vraiment, dit Roberts.

— Eh bien, moi, je suis prête à rentrer maintenant.

Lorne tira les couvertures et essaya de sortir du lit.

Les yeux en feu, Roberts ajouta :

— Si vous osez, inspecteur, je peux vous assurer que votre rétrogradation vous attend.

— N'aggrave pas les choses, chef. Nous sommes déjà dans la merde jusqu'au cou pour avoir fait cavalier seuls, grommela Pete.

— Tout est ma faute. Pete n'a fait qu'obéir à mes ordres. Toutes les réprimandes devraient me viser et non lui.

Elle feignit une quinte de toux et se tapota la poitrine dans l'espoir de gagner leur sympathie.

— Bon... Nous nous reverrons lorsque vous serez de retour au travail, inspecteur. J'ignore encore ce que je vais faire de vous deux. Allez, Pete. Laissons Lorne retrouver sa famille.

Quand Tom et Sean Roberts se croisèrent, un regard embarrassant passa entre eux.

Charlie se jeta sur le lit à côté de Lorne à nouveau.

— On peut rentrer à la maison maintenant, maman ?

— Je ne sais pas, ma chérie. Tu ferais mieux de demander à ton père.

Charlie lui raconta le nouveau travail de son père. Les joues de Tom se colorèrent.

— Je vois, et ton père a accepté que tu retravailles pour lui ? Malgré le fait que tu l'aies quitté quand Charlie est née ? demanda Lorne, surprise.

— Ouais, il a dit que le temps était venu d'oublier. Il a également dit que j'étais le meilleur mécanicien qu'il ait jamais eu. Alors...

— C'est super. Peut-être allons-nous pouvoir remettre notre mariage sur les rails.

— Est-ce que je t'ai dit dernièrement, madame Simpkins, combien je t'aime ?

Tom se pencha et l'embrassa sur les lèvres.

— Mon Dieu, vous deux... réservez une chambre à l'hôtel !

Charlie fit une grimace et se couvrit les yeux.

Lorne rougit et répondit :

— Non, je crois que ça fait très longtemps, monsieur Simpkins.



L'homme regardait le couple partager un baiser par le hublot de la porte, avec un rictus. *Donc vous avez survécu, finalement, inspecteur Simpkins ? Peut-être que j'aurai l'honneur de vous achever moi-même.* L'homme, connu sous le nom de La Licorne, se retourna et traversa le couloir, en réfléchissant à la façon dont il allait se venger de Lorne Simpkins, qui avait fait perdre des millions à son empire. *Vous avez peut-être eu Jones l'éventreur, inspecteur. Mais moi, vous ne me capturerez jamais...*



FIN

À PROPOS DE L'AUTEUR

Je suis une auteure britannique qui réside en France depuis 2002. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de faire de ma passion pour l'écriture une activité à plein temps. Mes romans ont été sacrés best-sellers par le *New York Times* et le *USA Today*. Je partage ma maison avec deux chiens pleins de vie dont le passe-temps préféré est de trimbaler leur maîtresse dans tout le village. Je vous souhaite une bonne lecture de mes livres !

REMARQUES

[←1]

Le **Metropolitan Police Service** (généralement connu sous son ancien nom officiel de **Metropolitan Police**, ou plus familièrement en tant que **The Met**) est la force territoriale de police responsable du Grand Londres, à l'exception de la Cité de Londres, qui a sa propre force de police : City of London Police.

[←2]

National Health Service (NHS) est le système de santé publique du Royaume-Uni.

[←3]

Tuck in ! : « Vous pouvez attaquer ! »

[←4]

Roman de Richard Adams, *Les Garennes de Watership Down* est paru en 1972. Pressentant un danger aussi implacable qu'imminent, un groupe de lapins aventureux sort de sa garenne à la recherche d'un territoire plus sûr. En chemin, ils vivront des situations extraordinaires qui les conduiront à déployer des talents exceptionnels. Au bout d'aventures formidables au sein d'une garenne totalitaire, dans une ferme dangereuse, puis au terme d'une bataille fantastique, ils parviendront à établir leur garenne pacifique sur les hauteurs de Watership.